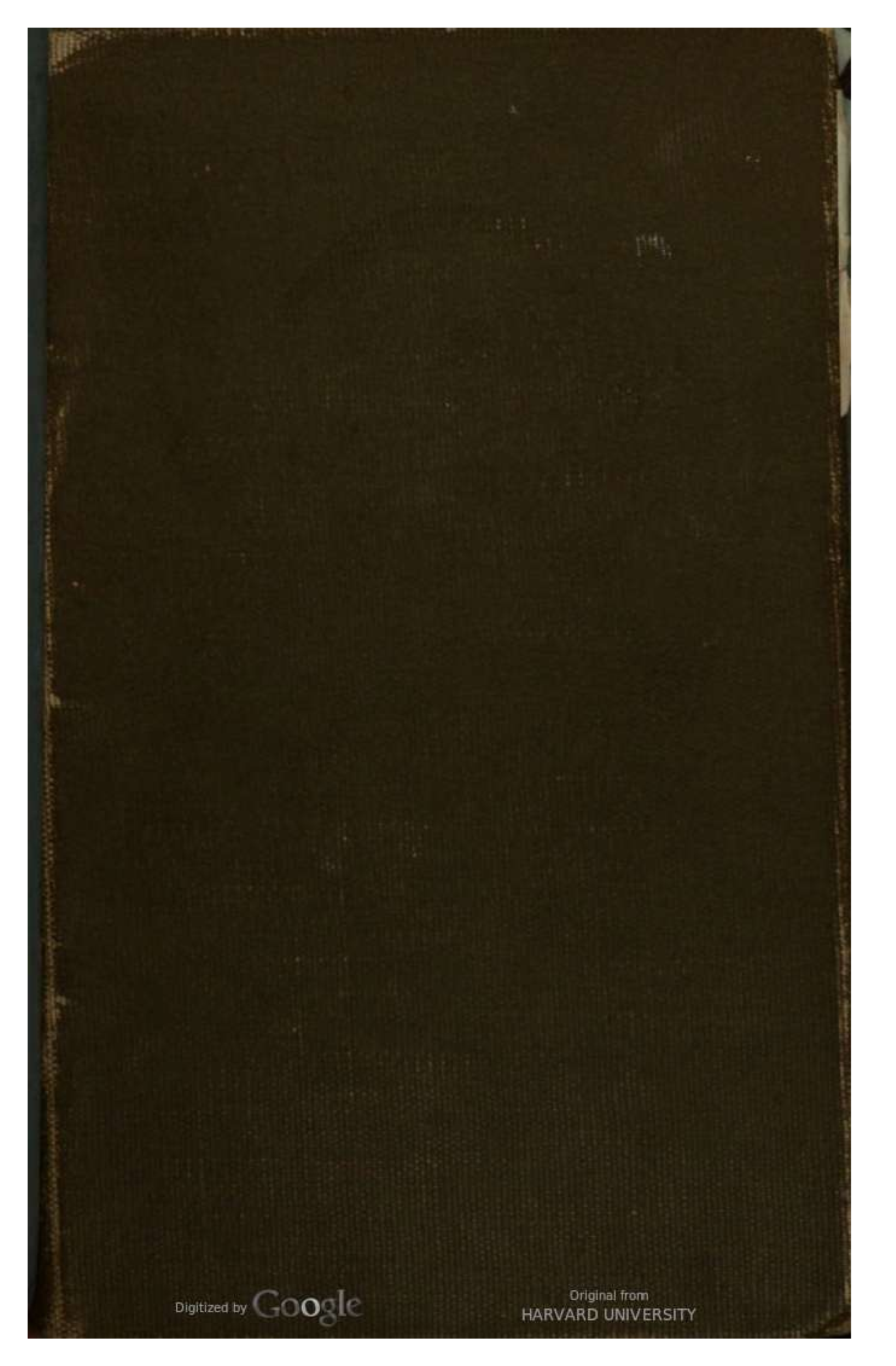


HISTOIRE DE L'EMPIRE OTTOMAN

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS,

PAR J. DE HAMMER;

TRADUITE DE L'ALLEMAND

PAR J. J. HELLERT.

Tome Cinquième.



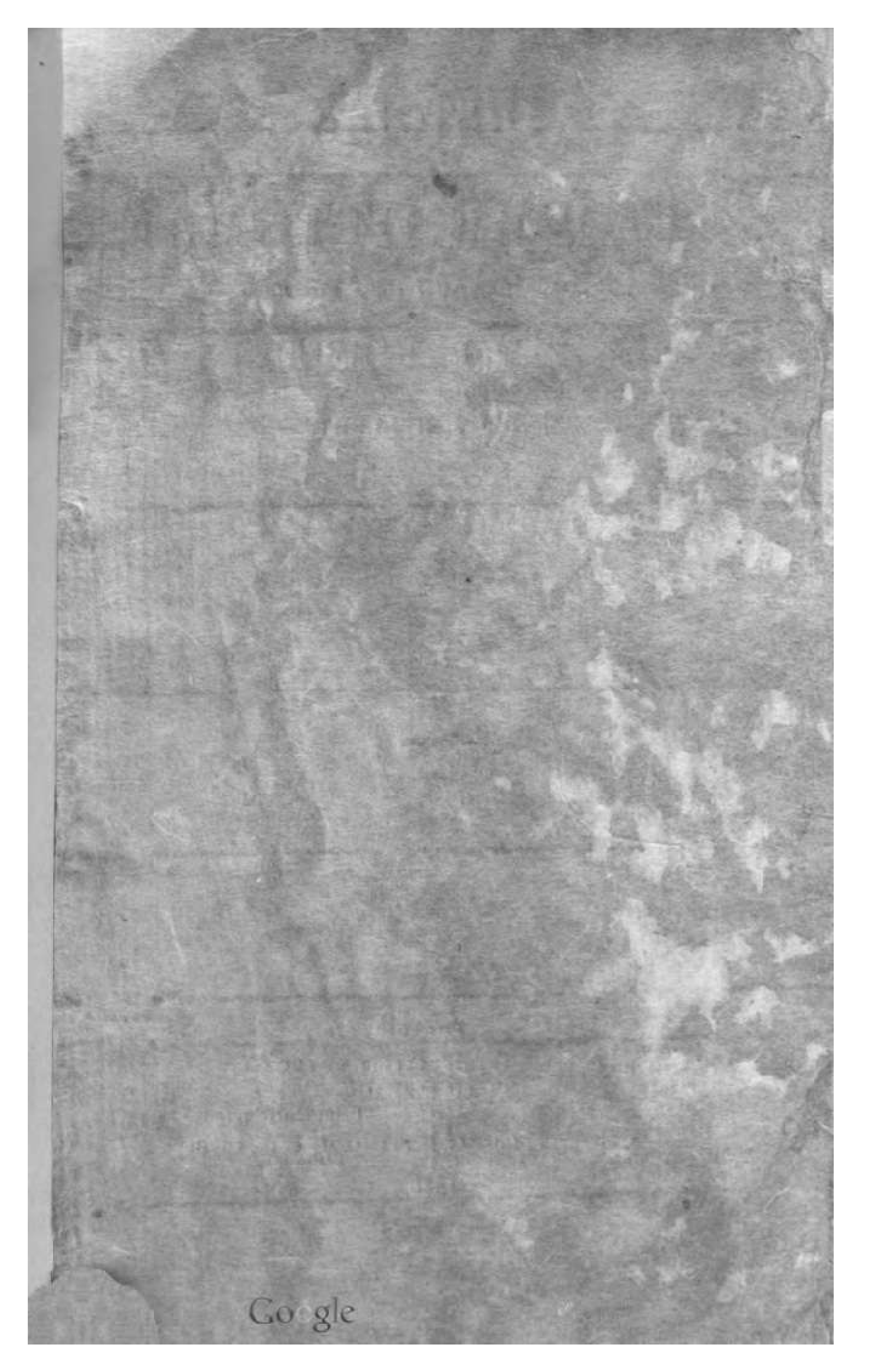
PARIS

BELLIZARD, BARTHÈS, DUFOUR ET LOWELL,
1 *bis*, RUE DE VERNEUIL.

Londres.
BOSSANGE, BARTHÈS ET LOWELL,
14, Great Marlborough Street.

Saint-Pétersbourg.
Fd BELLIZARD ET Cie, LIBRAIRES,
au Pont-de-Police.

1836



Jeremiah Curtin.
Constantinople.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

SE TROUVE ÉGALEMENT :

à Bruxelles,	chez	P. Meline, Bosch et Cie.
Francfort,		Jügel.
Gênes,		Yves-Gravier.
Florence,		Piatti.
Leipzig,		Brockhauss.
		J. Weber.
Berlin,		A. Asher.
Vienne,		Rohrman et Schweigerd.
Varsovie,		E. Glucksberg.
Moscou,		A. Semen.
		Ve Gautier et fils.
		Ch. Urbain et Cie.
Odessa,		J. Sauron.
Constantinople,		J.-B. Dubois.

IMPRIMERIE DE HENRI DUPUY, 11, RUE DE LA MONNAIE.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS

PAR J. DE HAMMER.

OUVRAGE PUISÉ AUX SOURCES LES PLUS AUTHENTIQUES ET RÉDIGÉ SUR DES DOCUMENS
ET DES MANUSCRITS LA PLUPART INCONNUS EN EUROPE;

Traduit de l'Allemand

SUR LES NOTES ET SOUS LA DIRECTION DE L'AUTEUR

PAR J.-J. HELLERT;

ACCOMPAGNÉ D'UN ATLAS COMPARÉ DE L'EMPIRE OTTOMAN, CONTENANT 21 CARTES
ET 15 PLANS DE BATAILLES DRESSÉS PAR LE TRADUCTEUR.

TOME PREMIER.

DEPUIS LA FONDATION DE L'EMPIRE OTTOMAN, JUSQU'AU SECOND SIÉGE
DE CONSTANTINOPLE SOUS YILDIRIM BAYEZID.

1300 — 1400.

PARIS

BELLIZARD, BARTHÈS, DUFOUR ET LOWELL,
1 *bis*, RUE DE VERNEUIL.

Londres.	Saint-Pétersbourg.
BOSSANGE, BARTHÈS ET LOWELL, 14, Great Marlborough Street.	Fd. BELLIZARD ET Cie, LIBRAIRES, au Pont-de-Police.

M DCCC XXXV

INTRODUCTION.

L'empire ottoman, dont l'origine date de la fin du moyen-âge, dont l'adolescence, l'âge viril et la caducité remplissent les trois siècles de l'histoire moderne, est un empire vaste et d'une immense importance sous le point de vue historique. Ses destinées, de tout temps intimement liées à celles des empires voisins d'Asie et d'Europe, ont eu une influence non moins sensible, quoique moins immédiate, sur les États européens et africains qui s'étendent depuis la mer d'Allemagne jusqu'à la Méditerranée, et depuis les rives lointaines de la Grande-Bretagne et de la Scandinavie jusqu'aux colonnes d'Hercule et aux cataractes du Nil. C'est un colosse qui étend ses bras puissans sur l'Asie et l'Europe à la fois, et qui, lorsque l'heure de sa chute aura sonné, suivant la destinée commune à tous les empires, couvrira trois parties du monde de ses débris.

Fondé sur les ruines de l'empire romain d'Orient, l'empire ottoman présente encore de nos jours une plus grande étendue que celui de Byzance à l'apogée de sa grandeur, et quoiqu'il ait à peine atteint la moitié de la durée de ce dernier, il offre déjà à l'historien trois phases distinctes, celles de la croissance, de la force et de la décroissance.

Aux trois anciens empires du centre de l'Asie, savoir ceux d'Assyrie, de Médie et de Perse, on peut opposer à une époque plus rapprochée de nous ceux des Arabes, des Mogols et des Turcs, empires qui ne le cèdent aux premiers ni en étendue ni en puissance, et dont l'histoire est incomparablement plus riche en documens variés et authentiques.

Les annales du Khalifat qui, de même que celles de l'empire mogol, attendent encore un historien en Europe, ont l'avantage de former un tout complet; mais, outre les difficultés qui naîtraient pour l'écrivain de l'éloignement des temps et des lieux, on manque encore pour écrire cette histoire des élémens nécessaires, ces élémens étant à peine connus de nom et ne se trouvant nulle part complets. L'histoire des Ottomans, au contraire, est plus près de nous sous le double rapport du temps et des lieux, et l'intérêt qui s'y attache est d'autant plus vif que, dans la desti-

née de ce peuple, tout se tient et s'enchaîne par un lien visible. Aujourd'hui, d'ailleurs, il est devenu possible, sinon aisé, de se procurer les sources de l'histoire de Turquie. Jusqu'ici la rareté de ces sources, ou plutôt la difficulté d'y puiser, avait opposé de grands obstacles aux historiens européens; cela est si vrai que le célèbre orientaliste anglais, William Jones lui-même, n'a connu qu'une douzaine [1] des deux cents [2] ouvrages turcs, arabes et persans qui traitent de l'histoire des Ottomans, soit dans son ensemble, soit dans ses parties, ce que l'on s'expliquera lorsqu'on saura qu'à Constantinople même il n'existe qu'un fort petit nombre d'ouvrages historiques dans les bibliothèques publiques.

Il m'a fallu trente ans pour recueillir les élémens nécessaires au livre que je méditais, trente ans de fatigues et de dangers, pendant lesquels je n'ai reculé devant aucun sacrifice pour découvrir et acheter les matériaux les plus ignorés de l'histoire des Ottomans, ou tout au moins pour les exploiter, lorsque l'acquisition en était impossible.

[1] *A prefatory discourse to an essay on the history of the Turks.* Appendice B, dans l'ouvrage intitulé : *Lord Teignmouth memoirs of the life, writings and correspondance of sir William Jones.* Lond. 1806.

[2] Voyez le Catalogue des Archives historiques et géographiques, 1822, n. 57 et suiv.; par le baron de Hormayr.



Pendant mon premier et mon second séjour à Constantinople, et pendant mon voyage dans le Levant, j'ai fréquenté assidument les bibliothèques et les ventes de livres; depuis, j'ai encore cherché et trouvé, au moyen de mes correspondances avec Constantinople, Bagdad, Halep et le Caire, les ouvrages les plus précieux. Mais là ne se sont point bornées mes investigations; j'ai visité en Allemagne les bibliothèques de Vienne, de Berlin et de Dresde, celles de Cambridge et d'Oxford en Angleterre, à Paris celles du Roi et de l'Arsenal, celle de San-Marco à Venise, l'Ambrosiana à Milan, la Laurenziana et la Magliabechiana à Florence, celle du Museo Borbonico à Naples, la Vaticana, la Barberini et celle de Maria-sopra-Minerva à Rome, et enfin la bibliothèque si riche de Marsigli à Bologne. Sans autre ressource que mes appointemens, sans le secours d'aucune académie orientale, d'aucune société asiatique, sans l'assistance des riches et des grands, je suis parvenu, après trente ans de travaux et de recherches, à me procurer pour l'histoire des Ottomans des matériaux qu'on ne trouverait assurément pas dans les bibliothèques réunies de l'Europe et de l'Asie. Je suis cependant redevable à la libéralité de S. Exc. M. le comte de Lutzow, dernier internonce, de quatre magnifiques ouvrages

historiques [1], et de l'achat d'un grand nombre d'autres aux recherches infatigables de mon ami, M. le chevalier de Raab, interprète de Sa Majesté impériale et royale. Je dois surtout témoigner toute ma reconnaissance à celui-ci pour m'avoir procuré, dans les sept dernières années, plusieurs ouvrages que j'avais vainement cherchés pendant vingt ans, et pour m'avoir mis à même de compléter une œuvre classique très-importante [2], sans laquelle je n'aurais jamais pu entreprendre cette Histoire. Je rends également ici des actions de grâce aux ministères de Prusse et de Saxe qui autorisent les directeurs des bibliothèques royales à faire passer temporairement à l'étranger les

[1] Un très-bel exemplaire du *Raouzatoul-Ebrar*, par le moufti Aziz-Efendi; un beau manuscrit du *Schamaïlnamé*, orné des portraits des sultans; une collection précieuse, *Inscha* *, d'écrits politiques persans et turcs, et une Histoire de la Mecque.

[2] Le *Hescht-Bihischt* (Huit Paradis), par Idris, qui dans huit livres comprend les règnes de huit sultans. En 1804, je fis l'acquisition d'un seul volume comprenant les trois premiers livres. Ne pouvant me procurer les cinq autres, je les fis copier pour la somme énorme de 100 ducats. J'ai payé pour la continuation du *Schakaïk*, biographies des légistes turcs, par Attayi, Ouschaki et Scheïkhi, 200 ducats; pour la grande Anthologie turque, par Nazmi, inconnue jusqu'à ce jour en Europe, et qui ne se trouve plus qu'à la bibliothèque Barberini, 50 ducats; pour le *Bahryé*, atlas maritime turc, la même somme; et pour la Description des voyages, par Ewlia, 100 ducats. De sorte que 12 vol. in-folio m'ont coûté à eux seuls 500 ducats.

* On entend par Inscha, un recueil de lettres sur la politique, l'administration, la littérature, etc., soit que ces lettres aient été écrites réellement par des hommes d'État, soit qu'elles soient l'ouvrage d'un simple homme de lettres.



trésors littéraires que ces bibliothèques renferment.

Pendant que j'attendais du temps et des circonstances la possession complète des matériaux qui me manquaient, je m'occupais tantôt de l'examen et de la rédaction de ceux que je possédais déjà, tantôt de travaux préparatoires relatifs à la chronologie, à la géographie et à la partie littéraire de cette Histoire.

C'est par ce moyen et par une étude constante des mœurs, des usages et des lois du peuple turc et de son gouvernement, par mes voyages et mes relations continuelles avec les gens du pays, que je m'efforçais de me mettre à la hauteur de la tâche que je m'étais imposée.

Il n'est aucun des ouvrages relatifs à l'histoire de l'Orient, du moins de ceux que j'ai pu découvrir, que je n'aie lu, et en partie transcrit, aucun de ceux qu'on pouvait acheter que je ne me sois procuré. Une partie des résultats de mes travaux préparatoires topographiques, bibliographiques, statistiques et historiques, a déjà été imprimée et publiée [1]; l'autre est

[1] *Encyklopaedische Uebersicht der Wissens chaften des Orients, aus sieben arabischen, persischen und türkischen Werken übersetzt.* Leipzig, 1804.—Aperçu encyclopédique des sciences orientales, traduit par extraits de sept ouvrages turcs, arabes et persans.

Resmi Ahmed-Efendi, Gesandschaftliche Berichte. Berlin, 1809.—Resmi Ahmed-Efendi, Rapports des ambassadeurs.



encore manuscrite. Cette publication a été doublement utile, d'abord en ce qu'elle est une mine précieuse pour l'historien, qui y trouvera l'indication précise des lieux et des époques, ainsi que des docu-

Die topographischen Ansichten auf einer Reise in die Levante. Wien, 1811.—Documens topographiques recueillis dans un voyage en Orient.

Hadschi Chalfa's Rumili und Bosna. Wien, 1812.—La Roumilie et la Bosnie, par Hadji-Khalfa.

Geschichte der schoenen Redekünste der Osmanen in Eichhorn's Litteratur-Geschichte. Goettingen, 1812, III, B. 2. Abtheilung. — Histoire de la rhétorique des Ottomans, dans l'Histoire littéraire d'Eichorn, t. III, sect. 2.

Des Osmanischen Reiches Staatsverfassung und Staatsverwaltung. Wien, 1815.— Constitution et administration de l'empire ottoman.

Die geschichte der Assassinen aus morgenlaendischen Quellen. Stuttgard, 1818.—Histoire des Assassins puisée dans les sources orientales.

Umblik auf einer Reise nach Brusa und dem Olympos. Pest, 1818.— Voyage à Brousa et sur l'Olympe.

Türkische Gesandschaftsberichte, in dem Archiv für Geographie, Historie, Staats und Kriegskunst, 1821 und 1823.— Rapports des ambassadeurs turcs, dans les Archives géographiques, historiques, politiques et militaires.

Uebersicht der Geschichtschreiber der Osmanen, im Archiv fur Geographie, Historie, Staats und Kriegskunst, 1822.—Aperçu sur les historiens ottomans, dans les Archives géographiques, historiques, politiques et littéraires.

Bibliographisch-kritische Uebersicht der in Europa über osmanische Geschichte erschienenen Drukwerke, im selben Archiv 1823 bis 1826.—Aperçu bibliographique et critique des ouvrages publiés en Europe sur l'empire ottoman, *ibid.*

Constantinopolis und der Bosporos. Pest, 1822.— Constantinople et le Bosphore.

Bakis des Groessten türkischen Lyrikers Diwan. Wien, 1825.— Le Divan de Baki, le plus célèbre poëte lyrique turc.

Die geographischen Uebersichten in dem VII, VIII, XIII und XIV. B. der Jahrbücher der Litteratur.— Aperçu géographique, dans les vol. VII, VIII, XIII et XIV des Annales de la littérature.



mens positifs sur le gouvernement et sur la littérature de l'Orient; en second lieu, et surtout, en ce qu'en dégageant cette histoire de l'embarras des citations, elle a permis à l'auteur de tirer le récit des faits du chaos où il pouvait rester encore long-temps plongé.

Cependant, malgré ces premiers travaux, le fatras chronologique, philologique et géographique des historiens qui m'ont précédé, a exigé tant de corrections, tant d'éclaircissemens, qu'il n'a pas été possible de s'en délivrer entièrement, et qu'il a fallu en reproduire textuellement de nombreux fragmens pour justifier les innovations que j'ai introduites dans les mots et dans les choses. Il était également nécessaire de classer à part ces matériaux, afin d'épargner aux historiens à venir les erreurs de leurs prédécesseurs qui, trouvant sur leur passage, mais à l'état brut, les élémens qu'ils cherchaient, s'en sont souvent servis comme de pierres parfaitement propres à la construction de leur édifice. Afin donc que ces mêmes matériaux ne fussent pas pour le lecteur un objet constant de fatigue et d'ennui, je les ai réunis dans des notes explicatives qui ont été placées à la fin de chaque volume.

De cette manière, celui qui s'attache plus particulièrement aux sources sera bien aise de les trouver ici;

et celui qui ne juge pas à propos d'en prendre connaissance, ne sera pas arrêté dans la lecture du texte.

Il n'en est pas de même des sources qui servent de fondement au texte; celles-là ont leur place naturelle marquée au bas de chaque page. De tout temps l'historien a dû étudier et vérifier scrupuleusement les sources; mais l'incrédulité de notre époque en exige en outre la citation. Le lecteur ne se croit point obligé d'ajouter une confiance aveugle aux assertions de l'historien, s'il ne lui présente pas des témoignages dignes de foi. Nous n'avons plus le privilége dont jouissaient les anciens d'être crus sur parole. Il est vrai que, si le lecteur a le droit de demander la citation des sources, l'auteur, de son côté, a celui d'exiger qu'on se fie entièrement à sa citation, tant qu'elle n'a pas été reconnue erronée. Tout soupçon d'infidélité relativement à une traduction, ou d'inexactitude quant à une citation, qui n'est fondé que sur un scepticisme outré, tourne à la honte du sceptique de mauvaise foi, et doit être considéré comme une atteinte déloyale à la réputation de l'auteur.

Pour citer les sources dans la langue originale, il aurait fallu consacrer à cette Histoire autant d'in-folios qu'elle aura d'in-octavos. D'ailleurs, jusqu'à ce que les historiens ottomans et les Byzantins soient imprimés

dans l'original et ensuite traduits, jusqu'à ce que les caractères turcs soient devenus dans nos imprimeries aussi familiers que les caractères grecs, les citations ne pourront être faites, du moins entièrement, dans l'original.

En conséquence, dans le petit nombre de cas où la citation originale paraissait nécessaire, je l'ai donnée, mais seulement d'après la prononciation ; ainsi ai-je fait pour les passages encore peu connus de la loi du Prophète qui forment la base de la politique des Musulmans, et sont fréquemment mêlés par leurs chroniqueurs aux matières d'histoire. Tous ces documens ont été relégués dans les notes explicatives placées à la fin du volume. Au-dessous du texte se trouve seulement l'indication des ouvrages originaux déjà imprimés, et des manuscrits qui font partie de ma collection ; car j'espère que ce trésor de sources pour l'histoire de Turquie, rassemblé par moi avec tant de peine et une perte si considérable de temps et d'argent, loin d'être dispersé après ma mort, sera rendu accessible au public, et restera l'éternel témoignage des soins consciencieux que j'ai mis à écrire cet ouvrage [1].

[1] Depuis l'époque où M. de Hammer a écrit ces lignes, sa collection d'ouvrages originaux a été achetée par l'empereur d'Autriche. (*Note du Trad.*)

L'historien a besoin, pour se guider, des lumières de la chronologie et de la géographie. Sans les travaux chronologiques et géographiques du bibliographe célèbre Katib-Tschelebi, plus particulièrement connu sous le nom de Hadji-Khalfa, l'écrivain qui entreprendrait l'histoire de l'empire ottoman ne pourrait marcher, le plus souvent, que comme à tâtons et dans les ténèbres.

Un grand nombre de documens relatifs à la géographie sont cités dans le texte; plusieurs le sont dans les notes et dans les éclaircissemens. Chaque volume est accompagné des tables généalogiques des sultans ottomans et de leurs descendans qui appartiennent à la période comprise dans ce volume, et de plus des tables chronologiques des règnes des schahs et des khans contemporains, ainsi que des grands-vizirs, des mouftis, des kapitan-paschas, des reis-effendis, des précepteurs des princes, des interprètes, etc., etc.

Les Tables chronologiques de Hadji-Khalfa [1], et sa Géographie de l'Asie [2] et de la Roumilie [3], sont les seuls

[1] *Takwimet-Tewarikh*, Rectification des dates. Constantinople, 1146 de l'hégire (1733 de J. C.).

[2] *Djihannuma*, Description du monde. Constantinople, 1145 (1732). 1 vol. in-fol. de 698 feuil., avec 40 cartes.

[3] *Rumili und Bosna*. Wien, 1812. La Roumilie et la Bosnie. — Le Takwimet-Tewarikh est traduit par Carli, et le Djihannuma par Norberg; mais

ouvrages turcs qui puissent servir de guide pour l'indication des dates et des lieux, et dont néanmoins aucun historien européen n'avait encore fait usage. Il est vrai que ces historiens trouvent leur excuse dans leur ignorance de la langue turque et dans le défaut absolu de bonnes traductions; mais ce qu'on ne saurait leur pardonner, c'est de n'avoir jamais mis à profit complètement et avec discernement les Byzantins imprimés, ces commentateurs impartiaux des règnes des sept derniers empereurs byzantins contemporains, et de ceux des sept premiers sultans ottomans. Plusieurs même de ces historiens ont ignoré jusqu'à l'existence des Byzantins. Qui croirait que Cantemir [1] et Petis de la Croix [2], dont les ouvrages sur l'empire ottoman ont passé jusqu'à nos jours pour les meilleurs, n'ont consulté aucun historien byzantin contemporain, à l'exception de Chalcondyle; que le premier passe sous silence le siége de Constantinople par Mourad II, et le second la prise de Thessalonique par le même sultan, quoique Ducas Phranza et Chalcondyle lui-même en fassent mention, et quoique les Byzantins

le premier est très-rare, et des fautes innombrables de traduction rendent le second presque inutile.

[1] Cantemir, *Histoire de l'empire ottoman*. Paris, 1734.

[2] Petis de la Croix, *Histoire de l'empire ottoman*.

Jean Canano et Anagnosto nous aient laissé des écrits importans sur l'un et l'autre de ces événemens? Qui croirait que ces deux historiens européens, quoiqu'orientalistes, ont mutilé les véritables noms orientaux au point de les rendre méconnaissables, et que Cantemir surtout a commis une foule d'erreurs philologiques qui prouvent incontestablement qu'il n'avait une connaissance profonde ni de l'arabe, ni du persan, ni du turc? Qui croirait enfin que Gibbon lui-même [1], le seul historien des premiers temps de la monarchie ottomane qui joigne à une vaste connaissance des sources une critique historique élevée, et à un style sublime une merveilleuse rectitude de jugement, que Gibbon a commis des erreurs inexcusables, qu'il aurait évitées en consultant, ne fût-ce que superficiellement, les Byzantins?

Dans le cours de cette Histoire, et particulièrement dans les premiers livres, il m'a paru plus d'une fois nécessaire de redresser les erreurs philologiques, chronologiques et géographiques des écrivains européens mes prédécesseurs, afin de ne point paraître les sanctionner par mon silence. Ce travail ingrat, je devais d'abord l'entreprendre à l'égard des neuf

[1] Gibbon, *History of the decline and fall of the roman empire.* Lond. 1783, 6 vol. in-4.

Byzantins [1] qui, pour la plupart, ont raconté sincèrement les événemens dont ils ont été témoins. Ce sont ces historiens que j'ai pris pour guides pendant les deux premières périodes. Quoiqu'ils ne soient pas toujours dignes de foi, tant à raison de leurs préjugés qu'à cause de leur ignorance des langues et des choses, ils méritaient cependant qu'on prît la peine de relever leurs inexactitudes et de rectifier les méprises de leurs copistes, éditeurs et traducteurs.

Les nombreux historiens européens qui ont écrit les annales de l'empire ottoman aprés les Byzantins méritent rarement qu'on prenne pour eux le même soin, et encore moins la multitude des auteurs qui, à chaque guerre de la Turquie, ont inondé l'Europe de détestables ouvrages. Aussi les volumes suivans présenteront-ils beaucoup moins de commentaires historiques. D'ailleurs, le lecteur se familiarisant de plus en plus avec les noms et les choses, je pourrai,

1 Georgii Pachymeres. Romæ, 1660. — 2. Nicephorii Gregoræ Byzantina Historia. Parisiis, 1702. — 3. Joannis Cantacuzeni historiarum libri quatuor. Parisiis, 1645. — 4. Ducæ Michaelis Historia byzantina. Parisiis, 1649. — 5. Chronicon breve (ajouté à Ducas). — 6. Joannis Canani narratio de bello constantinopolitano. Parisiis, 1651. — 7. Joannis Anagnostæ de extremo Thessalonicensi excidio. Venetiis. — 8. Laonici Chalcondylæ atheniensis historiarum libri X. Parisiis, 1650. — 9. Gregorii Phranzæ chronicon. Vindobonæ, 1796.

(*Édition d'Alter.*)



dans les derniers volumes, passer sous silence une foule d'éclaircissemens et d'explications qu'il est nécessaire de donner dans le premier.

Les lecteurs pour lesquels ces sortes de dissertations presque scientifiques seraient sans intérêt, pourront se dispenser de lire tout le premier livre qui traite des temps les plus reculés de l'histoire des Turcs, et qui présente un aperçu de celle de l'empire seldjoukide de l'Asie-Mineure.

Outre les sources déjà mentionnées, l'auteur en a consulté de nature différente, et auxquelles personne avant lui n'avait puisé : ce sont les archives d'État, depuis l'époque des premières relations amicales ou hostiles des Ottomans avec les États voisins jusqu'à l'époque actuelle, où l'empire turc ne se soutient plus que grâce à la longanimité de ces mêmes États [1].

Venise et l'Autriche sont, de toutes les puissances de l'Europe, celles dont l'histoire se trouve la première mêlée à celle de l'empire ottoman. Point de peuple contre lequel les Turcs aient entrepris autant de guerres, et avec lequel ils aient conclu autant d'ar-

[1] Voyez la Carte de Homan, où le sultan, assis sur un coussin, est porté par les empereurs d'Allemagne et de Russie, conjointement avec les rois de France et d'Angleterre, avec cette épigraphe : *Si cedunt, ruit.*



mistices et de traités. Aussi sont-ce les archives de l'Autriche et de Venise que j'ai explorées de préférence à celles de toutes les autres nations européennes dont le contact avec l'empire ottoman a été plus tardif et beaucoup moins immédiat.

Pour mieux écrire l'histoire spéciale des relations diplomatiques de l'Autriche avec la Porte, j'ai sollicité et facilement obtenu la communication de tous les rapports des ambassadeurs autrichiens et vénitiens, de tous les traités de paix et des négociations qui se trouvent soit dans la chancellerie de l'État, soit dans le dépôt secret de la cour impériale, où sont conservées les premières pièces diplomatiques de l'Empire, de la Hongrie et de Venise, soit enfin dans les archives du conseil de guerre. J'ai eu également à ma disposition, dans les archives de Venise, les plus anciens traités de cette puissance avec les empereurs byzantins et les sultans ottomans. Ces sortes de documens sont le meilleur contrôle des historiens turcs. C'est grâce à eux que je suis parvenu à tracer avec fidélité le tableau de certaines époques de l'histoire des Ottomans, et que j'ai pu, dans la première période, rectifier les erreurs des Byzantins [1].

[1] Il suffit de mentionner l'ouvrage historique de Marino Sanudo, 58 vol. in-folio, dont l'existence a été inconnue au comte Daru; il contient tous

Déjà possesseur des sources et des documens nécessaires à la composition d'une histoire de l'empire ottoman, familiarisé depuis long-temps, par mes études et mes voyages, avec les idiômes et les usages des peuples de l'Orient, engagé dès ma jeunesse dans les relations politiques et scientifiques établies entre l'Autriche et la Turquie, j'ai trouvé (abstraction faite de ma vocation à écrire cette histoire, vocation qu'avait encouragée le célèbre historien de la Suisse Jean de Müller), j'ai trouvé, dis-je, dans mes fonctions d'interprète de cour, de nouveaux moyens d'exécuter mon projet ; car de tous les documens qui ont été extraits des sources ottomanes pour être publiés en Europe, les plus importans ont été, à différentes époques, transportés à Vienne par des ambassadeurs et des employés de l'ambassade impériale (Veranzius, Leupoldsdorf, Busbek), ou traduits par des interprètes impériaux (Gaultier-Spiegel, Bratutti, etc.)

les rapports des ambassadeurs, les décrets du consul, les traités, et d'autres documens que l'auteur a recueillis pendant trente-neuf ans (1495-1534) comme sénateur et membre de la *Pregadi*.

TABLEAU DES SOURCES ORIENTALES

DONT L'AUTEUR S'EST SERVI POUR LA PREMIÈRE PÉRIODE DE CETTE HISTOIRE.

Les sources orientales auxquelles j'ai puisé pour écrire l'histoire de l'empire ottoman peuvent être divisées en sept catégories, savoir :

1°. Les tables purement généalogiques et chronologiques.

2°. Les ouvrages géographiques.

3°. Les ouvrages historiques universels, dans lesquels l'histoire des Ottomans ne se trouve qu'en abrégé.

4°. Les histoires générales de l'empire ottoman, depuis sa fondation jusqu'au temps où vécurent les auteurs de ces histoires ou leurs continuateurs.

5°. Les histoires spéciales d'un ou de plusieurs règnes, de quelques révolutions, campagnes, batailles, siéges et traités de paix.

6°. Les biographies d'homme célèbres, c'est-à-dire, de sultans, de vizirs, de reis-effendis, de législateurs, de scheïkhs, de poëtes et d'artistes.

7°. Les collections d'écrits politiques, de traités de paix, de lois, d'ordonnances et autres documens.

I. Ouvrages généalogiques et chronologiques.

1°. Soubhet-oul-Akhbar, *le Chapelet des histoires*, comprenant la généalogie de neuf dynasties, dont la dernière est la dynastie ottomane ; bibliothèque de la cour de Vienne, nº 143, avec de très-beaux portraits.

2°. Soubhet-oul-Ebrar, *le Chapelet des justes;* tables généalogiques de douze dynasties, dont la dernière est la dynastie ottomane. *Ibid.*, nº 144.

3°. Soubhet-oul-Akhyar, *le Chapelet des gens de bien*, par le derwisch Mohammed, comprenant une suite de douze dynasties, jusqu'à Selim Ier. *Ibid.*, nº 188.

4°. Silsilenamé, *le Livre des chaînes;* tables généalogiques depuis le commencement du monde jusqu'à Souleïman II, avec de beaux portraits des prophètes, des sultans et des rois les plus célèbres, par le peintre Housseïn. Ces tables finissent à l'an de l'hégire 1004 (1692). *Ibid.*, nº 141.

5°. Schamaïl-oul-Osmanyé, *Encadremens ottomans*, par Lokman, poëte de la cour de Mourad III ; cet ouvrage est une description des personnes des douze premiers sultans ottomans, accompagnée de leurs portraits. *Ibid.* nº 475, et dans ma collection un très-bel exemplaire, présent de M. le comte de Lutzow, contenant 89 feuil. in-4°.

6°. Takwimet-Tewarikh, *Tables historiques,* contenant la chronologie de Hadji-Khalfa jusqu'à l'an 1058 (1648), celle de l'émir Boukhari jusqu'à l'an 1144 (1731); enfin celle de l'imprimeur Ibrahim Mouteferrika jusqu'à l'an 1146 (1733), continuées et imprimées dans la même année à Constantinople ; 247 pages petit in-folio ; traduites en italien sous le titre de *Cronologia istorica scritta in lingua turca, persiana ed araba da Hazi-Halifé Mustafa e tradotta nell' idioma italiano da Gio.-Rinaldo Carli.* Venez., 1697.



7°. Raouzat-oul-Ebrar, *le Jardin des justes*, par le moufti Kara-Tschelebizadé; histoire universelle et chronologique jusqu'à l'an 1058 (1648), plus complète que celle de Hadji-Khalfa, 477 feuil. in-folio, très-bien écrite; cet ouvrage est un présent de M. le comte de Lutzow.

8°. Tarikhi-Koutschouk-Nischandji, *Histoire du petit Nischandji* jusqu'à la fin du règne de Souleïman; ouvrage chronologique de 139 feuil. in-8°.

II. Ouvrages géographiques.

9°. Djihannuma, *Description du monde;* grand ouvrage géographique de Hadji-Khalfa, contenant la géographie de l'Asie, continué par Behram de Damas, imprimé à Constantinople en 1045 (1732), un volume in-folio de 698 pages, avec 40 cartes.

10°. Tohfet-oul-Koubar fi Esfaril-Ebhar, *Présens aux grands relatifs aux guerres maritimes*, par Hadji-Khalfa, imprimé à Constantinople en 1141 (1728), 75 feuil. in-4° avec 4 cartes.

11°. Rumili und Bosna, *Description géographique de la Roumilie et de la Bosnie,* par Mustafa-ben-Abdalla Hadji-Khalfa. Vienne 1812.

12°. Bahryé, *Atlas maritime*, par Piri Reïs, livré au supplice en l'an 959 (1551); cet atlas, exécuté en 1520, se trouve dans les bibliothèques de Berlin (très-incomplet et défectueux; Diez n'en fait point mention dans ses Mémoires sur l'Asie); dans la bibliothèque de Dresde, dans celle de Bologne (2e édition), dans celle du Vatican et dans ma collection (en un très-bel exemplaire complet in-folio de 172 feuil. avec 133 cartes 1).

1 On trouve dans la *Herta*, t. IV, une indication détaillée de cet atlas.



13°. Tarikhi-Setah, *Histoire du voyageur*, ou Voyages d'Ewlia; 4 volumes en deux grands in-folio, le premier de 450 feuil., le second de 472 [1].

14°. Menasik-oul-Hadj, *les Devoirs du pèlerinage*; récit des voyages du pèlerin Mohammed-Edib-ben-Mohammed derwisch, qui fit le pèlerinage de la Mecque en 1193 (1779); imprimé à Constantinople en 1223 (1816), grand in-octavo de 556 pages [2].

15°. Kitab-oul-Mouschterik-waeen wel-Moufterik Soukaen, *l'Homonymique géographique* d'Abdollah Yakout; un volume in-folio de 192 feuil., contenant 1,090 articles d'homonymes, et en totalité 4256 noms de lieux.

16°. Ilam-oul-ibad bi alamil Bilad, *Guide des fidèles dans les signes des pays*, petit recueil géographique de 32 feuil. in-4°, dans ma collection; il contient 100 articles sans aucun ordre.

17°. Hosn-oul-mohazeret fi akhbari Misr we alkahiret, *Beaux entretiens sur la connaissance de l'ancien et du nouveau Caire*, par le scheïkh Djelal-eddin-Soyouti, mort en 911 (1505); un volume in-4° de 478 feuill., dans ma collection.

18°. Kewkeb-oul-Raoudhat, *l'Étoile errante du jardin*, topographie détaillée de l'île de Raouda, située vis-à-vis le Caire; c'est, ainsi que l'ouvrage précédent, une topographie du Caire. Un volume in-4° de 274 feuil.

19°. Djewahir-oul-bohour we wekaï-oul-dohour, *les Perles des mers et les événemens des temps*, par Ibrahim Wassif-

1 Le tome II de l'ouvrage intitulé : *Uber die osmanische Staatsverfassung und Staatsverwaltung* (De la constitution et de l'administration de l'empire ottoman), est suivi d'une table des matières très-complète.

2 Analysé dans le *Leipziger Litteraturzeitung* (Journal littéraire de Leipzig). 1818, n. 112.



schah, ouvrage presque entièrement topographique; un volume in-4° de 113 feuil., dans ma collection.

20°. Tarikhi Misr lil Djelal-zadé Salih, *Histoire de l'Égypte par Salih,* frère de l'historien de Souleïman-le-Grand; 100 feuil. in-folio, dans ma collection.

21°. Tarikhi Schami scherif, *Histoire de la noble ville de Damas,* ouvrage écrit sous le règne de Souleïman Ier; un volume in-4° de 138 feuil., dans ma collection.

22°. El-berk el-moteelik fi mehasin Djelik, *l'Éclair brillant dans la louange de Djelik* (environs de Damas); fait en 1171 (1757) par Seïd Mohammed ben Seïd Moustafa ben Khodawerdi ben Mourad, ben Ibrahim, célèbre sous le nom d'Ibn-al-Reïs, de Damas; 87 feuill. in-8°, dans ma collection.

III. Ouvrages historiques universels.

23°. Behdjetet-Tewarikh, *l'Agrément des histoires* en langue persane; publié par Schoukrullah-ben-Ahmed-Erroumi l'an 861 (1457). Comprend treize dynasties; traduit pour Souleïman en langue turque, par le poëte Moukhliss; 178 feuil. grand in-4°.

24°. Soubdetet-Tewarikh, *le Choix des histoires,* par Mousliheddin-Sâdi-el-Ibadi, en langue persane; extrait de l'histoire universelle de Lari, avec les sultans ottomans jusqu'à Souleïman I; petit volume in-folio de 120 feuil.

25°. Djami-oul-Tewarikh, *le Collecteur des histoires,* par Mohammed-Katib-Saïm; publié l'an 982 (1574). Comprend 25 dynasties; dédié au grand-visir Sokolli; un volume in-folio de 319 feuil.

26°. Nokhbetet-Tewarikh, *la Merveille des histoires,*

par Mohammed-Effendi, mort en 1050 (1640); dédié à Osman II; 2 volumes, dont le premier comprend 39 dynasties, et le second la dynastie ottomane; un volume in-folio de 439 feuil.

27°. Nokhbetet-Tewarikh, *la Merveille des histoires*, par le même; cet ouvrage est une édition enrichie du précédent et dédiée à Mourad IV; il comprend quatre-vingt-sept dynasties; grand in-folio de 438 feuil., très-bien écrit.

28°. El-Bahrez-Zakhar we aïlemoul-Tetar fi ilmil-Ewaïl wel-Ewakhir, *la Mer agitée et la fontaine abondante en la science des choses premières et dernières*, par Moustafa-Ben-Seïd Hassan-al-Housseïni, célèbre sous le nom de Djenabi; comprend quatre-vingt-deux dynasties, dont la dernière est la dynastie ottomane jusqu'à l'an 997 (1588). Se trouve à la bibliothèque de la cour de Vienne, n° 469. *Voy.* d'Herbelot sous le mot *Djenabi*, dont le titre est mal indiqué.

29°. Tenkihet-Tewarikh, *la Rectification des histoires*, par Housseïn Hezarfen, jusqu'à l'an 1099 (1687). *Ibid.*, n°s 474 et 135, et dans ma collection; grand in-8° de 239 feuil.

30°. Foussouli hall ou akd we oussouli Khardj ou nakd, *les Paragraphes de la dissolution et de la liaison, et les bases des dépenses et des recettes;* recherches philosophiques sur l'origine, la grandeur et la décadence des empires, par l'historien Ali; *ibid.*, n° 125, et dans ma collection.

31°. Tarikhi Riswan Paschazadé, *petit traité de l'histoire universelle*, qui comprend en outre la dynastie ottomane jusqu'au règne de Mohammed III; un volume in-4° de 295 feuil., que j'ai acheté de la collection de Mouradjéa d'Ohsson à son beau-fils le chevalier de Palin, chargé d'affaires du roi de Suède à Constantinople.

32°. Tarikhi Tabii Aboubekr-beg Khalil-Paschazadé, *Dis-*



sertations historiques universelles, commençant à l'histoire du Prophète, et se terminant à l'an 1054 (1644); un volume in-folio de 305 feuil.

IV. Histoires générales de l'Empire Ottoman.

33°. Tarikhi-Aschik-Paschazadé, *Histoire de l'arrière-petit-fils d'Aschik-Pascha.* L'auteur, Derwisch-Ahmed, était fils de Yahya, petit-fils de Souleïman, arrière petit-fils d'Aschik-Pascha; ce derwisch est un des plus célèbres poëtes ascétiques du temps de Mourad Ier. Hadji-Khalfa cite cette histoire dans son Dictionnaire bibliographique, en la qualifiant de vieux livre oublié [1]; et, en effet, malgré d'infatigables recherches poursuivies pendant vingt-cinq ans, je n'ai pu réussir à la découvrir à Constantinople [2]. On ne la trouve qu'à la bibliothèque du Vatican, parmi les manuscrits de la reine Christine; c'est là que je l'ai lue et que j'en ai fait des extraits. L'auteur vécut sous Bayezid II, et se servit du livre du scheïkh Yakhschi, fils d'Elias, imam du sultan Ourkhan, qui a rapporté les événemens les plus anciens de l'histoire des Ottomans, tels qu'il les tenait de la bouche de son père.

34°. Tarikhi-Ali-Osman, vieille chronique d'un inconnu que Veranzius rapporta de sa mission, et que Lewenklau a mise à profit dans son histoire des Musulmans, sous le titre d'*Histoire de Veranzius.* Il est probable que l'exemplaire

[1] We huwwe minet-tewarikh el-kadimet el-wahiyet, c'est-à-dire : *et celle-ci est du nombre des vieilles histoires oubliées.*

[2] Le manuscrit qui se trouve à la Bibliothèque royale de Paris est un ouvrage insignifiant et tout différent de l'histoire ottomane, comme me l'a confirmé mon ami M. le baron de Sacy. On lit dans le Catalogue : *Histoire d'Aschik-Pascha ;* mais Aschik-Pascha ne fit que des poésies, et ce ne fut que son arrière-petit-fils qui écrivit l'histoire.



qui se trouve à la bibliothèque de la cour de Vienne sous le nº 139, est celui que Veranzius avait apporté; cette histoire ne va que jusqu'à l'an 874 (1470) [1].

35º. Djihannuma, *Description du monde* [2], par Neschri, savant qui vivait sous le règne de Bayezid II; l'auteur était donc contemporain de l'arrière-petit-fils d'Aschik-Pascha; le style de l'un et de l'autre est également dépourvu d'élégance. Lewenklau et Amelbeuern ont connu cet ouvrage, et s'en sont servis en le désignant sous le titre d'*Histoire de Haniwald, drogman de Mourad* [3]. Je possède deux exemplaires de cette ancienne histoire aujourd'hui très-rare; la première édition, qui est la plus complète, est de l'an 966 (1558); elle forme un volume in-4º de 251 feuil.

56º. Heschт-Bihischt, *les huit Paradis* [4], par Mewlana-Idris ou Edris, de Betlis, mort l'an 930 (1523); il est le premier auteur qui, encouragé par le sultan Bayezid II, écrivit l'histoire des Ottomans dans un style fleuri, non pas en langue turque, mais en langue persane [5]. Pendant mon séjour à Constantinople, je parvins à acheter les trois premiers règnes (sultans Osman, Ourkhan, Mourad I) en un volume in-folio de 200 feuil. Ce ne fut que vingt ans après que je trouvai le septième et le huitième volumes (les règnes de Mohammed II et de Bayezid II) dans l'original persan; un grand

1 L'autre chronique, qui se trouve à la Bibliothèque de Vienne, n. 124, et à celle du Roi à Paris, n. 377, est un ouvrage insignifiant.

2 La Géographie déjà citée de Hadji-Khalfa porte le même titre.

3 Nicolas Haniwald était secrétaire de l'ambassadeur impérial, M. de Bregner, de 1581 à 1583; et Mourad était drogman de la Porte.

4 L'Anthologie des poëtes turcs, par Sehi, dont je parlerai plus bas, porte le même titre.

5 Hadji-Khalfa dit: Ewwel men sannefe fihi, c'est-à-dire: *le premier qui conçut la manière d'écrire l'histoire,* et non pas: *le premier qui écrivit l'histoire;* car Neschri et l'arrière-petit-fils d'Aschik-Pascha avaient écrit avant Idris.

volume in-folio de 350 feuil. Je ne devins possesseur des quatrième, cinquième et sixième livres, comprenant les règnes des sultans Bayezid Ier, Mohammed Ier et Mourad III, qu'au moyen de la copie que j'en fis dans la traduction turque qui se trouve dans une des bibliothèques de Constantinople; un volume in-folio de 272 feuil.; enfin la continuation du même ouvrage, par le fils de l'auteur, le defterdar Aboul-Fazl, contenant le règne de Selim Ier, forme le quatrième volume de cette œuvre aussi magnifique que rare [1]; un volume in-folio de 153 feuil. La peine que je me suis donnée pendant vingt ans pour découvrir cet ouvrage, et le sacrifice que j'ai fait d'une somme de 100 ducats pour l'acheter, s'expliquent par le jugement qu'en a porté Saadeddin, historiographe de l'empire, dans sa *Couronne des histoires* [2]. « Mewlana-Idris, dit-il, dont la plume enchanteresse et le génie sublime ont mis au jour le livre ravissant des *huit Paradis*, est, sous tous les rapports, le meilleur et le plus considéré des historiens ottomans; mais indépendamment de ce qu'il pousse la peinture des détails jusqu'à la prolixité, et de ce qu'il dédaigne le style simple et naturel, les hommes éclairés découvrent dans ce jardin du style d'autres défauts que j'ai en partie signalés. D'ailleurs, ce livre qui parut sous le règne heureux de feu le sultan Selim [3] (que sa gloire se propage durant toute l'éternité dans les jardins du paradis!), et sous la protection de son grand-vizir (qu'il soit à jamais honoré par le sultan!), est comme

[1] Une note du *Journal asiatique*, t. IV, p. 35, parle aussi de l'achat de cette histoire.

[2] Bratutti a omis ce passage dans sa traduction, ainsi que tous ceux qui ont rapport à la littérature. Bibliothèque de Vienne, no 121, 100 pages.

[3] Le copiste a ajouté à Selim : « fils de Souleïman; » mais cette addition est erronée, car Idris n'écrivit point sous Selim II, mais sous Selim Ier, père de Souleïman; d'ailleurs son ouvrage ne va que jusqu'au règne de ce dernier.

enveloppé d'un nuage de musc. Cette rareté littéraire se distingue, parmi une foule innombrabe d'excellens livres, par sa beauté sublime. Sa chevelure parfumée de musc, c'est-à-dire les lignes qui s'entrelacent en forme de chaînes, en sont le principal ornement, comme les boucles embellissent les houris, et sa figure tire son éclat d'une teinte de vermillon, c'est-à-dire des vers du Koran et des passages de la tradition, écrits avec de l'encre rouge. Cependant les détails de cet ouvrage, quoique un peu diffus, ne sont point fatigans, et la concision de certaines parties ne va pas jusqu'à l'obscurité; d'ailleurs, le choix parfait des expressions ne laisse aucun doute sur leur signification. On pourrait reprocher à l'auteur d'être trop bref lorsqu'il raconte les vertus des Ottomans, et de ne pas louer les Sultans comme ils le méritent. » Cette citation peut donner une idée de la partialité de Saadeddin, le plus célèbre historiographe de l'empire ottoman. Il avait d'autant plus intérêt à faire l'éloge de son prédécesseur, qu'il l'a presque entièrement copié.

Outre les histoires spéciales qui datent des règnes de Selim Ier et de Souleïman-le-Grand, deux écrivains contemporains des mêmes souverains publièrent des histoires générales des Ottomans; l'un est le savant grand-vizir Lutfi-Pascha, dont les ouvrages historiques et statistiques n'avaient pas jusqu'à ce jour même été connus de nom en Europe; l'autre est Mouhy-eddin Djemali, juge à Andrinople, qui a écrit une histoire de l'empire ottoman, depuis son origine jusqu'à l'an 957 (1550). Un an après la publication de cet ouvrage, le conseiller de la chambre impériale, Beck de Leupoldsdorf, en apporta à Vienne une copie manuscrite que l'empereur Ferdinand Ier fit traduire en allemand par son interprète Jean Gaultier-Spiegel. Cette traduction, que Lewenklau a publiée en latin et en allemand, devint pour les historiens européens la première base de l'histoire des Ottomans. Jusqu'alors cette histoire avait été un recueil bizarre

de traditions populaires rassemblées par des Européens qui ne méritent confiance que lorsqu'ils racontent les événemens dont ils ont été témoins, ou ceux qu'ils tiennent de la bouche même des acteurs de ces événemens : tels sont le Bavarois Schiltberger, le Transylvanien Muhlenbacher, les Grecs Spandugino et Sagundino, l'Illyrien Barleti, le Hollandais Busbek, et les Italiens Menavino, Cambini et Paolo Giovio.

37°. Tarikhi Ali Osman Lutfi-Pascha, *Histoire des Ottomans*, depuis le commencement de l'empire jusqu'à l'an 961 (1553); un volume petit in-4° de 107 feuil.

38°. Tarikhi Ali Osman Mouhy-eddin Djemali, *Histoire des Ottomans*, par Mouhy-eddin Djemali. Cet ouvrage se trouve à la bibliothèque de Vienne et à celle de Berlin, parmi les manuscrits de Diez, n° 32. Lewenklau composa son histoire des Ottomans d'après Mouhy-eddin Djemali, et en se servant de la chronique de Veranzius et de celle d'Haniwald, qui, elles-mêmes, ne sont autre chose qu'une imitation de Neschri et de Leupoldsdorf traduits par Gaultier-Spiegel. L'ouvrage de Lewenklau est empreint d'un esprit profondément critique; mais on y trouve une foule d'erreurs qui s'expliquent par son ignorance des langues orientales et des sources de l'histoire des Ottomans. S'il faut en croire les auteurs des six histoires ci-dessus mentionnées, savoir : Aschik-Paschazadé, Neschri, Idris, Aboulfazl, Lutfi et Djemali, Saadeddin, le célèbre précepteur des princes, juge des armées, et plus tard moufti, fut chargé, sous Mourad III, d'écrire l'histoire de l'empire depuis son origine. A dater de cette époque, l'emploi d'historiographe de l'empire fut permanent, et toutes les autres histoires qui parurent sur le même sujet ne doivent être considérées que comme une continuation qu'on désigne sous le nom de Tadj-oul-Tewarikh, c'est-à-dire *Couronne des Histoires*. Le Ragusain Bratutti, interprète de l'ambassade impériale



à Constantinople, traduisit en italien l'ouvrage de Saadeddin, mais seulement par fragmens. Cette traduction est d'ailleurs pleine d'inexactitudes [1].

39°. TADJ-OUL-TEWARIKH, *la Couronne des Histoires*, par Saadeddin, à la bibliothèque de Vienne, Nos 119-123; j'en possède deux exemplaires, dont le plus complet forme un volume in-folio de 355 feuil.

40°. TARIKHI ALI OSMAN LI ALI, *Histoire des Ottomans*, par Ali, qui forme la plus grande partie de l'Histoire universelle du même auteur (KOUNHOL-AKHBAR, *la Mine des histoires*). Ce grand ouvrage a été écrit en 1006 (1597). Un volume in-folio de 488 feuil.; il contient l'histoire de l'empire ottoman, depuis sa fondation juqu'au règne de Mohammed III. L'auteur, ami de la vérité, mais critique très-superficiel, a écrit avec franchise et conscience. On doit particulièrement louer son impartialité envers les chrétiens [2]. Cet ouvrage se trouve à la bibliothèque de la cour de Vienne, n° 470.

[1] *Cronica dell' origine e progressi della casa ottomana, composta da Saidino Turco, parte prima.* Vienne, 1649; *parte seconda.* Madrid, 1652. Schloezer, dont nous aurons souvent occasion de parler, et qui ne connaissait aucune source en langue turque de l'histoire des Ottomans, dit, dans son ouvrage historico-critique, intitulé: *Heures de loisir;* p. 3, que la chronique de Djemali, traduite en allemand par Gaultier-Spiegel, et le grand ouvrage de Saadeddin, traduit en italien par Bratutti, sont le même ouvrage. C'est commettre une erreur des plus singulières que d'avancer qu'on ne saurait plus retrouver la *Couronne des histoires* de Saadeddin; car c'est précisément la moins rare de toutes les histoires de Turquie, et le grand nombre d'exemplaires complets qui en existent présentent généralement entre eux la plus parfaite similitude. L'exemplaire le plus précieux se trouve à la bibliothèque du Vatican.

[2] Ali n'a été connu jusqu'à présent comme historien que par Cantemir, qui en a fait quelques extraits, et qui s'exprime ainsi sur son ouvrage: « Je suivrai sur cela le récit qu'en fait Ali-Efendi, grave auteur parmi les Turcs,



41°. Tarikhi Ali Osman li Hassanbegzadé, *Histoire des Ottomans*, par le fils du reis-effendi Koutschouk-Hassanbeg, qui, ayant succédé à son père dans son emploi, sous les grands-vizirs Ibrahim-Pascha et Yemisdji-Hassan, mourut vers l'année 1045 (1636). Cet ouvrage, jusqu'au règne du sultan Souleïman, n'est qu'un abrégé de la *Couronne des Histoires* de Saadeddin; mais arrivé aux règnes postérieurs, l'historien parle comme témoin oculaire et en homme revêtu d'un caractère politique. N'ayant pu trouver l'ouvrage complet, j'ai fait copier à Constantinople le livre qui commence au règne du sultan Souleïman, parce que c'est là que s'arrête l'histoire de Saadeddin.

42°. Tarikhi Ali Osman li Solokzadé, *Histoire des Ottomans*, par Solokzadé, mort l'an 1060 (1649); l'abrégé le plus utile qui ait été écrit sur l'histoire de Turquie. Cet ouvrage, qui forme un petit volume in-folio de 184 feuil., va jusqu'à l'an 1054 (1644); je l'ai acheté au chevalier de Palin, qui en avait hérité de son beau-père Mouradjéa d'Ohsson. Il se trouve aussi à la bibliothèque de la cour de Vienne sous le n° 472.

43°. Schehnameï Ali Osman, *le Livre royal des Ottomans*, par le poëte Hadidi, qui vivait sous Souleïman-le-Grand, et qui écrivit toute l'histoire de sa nation en prose rimée. Cet ouvrage se trouve à la bibliothèque royale de

et qui vivait en ce temps-là; il était natif de Philippopolis, et eut l'emploi de khazine-kiatibi ou secrétaire de la trésorerie. » Mohammed II, note R, p. 117. — « J'ai jugé à propos de rapporter ici tout au long ce témoignage si digne d'attention de mon historien turc; je m'y suis porté d'autant plus volontiers, qu'entre tous les auteurs de sa nation, je n'en vois aucun qui parle des affaires des Chrétiens avec autant de retenue et de modération. » *Ibid.* p. 120. La notice bibliographique sur Ali et son ouvrage se trouve dans le *Journal asiatique*, t. I, p. 142, à l'occasion de la langue mystique *Balaïbalan*.



Berlin, sous le n° 76 des manuscrits de Diez [1]. Il a été fini en 930 (1532).

V. Histoires spéciales.

44°. Tarikhi Aboul-Feth sultan Mohammed-Khan, *Histoire du père de la conquête, le sultan Mohammed-Khan*, par Toursounbeg, son defterdar; 66 feuil. in-4°.

45°. Tarikhi-Mahmoud-Pascha, *Histoire du grand-vizir Mahmoud-Pascha;* à la bibliothèque de Vienne, n° 133, et à celle de Berlin, n° 57, dans les manuscrits de Diez.

46°. Tarikhi-Constantinyé we Aya-Sofia, *Histoire de Constantinople et de Sainte-Sophie,* par Elias, 940 (1533), dédiée au grand-vizir Ali-Pascha; à la Bibliothèque du roi à Paris, n° 147, à celles du Panthéon et de l'Arsenal, et dans la collection du comte de Rzewuski [2].

[1] Les poëtes cycliques prosateurs de l'histoire des Ottomans, ceux même qui n'ont traité qu'un seul règne, sont désignés sous le nom de Schahnamedji, c'est-à-dire *auteurs de livres royaux,* parce qu'ils ont mis le Schahnamé en prose métrique; de ce nombre sont Molla Hadidi, Hezarparapara, Lokman, Talikdjizadé, Noutki, Souzi, Schükri, Arif, Mahremi, Schemsi, Hayati, Derouni, Tali, Schehdi, Roumouzi, Nihali, Schehabi, Mimayi et Nadiri.

[2] Les quatre ouvrages désignés ci-dessous et qui se trouvent à Paris à la Bibliothèque royale et à celle de l'Arsenal, fourmillent d'erreurs, et ne sont d'aucune utilité pour l'histoire de l'empire ottoman: 1° Tarikhi-Ali-Osman, *Histoire du siége et de la prise de Constantinople.* 1 vol. in-fol., à la Bibliothèque de l'Arsenal, n. 10. Cet ouvrage se termine par une narration fabuleuse sur le sabre du sultan Bayezid et sur l'origine de la dénomination d'*Aya-Sofia* (Sainte-Sophie); 2° *Abrégé du règne de Mohammed II,* sans nom d'auteur, traduit en français par Joseph Brué. 1733. L'original et la traduction se trouvent à la Bibliothèque de l'Arsenal, mais ni l'un ni l'autre ne valent la peine d'être consultés; 3° *Histoire de Constantinople,* par Latifi,



VI. Biographies.

47°. SCHAKAÏKOUN-NAMANYET, par le célèbre encyclopédiste Taschkœprizadé, mort en 998 (1589). Cet ouvrage est écrit en arabe; il contient les biographies de cinq cent vingt-neuf oulémas et de cinquante scheïkhs; il se trouve dans presque toutes les bibliothèques. J'en possède un volume in-4° de 182 feuil.; à la bibliothèque impériale dans la traduction turque, augmentée par Medjdi, n° 476.

48°. TARIKHI-ALI-OSMAN, contenant les biographies des sultans ottomans jusqu'à Ahmed III, par Osmanzadé Ahmed-Effendi, mort en 1136 (1723).

49°. HADIKATOUL-WOUZERA, *le Jardin des vizirs*, par Osmanzadé-Ahmed-Effendi, contenant la biographie des grands-vizirs jusqu'à lui. Cet ouvrage forme, avec le précédent, un volume in-4° de 210 feuil.

50°. GOULDESTEÏ RIYASI IRFAN, *le Bouquet de roses des jardins de l'intelligence,* par Seïd-Ismaïl de Brousa. Cet ouvrage in-4°, de 219 feuil., contient 550 biographies d'hommes célèbres, dont les tombeaux se trouvent à Brousa; il va jusqu'à l'an 1135 (1722).

51°. HESCHT-BIHISCHT, *les huit Paradis,* par Sehi d'Andrinople, mort en 995 (1548). Ce volume, de 132 pages in-8°, fait partie de ma collection, et contient la biographie de deux cent sept poëtes.

à la Bibliothèque royale, n. 131, ouvrage rempli d'erreurs; 4° MOUHABBETNAMÉ, *le Livre de l'Amour*, description de Constantinople, par Djafar Hisabi, l'an 808 (1405). La première histoire de Sainte-Sophie fut traduite, suivant Hadji-Khalfa, par Ahmed ben Ahmed-al-Djilani du grec en persan, et par Nimedollah-ibn-Ahmed du persan en turc. Le molla Ali-ben-Mohammed al-Kouschdji, mort en 879 (1474), traita pour la seconde fois ce sujet par ordre du conquérant.

52°. Teskeretoul-Schouara we Meschaïr oul Sourefa fi kawaïdi edab il kouttab min el Fousela, *Liste des poëtes et préceptes à l'usage de ceux qui voudront écrire d'après les règles des meilleurs auteurs*, par Seïd-Mohammed-Ali, connu sous le nom d'Aschik-Tschelebi, mort en 979 (1571). Cet ouvrage contient les vies de quatre cent vingt poëtes, et se trouve à la bibliothèque de Vienne, n° 477; j'en possède un volume in-folio de 804 feuil.

53°. Teskeretoul-Schouara, *Liste des poëtes*, par Latifi de Kastemouni, mort l'an 990 (1582). Cet ouvrage contient les biographies de cent quatre-vingt-huit poëtes; Chabert en a traduit cent deux en abrégé; à la bibliothèque impériale de Vienne, n° 478. L'exemplaire dont je suis possesseur forme un volume in-8° de 182 pages.

54°. Teskeretoul-Schouara, par le molla Hassan-Tschelebi ben Ali ben Emroullah, célèbre sous le nom de Kimalizadé, mort en 1012 (1603). Cet ouvrage contient des notices biographiques sur six cent sept poëtes. L'exemplaire qui fait partie de ma collection forme un volume in-4° de 242 feuil.

VII. Collections de Lois et Ecrits d'Etat.

55°. Kanounnamei-Mohammed-Fatih, *le Code de Mohammed-le-Conquérant*, appendice du Kanounnamé rassemblé par Mouezzinzadé ben Ali en 1029 (1619); à la bibliothèque de Vienne, n° 90.

56°. Mounschiati-Selatin, *Mémoires des Sultans*, par le reis-efendi Feridoun, précieux recueil d'écrits politiques, extraits de dix-huit cents originaux qui se trouvent dans les archives ottomanes. L'exemplaire que je possède forme un petit volume in-folio de 218 feuil., et contient deux cent



soixante-sept fragmens. Le manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris, n° 79, ne contient qu'une partie de ce volume. *Voyez* Langlès (tom. V des *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque royale*, p. 668), qui dit qu'on ne trouve dans ce volume que quatre-vingt-huit écrits politiques, au lieu de deux cent soixante-sept. Mon manuscrit, au contraire, contient les écrits politiques jusqu'au règne de Selim Ier. La suite, qui comprend les écrits du sultan Souleïman et le journal de ses campagnes, a pour titre : MOUNSCHIATI HOMAYOUN.

Des cinquante-six sources que je viens de citer, et qui m'ont servi pour le premier volume de mon ouvrage, cinq seulement ont été mises à profit par les historiens européens qui ont traité le même sujet ; ce sont : 1° la chronique de l'écrivain turc, connu sous le pseudonyme de Veranzius ; 2° celle de Neschri, qui porte le nom d'Haniwald ; 3° celle de Djemali, traduite en allemand par Gaultier-Spiegel ; 4° la même, publiée plus tard par Lewenklau, sous le titre de *Chronique de Beck;* 5° Saadeddin, traduit par Bratutti. Les historiens européens ne se sont même pas donné la peine de consulter les biographies de Latifi qui ont été depuis imprimées et publiées en Europe. De ces cinquante-six ouvrages, deux seulement, savoir : les *huit Paradis* d'Idris et la *Couronne des histoires* de Saadeddin, ont été écrits par ordre des sultans. Ils sont aussi

les seuls qui se distinguent par un style fleuri; tous les autres ayant été faits sans prétention et loin de tout contact avec la cour, forment, par l'impartialité qui y règne, un contraste frappant avec les œuvres des historiens impériaux. Leurs auteurs étaient, comme les biographes des poëtes, non-seulement des savans et des professeurs, mais aussi des hommes d'état et des guerriers; plusieurs étaient revêtus des plus hautes dignités; on compte parmi eux des secrétaires d'état, des chanceliers (Nischandji et Defterdar), des Sandjakbegs et des Beglerbegs; un d'eux, Saadeddin, fut même moufti, et un autre, Lutfi, grand-vizir.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

LIVRE PREMIER.

Origine et première patrie des Turcs. — Histoire des Oghouzes, des Turcomans, et des Seldjoukides de la Perse et de Roum.

C'est dans les siècles les plus reculés qu'il faut chercher l'origine du peuple turc, d'où descend la race actuelle des Ottomans. *Turc*, que cette nation reconnait elle-même pour son premier chef, est, selon toute apparence, le *Targitaos* d'Hérodote [1] et le *Togharma* [2] de l'Écriture. Quelques peuples se sont donné le nom de *Turcs* sans y avoir aucun droit; d'autres, au contraire, issus réellement de cette tribu, ont adopté diverses dénominations qui ne révèlent en rien leur origine. Les historiens tatares et mogols ont cru enno-

[1] Hérodot. IV, 5.

[2] Genèse, X, 3.



blir [1] leur nation en la faisant descendre au septième degré de *Tatare* et de *Mogol* qu'ils supposent frères et descendans de *Turc*, fils de Japhet, tandis que les Ottomans, qui sont de véritables Turcs, repoussent ce nom comme dégradant et ne le donnent qu'à des hordes nomades et à des peuples barbares; c'est ainsi que les Grecs et les Romains réservaient la qualification de *Scythes* à tout ce qui n'était pas Grec ou Romain. Pline et Pomponius Mela connaissaient de nom les Turcs [2], ainsi qu'Hérodote chez lequel on trouve le mot *Tourgious*, changé par les copistes [1] en celui d'*Amourgious*. Les Byzantins désignent les Turcs tantôt sous la dénomination de *Persans* [3], tantôt sous celle d'*Ougres* (Hongrois [4]), quoiqu'il n'y ait jamais eu de rapport de parenté entre les Persans et les Turcs, ni entre les Persans et les Hongrois. Chalcondyle ne sait s'il doit les faire descendre des Scythes ou des Parthes [5], dont il est probable qu'ils tirent leur origine. Phranza adopte la tradition romanesque qui flattait tant la vanité des Grecs dégénérés, et qui faisait descendre les Ottomans d'Isaac Comnène; ce prince ayant abandonné sa religion et sa patrie, et parlant bien l'arabe, se serait con-

1 *Histoire généalogique des Tartares*, par Aboulghazi. — Rémusat, *Recherches sur les langues tartares*, 325.

2 Turcæque vastas sylvas occupant.

3 Pachymeres.

4 Constantin. Porphyrogeneta. Pour la transformation des *Ougres* des Byzantins en *Ouigours*, nom d'une ancienne tribu turque, voyez Klaproth, *Abhandlung über die sprache und schrift der Uiguren*. Berlin, 1812. (Traité de la langue et de l'écriture des Ouigours.)

5 Chalcondyle, au commencement du livre I.

cilié l'affection des Persans, c'est-à-dire des Turcs, quoique ces derniers ne fussent point des Persans et ne parlassent point l'arabe; ensuite Isaac, pour avoir traduit en arabe la plupart des Novelles grecques et romaines, aurait été considéré comme un second Mohammed, et, après avoir épousé la fille de l'émir des Seldjoukides, aurait eu pour fils Souleïman, père d'Ertoghrul et grand-père d'Osman [1]. D'autres historiens, s'imaginant que les Turcs étaient issus des Troyens, les ont fait descendre en droite ligne de Teucer et d'Hector [2]. Paolo Giovio, historien de Charles-Quint, le premier écrivain des temps modernes qui ait fait connaître l'histoire et la constitution militaire des Ottomans, ne doute point qu'ils ne soient des Tatares venus des bords du Wolga [3], et il n'y a pas encore long-temps qu'on a prétendu avoir découvert l'étymologie du nom de *Turc* dans celui de la rivière de *Tereck* [11].

Les recherches sur le pays originaire d'un peuple sont, sinon toujours satisfaisantes, du moins plus positives que celles qui ont pour but d'en établir la filiation en remontant à sa souche. Les Turcs, que les Chinois appelèrent d'abord *Tuku*, quittèrent l'Altaï (Altountagh), ou Montagne-d'Or (l'*Ektagh* des Byzantins [4]), pour se répandre dans les vastes et fertiles steppes de la Haute-Asie (le Turkestan actuel [5]),

1 Phranza, I, 20, édit. grecque.

2 Æneas Sylvius, Leonardus Chiensis, et autres.

3 *Comentarii delle cose dei Turchi di Paolo Giovio*, c. I.

4 Klaproth, *Asia polyglotta*, p. 210.— Géographie de Ritter, t. I, p. 572, et t. II, p. 592.

5 Djihannuma, p. 366.

qui ont pour frontières, à l'est le Khataï, c'est-à-dire la Chine septentrionale, à l'ouest le lac Aral et le Khowaresm, au nord la Sibérie, au sud le Thibet et la grande Boukharie ou Bokharie. Ces contrées furent de tout temps célèbres par l'abondance de leurs pâturages, par le musc de Taraz [1], par les arcs fabriqués à Tschatsch [2], par la race de leurs chevaux, et surtout par le caractère et les qualités physiques de leurs habitans, dont la beauté et les rapines ont passé en proverbe dans tout l'Orient. Des poëtes persans donnent aux filles de ce pays le nom d'*Idoles de Tschighil,* ville du Turkestan, dont les habitans adoraient Canope, Orion et la grande Ourse, et épousaient, dit-on, leurs sœurs et leurs filles [3]. Ces poëtes vantent en vers pompeux la beauté des femmes de Ghatfar [4], de Khoten [5], de Farkhar [6] et de Yaghma [7] qui, disent-ils, *ravissent le repos aux hommes comme les Turcs leur enlèvent leurs biens* [III].

Les anciens Perses qui nommaient leur pays *Iran,* par opposition à *Aniran,* c'est-à-dire *non Iran,* donnaient le nom de *Touran* aux pays situés à l'est de l'Oxus et connus aujourd'hui sous celui de *Turkestan.*

1 Bourhani Katii, édit. de Constantinople, p. 604.

2 *Id.* p. 337. (Tschatsch est la même ville que Taschkend)

3 Voyez le Dictionnaire persan *Ferheng-Schouri,* au mot *Tschighil,* t. I, p. 348, et le Djihannuma, p. 367.

4 *Ferheng-Schouri,* t. II, p. 179.

5 *Histoire de la ville de Khoten, tirée des Annales de la Chine, et traduit du chinois par* Abel Rémusat. Paris, *Journ. asiat.* t. XVII, p. 293.

6 Bourhani Katii, p. 245.

7 *Id.* p. 965.

Touraniens, ou *Turcs*, était le nom générique qui, comme celui de *Scythes*, servait à désigner les peuples barbares. *Touranien* dégénéra chez les Grecs en *Tyran*, et *Turc* est encore aujourd'hui chez les Ottomans synonyme de *barbare*.

Les *Ouigours*, ou Turcs de l'est, qui habitaient la contrée qui s'étend entre Karakouroum et Tourfan, ont été confondus par les historiens et les géographes anciens avec les *Ougres sibériens* des Byzantins, de même que les *Hounnious*, premier nom dont les Chinois se sont servis pour désigner les Turcs, ont été pris pour les Huns [1]. La langue des Ouigours est le turc le plus pur et le plus ancien ; dans la suite, elle a été appelée *djaghataï*, de Djaghataï, fils du conquérant Djenghiz-Khan, souverain de ce pays. La langue ouigoure, ou djaghataï, que les Ottomans eux-mêmes appellent l'ancien turc, est la sœur aînée de la langue ghèse, ou turcomane, qui, après avoir été la langue des Seldjoukides et des Ottomans, est devenue le turc d'aujourd'hui. A la fin du XV[e] siècle, époque vers laquelle la langue ottomane commença seulement à s'épurer, la langue djaghataï était déjà parvenue au plus haut point de perfection qu'elle pût atteindre ; mais elle est tombée en décadence, tandis que la langue ottomane, enrichie par une foule d'ouvrages littéraires, n'a pas cessé de progresser.

Il était nécessaire de dire quelque chose des Ouigours

[1] *Asia polyglotta*, et *Recherches sur les langues tartares*, par A. Rémusat, t. LXVI. Les Ouigours furent plus tard nommés Ouzbeks, du nom d'un de leurs chefs, Ouzbek, qui régna après Djenghiz-Khan.



de l'est et de leur langue, parce que leurs descendans, les Ouzbeks[1], quoique séparés des Ottomans, leurs frères d'origine, par toute l'étendue de la Perse, ont toujours été liés politiquement avec eux contre les Persans, leurs voisins et leurs ennemis communs. Voici maintenant l'histoire la plus ancienne des Turcs, d'après leurs propres traditions qui, si elles ne portent pas toujours le cachet de la vérité historique, ne méritent pas moins d'être mentionnées.

S'il faut s'en rapporter à l'une des premières traditions turques, dont on retrouve des traces dans les commentaires d'Hérodote sur l'origine des Scythes[2], Oghouz-Khan, fils de Kara-Khan, fut, par ses conquêtes et par ses lois, le fondateur de la puissance et de la civilisation turques. Il doit avoir vécu du temps d'Abraham[3]. Comme fondateur d'un empire, il a beaucoup de rapports avec le *Déjocès* des Mèdes, c'est-à-dire le *Djemschid* des histoires orientales[4]. Oghouz-

[1] La race turque appelée Ouzbek habitait autrefois les contrées situées au sud des monts Himmalaya, non loin des villes de Khoten, Kaschghar, Tourfan et Khamil. Voyez *Asia polyglotta*, p. 210.

[2] Hérod. t. IV, p. 5. Les trois fils de Targitaos sont Leipoxaïn, Arpoxaïn et Kolaxaïn (Koloxaïn). La terminaison *oxaïn*, commune à ces trois noms, paraît n'être autre chose que le mot *Oghouz* ou *Oghous-Khan*. Voyez Neschri, Histoire d'Oghouz-Khan, dans la première partie de son *Histoire universelle* (Djihannuma). Pour ne pas confondre cette histoire avec la *Géographie* d'Hadji-Khalfa, nous désignerons toujours l'ouvrage de Neschri par le nom de l'auteur, et celui de Hadji-Khalfa par son titre seul, *Djihannuma*.

[3] Neschri.

[4] *Wiener Jahrbücher der Litteratur*. B. IX, p. 14. (Annales de la littérature.)

Khan abandonna l'idolâtrie pour embrasser un culte plus pur, et soutint contre son frère une guerre civile et religieuse qui dura soixante-dix ans [1]. De Karakoum, où Kara-Khan passait l'hiver, et des montagnes d'Ourtagh et de Kourtagh son séjour d'été [2], Oghouz se porta vers le sud et alla se fixer à Yassy [3], une des villes les plus célèbres du Turkestan, et qui fut long-temps le siége de la puissance et de la civilisation des Turcs. Yassy devint la résidence du fils de Kara et du khan des Ouzbeks dans les temps moyens. C'est là que naquit et professa Khodja-Ahmed, scheïkh renommé de l'ordre des Nakschibendis [4].

Oghouz s'étant révolté contre Kara-Khan, son père, le défit, et toute la partie du Turkestan [5] qui s'étend depuis Artelas et Sirem jusqu'à Boukhara se soumit à ses armes. Les noms de ses six fils, suivant la tradition, sont *Khans du jour, de la lune, de l'étoile, du ciel, de la montagne* et *de la mer* [6], titres que prenaient les souverains

[1] Neschri.

[2] Suivant le *Djihannuma*, p. 169, Ourtagh était le séjour d'été, et Kourtagh le séjour d'hiver des Oghouzes. Dans la traduction française de l'ouvrage historique d'Aboulghazi, presque tous les noms propres sont défigurés. *Histoire généalogique*, p. 30.

[3] Yassy (1010 longitude, 43° latitude), capitale du Turkestan, ancienne résidence des Khans Ouzbeks. *Djihannuma*, p. 367, l. 9. Les Ouzbeks pénétrèrent jusqu'en Moldavie, et donnèrent à la capitale de cette province le nom de la capitale tatare.

[4] Voyez les biographies des scheïkhs Nakschibendis, publiées à Constantinople en 1236 (1820), sous le titre de *Reschkhat aïnoul hayat* (*gouttes de la source de la vie*).

[5] *Djihannuma*, p. 370, l. 5.

[6] Goun-Khan, Aï-Khan, Yldiz-Khan, Goek-Khan, Tagh-Khan, Deniz-Khan. *Hist. gén.* p. 59. *Djihannuma*, p. 370, l. 9; et Neschri.

de ces contrées. Oghouz, aussi passionné pour la chasse que Nemrod, y envoya un jour ses fils, espérant qu'ils en rapporteraient quelque présage de leur sort. A leur retour, ils lui présentèrent un arc et trois flèches [IV] qu'ils avaient trouvés. Oghouz donna les flèches aux khans du ciel, de la montagne et de la mer, et l'arc aux trois autres qui le brisèrent pour se le partager. Oghouz les nomma pour cela *Outschok* (*les trois flèches*) et *Bozouk* (*les destructeurs* [1]). Il confia le commandement de l'aile gauche de son armée aux premiers, et celui de l'aile droite aux seconds [2]. Après la mort d'Oghouz, ses fils se partagèrent son empire; les *trois flèches*, ou les chefs de l'aile gauche, eurent en partage les tribus turques de l'est, et les *destructeurs*, ou chefs de l'aile droite, celles de l'ouest. La tradition donne quatre fils à chacun de ces princes qui sont les pères des vingt-quatre principales tribus turques [V]. Nous ferons remarquer ici que ce nombre quatre a toujours été affectionné par les Ottomans, et qu'il a présidé à l'organisation de toutes leurs institutions fondamentales [VI]. C'est ainsi que les vingt-quatre patriarches, ou *pères* des Turcs, se sont continués dans les vingt-quatre begs des Mamelouks baharits et tcherkesses, en Égypte, jusqu'à leur extermination qui a eu lieu dans ces derniers temps. Nous aurons plus d'une fois occasion, dans le cours de cette histoire, de revenir sur cette particularité.

[1] *Hist. gen.* p. 62. *Djihannuma*, p. 370, l. 22 et 23.

[2] *Djihannuma*. l. c. La division en aile droite et aile gauche est un principe admis dans l'organisation des armées turques, mogoles et tatares.

Quittons les trois khans de l'aile gauche et leurs descendans [VII] qui, s'étant dirigés vers l'est, échappent à nos regards, pour nous occuper des khans de l'aile droite ou *destructeurs* qui, dans l'origine, habitèrent le Turkestan, envahirent ensuite le pays situé à l'ouest entre le Sihoun et le Djihoun (le Jaxartès et l'Oxus), et franchissant les frontières de cette contrée, s'avancèrent en conquérans jusqu'au Bosphore et au Danube. Les plus anciens historiens des Oghouzes, des Seldjoukides et des Ottomans, font remonter la généalogie des souverains de ces peuples jusqu'aux trois khans de l'aile droite, en faisant descendre [1] les Oghouzes du khan de la montagne [2], les Seldjoukides du khan de la mer, et les Ottomans du khan du ciel. Avant de nous occuper exclusivement de ces derniers, il convient de parler de leurs frères d'origine et des peuplades qui les ont précédés, parce que c'est sur les débris de l'empire seldjoukide que s'éleva celui des Ottomans. Voici donc en quelques mots l'histoire des Oghouzes; nous nous étendrons davantage sur celle des Seldjoukides, qui se lie plus particulièrement au sujet de cet ouvrage.

Les Oghouzes. — Les Oghouzes habitaient le Turkestan et le pays compris entre le Jaxartès et l'Oxus; ils étaient souvent en guerre avec les Khosroës de Perse et les khalifes d'Arabie [3]. Ce ne fut que trois cent cinquante ans après Mohammed que Salour, descendant de Tak-Khan (*maître de la montagne*), embrassa l'isla-

[1] Neschri et *Djihannuma*, p. 370, l. 26 et 27, d'après Mirkhond.

[2] Ainsi appelé parce qu'il habitait un pays montagneux.

[3] Neschri.

misme, et avec lui deux mille familles. Dès ce moment, il prit le nom de Tschanak, ou Kara-Khan, et donna à son peuple celui de Turcoman [1], pour le distinguer des Turcs encore païens. Lorsque, dans la suite, les Turcomans émigrèrent et vinrent s'établir, partie dans l'Arménie occidentale, partie sur les rives orientales de la mer Caspienne, ils se divisèrent en *Turcomans occidentaux*, et *Turcomans orientaux*. La contrée qu'ils occupaient porte encore aujourd'hui le nom de *Pays des Turcomans* [2]. Mousa, fils de Tschanak-Khan, s'entoura de savans, bâtit des mosquées, des couvens et des écoles. Son oncle et successeur, Boghra-Khan Haroun, fils de Souleïman, étendit sa domination vers l'est, au-delà de Kaschghar et de Balasaghoun, jusqu'aux frontières de la Chine, et enleva (389-999) Boukhara à la dynastie persane des Samanides. Après lui, Ahmed-Khan ben Abou Nasser ben Ali força par les armes la partie encore païenne des Turcs à embrasser l'islamisme. Son frère, Arslan-Khan Aboul Mozaffer ben Ali, qui changea son nom en celui de *Scherfeddewlet* (*noblesse de l'empire*), soumit tout le pays qui s'étend au-delà de l'Oxus (409-1018). Après la mort d'Arslan-Khan (423-1031), Kadr-Khan Youssouf, fils de Boghra-Khan, se rendit célèbre par sa libéralité envers les sectateurs de l'islamisme. Kara-Khan Omar, fils de

[1] Neschri dit que le mot Turcoman est une contraction de *Turc* et *Imam*, loi.

[2] *Histoire généalogique des Tatares*, p. 535-538, note. Deguignes, *Histoire généalogique des Huns*, l. X, p. 190, observe que ces Turcomans sont des Oghouzes.

Kadr-Khan, fut empoisonné en même temps que son frère Mahmoud (439-1047), dont il était le prisonnier. Le pays passa alors sous la domination de Taghmadj, khan de Sarmakand. Schemsoul-Mulk ben Ilik Khan ben Taghmadj, fils de Taghmadj, s'unit par une double alliance à la famille régnante des Seldjoukides, en épousant la fille d'Alparslan, et en donnant sa sœur Tourkan en mariage au sultan Melek-Schah [VIII].

Les Seldjoukides. — Les enfans de Seldjouk, puissante tribu turque, issue du fils d'Oghouz, khan de la mer, habitaient, vers la fin du dixième siècle de l'ère chrétienne, près de Boukhara où régnait Boghra-Khan, dont nous venons de parler [1]. Mahmoud, souverain puissant de Ghasna et conquérant de l'Inde (462-1034), les conduisit, trente ans plus tard, au-delà de l'Oxus, dans le Khorassan [2]. Le père de Mahmoud, Sebekteghin, ancien esclave d'un membre de la famille persane des Samanides, fut nommé gouverneur de Ghasna, et usurpa bientôt après la domination du pays, comme l'avaient fait, dans les deux siècles précédens, les esclaves turcs Touloun et Akhschid [3], gouverneurs des khalifes d'Egypte [4]. Mahmoud échangea le premier le titre de *roi* contre celui de

1 Deguignes, *Tables chronologiques*, p. 241.

2 Deguignes, *Histoire généalogique des Huns*, l. X, p. 188.

3 La dynastie des Beni-Touloun fut fondée en 254 (867), et s'éteignit en 292 (904); celle des Beni-Akhschid commença en 323 (934), et s'éteignit en 357 (967).

4 Ces deux esclaves furent les premiers qui, du rang de simples officiers des gardes-du-corps, parvinrent, par leur audace, jusqu'au trône de leurs maîtres.

sultan[1]. Sa famille ne se maintint sur le trône qu'un siècle et demi ; elle succomba sous les efforts de la race seldjoukide qui, appelée par Mahmoud en-decà de l'Oxus, régna pendant trois siècles sur la vaste contrée que baignent, d'un côté, la mer Caspienne, de l'autre, la Méditerranée, et se divisa en cinq dynasties qui choisirent pour siéges de leur puissance les villes de Fars, de Kerman, de Damas, d'Halep et Roum ou l'Asie-Mineure [IX]. Toghrulbeg[2], petit-fils de Seldjouk, s'empara des rênes de l'empire, confiées par les khalifes aux mains débiles de la famille Bouyé de Perse. Vers la même époque, le khalife Kaïmbiemrillah l'ayant appelé à son secours, Toghrulbeg vengea l'affront du chef des croyans en faisant exécuter Besasiri[3] son esclave rebelle. Il reçut en récompense le titre d'*Emiroloumera*, c'est-à-dire, *prince des princes du chef suprême du vaste empire des khalifes*, titre que portaient avant lui les chefs de la famille Bouyé. La cérémonie de l'investiture se fit avec grande pompe. Le khalife assis sur son trône, derrière un voile noir, et couvert du manteau noir de Mohammed (*al-borda*), tenait en main, en guise de sceptre, le bâton du Prophète. Toghrul, après s'être prosterné, s'assit, à un signe du khalife, à côté de son trône. Après la lecture du diplôme qui le désignait comme représentant du khalife, chef suprême de tous les pays soumis à sa domination, et protecteur des Musul-

1 Deguignes, *Histoire généalogique des Huns*, t. 1, p. 239.

2 Le Ταγρολιπιξ des Byzantins.

3 Deguignes écrit, par erreur, *Nassassiri* au lieu de *Besasiri*.

mans, on le revêtit successivement de sept habits d'honneur; cela fait, on lui offrit en présent sept esclaves pris dans les sept empires du khalife, puis on étendit au-dessus de sa tête un voile d'or parfumé de musc, et on le coiffa de deux turbans, symboles des couronnes de Perse et d'Arabie. Enfin, quand il eut baisé deux fois la main du khalife, on le ceignit de deux épées, comme maître de l'Orient et de l'Occident [1].

Toghrul donna sa sœur en mariage au khalife, dont il épousa la fille; mais à la pompe extraordinaire dont furent accompagnées les noces de la jeune épouse [1] succéda bientôt celle des funérailles de Toghrul [2] qui eut pour successeur son neveu Alparslan (*lion vigoureux*).

Le nouveau souverain, à la tête d'une troupe de cavalerie turque, passa l'Euphrate et s'empara de Césarée, capitale de la Cappadoce, dont la magnifique église, célèbre par ses richesses, avait tenté la cupidité du conquérant. Parmi les trésors de cette église, dédiée à saint Basile, on remarquait une armoire à reliques, incrustée de perles [3]; Alparslan en fit enlever les battans et les emporta. Après cette expédition, il conquit l'Arménie et la Géorgie et pénétra jusque dans le cœur de la Phrygie, malgré Romanus Diogène, empereur de Byzance, qui avait tenté de s'opposer à lui. Dans

1 Mirkhond en donne la description. Voyez aussi *Wienerzeitschrift für das Jahr* (Feuille périodique de Vienne). 1828, p. 529.

2 Il mourut à l'âge de soixante-quinze ans, *Nokhbetet-Tewarikh*.

3 Gibbon, d'après les Byzantins, l. LVII.

l'armée de l'empereur se trouvait une horde moldave, d'origine turque, les Ouzes [xi], qui combattait contre Alparslan, bien que celui-ci eût donné sa fille en mariage au prince des Oghouzes [1]. Après trois pénibles campagnes, Diogène réussit à repousser les Turcs au-delà de l'Euphrate et à reprendre Malazkerd, fort situé sur la frontière, entre Erzeroum et Wan. Mais Alparslan, voyant son propre pays menacé par l'empereur qui s'avançait à la tête d'une armée de plus de cent mille hommes, marcha en toute hâte à sa rencontre avec quarante mille chevaux. La supériorité numérique des troupes impériales diminua par la défection des mercenaires francs commandés par Ursel ou Russel-Baliol [2], et par celle des Ouzes qui passèrent dans les rangs d'Alparslan. Mais l'empereur, loin de s'émouvoir de cette trahison, imposa au sultan, pour première condition de la paix, la reddition de Reï, sa résidence ordinaire [3]. A cette proposition injurieuse, Alparslan se prépare à livrer bataille ; il retrousse de sa propre main la queue de son cheval, échange son arc et ses flèches contre une épée et une massue, se couvre d'un vêtement blanc, se parfume de musc, et jure de vaincre ou de mourir. Peu d'instans après, l'empereur, prisonnier, baisait la terre devant le sultan, qui, dit-on, lui posa le pied sur la tête [4]. C'est ainsi que, huit cents

[1] Neschri.

[2] Allié et même, dit-on, fondateur d'une race royale en Écosse.

[3] Deguignes, *Histoire généalogique des Huns*, l. X, p. 209.

[4] Joannes Scylitzes et Constant. Manasses citent cette tradition, que Niceph. Bryennius et Zonaras passent sous silence.

ans avant la victoire d'Alparslan, Schabour, empereur persan, avait traité l'empereur romain Valérien [1]. Romanus Diogène fut mis en liberté, moyennant une rançon d'un million de livres d'or et la promesse d'un tribut annuel de cent soixante mille livres; mais, de retour dans la capitale de son empire, il perdit la vie sous le poignard de quelques factieux. Alparslan lui-même fut assassiné par le Khowaresmien Youssouf, commandant de la place de Bersem. On lit sur son tombeau, qui se trouve à Merw, dans le Khorassan, l'inscription suivante : *O vous qui avez vu la grandeur d'Alparslan élevée jusqu'au ciel, regardez! le voici maintenant en poussière* [2].

Le règne d'Alparslan et celui de son successeur furent illustrés par le vizirat de Nisamoul-Mulk (*ordre de l'empire*). Ce grand homme, dont les historiens orientaux ont justement célébré les vertus, administra pendant trente ans le vaste empire des Seldjoukides, qui s'étendait depuis la mer Caspienne jusqu'à la Méditerranée, et depuis le pays des Khasars jusqu'à l'extrémité de l'Yémen. Ami des lettres et des sciences, il fonda des écoles et des académies à Ispahan, à Nischabour, à Merw, à Balkh, à Hérat, à Mossoul, à Basra et à Bagdad. La plus célèbre, celle de Bagdad, appelée Nisamyé [3], du nom de son fondateur, devint

[1] Gibbon, ch. X.

[2] Deguignes, *Histoire généalogique des Huns*, l. X, p. 203.

[3] *Nokhbetet-Tewarikh* et Deguignes, *Histoire généalogique des Huns*, p. 204. Nisamoul-Mulk est l'auteur d'une histoire et d'un ouvrage intitulé : *Miroir des princes*.

le modèle de toutes les *hautes écoles*. Nisamoul-Mulk avait été le condisciple de Hassan-Sabah, premier chef de l'ordre des Assassins, secte impie à laquelle le vertueux vizir résista constamment avec toute la force d'un caractère inébranlable et tout l'ascendant que lui donnait sa haute dignité. Il fut néanmoins disgracié par Melek-Schah peu avant la mort de ce souverain, et tomba bientôt après sous les coups d'un Assassin [1]. L'histoire a éternisé le nom de Nisamoul-Mulk [xii]; ses titres à l'immortalité sont d'avoir été le plus grand prince des Seldjoukides, le créateur d'une nouvelle ère réformée (l'ère Djelali), et le protecteur des sciences et des arts. Sa libéralité envers les poëtes rivalisait avec celle d'un prince oghouze, Khizr-Khan [2], fils de Taghmadj [3].

Les rênes de l'empire tombèrent après la mort d'Alparslan entre les mains de Melek-Schah son fils. Melek-Schah, avant son mariage avec Tourkan, avait demandé une princesse Comnène à l'empereur Alexis

[1] *Geschichte der Assassinen* (Histoire des Assassins). Stuttgard, 1818, p. 95.

[2] Khisr-Khan est le Kheder-Khan de d'Herbelot (p. 107). Gibbon, ch. LVII, p. 670, note, doute, mais à tort, que Khisr-Khan ait vécu en même temps que Melek-Schah. Khisr-Schah, fils de Taghmadj, succéda à son frère Ilik-Khan. Après la mort de Khisr-Schah, son fils Ahmed-Khan, que Melek-Schah fit prisonnier, monta sur le trône. Ahmed-Khan eut pour successeur Kadr-Khan Djibraïl ben Yousfin Haroun, au détriment duquel Sandjar, fils de Melek-Schah, investit du gouvernement de la Transoxane Mohammed-Khan ben Souleïman ben David ben Ibrahim ben Taghmadj; ce prince régna jusqu'en 515 (1121). Neschri n'en dit pas davantage sur les princes oghouzes de la Transoxane.

[3] Frère et successeur d'Ilik-Khan, beau-frère de Melek-Schah.

qui la lui avait refusée. Pour consolider sa puissance, il accorda sa fille au khalife Moktadi, mais sous la condition si dure pour un prince oriental, de renoncer à ses autres femmes et à ses concubines et de ne vivre que pour sa nouvelle épouse. Dix-huit ans avant sa mort (467-1074), Melek-Schah céda à Souleïman, son cousin et arrière-petit-fils de Seldjouk, le pays situé au nord d'Antioche, c'est-à-dire Roum ou l'Asie-Mineure. Ce serait ici le lieu de parler du fondateur de la dynastie des Seldjoukides de Roum, s'il n'était pas nécessaire, pour la clarté de cette histoire, de s'arrêter sur les règnes de Barkyarok, de Mohammed-Schah et de Sandjar, successeurs immédiats des trois premiers princes seldjoukides persans, Toghrul-Beg, Alparslan et Melek-Schah.

Melek-Schah laissa quatre fils, Mahmoud, Mohammed, Sandjar et Barkyarok. Tourkan-Khatoun leur mère, dont les intrigues avaient déjà causé la chute de Nisamoul-Mulk, voulut élever au trône Mahmoud son dernier fils, au préjudice de l'aîné; elle y aurait sans doute réussi, si la petite vérole n'eût enlevé ce jeune prince qui avait fait concevoir de lui les plus hautes espérances. Barkyarok, attaqué par deux de ses oncles, les vainquit l'un après l'autre. Il fit emprisonner le premier nommé Tekesch, ou Toukousch, après lui avoir fait crever les yeux à Tekrit. Tetesch, ou Toutousch, le second, se noya soit par accident, soit par désespoir d'avoir été vaincu [1]. Un troisième oncle de

[1] Suivant le *Nokhbetet-Tewarikh*, il se tua ; suivant Lari, il se noya involontairement, et fut enterré à Bagdad dans le tombeau d'Abou-Hanifé.



Barkyarok, Arslan Arghoun ben Alparslan, gouverneur du Khorassan et de Ghasna, ayant été assassiné par ses esclaves, Barkyarok lui donna pour successeur son frère Sandjar, et investit du gouvernement du Khowaresm Mohammed ben Nouschteghin Ghardja, fondateur de la dynastie des schahs de Khowaresm [1]. Attaqué par son frère Mohammed, Barkyarok fut obligé de conclure avec lui un traité par lequel il lui céda la partie occidentale de l'empire, qui se composait de l'Azerbeïdjan et de l'Irak, et à Sandjar le Khorassan, sous la condition que son nom serait seul prononcé dans les prières publiques.

L'histoire des fils de Nisamoul-Mulk trouve ici naturellement sa place, car elle se lie intimement à celle des successeurs de Melek-Schah. La voici en peu de mots.

Nisamoul-Mulk laissa cinq fils, Azoul-Mulk (*honneur de l'empire*), Siaoul-Mulk (*éclat de l'empire*), Moeyidoul-Mulk (*bonheur de l'empire*), Fakhroul-Mulk (*gloire de l'empire*), et Schemseddin. Tous les cinq occupèrent successivement l'emploi de leur père; et remarquons à ce propos que l'histoire des empires d'Orient n'offre que quatre exemples des membres d'une même famille se succédant ainsi dans la dignité de grand-vizir; on ne peut citer que les fils de Barmek sous les Abbassides, ceux de Nisamoul-Mulk, les Djendereli et les Kœprili [XIII]. Schemseddin fut vizir de Mahmoud, fils de Melek-Schah, mort, comme on

1 Lari.

l'a vu, sans avoir régné. Azoul-Mulk ne conserva sa charge que quelques jours, pendant lesquels il se montra indigne, par ses débauches, du poste élevé qui lui avait été confié. Moeyidoul-Mulk, son successeur, ayant excité Mohammed contre son frère Barkyarok, fut fait prisonnier, mais rentra en grâce auprès du sultan qui, plus tard, le décapita de sa propre main. Sous le règne [1] de Mohammed-Schah, successeur de Barkyarok, Fakhroul-Mulk, l'aîné des cinq frères, tomba, victime de sa fidélité à son prince et de sa croyance religieuse, sous le fer d'un fanatique de l'ordre des Assassins. Siaoul-Mulk, troisième fils de Nisamoul-Mulk, fut grand-visir de Mohammed-Schah, qui, après la mort de Barkyarok, réunit sous sa domination tout l'empire des Seldjoukides persans, à l'exception du Khorassan où régnait Sandjar. Siaoul-Mulk ne succéda pas immédiatement à Fakhroul-Mulk, mais à Seadoul-Mulk (*prospérité de l'empire*) qui, gagné par des assassins, allait tuer son maître en lui inoculant du poison dans une saignée, lorsque le complot fut découvert et puni par l'exécution de tous les conspirateurs. Les Assassins se vengèrent par de nouveaux meurtres et poussèrent si loin l'audace que Mohammed-Schah se vit forcé de marcher contre eux et dé-

[1] Deguignes, *Histoire généalogique des Huns*, l. X, p. 226, 228, 232. Deguigues écrit, au lieu de Medjoul-Mulk, comme dans le *Nokhbetet*, Muiadoulmulk, c'est-à-dire Moeyidoul-Mulk, nom que lui donnent aussi Djenabi et Khondemir, l'auteur d'une Histoire des Visirs. Cet excellent ouvrage, jusqu'ici entièrement inconnu en Europe, contient les biographies de plus de deux cents vizirs.

truisit plusieurs de leurs places fortes dans l'Irak [1]. Ainsi deux fils de Nisamoul-Mulk expièrent par la mort la courageuse résistance de leur père aux doctrines de Hassan-Sabah. Moeyidoul-Mulk, coupable de trahison, périt de la main même du sultan, et quant à Azoul-Mulk, il ne dut la vie qu'à son incapacité absolue [2].

Mohammed-Schah fit la guerre sainte en Syrie contre les croisés et contre les peuples idolâtres de l'Inde. L'aveuglement de ces derniers lui inspirait tant de mépris, qu'il fit placer sur le seuil de la porte de l'académie d'Ispahan une idole indienne de taille gigantesque, afin que les croyans qui fréquentaient les cours foulassent aux pieds les faux dieux, en entrant dans le sanctuaire des sciences [3]. Mohammed fut le protecteur zélé de ceux qui, comme lui, cultivaient la poésie [4]. Il se donna le surnom magnifique de *refuge du bonheur et du monde* [5].

Sandjar, autre fils de Melek-Schah, qui, du vivant de Barkyarok et de Mohammed, avait partagé l'empire avec eux (508-1114), le réunit, à leur mort, tout entier sous sa domination. Il s'empara en même

[1] Lari raconte avec beaucoup de détails les rapports hostiles de Mohammed-Schah avec l'ordre des Assassins, f. 516.

[2] Le grand-visir Nisamoul-Mulk eut aussi deux petits-fils, Sadreddin-Mohammed et Nassireddin-Taher, tous deux fils de Fakhroul-Mulk, et visirs pendant le règne du sultan Sandjar. Cela fait donc en tout huit visirs de la même famille. Khondemir, *Histoire des Visirs*.

[3] *Nokhbatet-Tewarikh*.

[4] Djenabi, p. 186.

[5] Ghayasseddin wed-dunya.

temps de Ghasna, résidence de son oncle maternel, Arslan Arghoun ben Alparslan, et devint ainsi possesseur d'immenses richesses accumulées dans cette ville par le conquérant de l'Inde, Mahmoud [1]. Lors du partage de l'empire entre Mohammed et Sandjar, le premier avait été nommé dans les prières publiques avec le titre de *schah*, et le second avec celui de *sultan des sultans*. Sandjar avait le gouvernement du Khorassan. A la mort de Mohammed, il monta sur le trône qu'il occupa vingt-quatre ans; avec lui s'éteignit la puissance des Seldjoukides persans [2]. Son empire s'étendait depuis Kaschgar jusqu'à Antioche, et de la mer Caspienne jusqu'au détroit de Babelmandeb. Dix-neuf guerres, pendant lesquelles la fortune l'abandonna plus d'une fois, signalèrent le long règne de Sandjar. Il fut battu au-delà de l'Oxus (534-1140) par Kour-Khan, souverain de Karakhataï, auquel il n'échappa, avec un petit nombre des siens, qu'en prenant la fuite et en abandonnant son camp et son harem. Plus tard, il fut fait prisonnier par ses sujets révoltés, les Ghouzes [3] (551-1156).

Pour la seconde fois ce peuple se dirigea de l'est vers l'ouest et envahit le Khorassan. On se rappelle qu'une première migration de plusieurs milliers de

[1] Parmi ces trésors se trouvaient cinq couronnes valant chacune un million de ducats, dix-sept trônes d'or et d'argent, treize cents bijoux d'or chargés de pierres précieuses et treize cents armures d'or et d'argent pour hommes et pour chevaux (Djenabi).

[2] Gibbon, ch. LVII, p. 672, in-4, a tort de faire cesser la dynastie des Seldjouks de Perse avec Melek-Schah.

[3] Lari, Djenabi, Mirkhond.



familles avait eu déjà lieu sous Kara-Khan ; ces tribus nomades s'étaient alors établies sur les rives orientales et occidentales de la mer Caspienne et avaient pris le nom de *Turcomans ;* ce ne fut qu'après l'invasion du Khorassan dans laquelle Sandjar fut fait prisonnier que, selon les historiens byzantins, elles s'appelèrent *Ghouzes* ou *Ouzes*. Parmi elles il en est qui portent d'autres noms, telles que les Koumanes [1], les Petschenègues ou Kangli [2]. Les souverains de Karakhataï, c'est-à-dire de la Chine septentrionale, firent de ces peuples, moyennant un tribut annuel, les gardiens de leurs frontières, et s'en servirent comme d'un rempart contre les invasions des habitans de la Chine méridionale. Arslan-Khan qui avait précédé Kour-Khan dans le gouvernement de Karakhatai, forcé de rompre avec eux , refusa non-seulement de leur payer la somme convenue, mais fit enlever leurs femmes, espérant , par ce moyen , détruire ces hordes inquiètes et redoutables. Les Ghouzes, ne connaissant pas les pays situés au-delà de leurs steppes, forcèrent des marchands, que l'appât du gain avait amenés chez eux, à les conduire vers des contrées plus fertiles; les mains liées sur le dos, ces marchands leur mon-

[1] Suivant toute probabilité, il faut compter parmi les races turques, outre les *Koumanes* et les *Petschenèguet*. c'est-à-dire *les alliés par mariage* (tel est en turc le sens du mot *Betschnak*), les *Jazyges* et les *Yases;* car ces noms indiquent suffisamment que ce peuple habita, au-delà de l'Oxus, l'ancienne ville de Yassy (Yas).

[2] Quatremère, *Recherches sur les langues tartares*, p. 320-21; et Deguignes, *Histoire généalogique des Huns*, t. X, p. 256. Dans Lari, f. 518, Kangli au lieu de Kareghli, et Betscher au lieu de Betschnak.

trèrent le chemin de Balazaghoun, où les fugitifs eurent encore à subir les persécutions d'Arslan-Khan. Ils obtinrent de son successeur, Kour-Khan, moyennant une pièce d'or par famille, la permission de s'établir dans le Turkestan [xiv]. Kour-Khan chercha à se concilier l'amitié de Sandjar qui régnait au-delà de l'Oxus et dans le Khorassan. A la lettre respectueuse qu'il lui écrivit, Sandjar répondit par une ambassade chargée de convertir Kour-Khan à l'islamisme, et de lui remettre des lettres dans lesquelles il menaçait le souverain de Karakhataï d'envoyer contre lui « des armées innombrables dont les flèches fendaient les cheveux. » Kour-Khan fit arracher la barbe aux envoyés de Sandjar, puis la leur mettant dans une main, et de l'autre leur faisant saisir une aiguille : « Si vous ne pouvez, leur dit-il, fendre avec cette aiguille le poil de votre barbe, comment fendrez-vous avec des flèches les cheveux qui sont encore plus fins ? » Ce fut d'abord là toute sa réponse ; il prit ensuite les armes et battit complètement Sandjar.

Ilsif et Housseïn, gouverneurs du Khowaresm et de Ghour, saisirent cette occasion pour se déclarer indépendans. Ils firent substituer leurs noms à celui de Sandjar dans les prières publiques, jusqu'à ce que le sultan, ayant réuni de nouvelles forces, fit rentrer [1] dans la soumission les gouverneurs révoltés, aussi bien que les Oghouzes qui s'étaient établis dans le Khorassan et dans les environs de Balkh.

[1] Lari, f. 579.



Mais la paix devait être de courte durée. Les Oghouzes, chargés de fournir la viande nécessaire aux cuisines du sultan, assommèrent un jour un des percepteurs que ses exactions leur avaient rendu odieux. L'émir Kamadj, gouverneur de Balkh, essaya de les réduire à main armée, mais il resta mort sur le champ de bataille avec son fils. A la nouvelle de cette défaite Sandjar marcha lui-même contre les rebelles avec cent mille chevaux. Dans cette extrémité, les Oghouzes députèrent vers lui quelques-uns de leurs chefs pour implorer sa clémence, et offrir cent esclaves de Khataï et deux livres d'or par famille pour prix du sang qu'ils avaient versé; mais les émirs n'ayant pas tous été du même avis, des négociations on en vint aux hostilités, et le souverain des Seldjoukides, le petit-fils d'Alparslan, fut fait prisonnier [1]. Ainsi le même peuple qui, par sa désertion, avait fait tomber l'empereur de Byzance, Romanus Diogène, au pouvoir d'Alparslan, s'empara, par la révolte, du maître qu'il s'était donné. Les émirs des rebelles, qui d'abord s'étaient prosternés devant le sultan captif et l'avaient traité avec le respect dû à leur souverain, finirent par insulter à son malheur, lors que, plus tard, il refusa avec courage de leur abandonner le pays de Merw où il résidait. Plusieurs historiens ont prétendu qu'il avait été enfermé dans une cage de fer, fable ridicule qui a été répétée à propos de Bayezid, et dont la science moderne a fait justice.

1 Quelques historiens orientaux disent Ghazes au lieu de Ghouzes. L'orthographe du dernier est la véritable.

Les Oghouzes, profitant de leur victoire, se répandirent comme un torrent dans le Khorassan, dévastèrent Nischabour, réduisirent en cendres les mosquées, firent périr les savans au milieu des tortures, et essayèrent, par le fer et la flamme, de ramener au paganisme les fidèles adorateurs d'Allah. Après une captivité de quatre ans, Sandjar leur échappa dans une partie de chasse, et, grâce au seigneur de Termed, il passa l'Oxus et parvint à regagner ses États. Peu de temps après, la mort du chef des rebelles les détermina à se soumettre de nouveau à Sandjar qui mourut bientôt lui-même (552-1157).

Les nombreuses conquêtes qui signalèrent le règne de ce prince, le dernier des Seldjoukides persans, lui valurent chez les peuples d'Orient le surnom de second Alexandre. Plusieurs rois occupèrent les premiers emplois de sa cour, et il eut successivement pour échansons les sultans Koutbeddin et Itsis, l'un fils, l'autre petit-fils de Nouschteghin, à qui Barkyarok avait confié le gouvernement du Khowaresm [xv]. Son règne fut illustré par l'apparition d'un grand nombre de poëtes et de savans. Il eut pour panégyristes [1] Abdolwasi et Enweri, l'écrivain persan le plus célèbre dans ce genre [2]. Peu avant la victoire de Kour-Khan (538-1143), moururent (537-1142) Samakhschari, commentateur du Koran et grand philologue [3], et Nesefi, dont la dogmatique forme encore aujourd'hui la base de la doc-

[1] *Histoire de la rhétorique persane*, p. 88.

[2] Mort en 547 (1152).

[3] Lari.

trine des Sunnites [1]. Hariri, connu depuis long-temps en Europe et dans l'Orient par ses *Makamat*, chef-d'œuvre de rhétorique arabe, dédia cet ouvrage à son protecteur le vizir de Mohammed. Scherefeddin-Khaled, à qui son oncle Sandjar avait donné le gouvernement de l'Azerbeïdjan, de l'Irak et de Fars [xvi].

Les descendans de Mohammed-Schah, fils de Melek-Schah, prince de l'Irak, les schahs de Khowaresm, les princes des Ghourides et les quatre branches de la famille des Atabeks, se partagèrent les débris de l'empire seldjoukide de l'est, pendant que celui de l'ouest ou de l'Asie-Mineure commençait à s'élever et à s'étendre. Laissons le premier pour nous occuper du plus important, celui de l'Asie-Mineure, des ruines duquel surgit l'empire ottoman. Malgré les fréquentes relations des Seldjoukides d'Iconium avec les croisés. et bien que l'histoire des guerres saintes se lie étroitement à celle de ce peuple, les historiens contemporains des croisades, ainsi que les Byzantins, ne nous ont fait connaître que très-imparfaitement les souverains de l'Asie-Mineure ; cette raison seule suffirait pour nous justifier d'avoir complété l'histoire de cette dynastie, au moyen de sources jusqu'à ce jour négligées, lors même que nous n'y serions pas pour ainsi dire obligé par l'intime liaison de l'histoire des derniers princes seldjoukides avec celle des premiers princes ottomans.

[1] C'est le dogme que Muradjea d'Ohson a traduit et expliqué, et qui forme la base de son ouvrage. *Tableau général de l'empire ottoman*, t. I, p. 58, in-8.

Koutoulmisch, fils d'Israël et petit-fils de Seldjouk, essaya sous le règne d'Alparslan, avec une armée de Turcomans, de se créer un État indépendant en Asie-Mineure ; mais il fut battu et périt dans sa fuite en tombant de cheval. Mansour, son fils aîné, fut pendant quelque temps tributaire d'Alparslan et de Melekschah, mais ce dernier le fit attaquer par l'émir Poursak, son général, qui le défit et le tua [1]. Le même sort était réservé à Souleïman, son jeune frère, car Melek-Schah avait résolu d'exterminer [2] cette branche des Seldjoukides qui devenait de plus en plus redoutable à la famille régnante de Perse. Ce ne fut que sur les représentations de Nisamoul-Mulk que le sultan épargna Souleïman et lui confia le commandement des armées seldjoukides de Roum. Antioche fut alors, pour la quatrième fois, enlevée aux empereurs byzantins par les conquérans orientaux. Cette reine des villes de Syrie avait été deux fois prise par les Khosroës persans Schabour [3] et Nouschirwan, et par les Arabes, quatre ans après la mort de Mohammed. Souleïman s'en empara avec deux cent quatre-vingts cavaliers, grâce à la perfidie du fils de Philaretos, gouverneur de la place [xvii]. Melek-Schah avait alors deux gouverneurs en Syrie ; à Damas, son frère Toutousch, fondateur de la dynastie syrienne des Seldjoukides, et à Halep, Moslim, fils de Koreïsch, de la maison d'Okaïl. Moslim ayant vainement exigé de Souleïman, maître

[1] Djenabi, f. 197.

[2] Lari, f. 525.

[3] Connu plus particulièrement sous le nom de Sapor.

d'Antioche, un tribut annuel, marcha contre lui et perdit la vie dans cette expédition (478-1085). Souleïman, vaincu ensuite par Toutousch, se donna la mort pour ne pas tomber entre les mains de son ennemi [1] (479-1086).

David et Kilidjarslan, fils de Souleïman, furent d'abord conduits à la cour de Melek-Schah; mais après la mort du sultan, David [xviii], et plus tard son frère, fondèrent à Koniah un État indépendant. Kilidjarslan enleva aux Danischmend, qui régnaient en Cappadoce, Malatia (497-1103), leur capitale, et la Karamanie, centre de leur puissance. Après avoir défait les croisés (500-1106) qui, dix ans après la mort de son père Souleïman, s'étaient emparés de Nicée, Kilidjarslan se rendit maître de Mossoul, soutint une guerre contre l'émir Djaweli, prince de Roha ou Orfa, et trouva enfin la mort dans les flots du Khaboras. On ignore si ce fut volontairement ou par hasard qu'il périt [2]. Il laissa deux fils, Melek-Schah et Mesoud [3]; le premier se saisit du gouvernement de l'Asie-Mineure, où il se trouvait à la mort de son père. Mesoud, que Kilidjarslan avait nommé gouverneur de Mossoul, et que l'émir Djaweli, son vainqueur, avait envoyé à la cour de Mohammed-Schah (503-1109), souverain seldjoukide persan,

[1] Djenabi, Lari et Neschri le nomment Tetesch ou Toutousch, et non Tenesch.

[2] Djenabi; Neschri dit violemment.

[3] Melek-Schah est sans doute, comme le suppose Deguignes, le Saïsan de Comnena ou le Schahi-Schahan, c'est-à-dire le schah des schahs.

obtint la permission d'aller prendre possession de l'héritage paternel. Sur ces entrefaites, Melek-Schah étant mort, il se trouva maître de toute l'Asie-Mineure. Mesoud fut un prince juste et pieux; il fonda des couvens et des mosquées, et bâtit, près d'Amassia, Samara où l'on voit encore son tombeau surmonté d'un magnifique dôme; il mourut en 551 (1156), après un règne de quarante-sept ans [1].

Azeddin-Kilidjarslan (*dogme de la foi, lion d'épée*), son fils et successeur, maria sa fille Seldjouk-Khatoun au khalife Nassir-Lidinillah [2], et prit pour la seconde fois (567-1171) Malatia, que son grand-père avait déjà enlevée aux Danischmend, et qu'il leur avait restituée, grâce à la médiation de Noureddin, le plus célèbre des Atabeks syriens. Azeddin conquit encore Siwas et Kaïsarieh (Césarée) (569-1172), et, après avoir fait empoisonner le dernier des princes [3] danischmend, réunit à ses États les vastes possessions de cette dynastie [4]. Il partagea alors son empire entre ses dix fils [XIX], l'affaiblissant ainsi au dedans, en même temps qu'il l'agrandissait au dehors (584-1188). Ce fut ce partage qui rendit facile aux croisés commandés par l'empereur Frédéric Barberousse, la prise de Koniah (Iconium), que le gouverneur Koutbeddin, fils d'Azeddin, fut obligé de livrer. Frédéric emmena vingt ôtages et continua de marcher par Tarsous sur

1 Djenabi.
2 *Ibid.*
3 *Nokhbetet-Tewarikh*, p. 120.
4 Djenabi, f. 200 et 213.

Massissa (Mopsuestia); mais il trouva la mort dans le Djihan (586-1190) [xx], l'ancien Pyramus, moins heureux qu'Alexandre qui, s'étant baigné dans les eaux glacées du Cydnus, qui arrose ces contrées, en fut quitte pour la fièvre. Kilidjarslan se repentit plus tard du démembrement de son empire. Il voulut réparer sa faute en cherchant à le réunir sous la domination de Koutbeddin, pour qui, à cet effet, il demanda la fille du grand Salaheddin (Saladin). Mais ses autres fils s'étant révoltés contre lui, il se vit obligé d'implorer le secours et la protection de l'un d'eux, Mahmoud, qu'il opposa à Khosrew, le plus redoutable des dix. Pendant que les rebelles se livraient de continuels combats, le père tomba malade et mourut (589-1193), après un règne de vingt-neuf ans [1]. Cet événement fut le signal de la guerre qui éclata entre les dix frères pour décider lequel d'entre eux serait seul maître de l'empire. Mahmoud et Koutbeddin engagèrent d'abord une lutte acharnée; mais bientôt le dernier mourut après avoir attiré dans un piége et tué [2] son ennemi. La guerre continua entre Keïkhosrew, seigneur d'Iconium, et Roukneddin Souleïman, seigneur de Tokat. Roukneddin prit Siwas et Kaïsarieh, enleva Iconium à Keïkhosrew, à qui il donna en dédommagement Elbistan, d'où il avait chassé un autre de ses frères, Moghayesseddin, et se trouva ainsi maître de tout l'empire démembré

[1] Djenabi, Neschri, *Nokhbetet*, Lari. C'est à Kilidjarslan que l'on doit la fondation de la ville d'Akseraï.

[2] Djenabi, f. 201.

par son père. Keïkhosrew s'enfuit d'Elbistan et se réfugia d'abord auprès du seigneur d'Halep, de là à la cour de Léon roi d'Arménie, puis à Trabezoun (Trébizonde), enfin auprès de l'empereur de Byzance. Là, il attendit pendant onze ans, avec ses fils Alaeddin-Keïkobad et Azeddin-Keïkawous, la mort de son frère [1].

Roukneddin était partisan secret de la secte impie des ismaélites. Un jour un philosophe et un derwisch se disputaient à la cour en sa présence. Le derwisch, vaincu par les raisonnemens du philosophe, s'emporta jusqu'à lui donner un soufflet, sans que le sultan jugeât à propos d'intervenir dans la querelle. Lorsque le derwisch se fut retiré, le philosophe se plaignit de ce que Roukneddin l'eût impunément laissé maltraiter; le prince répondit: « Si j'avais publiquement défendu la doctrine des philosophes contre celle des derwischs, le peuple nous eût assommés l'un et l'autre [xxi]. »

Les khalifes d'Égypte avaient donné à Roukneddin le titre honorifique d'Es-Sultan-el-Kahir, c'est-à-dire *sultan puissant*, ou *sultan vengeur*, surnom qu'il avait mérité par son inflexible sévérité. Il fit arracher les entrailles à son favori, le bel Ayaz, pour avoir volé du lait caillé à une pauvre femme [2].

Après avoir dépouillé ses frères de l'héritage paternel, il trouva un adversaire redoutable dans son neveu, fils de Mohieddin et seigneur d'Angora, qui, pendant trois ans, lui opposa une résistance opiniâtre

[1] Neschri, Lari, *Nokhbetet-Tewarikh*.

[2] Djenabi, f. 202. Lari, p. 527.

dans son château situé sur un rocher escarpé. Réduit à l'extrémité, le seigneur d'Angora consentit à se rendre, à condition qu'on le laisserait sortir librement et qu'il aurait la vie sauve. Roukneddin promit, et le fit néanmoins massacrer lui et toute sa famille (599-1202)[1]. Cinq jours après cet assassinat, la mort l'enleva lui-même. Son fils, Azeddin-Kilidjarslan, qui lui succéda, ne régna que cinq mois[2].

Ghayasseddin-Keïkhosrew, à la nouvelle de la mort de son frère, quitta en toute hâte Constantinople; il fut d'abord battu par son neveu; mais les habitans d'Akseraï et de Koniah s'étant déclarés en sa faveur et l'ayant proclamé sultan, il jeta son neveu et tous ses émirs en prison (600-1203). Melek-Efdhal, de la famille des Eyoubides et seigneur de Samosaté, et Nizameddin, seigneur de Kharpourt, lui prêtèrent serment de fidélité. Le dernier, attaqué par Nazireddin-Mahmoud, seigneur d'Amid, et par Melek-Eschref, implora l'assistance de Keïkhosrew qui lui envoya Melek-Efdhal à la tête d'une nombreuse armée. Le seigneur d'Amid leva aussitôt le siége de Kharpourt, et Keïkhosrew marcha sur Attalia, ville située sur la côte de Cilicie. Les Grecs appelèrent à leur secours les Francs de l'île de Chypre; mais n'ayant pu s'entendre avec eux, ils livrèrent la forteresse au sultan. Keïkhosrew porta alors la guerre en Arménie, prit Karakos (603-1206), et après avoir vaincu Laskaris près d'Amurium (605-1208), fut tué sur le champ de bataille par

[1] Djenabi, f. 203.

[2] Djenabi, Lari, Neschri.

un Franc (608-1211)[1]. Melek-Efdhal, prince de Samosaté, déplora sa mort dans une fort belle élégie en langue arabe[2].

Azeddin-Keïkawous, fils aîné de Keïkhosrew, jeune prince aussi remarquable par sa beauté et par son courage que par ses qualités intellectuelles et morales, fut proclamé sultan par les seigneurs d'Amid, de Hossn-Keïf, de Mardin, de Kharpourt et de Samosaté, qui tous firent battre monnaie à son coin et le nommèrent dans les prières publiques. Mais il eut à s'opposer aux prétentions de son oncle Toghrul ben Kilidjarslan, seigneur d'Erzeroum, et à celles de son frère cadet, Alaeddin-Keïkobad. Toghrul vint l'assiéger dans Siwas et ne s'éloigna qu'à l'approche de Melek-Eschref qui, du fond de la Syrie, était accouru au secours du sultan. Plus tard, Toghrul ben Kilidjarslan étant tombé entre les mains de son neveu, celui-ci le fit étrangler avec tous ses émirs (610-1213). Keïkobad fut assiégé dans Angora par Keïkawous, qui, s'étant rendu maître de la ville, le retint prisonnier à Malatia[3]. Quant à ses émirs, on leur coupa la barbe, et on les promena sur des ânes dans le camp, précédés d'un héraut qui criait : « Voilà le châtiment réservé aux traîtres[4]. » Laskaris, sur qui Keïkawous voulait venger la mort de son père, n'échappa au supplice qu'en cédant au sultan un nombre

[1] Lutfi, Djenabi, Neschri, Lari.

[2] Djenabi, f. 203, donne le commencement de cette élégie.

[3] Neschri.

[4] Djenabi, f. 204.

considérable de villes et de châteaux. Keïkawous enleva Attalia aux Francs de l'île de Chypre qui s'en étaient emparés (611-1214), et conquit en Arménie la forteresse de Louloué (612-1215), et celle de Sinope [1], située sur les bords de la Mer-Noire. Après la mort de Tahir, fils de Salaheddin et prince d'Halep, il essaya de se rendre maître de cette dernière ville, mais il fut promptement contraint à lever le siége. Il renferma dans une cabane les généraux auxquels il attribuait l'issue de sa malheureuse entreprise et y fit mettre le feu [2]. Son expédition contre Melek-al-Eschref-Mousa, prince de la Mésopotamie, ne lui réussit pas mieux. Il tomba malade en revenant de ses États et mourut à Siwas (617-1220), où son tombeau, surmonté d'un dôme, se voit près de l'hôpital qu'il avait fait bâtir [xxii].

Alaeddin-Keïkobad, frère de Keïkawous, après cinq ans de captivité, monta sur le trône. Ses infortunes et un séjour de onze ans à Constantinople avaient mûri et développé les facultés dont la nature l'avait doué. Pendant un règne de quinze ans, il justifia les espérances qu'on avait conçues de lui, et effaça la gloire de ses prédécesseurs, les souverains seldjoukides de l'Asie-Mineure. L'histoire de ce prince est d'une grande importance, non-seulement à cause de l'éclat de son règne, mais parce qu'avec lui commence l'histoire de la dynastie des Ottomans. C'est à l'époque

[1] Loutfi, Neschri.

[2] Djenabi, f. 204, et le *Nokhbetet-Tewarikh*, f. 121, d'après le Mireloul-Edwar.

de son avènement au trône et de l'apparition de Djenghiz-Khan qu'on voit pour la première fois surgir du milieu des conquérans mogols la race ottomane dans la personne de Souleïman, père de Toghrul et grand-père d'Osman; on la voit ensuite disparaître pendant un demi-siècle dans la confusion des événemens de cette période jusqu'à ce qu'enfin, sous le règne du second et dernier Alaeddin, elle reparaisse avec un nouvel éclat pour jeter les fondemens de sa puissance et prendre rang dans l'histoire. Pour ne pas être obligé d'interrompre plus bas le récit des actions des Ottomans, achevons, le plus brièvement possible, l'histoire des Seldjoukides d'Iconium; nous les suivrons jusqu'à la fin de leur empire à travers les règnes des sept derniers sultans, c'est-à-dire depuis Alaeddin Ier jusqu'à Alaeddin III.

Le premier soin d'Alaeddin-le-Grand, lorsqu'il fut parvenu au trône, fut de se concilier l'amitié de Melek-Eschref, prince de l'Arménie. Il enleva quelques châteaux à Melek-Kamil-Mohammed, maître de la Mésopotamie (622-1225), et l'année suivante, quelques forteresses [1] au prince d'Amid, Melek-Mesoud ben Salih, de la famille d'Ortok (623-1226), qu'il vainquit avec les secours de Melek-Eschref son allié [2].

Ce fut pendant la septième année du règne d Alaeddin (627-1229) qu'éclata la guerre de sept ans contre

[1] Suivant Djenabi, f. 205, une de ces forteresses s'appelait Hosn-Mansour, et une autre Alkahassin ou Alkahschin. Ce dernier nom, étant mal écrit, est suspect.

[2] Djenabi, l. c.



le dernier et le plus célèbre des souverains du Khowaresm, Djelaleddin, qui a joué un si grand rôle dans l'histoire de Djenghiz-Khan, et qui, après avoir long-temps résisté, avec un courage héroïque, aux invasions des Mogols, entraîna dans sa chute les empires indien et persan.

Comme certains historiens européens ont confondu les Ottomans avec les Khowaresmiens [1], se fondant sur ce que Souleïman, l'aïeul des premiers, parut sur les frontières de l'Arménie quelques années avant l'invasion de Djelaleddin, il est nécessaire, pour rétablir la vérité sur ce point, de dire ce que c'était que le Khowaresm, aussi clairement, du moins, que les documens orientaux relatifs à l'histoire ancienne de ces contrées nous le permettront.

On donne le nom de Khowaresm au territoire étroit et alongé qui a pour bornes : à l'est, l'Oxus ; à l'ouest, la mer Caspienne ; au sud, le Khorassan ; au nord, le pays des Turcomans [2]. Sa population, composée d'un mélange de races diverses [3], se distingue des nations voisines par des mœurs tout-à-fait particulières et un langage moitié turc moitié persan [4]. Ses villes principales sont Kourkendj, ou Djordjania [XXIII], sur la rive occidentale de l'Oxus, et Kat, sur la rive orientale. La première porte aussi le nom de Khowaresm,

1 Deguignes, *Histoire généalogique des Huns*, l. XXII, p. 332 et suiv. ; et d'après lui, Gibbon, ch. LXIV, p. 310, not.

2 *Djihannuma*, p. 345.

3 *Id. ibid.*

3 *Id.* p. 346.

et la seconde fut la résidence des schahs. Nous citerons encore le village de Samakhschar qui a vu naître plusieurs savans [xxiv], entre autres le célèbre philologue arabe Samakhschari [1]. Koutbeddin et son fils Itzis, tous deux échansons de Barkyarok et de Sandjar, furent, l'un simple gouverneur, l'autre maître indépendant du Khowaresm. Koutbeddin était fils du Turc Nouschteghin, esclave de l'échanson d'un émir seldjoukide [2]. Itzis eut pour successeurs son fils, son petit-fils et son arrière petit-fils, Alaeddin Tekesch [3], qui, entraîné dans des guerres sans nombre contre ses frères et ses fils, à l'intérieur, et à l'extérieur contre les Seldjoukides persans et les souverains de Karakhataï, se distingua autant par sa valeur que par sa libéralité et son amour pour les sciences.

Il n'est pas sans importance de faire remarquer ici qu'Alaeddin fit mettre sur ses drapeaux et sur ses tentes un croissant, signe emblématique qui cependant a été exclusivement attribué à la nation ottomane [4], et qui, long-temps même avant Alaeddin, avait, comme on le voit sur les monnaies persanes, orné, avec le soleil, la couronne des Khosroës, comme symbole de leur puissance sur le soleil et sur la lune. Alaeddin-Mohammed, fils de Tekesch, modifia plusieurs des

1 *Djihannuma*, p. 346.

2 Deguignes, *Histoire généalogique des Huns*, l. I, p. 261.

3 Dans ses *Tables généalogiques*, Deguignes le nomme *Toukisch*; et dans son *Histoire généalogique*, t. III, l. XIV, *Tekesch*. Ce dernier nom est le véritable.

4 *Insignia Turcica*, Jenæ, 1683; par le Hongrois Paulus Pater.

institutions et des usages de ses prédécesseurs : ainsi, par exemple, avant lui, sous la domination des Seldjoukides, la musique militaire jouait pendant les cinq prières du jour ; Alaeddin-Mohammed voulut qu'elle se fit entendre cinq fois pour ses fils, et deux seulement pour lui, au lever et au coucher du soleil. Vingt-sept princes étaient chargés de l'exécuter sur des tambours d'or avec des baguettes garnies de perles. C'étaient les fils des souverains seldjoukides et ghourides soumis par les armes, ainsi que les rois de Balkh, de Bamian, de Boukhara et leurs enfans. Au surplus, tous les emplois de la cour du souverain de Khowaresm étaient remplis par des rois et des princes [1].

L'orgueilleux Alaeddin s'était attiré le courroux de Djenghiz-Khan en faisant massacrer à Otrar quelques marchands mogols ; les hordes de ces barbares firent aussitôt irruption dans les États d'Alaeddin sur les deux rives de l'Oxus, et dévastèrent Otrar, Nedjend, Fenaket, Khodjend, Samarkand, Boukhara, et le grand et le petit Kourkendj, c'est-à-dire tout le Khowaresm [2].

Le fils de Mohammed-Schah, Djelaleddin-Mankberni, le dernier et le plus célèbre des schahs de Khowaresm, non-seulement continua dans l'est, contre Djenghiz-Khan, la guerre commencée par Alaeddin, mais essaya en même temps ses forces dans l'ouest contre Alaeddin Keïkobad, le plus puissant des Seldjoukides de Roum. Le neveu d'Alaeddin, gouverneur

1 *Histoire généalogique des Huns*, l. XIV, p. 278.

2 *Ibid.* p. 275.

d'Akhlath, ayant livré, moyennant une somme d'argent, les clefs de sa ville au schah victorieux de Khowaresm, le sultan seldjoukide, à la tête de vingt mille cavaliers, auxquels vinrent se joindre cinq mille hommes que lui envoyait son allié Melek-Eschref-Mousa [1], seigneur de Mésopotamie et d'Arménie, vint attaquer le traître et le défit complètement dans une des plus sanglantes batailles qui aient signalé les fastes de l'islamisme (627-1229) [2]. Quatre ans après cette bataille (631-1233), qui se livra dans les champs de Nissi-Tschemen, près d'Erzendjan, Akhlath tomba au pouvoir du neveu d'Alaeddin [3].

Une ligue de dix-sept souverains, dont Melek-Kamil, sultan d'Égypte, était le chef, se forma alors contre Alaeddin. L'armée coalisée s'arrêta sur les rives du Gœksou (l'ancien Calycadnus), qui sépare Roum de la Syrie. Melek-Mozaffer, prince de Hama, fut envoyé au-delà de l'Euphrate, à la tête de deux mille cinq cents cavaliers, pour prendre possession de Kharpourt. Assiégé dans cette ville, par Alaeddin, il fut obligé de capituler, et le schah de Khowaresm eut la générosité de le renvoyer après lui avoir fait don d'un vêtement d'honneur.

L'année suivante, la ligue des rois d'Égypte s'étant rompue, Alaeddin se rendit maître de Harran et de Roha, ainsi que d'Erzendjan, de Tschemischek, et de l'ancienne Side, près de laquelle il fonda la ville d'A-

[1] De la famille des Eyoubides.

[2] Djenabi, f. 205. Lari, p. 528. *Nokhbetet*, f. 121.

[3] Djenabi.

layé, qui porte aujourd'hui son nom [1], et enfin de Kobadyé, près d'Erzendjan [2].

Alaeddin embellit de mosquées, de couvens, d'académies et de karawanserais, neuf villes de son empire, parmi lesquelles Siwas [3], Amassia [4], Anamour [5] et Koniah [xxv], lieu de sa résidence, qu'il entoura de hautes murailles. Voulant placer ces différentes villes sous la protection d'un talisman spécial, il demanda pour elles une inscription [xxvi] au plus célèbre des poëtes mystiques de cette époque, Mewlana Djelaleddin, qui, venu de Boukhara avec Behaeddin, son père, s'était établi à Roum (d'où il a reçu le nom de Djelaleddin-Roumi [6]). Mewlana (*notre maître* ou *notre ami*) est le fondateur des derwischs Mewlewi, un des ordres les plus considérés et qui subsiste encore dans l'empire ottoman. Le siége de cet ordre et ses principales possessions se trouvent à Koniah, qui renferme le tombeau de la famille des Djelaleddin, famille sainte dont le premier chef partage avec son père et son fils le titre honorifique de *sultan dans l'empire de la sainteté et des connaissances mystiques*. Behaeddin porte le nom de *sultan des Oulémas*, son fils Djelaleddin celui d'*Émir sultan*, ou de *Mewlana Khounkar*, c'est-à-dire, empereur, et son petit-fils celui de *Sultan Weled*, c'est-à-dire, sultan enfant [xxvii].

1 *Djihannuma*, p. 611.

2 *Nokhbetet-Tewarikh*, f. 122.

3 *Ibid.*

4 *Djihannuma*, p. 626.

5 Voyez la *Caramanie* de Beaufort, 196.

6 Voyez sur Djelaleddin-Roumi, *Histoire de la rhétorique persane*, p. 163.

Lors de l'irruption des hordes de Djenghiz-Khan dans le pays situé au-delà et en-deçà de l'Oxus, les savans, s'échappant des débris fumans de leurs bibliothèques et de leurs académies, vinrent chercher, à l'extrémité occidentale de l'Asie, auprès de Keïkobad, un asile que le schah de Khowaresm ne pouvait plus leur offrir, et la littérature persane émigra ainsi des bords de l'Oxus vers ceux de la mer Ionienne, comme deux siècles plus tard les lettres grecques vinrent des rives du Bosphore s'établir sur celles du Tibre et de l'Arno. Le khalife Nassir-Lidinillah (*soutien de la religion pour l'amour de Dieu*) envoya Schehabeddin Suhrwerdi, le plus habile jurisconsulte de son époque, à Keïkobad, en qualité d'ambassadeur, pour lui remettre un diplôme qui lui conférait le titre honorifique du *plus grand des sultans*. Cinq mille cavaliers, tous les scheïkhs et les oulémas, allèrent à la rencontre de l'envoyé du khalife pour le complimenter. Schehabeddin, soit par amour pour la science, soit par reconnaissance pour la flatteuse réception qu'on lui avait faite, corrigea un ouvrage célèbre[1] que le scheïkh Nedjmeddin avait dédié au sultan Alaeddin.

Ce souverain était digne des hommages des savans par la protection qu'il leur accordait et par le zèle avec lequel il cultivait lui-même les sciences. Il avait partagé ses jours et ses nuits en trois parties. Il consacrait une partie de la journée aux affaires du gouver-

[1] Mirsadol-Ibad, *Observation des étoiles par les serviteurs de Dieu*, par Idris, p. 20.

nement, l'autre à converser avec des savans et des scheïkhs, et la troisième à l'étude de l'histoire; quant à la nuit, il en donnait un tiers seulement au sommeil; les deux autres parties étaient remplies par des exercices de piété et la lecture d'ouvrages de morale [xxviii]. Comme conquérant, il prit pour modèle Mahmoud le ghasnewide, et comme prince, le célèbre Kabous, fils de Weschmghir [xxix]. Il réussit à réunir en lui les qualités de l'un et de l'autre. Outre les nombreux monumens qu'il fit élever et qui témoignent de son amour pour la science et les arts, la vaste étendue de son empire atteste sa puissance que n'égala aucun prince [xxx] de sa dynastie.

Après avoir été pendant dix-sept ans le souverain le plus redouté et le plus heureux des Seldjoukides de Roum, il mourut empoisonné par son propre fils (635-1237) [1], dans le palais de Kobadyé, bâti par lui dans le voisinage d'Erzeroum.

Ce fils était Ghayasseddin Keïkhosrew II. Quoique, dans les premiers temps de son règne, rien ne troublât ses plaisirs désordonnés et ne mît obstacle au débordement de ses passions, quoique la vengeance de son crime ne l'atteignît pas si promptement que d'autres parricides dont les noms souillent l'histoire des Khosroës et des khalifes [2], elle n'en arriva pas moins terrible et imprévue. Aussitôt après son avènement au trône, il célébra un double mariage, celui de sa sœur

[1] Djenabi, f. 207. Lari, p. 529. *Nokhbetet.* f. 122.

[2] Schirouyé, l'assassin du père de Khosrew-Parwis; et Mostansar, fils et assassin de Motewekil; tous les deux assassinés après un règne de quatre mois.

avec Melek-Aziz, prince d'Halep, et le sien avec la fille de ce prince qui fit prononcer le nom de Keïkhosrew dans les prières publiques.

Les hommages rendus par Melek-Aziz à son gendre ne purent attirer à la nouvelle épouse ceux de Ghayasseddin, qui lui témoigna la plus dédaigneuse indifférence et donna tout son amour à sa seconde femme, la fille du prince de Géorgie, dont il était tellement épris, qu'il voulut éterniser son nom avec le sien en le faisant graver sur les monnaies. Les grands de son empire s'étant opposés à cette violation manifeste des lois fondamentales de l'islamisme, il inventa un symbole pour rendre sa pensée : comme le lion est l'image du sultan et le soleil celle de la sultane, il fit placer sur les monnaies le disque du soleil immédiatement au-dessus de la tête du lion, de sorte que le soleil se voyait plus distinctement que le lion et semblait l'éclairer de ses rayons [1]. Cette monnaie, réminiscence de l'ancien hiéroglyphe du soleil et du lion, a été conservée jusqu'à nos jours [2]. Elle tient le milieu entre les plus anciennes médailles persanes représentant les mêmes signes, et la décoration plus moderne de l'ordre persan du soleil et du lion ; ce monument du moyen-âge réunit ainsi les symboles anciens et modernes de l'Orient [3].

Le règne de Ghayasseddin fut troublé pour la première fois par une révolte des derwischs commandés

[1] Djenabi, p. 207.

[2] Deguignes, *Histoire généalogique des Huns*, l. I, p. 246, et l. XI, p. 267.

[3] Ouzely, l. XXI, gravure 27.

par un scheïkh nommé Baba Elias qui, sous le masque de la sainteté, parvint à soulever le peuple. La troupe rebelle fut dispersée par les forces du sultan, et Baba fut arrêté avec Isaac son complice; mais le vaincu sut si bien s'emparer de l'esprit du vainqueur, que Mewlana-Djelaleddin et ses compagnons, les pieux scheïkhs Mewlewi [1] s'éloignèrent de la cour du sultan.

La septième année du règne de Ghayasseddin-Keïkhosrew, les Mogols envahirent l'Asie-Mineure (641-1243). Le sultan marcha à leur rencontre, et les joignit dans le voisinage d'Erzendjan; mais son armée, saisie d'une terreur panique, prit la fuite. Les Mogols se rendirent maitres d'Akhlath et de Diarbekr (Amid). Keïkhosrew se réfugia dans une forteresse d'où il fit annoncer sa soumission au khan. Ainsi finit l'indépendance de l'empire seldjoukide de l'Asie-Mineure. Les émirs révoltés contre le parricide, qu'ils accusaient en outre de haute trahison, l'étranglèrent (657-1257), et placèrent à la fois sur le trône ses deux fils mineurs, Rokneddin-Kilidjarslan et Azeddin Keïkawous [2].

Après la conquête de Bagdad, ces deux princes se rendirent auprès de Holakou, frère et lieutenant de Mangou, descendant de Djenghiz-Khan; Holakou les garda quelque temps auprès de lui, et les renvoya, après avoir institué comme régent, pendant leur minorité, son vizir Souleïman-Perwané [3]. La division ne

[1] Djenabi, p. 207.

[2] *Id. ibid.*

[3] Lari et Neschri ne parlent que d'Azeddin-Keikawous et de Rokneddin

tarda pas à se mettre entre les deux frères. Rokneddin, étant parvenu à s'emparer de la souveraine autorité, Azeddin s'enfuit [xxxi], par Alayé, à Constantinople (653-1255). Mais Jean Laskaris, empereur de Byzance, se croyait lui-même à peine en sûreté dans sa capitale, qu'il venait d'arracher aux Francs; car Holakou, après la conquête de Bagdad [1], avait envahi l'Asie-Mineure. En conséquence, l'empereur exposa, dans une entrevue solennelle, au fugitif seldjoukide les motifs qui lui faisaient désirer son éloignement [2].

Le malheureux prince ne trouva pas un accueil plus favorable auprès du successeur de Laskaris, Michel Paléologue, qui, bien qu'il eût promis, quelque temps auparavant [3], sa fille, la princesse Marie, à Holakou, l'avait donnée à son frère Abaka-Khan [3]. Vainement Azeddin, né d'une mère chrétienne, se montrait-il favorable au christianisme dans toutes les occasions, et cela au point que l'historien byzantin, Pachymeres, l'a cru lui-même [4] chrétien; vainement témoignait-il le plus profond respect à de petites images de saints et à

Kilidjarslan qui régnèrent conjointement, et ne disent pas qu'Alaeddin-Keïkobad partagea le trône avec eux, ce qu'on pourrait induire de l'image de trois souverains représentée sur certaines monnaies.

1 La conquête de Bagdad eut lieu en 1258; celle de Constantinople par les Grecs en 1261.

2 Pachymeres, l. VII, f. 22.

3 Dans Pachymeres, l. III, c. 24, 25, Ἀπαγὰς et Ἀπαγὰν ne sont autre chose qu'Abaka-Khan, Ῥουκρατινης que Rokneddin, et Γ'αρατίνης que Ghayasseddin.

4 Pachymeres, l. II, c. 24.

des reliques qu'il tenait du patriarche [1]; la crainte des Mogols l'emporta sur l'intérêt dû par un empereur chrétien à un Turc à moitié converti. Azeddin fut confiné avec sa famille dans le château d'Aïnos. S'il est vrai qu'il ait tramé une conspiration avec Behadir-Ali, son général, et Oghouzlibeg, son écuyer, pour monter sur le trône de Byzance [2], cette violation des lois de l'hospitalité justifie pleinement la conduite de Michel Paléologue; mais ce fait, rapporté par les historiens seldjoukides, ne se trouve chez aucun byzantin. L'écuyer fut aveuglé avec du vinaigre bouillant; le général fut mis à mort, et Azeddin surveillé avec rigueur.

Après une longue captivité, il fut délivré par le chef des Tatares de Kipdjak et de Crimée, Berké-Khan, fils de Touschi, et petit-fils de Djenghiz-Khan. Favorisé par un hiver rigoureux, le chef tatare passa le Danube sur la glace, s'avança jusque sous les murs de Constantinople, et emmena en Crimée le prince seldjoukide qui était parvenu à s'échapper d'Aïnos. Il fut en même temps suivi par la colonie turque qui, sous Saltoukdédé, était venue s'établir sur les rives occidentales de la mer Noire, dans la Tatarie Dobruze.

De retour dans ses États, Berké-Khan maria sa fille à Azeddin [3], à qui il donna en fief les districts de Soldjad et de Soudak. Dans sa fuite, le prince avait laissé sa première épouse au pouvoir de l'empereur, à Kara-

1 Pachymeres, l. IV, c. 5. Εγκολπια.

2 Djenabi, Loutfi, *Nokhbetet.*

3 Loutfi, *Histoire des Seldjoukides.*

feria [1], où l'on voit encore une porte appelée *Ana-Kapoussi*, c'est-à-dire *la porte de la Mère* ou *d'Anne*. Cette princesse ayant appris dans la tour qu'elle occupait, et qui était située tout près de la porte de la ville, la fausse nouvelle de la mort de son maître, se précipita du haut de la tour et se tua (667-1268) [xxxii]. Le fils d'Azeddin qui était resté auprès de sa mère embrassa le christianisme et prit le nom de Constantin [2].

Cependant Rokneddin-Kilidjarslan, souverain d'Iconium et frère d'Azeddin, avait été étranglé (666-1267) par Perwané, lieutenant-général de l'empire mogol, par ordre d'Abaka-Khan, et remplacé sur le trône par son fils, Ghayasseddin-Keïkhosrew III, âgé de quatre ans [3]. La veuve de Rokneddin se remaria, et son nouvel époux, vu l'extrême jeunesse de Ghayasseddin, administra pendant dix ans les affaires de l'État avec une équité et une sagesse qui lui concilièrent l'attachement des Mogols. Mais ayant été défait par Kilaoun, sultan d'Egypte et fils de Bibar-Bondoukdari, il fut soupçonné par Abaka-Khan d'entretenir de coupables intelligences avec le sultan son ennemi, qu'on nommait déjà dans les prières publiques à Ilbestan et à Kaïsarié. Ce simple soupçon fut immédiatement suivi de l'exécution de ce prince (675-1276), dont la mort causa des troubles violens dans l'empire seldjoukide [4].

[1] *Karaferia*, l'ancienne Beroïa dans le voisinage d'Aïnos. Voyez la Roumilie d'Hadji-Khalfa, p. 86. Mannert, l. VII, p. 516.

[2] Loutfi et Pachymeres.

[3] Djenabi, f. 207.

[4] Neschri.



Le fils de Karaman, Mohammedbeg, fondateur de la dynastie des Karamans, qui surgit des débris de l'empire seldjoukide en même temps que celle des Ottomans, et fut, pendant deux siècles, pour cette dernière, une rivale dangereuse; Mohammed, disons-nous, fit passer un Turc de basse extraction pour le fils d'Azeddin, mort à Seraï, en Crimée, et se rendit maître, en son nom, de la capitale et du gouvernement. Nous aurons occasion de parler plus longuement ailleurs de la fondation de la puissance et des principaux chefs de la dynastie karamane; nous observerons seulement ici que, pendant la révolution qui eut lieu sur le trône, Mohammed-Karaman introduisit un changement important dans la tenue des registres des impôts [1]. Ces registres avaient jusque-là été tenus dans tout l'empire seldjoukide en langue persane; Mohammed-Karaman y mêla confusément le turc au persan. C'est d'après cette méthode, qui consiste à entremêler sans ordre, mais suivant certaines règles, les mots des deux langues, que l'on tient encore aujourd'hui les registres de la chancellerie ottomane [2].

Abaka-Khan, dont Ghayasseddin-Keïkhosrew, dépossédé par le fils prétendu d'Azeddin, et Mesoud, son fils véritable, avaient réclamé les secours, envoya contre le Turc usurpateur et contre Karaman son fils Oghouz-Khan [3] et son vizir Fakhreddin-Ali-Schah. Ceux-ci chassèrent l'usurpateur et tuèrent Mohammed

1 Loutfi.

2 *Idem.*

3 Neschri.

et ses frères; le khan des Mogols partagea ensuite l'empire des Seldjoukides entre les deux cousins. Il donna à Keïkhosrew la partie de l'ouest avec Iconium, et à Mesoud celle de l'est avec Erzendjan, Siwas et Malatia [1]. Arghoun-Khan, successeur d'Abaka-Khan, fit mourir le premier (682-1283) qui lui était devenu suspect, parce qu'il le croyait d'intelligence avec ses ennemis, les Tatares de Crimée.

Mesoud, fils d'Azeddin, se voyait donc maître de nom d'un empire en apparence florissant, mais démembré et livré à la merci de gouverneurs révoltés, ou de parvenus ambitieux. Après la mort de son père, il retourna dans ses États en passant par Kastemouni, où il fit quelque temps la guerre contre Oumourbeg, et par Constantinople, où il avait laissé sa femme et sa fille en ôtages à l'empereur Andronicus [2]; la première lui fut rendue, mais l'empereur, qui avait promis la main de la seconde à Ishak, chef des Turcopols, la retint auprès de lui. Pour prix de son union avec la fille de Mesoud, Ishak consentait à se séparer des Almogabares [3], ennemis de l'empereur; mais il demandait en même temps qu'Andronicus proclamât sultan le frère de Mesoud, baptisé à Constantinople sous le nom de Constantin. Malgré la faiblesse du sultan d'Iconium, l'empereur, plus faible encore, n'osa lui accorder sa demande [xxxiii]. Les Almogabares, ou Catalans, ayant découvert la trahison du chef des Tur-

[1] Loutfi, Neschri, Djenabi.

[2] Pachymeres, l. VII, c. 22.

[3] Pachymeres, l. VII, c. 15 et 22.

copols, le massacrèrent au moment où il allait s'embarquer pour l'Asie, ainsi que le néophyte Melek-Constantin [xxxiv], frère de son beau-père.

Outre Constantin qui, à l'aide d'Ishak et de l'empereur, espérait s'emparer du trône d'Iconium, et de Mesoud, fantôme couronné, Azeddin avait un troisième fils nommé Firamourz. Le fils de celui-ci, Alaeddin, succéda à Mesoud, que le sentiment de sa longue humiliation avait conduit au tombeau, après un règne de quinze ans (697-1297). Alaeddin III fut le dernier des souverains seldjoukides, et quoique les begs turcomans, tels que ceux de Karaman [1], de Kermian [2], de Mentesché [3] et Osman, tout en reconnaissant Alaeddin pour leur seigneur et maitre, se fussent déjà emparés du gouvernement des provinces qui depuis ont porté leurs noms, néanmoins on put encore voir une faible lueur de la grandeur du premier Alaeddin éclairer le règne du troisième.

A l'aide des secours d'Osman, il remporta quelques avantages sur des Turcomans révoltés et sur le khan des Mogols, Ghazan, qui, dans sa vengeance, le fit mettre à mort. Avec Alaeddin III s'éteignit la domination des Seldjoukides [4] (707-1307).

Ghayasseddin, son fils, prince cruel et sanguinaire,

1 Nous parlerons plus tard avec détails des guerres de Karaman sous le règne des princes seldjoukides.

2 Alischir de Kermian, que les Byzantins nomment Ἀλισούρας Καρμιανός, avait déjà eu des différends avec Ertoghrul.

3 Deguignes, *Histoire généalogique des Huns*, l. XI, p. 72.

4 *Raouzatoul-Ebrar* (*Jardin des Justes*).

fut étranglé par les Mogols peu de jours après son père [1].

Ghasi-Tschelebi, fils de Mesoud et cousin de Ghayasseddin, conserva pendant un demi-siècle le gouvernement de Kastemouni et de Sinope, et n'est connu dans l'histoire que par ses pirateries contre les Génois et les Byzantins [2].

PARTAGE DE L'EMPIRE SELDJOUKIDE. — L'empire des Mogols persans, qui avait causé la ruine de celui des Seldjoukides d'Iconium, touchait lui-même à sa fin. Trop faibles pour gouverner les pays qu'ils avaient ravagés, les souverains mogols furent obligés de les abandonner aux chefs de quelques hordes turcomanes. Ainsi l'empire des Seldjoukides, que cent dix-neuf ans avant sa chute, aux jours de sa plus grande étendue [3], Kilidjarslan II avait divisé entre ses dix fils, fut partagé une seconde fois, après la mort d'Alaeddin III, en dix parties indépendantes les unes des autres, mais qui, envahies peu à peu par la dynastie la plus puissante, furent réunies de nouveau, cent cinquante ans après, sous une seule couronne, et ne forment encore aujourd'hui qu'un seul gouvernement du vaste empire ottoman.

L'Anatolie, ou Asie-Mineure, qui est bornée, au nord, par la mer Noire, à l'ouest par l'Archipel, au sud par la Méditerranée, et à l'est par le Kizilermak (*fleuve*

[1] Djenabi.

[2] Idris et Ali. Deguignes ne parle ni de Ghasi-Tschelebi ni du second Alaeddin. Suivant lui, Mesoud régna jusqu'en 708 (1308).

[3] Voyez la note sur Alaeddin I[er].

rouge, l'ancien Halys) et par une chaîne du mont Taurus, comprend tout le territoire des dix satrapes dont la domination était née de l'empire éteint des Seldjoukides. Ces princes, comme les souverains qui, après la mort d'Alexandre, se partagèrent en Europe et en Asie les débris de son empire, sont appelés *rois des peuples* [1] par les historiens orientaux. Ces divers États prirent, dans l'origine, le nom des peuples qui les habitaient; dans le moyen-âge, sous les empereurs byzantins, ils empruntèrent celui des légions qui s'y trouvaient en garnison [2]; depuis la destruction de l'empire seldjoukide, ils ont porté celui des dix princes dont nous avons parlé.

Comme nous n'écrivons ici ni l'histoire de Byzance, ni celle de l'Asie ancienne, mais l'histoire des Ottomans, nous n'adopterons pas les noms donnés à ces pays par certains auteurs grecs, entre autres par Strabon, Constantin Porphyrogénète, ou Dionysius Periegetès, mais les dénominations que la géographie moderne leur a conservées depuis la fondation de l'empire ottoman, c'est-à-dire, pendant cinq siècles environ; seulement, pour mieux nous orienter, nous emploierons quelquefois les anciennes désignations, comme nous allons le faire, en énumérant les possessions des princes héritiers de la puissance seldjoukide.

Les empereurs byzantins ne possédaient plus en Asie que le territoire situé à l'horizon de Constanti-

[1] Moulouki-Tawaif.

[2] Themata Constant. Porphyrogeneta et Gibbon, l. LIII, p. 469, not. 40.

nople, c'est-à-dire le pays qui se terminait à l'Olympe; au-delà de cette montagne se trouvaient dans l'ordre suivant, sur la côte, les nouveaux petits États turcomans.

Karasi régnait sur la Mysie; Sarou-Khan et Aïdin, sur la Lydie ou la Mœonie; Menteschė, sur la Carie; et Tekké, sur la Lycie et la Pamphylie. Au nord de la Pamphylie, et dans l'intérieur du pays, Hamid étendait sa domination sur la Pisidie et l'Isaurie. La Licaonie, au nord des États de Hamid, était soumise à Karaman, dont la résidence fut d'abord Larenda et ensuite Koniah, capitale de l'empire seldjoukide. Au nord-ouest de ce vaste territoire, se trouvait celui de Kermian (la Phrygie septentrionale), le seul de ces pays qui ne s'appela point du nom de son prince, et conserva celui de son ancienne capitale [1], située dans le voisinage de la ville de Kutahia [2] (Cotyœum); la Galatie et la Bithynie, jusqu'au pied de l'Olympe, appartenaient aux premiers princes ottomans qui ainsi se trouvaient être les voisins des possessions grecques, et qui passaient l'hiver dans les villes et l'été dans les montagnes. A l'est et au nord des États de ces princes, et à l'angle oriental de la Bithynie, Ghasi-Tschelebi, dernier rejeton de la dynastie des Seldjoukides, régna encore pendant un demi-siècle sur les côtes de Kastemouni (Paphlagonie), depuis Héraclée jusqu'à Sinope. Après lui, et même

[1] Forum Geramorum. Voyez Rennel, *Illustrations of the expedition of Cyrus*, p. 26-28-31.

[2] Cotyœum. Rennel, l. c.



de son vivant, les fils d'Oumourbeg et d'Isfendiar, également nommés Kizil-Ahmedli (*les Ahmed rouges*), occupèrent le pays des anciens Henetes, Caucones et Mariandini [xxxv].

Quelque abrégé que soit ce tableau de la situation respective des dix princes de l'Asie-Mineure, il suffit pour mettre le lecteur à même de nous suivre pas à pas, et l'atlas en main, dans le long récit des destinées de l'empire ottoman.

LIVRE II.

Commencement de la dynastie ottomane, et règne d'Osman, premier prince de cette dynastie.

Nous avons parlé succinctement, dans le premier livre, du berceau de la race turque. Nous avons dit l'origine de son nom, sa division en tribus, les subdivisions de ces différentes tribus et sa migration de l'est vers l'ouest; nous avons fait connaître enfin l'empire des Turcomans et des Seldjoukides, qui s'étendait depuis les rives de l'Oxus jusqu'à celles de la Méditerranée. Notre récit a pu parfois se ressentir de l'obscurité qui résultait nécessairement soit de l'éloignement des temps et des lieux, soit du défaut de documens positifs, soit enfin de la rapidité avec laquelle nous avons cru devoir passer sur cette introduction des annales ottomanes. L'histoire de Turquie, une fois sortie des ténèbres de la tradition, et parvenue à l'époque où tout se rattache au nom de la famille d'Osman, gagnera en clarté et en certitude.

L'empire ottoman date du commencement du treizième siècle de l'ère chrétienne, ou du huitième de l'hégire (*hedjra*) [1]; mais l'histoire des aïeux d'Osman, son fondateur, commence presque un siècle plus tôt,



avec Souleïman, son grand-père, et à l'époque de la migration de sa tribu qui se dirigea de l'est vers l'ouest pendant le cours des conquêtes de Djenghiz-Khan.

Lorsque ce fléau de l'Asie eut renversé la barrière du royaume de Khowaresm, qui présentait un obstacle aux débordemens des Mogols, Souleïman-Schah, fils de Kayalp, issu de la famille de Kayi, une des plus illustres des Oghouzes [1], quitta le Khorassan où il vivait avec sa tribu près de Mahan. A la tête de cinquante mille hommes [2], il se dirigea vers l'Arménie, où il s'établit près d'Erzendjan et d'Akhlath (621-1224). Sept ans après, Djenghiz-Khan étant mort et Khowaresm-Schah, vaincu par Alaeddin, le plus redoutable des Seldjoukides d'Iconium, ayant disparu, la tribu de Souleïman reprit le chemin de sa patrie, en suivant le cours de l'Euphrate, et en se portant sur Halep. Arrivé près du château de Djâber [3], Souleïman ayant voulu traverser le fleuve à la tête des siens, tomba avec son cheval du haut du rivage dans les flots, où il trouva la mort [4]. Cet événement amena la dispersion des familles qui s'étaient réunies sous le commandement de Souleïman. Les unes restèrent en Syrie,

[1] On donne la dénomination d'*Oghouzes*, non à la branche particulière sortie du khan de la montagne, mais à la race turque en général, c'est-à-dire à toute la postérité d'Oghouz, père, selon la tradition, des six khans. (*Note du Traducteur.*)

[2] Neschri, f. 19. Suivant les *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalfa et d'après Seadeddin, cette émigration eut lieu cinq ans plus tôt : suivant Djenabi, dix ans plus tôt.

[3] Seadeddin, f. 8. Neschri, f. 20.

[4] Le tombeau de Souleïman, élevé près de là, porte encore aujourd'hui le nom de *Turc-Mesari* (*Tombeau du Turc*).



les autres se dirigèrent vers l'Asie-Mineure, où leurs descendans, sous le nom de Turcomans de Syrie et de Roum, mènent encore aujourd'hui, avec d'autres hordes sauvages, une vie errante sur les montagnes pendant l'été, et dans les plaines pendant l'hiver [11].

Des quatre fils de Souleïman-Schah, Sounkourtekin, Gountoghdi, Dundar et Ertoghrul, les deux premiers retournèrent dans le Khorassan, et les deux autres, suivis seulement de quatre cents familles, se rendirent dans le Sourmeli-Tschoukour (*Fosse de Surmeli*), vaste bassin qu'entourent les hautes montagnes qui bornent, à l'est, l'horizon d'Erzeroum. Quelques-uns de ces Turcs vagabonds vinrent aussi s'établir dans le territoire de Pasin-Owasi [1] (*Vallée de Pasin*, l'ancienne Phasiana). C'est dans cette vallée que l'Aras (Araxes) et le Mourad-Tschaï (l'Omiras de Pline) [2], bras principal de l'Euphrate, prennent leur source; le premier coule vers l'est, le second vers l'ouest. Dundar et Ertoghrul se dirigèrent ensuite vers l'Occident, cherchant une patrie, et espérant trouver protection dans les États d'Alaeddin. Chemin faisant, ils rencontrèrent deux armées qui se combattaient; encore éloigné du champ de bataille, et avant de pouvoir distinguer laquelle des deux armées était la plus nombreuse, Ertoghrul (*l'homme au cœur droit*) prit la résolution chevaleresque de secourir la plus faible [3]. Son intervention décida de la

[1] Neschri, f. 20.

[2] Rennel, *Illustrations of the expedition of Cyrus*, p. 211, 213-227.

[3] Neschri, f. 20, affirme cette circonstance d'après le témoignage de Mewlana-Ayas, qui l'avait entendue raconter par le teneur d'étriers d'Ourkhan,

victoire. Les vaincus étaient des Tatares mogols, et le vainqueur, Alaeddin, souverain des Seldjoukides. Ertoghrul lui baisa la main comme au protecteur qu'il avait choisi. Le sultan reconnaissant lui donna un habit d'honneur et lui assigna pour séjour d'été les montagnes de Toumanidj et d'Ermeni, et pour séjour d'hiver, la plaine située aux environs de Sœgud (*pays de pâturages*). S'il faut en croire Seadeddin, Ertoghrul aurait, par l'entremise de Sarouyati-Sawedji son envoyé, demandé à Alaeddin, en récompense des services qu'il lui avait rendus, une demeure tranquille et solitaire; le sultan lui aurait d'abord abandonné les montagnes de Karadjatagh (*monts noirs*), situées sur les frontières d'Angora [1], et ce n'aurait été qu'après cette concession qu'Ertoghrul aurait trouvé l'occasion de secourir l'armée du sultan, dans le combat dont nous venons de parler [2].

Karadjahissar, place forte située à quatre lieues d'Inœni, sur le Poursak (Bathis), au nord de Kutahia [3], reconnaissait alors pour maître le sultan Alaeddin, quoiqu'elle fût habitée par des Grecs, ainsi que la place voisine de Biledjik (Belocoma). Ertoghrul, inquiété dans ses possessions par les Grecs de cette ville, fut autorisé par le sultan à l'attaquer, et réussit à s'en emparer. Peu de temps après, il livra dans la plaine

et celui-ci la tenait de son père et de son grand-père. Ali met ce récit dans la bouche même d'Ourkhan. Idris, f. 12. Neschri.

1 Seadeddin, f. 8.

2 Dijhannuma, p. 643.

3 *Id.* p. 675.



située entre Brousa et Yenischehr une seconde bataille, comme lieutenant d'Alaeddin, contre une horde de Grecs et de Tatares d'Aktaw. Il eut le soin de placer les Akindji (*coureurs* ou *éclaireurs*) à l'avant-garde, et de manière à ce qu'ils couvrissent entièrement le centre de l'armée où se trouvait le sultan [1]. Quant à lui, il se réserva la place d'honneur, à la tête des quatre cent quarante-quatre cavaliers avec lesquels il avait décidé du sort du combat d'Alaeddin contre les Mogols. La bataille s'engagea à l'entrée du défilé d'Ermeni; après une lutte acharnée qui dura trois jours, la victoire resta à Ertoghrul qui poursuivit l'ennemi au-delà d'Aïnegœl, jusqu'à la mer; là, les fuyards s'embarquèrent pour Gallipoli.

Alaeddin reçut la nouvelle de ce succès à Bozoyouk ou Bozœni, lieu situé près d'Eskischehr (Dorylæum). En mémoire de la victoire remportée par la cavalerie légère d'Osman qui formait l'avant-garde [2], il changea le nom du district d'Eskischehr en celui de Sultan-Œni (*front du sultan*), et le donna en fief à Ertoghrul et à ses enfans. Il lui assigna en même temps pour séjour d'hiver Seraïdjik, entre le territoire de Biledjik et celui de Karahissar, dépendant alors du sultan d'Iconium, et pour séjour d'été les montagnes de Toumanidj (Temnos) et d'Ermeni (Moriené) [3].

[1] On les trouve sous le nom d'Akandji chez tous les historiens européens. Ils furent pendant deux cent cinquante ans la terreur de l'Allemagne et de la Hongrie.

[2] Neschri, f. 22. Ali, f. 9; et Djihannuma.

[3] Mannert, t. VI, l. III, p. 536, dit Tschumus au lieu de Toumanidj.

Le district de Sultan-Œni, qui forme encore aujourd'hui un sandjak, ayant été le berceau de la puissance ottomane, nous croyons devoir en donner la description topographique, description qui servira d'ailleurs plus tard au lecteur pour l'intelligence de plusieurs événemens importans.

Le sandjak de Sultan-Œni, appelé aussi Sultan-Œghi, a les mêmes frontières que l'ancienne Phrygia Epictetos. Les noms de ses lieux de juridiction et ceux de ses villes principales sont des guides précieux pour l'histoire des premiers temps de l'empire ottoman. Eskischehr, si célèbre dans l'histoire des croisades, sous le nom de Dorylæum, et de tout temps par ses caravanseraïs, ses bains chauds, ses jardins et ses vignes, est le chef-lieu où vécut et fut enterré le scheïkh Edebali, beau-père d'Osman. Nous aurons occasion de parler avec détails de cette ville, ainsi que de celle de Seïd-e-Ghazi, lieu de pélerinage célèbre par le tombeau de Sid-Battal (*héros des héros*) [1] [III]. Sur la route des pélerins qui se rendent de Constantinople à la Mecque, à neuf lieues au sud de Lefké (Leucas), et à dix au nord d'Eskischehr, se trouve Sœgud (le Thebasion des Byzantins et le Sifsaf des historiens arabes) [2], ancienne résidence d'Ertoghrul. A une demi-lieue de Sœgud, à main gauche, s'élève, sur la route de Lefké, le tombeau

[1] Ce vaillant champion de l'islamisme, le Cid des Arabes, a rempli l'Orient du bruit de ses exploits trois cents ans avant le Cid espagnol.

[2] Hadji-Khalfa, dans ses *Tables chronologiques* (à l'année 181-799), fait mention de l'expédition de Haroun-al-Raschid contre Sœgud.

d'Ertoghrul [1], surmonté d'un dôme, monument célèbre dans tout l'empire ottoman et que les Musulmans entourent d'une pieuse vénération [2]. Outre les quatre villes que nous venons de citer, on compte dans le sandjak de Sultan-Œni les places fortes de Karadja-hissar et de Biledjik que l'on trouve mentionnées chez les Byzantins sous les noms de Melangeia et de Belocoma, et sur lesquelles nous reviendrons à l'occasion de la conquête qu'en fit Osman; Itbourni ou Itbourouni (*nez de chien*), village où vécut, pendant ses premières années, auprès de son père, Malkhatoun, amante d'Osman; Bozoyouni ou Bozœni et Inœni, tous deux chefs-lieux de juridiction. C'est à Bozœni qu'Alaeddin reçut la nouvelle de la victoire d'Ertoghrul sur les Tatares. Inœni est le lieu qu'Osman avait choisi pour son centre d'opérations; cette ville, située au pied d'une montagne escarpée, doit son nom aux cavernes nombreuses [3] qui se trouvent dans ses environs, et qui sont d'un accès si difficile qu'aucun voyageur européen n'a encore osé les visiter. A l'est d'Inœni, on aperçoit le village d'Akbiik (*moustache blanche*), ainsi appelé du nom d'un des plus braves compagnons d'Osman qui s'en était rendu maître. On trouve encore dans l'Asie-Mineure plusieurs lieux célèbres qui, aujourd'hui même, portent des noms empruntés aux autres compagnons d'Osman [IV].

1 Djihannuma, p. 642.

2 Menasikoul-Hadj (*les Devoirs du Pèlerin*), f. 28, éd. de Constantinople.

3 Djihannuma, p. 643.

Ertoghrul eut trois fils : Osman, Goundouzalp, et Sarouyati Sawedji. Le premier naquit pendant la 657e année de l'hégire (1258 de l'ère chrétienne)[1]. Il est à remarquer que l'histoire passe sous silence les événemens qui signalèrent sans doute la vie aventureuse et guerrière d'Ertoghrul, pendant l'espace d'un demi-siècle, c'est-à-dire, depuis le règne d'Alaeddin Ier jusqu'à celui d'Alaeddin III ; elle ne mentionne que ses deux victoires sur les Mogols et les Tatares ; la prise de Karadjahissar, sous Alaeddin-le-Grand ; son établissement dans le sandjak de Sultan-Œni ; la naissance et le mariage d'Osman, et la naissance d'Ourkhan, fils de ce dernier. La tradition qui se plaît à entourer du plus vif éclat les lieux qui virent naître le fondateur de la dynastie ottomane, s'étend de préférence sur une apparition prophétique dont fut honoré le pieux Ertoghrul, et sur un songe qui présagea au jeune Osman sa gloire et sa puissance futures. On sait que l'amour du merveilleux et des traditions romanesques est un des traits distinctifs du caractère des Orientaux et des Musulmans en particulier. D'après le Coran, les visions nocturnes sont le partage des prophètes et les bons rêves viennent du ciel.

Le songe d'Ertoghrul est remarquable par sa simplicité naïve. Il a beaucoup de rapport avec celui de Jacob,

[1] La liste des sultans se trouve dans les *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalfa. Osman, à la mort de son père, n'était âgé que de vingt-quatre ans ; il est donc de toute impossibilité que son frère cadet, Sarouyati, ait pu être envoyé, comme le dit Seadeddin, soixante ans auparavant, en qualité d'ambassadeur, à la cour d'Alaeddin Ier.

à qui Dieu apparut plus d'une fois, pendant la nuit, pour lui annoncer la bénédiction promise à sa race [1]. Dans un de ses voyages, Ertoghrul reçut l'hospitalité chez un homme renommé par sa piété ; quand l'heure du repos fut venue, le maître de la maison tira un livre d'une armoire devant laquelle se trouvait Ertoghrul, et le posa sur le meuble le plus élevé de la chambre. Interrogé par Ertoghrul sur le titre et l'objet de ce livre, l'hôte répondit que c'était la parole de Dieu annoncée par son prophète, c'est-à-dire le Coran. Dès que tout le monde fut couché, Ertoghrul prit le livre sacré et le lut debout pendant toute la nuit, puis il essaya de prendre quelques instans de repos. Il s'endormit, et pendant le sommeil du matin, qui, suivant les Orientaux, est le plus favorable aux songes prophétiques, il eut une apparition miraculeuse et entendit une voix qui lui dit : « Puisque tu as lu ma parole éternelle avec tant de respect, tes enfans et les enfans de tes enfans seront honorés de génération en génération [2]. »

Le songe qui précéda le mariage d'Osman avec la belle Malkhatoun (*femme-trésor*), fille du scheïkh Edebali, n'a point le caractère patriarcal de celui d'Ertoghrul. Sa couleur poétique et les événemens historiques auxquels il fait allusion font soupçonner que c'est là une de ces fictions romanesques enfantées par

[1] Genèse, XXVIII, 14. XXXI.

[2] Ali, f. 9, et Neschri, f. 24, racontent le même songe, mais ils l'attribuent à Osman, et non à Ertoghrul. Lewenklau, *Histoire musulmane*, p. 57.

l'imagination orientale à une époque plus moderne. Nous le trouvons mêlé aux scènes d'amour et de rivalité que l'on va lire et au récit des combats livrés dans le sandjak de Sultan-Œni [1].

Le savant scheïkh Edebali, natif d'Adana, ville de la Karamanie, était venu, après avoir achevé en Syrie ses études de légiste, s'établir à Itbourouni, village voisin d'Eskischehr, capitale du sandjak actuel de Sultan-Œni. Osman y venait souvent le visiter. Un soir, ayant aperçu sa fille Malkhatoun, il en devint amoureux. Mais Edebali, se défiant des sentimens d'Osman, et considérant la distance qui existait entre la condition du jeune prince et celle de sa fille, la lui refusa. Contrarié dans son amour, Osman confia ses souffrances à ses compagnons d'armes et à ses voisins. Au nombre de ces derniers se trouvait le seigneur d'Eskischehr qui, enflammé par le récit d'Osman, demanda pour lui-même la main de Malkhatoun ; elle lui fut également refusée. Edebali, craignant moins la vengeance d'Osman que celle du seigneur d'Eskischehr, avait quitté les terres de ce prince , et était venu s'établir sur celles d'Ertoghrul, ce qui fit naître une violente inimitié entre les deux rivaux. Un jour qu'Osman se trouvait avec Goundouzalp, son frère, chez son voisin et ami le seigneur d'Inœni, on vit tout-à-coup paraître le seigneur d'Eskischehr suivi de son allié Mikhal Kœzé (*Michel à la barbe pointue*) [v], seigneur de Khirmenkia, bourg fortifié, situé au pied

1 Neschri, f. 24 et 25 Idris, f. 23-30.

de l'Olympe [1], à l'est d'Edrenos [2]. Ils venaient sommer, les armes à la main, le seigneur d'Inœni de leur livrer Osman. Celui-ci s'étant refusé à cette violation de l'hospitalité, Osman et Goundouzalp firent une sortie, repoussèrent le seigneur d'Eskischehr et firent prisonnier celui de Khirmenkia. Kœzé Mikhal conçut bientôt un vif attachement pour son vainqueur à qui il se soumit entièrement. Plus tard même, après qu'Osman eut succédé à Ertoghrul et se fut rendu indépendant, il abandonna la religion de ses pères pour embrasser l'islamisme. Dès ce moment, il fut un des plus fermes appuis de la grandeur naissante d'Osman, et sa famille, toujours puissante, tant par son influence que par ses richesses, a, pendant plusieurs siècles, figuré avec un certain éclat dans l'histoire des Ottomans, sous le nom de famille de Mikhal-oghli (*fils de Michel*). Nous aurons plus d'une fois occasion d'en reparler.

Osman s'était donc fait un ami parmi les Grecs; mais l'objet de son amour, il ne le possédait pas encore. Deux ans s'écoulèrent [3], deux ans d'incertitude et de tourmens, après lesquels le père de Malkhatoun, touché de sa constance, interpréta en sa faveur un songe que le ciel lui avait envoyé.

Un soir qu'Osman était venu demander l'hospitalité à Edebali, il se coucha patient et résigné et rêvant à celle qu'il aimait; or, la patience est, suivant

[1] Djihannuma, p. 685.
[2] Edrenos, l'ancienne Hadriani ad Olympum.
[3] Idris, f. 25.

les Arabes, la clef de toute jouissance [1], et la résignation dans l'amour mérite à celui qui en est pénétré la couronne du martyre [VI]. Il s'endormit et fit le songe suivant.

Il se voyait reposant auprès de son hôte. Tout-à-coup la lune qui grossissait à vue d'œil sortit du sein d'Edebali, et, devenue pleine, descendit et vint se cacher dans le sien. Il voyait ensuite surgir de ses reins un arbre qui, toujours croissant et devenant plus vert et plus beau, couvrait de l'ombre de ses rameaux les terres et les mers, jusqu'à l'extrémité de l'horizon des trois parties du monde. Au-dessous de cet arbre s'élevaient le Caucase, l'Atlas, le Taurus et l'Hémus, qui semblaient être les quatre colonnes de cet immense tente de feuillage. Des racines de l'arbre sortaient le Tigre, l'Euphrate, le Nil et le Danube, couverts de vaisseaux comme la mer. Les campagnes étaient chargées de moissons, et les monts couronnés d'épaisses forêts, d'où s'échappaient des sources abondantes qui allaient serpentant dans des bosquets de rosiers et de cyprès. Dans les vallées, s'étendaient au loin des villes ornées de dômes, de coupoles, de pyramides, d'obélisques, de colonnes, de tours magnifiques, sur le sommet desquelles brillait le croissant; puis des galeries d'où partaient les appels à la prière, dont le bruit se mêlait aux accens d'une multitude infinie de rossignols et au bavardage de perroquets aux mille couleurs. Toute la troupe variée des habitans de l'air chantait et gazouillait sous ce toit frais

1 *Es-sabr miftahol-ferdj* : trop énergique pour pouvoir être traduit.

et embaumé formé de branches entrelacées, dont les feuilles s'alongeaient en forme de sabres [1]. A ce moment, s'éleva un vent violent qui tourna les pointes de ces feuilles vers les différentes villes de l'univers, et principalement vers Constantinople qui, située à la jonction de deux mers et de deux continens, ressemblait à un diamant enchâssé entre deux saphirs et deux émeraudes, et paraissait ainsi former la pierre précieuse de l'anneau d'une vaste domination qui embrassait le monde entier. Osman allait mettre l'anneau à son doigt lorsqu'il se réveilla.

L'explication de ce songe, qui paraissait présager la puissance et la gloire de la postérité d'Osman et de Malkhatoun [2], aplanit les difficultés qui s'étaient opposées à l'union du jeune guerrier avec la fille d'Edebali. Les fiançailles eurent lieu, non pas avec la pompe qui accompagna dans la suite les mariages des sultans, mais d'après toutes les règles prescrites par la loi et par l'exemple du Prophète. Ce fut le pieux derwisch Touroud, disciple d'Edebali, qui unit les deux amans. Le fiancé lui promit, en récompense, une habitation près d'une mosquée et sur le bord d'une rivière. Dès qu'Osman fut devenu souverain indépendant, il accomplit sa promesse en faisant bâtir pour le derwisch un couvent qu'il dota richement de

[1] Seadeddin, f. 9, raconte ce songe en vers; Ali, f. 9, Solakzadé, f. 3, Loutfi, f. 115, Djihannuma, p. 676, le rapportent en prose. Idris est le seul qui parle des feuilles en forme de sabres dirigées vers Constantinople.

[2] D'après l'explication de ce songe, c'était Malkhatoun qui était apparue à Osman sous la forme de la pleine lune.

villages et de terres, et dont la famille de Touroud était encore en possession deux siècles après [1].

C'est un artifice bien connu des historiens orientaux de faire précéder la naissance des grands souverains de semblables visions comme présage de leur puissance future. Du reste, cet usage ne leur est pas particulier; il appartient aussi bien aux historiens de l'Occident, tant anciens que modernes. Ainsi Hérodote ne fait pas difficulté de rapporter le songe du grand-père de Cyrus qui vit sa fille Mandane inonder toute l'Asie de son urine [VII]; ainsi Lari, et d'après lui Gibbon, ont raconté que la mère de Djenghiz-Khan devint enceinte en aspirant une flamme céleste [2].

Outre les songes, les peuples de l'Orient voient encore un présage heureux dans le vol du vautour royal au-dessus de la tête de celui qui doit régner un jour. Le vautour-royal que les Persans et les Turcs appellent *Houmaï*, est, chez eux, le plus noble des oiseaux de proie, attendu que, selon l'histoire naturelle des Orientaux, que nous ne connaissons que par tradition, il ne se nourrit d'aucun animal vivant, mais seulement des lambeaux saignans de ceux tués par d'autres, et qu'en outre il témoigne l'amour maternel le plus tendre à ses petits, qu'il couvre de ses ailes à l'approche du danger. Aussi le trouve-t-on déjà chez les Égyptiens, qui le placent dans leurs tableaux

[1] Idris, f. 30.

[2] Gibbon, ch. XXXIV, éd. in-4°, t. III, p. 358. Lari. D'après Aboul-Ghazi, Djenghiz-Khan vint au monde la main pleine de sang caillé. Ceci serait plus significatif que la tradition de la lumière.

hiéroglyphiques comme symbole de l'amour maternel [1] et de la clémence royale. On l'y voit planant [2] au-dessus de la tête des rois, tenant la plume de la loi dans une de ses serres, et dans l'autre l'anneau royal. Dans le *Schanahmeh*, les héros sont couronnés [3] des plumes du Simourgh qui n'est autre chose que le triple vautour du Zendavesta, de même qu'en Égypte on voit les prêtres qui expliquent ou enseignent la loi écrite des rois, parés des plumes de l'épervier [4]. La princesse la plus illustre de l'Orient, la seule reine que reconnaisse l'histoire de l'ancienne Perse avant Alexandre, et à laquelle on attribue la construction du palais aux mille colonnes de Persépolis [5], porte le nom de Houmaï, c'est-à-dire, de Vautour royal. *Houmayoun*, formé de *houmaï*, mot encore aujourd'hui usité dans l'empire persan, répond, ainsi que celui d'Osman, à notre mot *impérial* ou *royal*, ou mieux encore à l'*augustus* des Romains [VIII]. Le prince sur lequel le vautour royal a étendu l'ombre de ses ailes sera, disent les Orientaux, grand et puissant, et fera le bonheur de ses peuples qu'il protégera de son courage. Le vautour royal est aux Orientaux ce que l'aigle était aux Romains.

De même que Tanaquil prédit [IX] à Tarquin l'ancien, son époux, encore simple citoyen, sa puissance future en voyant un aigle lui ôter et lui remettre son

1 Horapollo, XI.
2 Voyez les gravures de l'*Expédition d'Égypte* et celles de Belzoni.
3 Oiseau à trois corps. Anquetil, III, p. 173, note.
4 Diodorus Sic. I, 87.
5 Lari, Fenayi; Houmaï est la *Parisatis* des auteurs grecs.

casque, de même le pieux derwisch Abdal-Koumral [1], qui avait vu, dans le défilé d'Ermeni, un vautour royal planer sur la tête du fils d'Ertoghrul, lui révéla ses glorieuses destinées et sa domination qui bientôt devait s'étendre sur la mer Blanche et la mer Noire, sur l'Europe et l'Asie [2]. Osman frappé de cette prophétie, et sachant bien d'ailleurs que la sainte renommée du derwisch pouvait en favoriser l'accomplissement, donna à Koumral un de ses meilleurs sabres et une coupe précieuse, et s'engagea par écrit à lui bâtir un couvent. Le derwisch se servit du sabre d'Osman, en combattant à côté de son maître pendant le cours de ses conquêtes, ou pour mieux dire jusqu'à ce que le prince, enfin en mesure d'accomplir sa promesse, lui eût fait élever auprès du défilé d'Ermeni, où il l'avait rencontré pour la première fois, un couvent, dans lequel furent conservés le sabre et la coupe en question [3]. On verra dans la suite de cette histoire que les successeurs d'Osman fondèrent, à son exemple, et dotèrent richement de nombreux monastères. Le défilé d'Ermeni est situé à l'est d'Aïnegœl, entre les monts Toumanidj (Temnos) et le Keschisch-Tagh (Olympe). Ce lieu fut, peu de temps après, le théâtre de la première victoire qu'Osman, du vivant de son père, remporta sur les Grecs.

1 Idris, f. 30 et 31.

2 Déjà du temps d'Hérodote, le songe de Cyrus, qui avait vu le fils d'Hystaspe portant des ailes, avait été interprété comme présage de la domination future de ce prince sur l'Asie et l'Europe.

3 Idris, f. 31.

Osman, ainsi que son fils Ourkhan, vivaient dans la meilleure intelligence avec le commandant grec de Biledjik, bourg fortifié situé au milieu des districts de Brousa, de Yenischehr, de Lefké, et de Yaïlakabad, au nord de Ghemlik et au sud de Nicée [1]. Mais le commandant d'Angelocoma [2], autre forteresse située derrière l'Olympe, sur la route de Brousa à Kutahia [3], inquiétait continuellement les compagnons et les troupeaux d'Osman, lorsqu'aux approches de l'hiver, ils descendaient des montagnes dans les plaines, ou lorsqu'en été, ils quittaient la plaine pour regagner les montagnes. Pour assurer un libre passage à ses hordes, Ertoghrul convint à l'amiable avec le seigneur de Biledjik qu'avant de partir pour leur séjour d'été, elles déposeraient ce qu'elles auraient de plus précieux dans son château. Le seigneur y consentit, à condition que les objets lui seraient remis, non par des hommes armés, mais par des femmes ou des enfans. La condition fut agréée et religieusement respectée; à chaque retour des montagnes, Osman, pour témoigner sa reconnaissance au seigneur de Biledjik, lui apportait des tapis de couleur semblables à ceux que l'on fabrique encore aujourd'hui en Turquie, des caparaçons, des peaux de chèvre, des fromages et des ou-

[1] Djihaunuma, p. 643.

[2] Pachymeres, l. V, c. 21, éd. de Rome, p. 287. Presque tous les châteaux-forts pris par les Ottomans y sont cités. Les historiens qui ont écrit après lui ne se sont même pas donné la peine de les désigner sous leurs noms actuels. Idris, f. 40; Neschri, f. 26; Ali, f. 10; Djihannuma, p. 76.

[3] Les Turcs ont mutilé le nom d'Angelocoma en le changeant en celui d'Aïnegœl (*lac-miroir*).

tres remplies de miel. Enfin le courage bouillant du fils d'Ertoghrul ne put supporter plus long-temps la conduite hostile du seigneur d'Angelocoma ; il en délibéra avec Akdjé-Khodja, Abdorrahmanghazi, les compagnons de son père, et avec ses trois amis et compagnons d'armes (*alpes* ou *alfes*), Konouralp, Torghoudalp et Aïghoudalp (684-1285). La prise de la forteresse fut résolue, et soixante-dix hommes [1] se mirent en marche pour la surprendre. Averti du danger qui le menaçait, le seigneur d'Angelocoma attendit l'ennemi dans le défilé d'Ermeni. Là s'engagea un combat sanglant dans lequel Baïkhodja, neveu d'Osman et fils de Sarouyati, perdit la vie. Après le combat, il fut enterré au bas de la gorge d'Ermeni, dans les terres du village de Hamzabeg, où son tombeau, élevé non loin d'un caravanseraï en ruines [2], indique encore aujourd'hui le lieu où se donna la bataille [3]. Osman n'aurait peut-être pas pu résister à la brusque attaque du seigneur d'Angelocoma, s'il n'en eût pas été prévenu par un chrétien que les historiens turcs appellent Aratos. Pour assurer le succès de son entreprise, Osman fit marcher trois cents de ses soldats sur la forteresse de Koladja [4], située au pied de l'Ermeni-Tagh (mont Moriene), à quelques lieues au sud d'Angelocoma. Les habitans de cette place se livrèrent à merci et furent réduits en esclavage.

[1] Idris, f. 40.

[2] Neschri, f. 26. Ali, f. 10 ; et d'après ce dernier, Djihannuma, p. 676.

[3] Idris, f. 41.

[4] Idris, f. 41. Peut-être le château de Κρουλλα cité par Pachymeres, l. V, c. 21, p. 287.

Cette défaite n'abattit point le courage du seigneur d'Angelocoma; il se lia étroitement avec le commandant de Karadjahissar (Melangeia), forteresse conquise un demi-siècle avant par Ertoghrul, mais reprise depuis par les Grecs qui l'occupaient du temps d'Alaeddin II [1]. Une bataille se livra à Agridjé [2], près des monts Toumanidj (687-1288). Sarouyati-Sawedji, le plus jeune des frères d'Osman, y succomba au pied d'un pin [x]. En mémoire de ce tragique événement, l'arbre arrosé du sang de Sarouyati fut entouré par les habitans de lampes continuellement allumées, ce qui fit croire qu'il était éclairé pendant la nuit d'une lumière céleste, symbole de la gloire du martyr; l'endroit où est déposée sa cendre porte encore le nom de *Pin illuminé* (*Kandilli-tscham*) [3], et est considéré comme sacré par les Musulmans. Les historiens nationaux eux-mêmes n'en parlent qu'avec la plus profonde vénération, comme les Romains du figuier de Romulus [4]. Près de là, et au moment même où le frère d'Osman perdit la vie, Kalanos [5], le plus jeune frère du seigneur de Karadja, tomba mort dans les rangs ennemis. Bien que la place où il expira n'ait été ni illuminée, ni sanctifiée, les circonstances qui accompagnèrent la mort de ce jeune guerrier ne l'ont pas moins rendue mémo-

[1] Neschri, f. 23, affirme que soixante-dix ans s'écoulèrent entre le premier et le second siége de Karadjahissar; ce qui ne peut être, car Ertoghrul, ne vécut que soixante-six ans.

[2] L'*Agrillum* de la Table de Peutinger.

[3] Idris, f. 43. Seadeddin, f. 10. Neschri, f. 28.

[4] Ubi nunc ficus Ruminalis (Romularem vocatam ferunt). Livius, I, 4.

[5] C'est probablement le *Kaloioannes* des Byzantins.

rable. Pendant l'action, Osman cria aux siens [1], en désignant Kalanos terrassé : Éventrez-le! et la place où il périt porte encore le nom de *Chien éventré*, de *Champ puant* [2]. Ce fut là le premier acte de cruauté commis par les Ottomans sur des chrétiens vaincus.

Un trait non moins barbare souilla, pendant la même année [3], la victoire que le sultan Alaeddin III remporta sur les Tatares, non loin de la mer de Marmara, dans la plaine de Biga (le Pegae des Byzantins) [4]. Pendant que le sultan marchait au secours d'Osman, gardien de ses frontières, et assiégeait avec lui Karadjahissar, il apprit qu'une armée tatare commandée par Taïndjar [xi], avait paru près d'Eregli (Heraclea), à l'embouchure de la rivière d'Ouloubad (Rhyndacus), et incendié cette ville; Alaeddin, après avoir confié la direction du siége à Osman, marcha contre les Tatares et les défit dans une bataille célèbre [xii] par les trophées sanglans que le vainqueur fit élever après son triomphe.

Tandis que le sultan battait les Tatares, Osman s'emparait du château de Melangeia, appelé tantôt Karadjahissar (*château noir*) et tantôt Karadjaschehr (*ville noire*), peu de jours avant la mort d'Ertoghrul, qui, cinquante ans auparavant, l'avait pris ou du moins assiégé. Le père d'Osman, après un repos de cinquante

[1] *Karnini dischün yerini ischün*. Idris, f. 43. Seadeddin, f. 10.

[2] *It ischini*. Idris, f. 43. Seadeddin, f. 10. Djihannuma, p. 677.

[3] Idris place la bataille qui précède en 687 (1288); Hadji-Khalfa, dans ses *Tables chronologiques*, en 686 (1287).

[4] Le Πηγαι. Pachymeres, t. I, l. V, c. 2, p. 289.

ans, mourut (687-1288) d'autant plus tranquille qu'il retrouvait dans la jeunesse de son fils l'éclat dont avait brillé la sienne. Osman se consola de la mort d'Ertoghrul par ses conquêtes et la naissance de son fils Ourkhan [1], que Malkhatoun mit au monde la même année.

L'année suivante, Alaeddin, en récompense des services qu'Osman lui avait rendus, lui donna en fief le territoire de Karadjahissar qu'il avait conquis. Il lui accorda en même temps le titre de prince avec tous ses insignes caractéristiques (688-1289), savoir : un drapeau, une timbale et une queue de cheval. Aktimour [2], neveu d'Osman, fut chargé de les lui remettre. Le nouveau prince fit quelques pas pour aller au devant d'Aktimour, et, pendant qu'on exécutait une musique guerrière, il s'arrêta dans une attitude respectueuse, les mains croisées sur la poitrine. Ses successeurs observèrent le même cérémonial pendant les cinq prières du jour, au moment où la musique se faisait entendre, jusqu'à ce que Mohammed-le-Conquérant, cinquième successeur d'Osman, abolit cet usage sous le prétexte que « des honneurs qui durent deux cent dix ans sont trop longs [XIII]. »

Le premier soin d'Osman, après son investiture, fut de changer en mosquée l'église de Karadjahissar, lieu de sa résidence, et d'y établir un imam (prieur public), ainsi qu'un khatib (prédicateur) et un molla (juge)

[1] Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*.

[2] Neschri, f. 36.

chargé de présider aux affaires de toute nature et de vider les contestations qui s'élevaient d'ordinaire entre les habitans, à l'issue du marché, le vendredi de chaque semaine. Il consulta à cet égard son beau-père Edebali, ses quatre compagnons d'armes, son frère Goundouzalp, ainsi que Torghoudalp, Hassanalp et Aïghoudalp, qui lui conseillèrent de demander préalablement le consentement du sultan. Ce consentement obtenu, il désigna comme imam Toursounfakih, disciple d'Edebali, et né dans la Karamanie [1]. Il le chargea en même temps de maintenir, en qualité de juge, l'ordre dans le marché, sans distinction de nation ni de culte. Dans un différend qui s'était élevé, un vendredi, entre un Musulman, sujet d'Alischir, seigneur turc de Kermian [2], et un chrétien, sujet du commandant grec de Biledjik, Osman prononça en faveur du second [3]. Dès lors, on parla dans tout le pays de l'équité du fils d'Ertoghrul, ce qui augmenta l'affluence du public au marché de Karadjahissar. Il est probable que des considérations politiques entrèrent pour quelque chose dans l'acte de justice que nous venons de citer, car le prince de Kermian, jaloux de l'indépendance et de la gloire naissante d'Osman, ne dissimulait pas ses intentions hostiles contre lui, tandis que le commandant de Biledjik, gardien des biens d'Osman, pendant

[1] Hadji-Khalfa. Djihannuma, p. 677. Neschri, f. 37.

[2] Idris, f. 49. Cet *Alischir* est le Αλισυρας Καρμανων de Pachymeres, l. V, c. 25, p. 301. Il ne faut pas confondre le prince de *Kermian* avec celui de Karaman.

[3] Djihannuma, p. 677.

son séjour dans les montagnes, lui était au contraire favorable [1].

Le meilleur ami d'Osman et son compagnon d'armes le plus dévoué était Kœzé-Mikhal. Ce fut d'après ses conseils et avec son secours qu'Osman entreprit sa première expédition sur la route de Boli. De l'Olympe, ils se dirigèrent vers Sarükia et Sourkoun, lieux où le Sakaria (Sangaris) offre à une armée, par le resserrement de son lit, un passage facile [2]. Ils y rencontrèrent un vieux compagnon d'Ertoghrul, le Tschaousch Samsama, qui, connaissant parfaitement le pays, les conduisit à Tarakli, à Koïnik et à Modreni, bourgs échelonnés sur la route de Boli. Tarakli, appelée encore Yenidjé-Tarakdji (*nouvelle ville faiseuse de peignes*), est située à neuf lieues à l'est d'un gué du Sakaria [3]; l'opulence des habitans de cette ville, qui devait sa prospérité à son commerce étendu de peignes et de cuillers, tenta l'avidité d'Osman et de Kœzé-Mikhal [4]. Cinq lieues et demie plus loin, se trouve Koïnik; à neuf lieues et demie de ce dernier endroit et à quinze de Boli, est située Moderina ou Modreni (l'ancienne Modra, dans la Phrygia Epictetos) [5], but de l'expédition d'Osman. Modreni, bâtie entre deux montagnes nues et désertes, a été embellie dans la suite par

1 Idris, f. 49. Tous les historiens ottomans disent qu'Osman exerça les droits souverains et nomma le juge en question en 688 (1289).

2 Neschri, f. 29. Idris, f. 52. *Djihannuma*, p. 673.

3 Idris, f. 51.

4 *Id. ibid.*

5 Strabon, XII, la Comopolis de Modrene de Constant. Porphyrogénète. Mannert, VI, 5, p. 575.



deux mosquées qu'y élevèrent les sultans Bayezid Ier et Souleïman Ier. Ses habitans sont aussi renommés pour leur fabrication d'aiguilles que ceux de Tarakli pour leur commerce de peignes [1]. Chargée des dépouilles de la population de ces deux bourgs, la horde conquérante côtoya la rivière de Modreni (le Gallus de Strabon) [XIV] qui se jette dans le Sakaria, près de Kiwa, et revint par Khirmenkia, au pied de l'Olympe, à Karadjahissar.

A cette excursion succéda un repos de sept ans qui ne fut troublé que par les agressions des seigneurs grecs jaloux de la gloire d'Osman. Le commandant de Biledjik qui, jusque-là, avait été le dépositaire des trésors du fils d'Ertoghrul, commença lui-même à envier sa puissance déjà redoutable. Kœzé-Mikhal, lors du mariage de sa fille avec le fils de Kalanos [2], essaya d'attacher à Osman, par un traité, les seigneurs invités à la fête; mais ceux-ci, au lieu d'écouter les propositions pacifiques de Kœzé-Mikhal, cherchèrent à le gagner lui-même, pour qu'il fît cause commune avec eux et leur livrât Osman. La célébration des noces du seigneur de Biledjik, qui devait épouser dans peu de jours la fille de celui de Yarhissar, devait fournir une occasion favorable pour cette trahison. La fidélité de Mikhal fut inébranlable ; tout en feignant de favoriser leur complot, il instruisit Osman des projets de ses ennemis. Celui-ci accepta avec une apparente confiance l'invitation du perfide commandant de Belocoma. Il lui

[1] La plupart des fabricans d'aiguilles établis à Constantinople sont de Modreni.

[2] On se rappelle que Kalanos avait été tué dans le combat d'Ermeni.

envoya un troupeau de brebis pour présent de noces, et sollicita de lui la permission, qu'on lui accordait tous les ans, de faire déposer par des femmes ses biens les plus précieux dans la forteresse, disant, pour motiver sa demande, qu'étant obligé de se retirer avec ses guerriers dans les montagnes immédiatement après les fêtes de mariage, il craignait de laisser ses richesses exposées à l'avidité de ses ennemis. Le seigneur de Belocoma, ravi du succès de sa ruse, s'empressa de souscrire au désir d'Osman. Le transport des trésors au château fut fixé à la veille des noces, et le seigneur de Biledjik se rendit le même jour à Tschakirbinari [1], pour les célébrer. Osman choisit et emmena avec lui trente-neuf de ses plus braves guerriers, qui, déguisés en femmes et couverts d'un long voile, introduisirent dans le château leurs chevaux chargés d'armes au lieu d'objets précieux. Il ne lui fut pas difficile de s'emparer de la place, la plus grande partie des habitans et de la garnison étant sortis pour assister à la fête. Maître de Biledjik, Osman, à la tête d'une autre troupe, alla se mettre en embuscade dans la gorge de Kaldiralik [2], pour y attendre le nouveau marié. Celui-ci qui, bien loin de rien soupçonner, espérait au contraire tenir bientôt en sa puissance Osman et ses trésors, revenait tranquillement à son château, lorsqu'il fut assailli et tué par les compagnons d'Osman. La belle Niloufer (Nénuphar) [3], son épouse, tomba entre les mains du vain-

[1] *Tschakir*, émerillon; donc Fontaine des Émerillons. Neschri, f. 33.

[2] Neschri, f. 33.

[3] Quelques historiens en ont fait *Holophira*.

queur qui la destina à son fils Ourkhan, âgé de douze ans, en récompense du courage prématuré qu'il avait déployé dans cette circonstance.

Enhardi par le succès de son expédition, l'aventurier conquérant marcha en toute hâte contre Yarhissar, place forte qui appartenait au père de Niloufer. Cette forteresse était située entre Brousa, Aïnegœl et Yenischehr, sur la route et à une journée de marche de Kutahia; on y voit aujourd'hui des bains et une mosquée [1]. Osman s'en empara pendant que Torghoudalp [2] prenait Aïnegœl. Ce ne fut qu'à partir de la conquête de ces trois places, qui eut lieu la dernière année du septième siècle de l'hégire (treizième de l'ère chrétienne) (699-1299), que la puissance d'Osman commença à grandir; et comme c'est à la même époque qu'il faut rapporter la chute de l'empire des Seldjoukides, c'est à proprement parler de cette année que date la domination indépendante de la famille d'Osman.

L'enlèvement de Niloufer rappelle celui des Sabines, et la manière dont fut pris Biledjik, celle dont les Grecs s'emparèrent de Troie. Ces deux événemens peuvent être également fabuleux: mais pourquoi ne seraient-ils pas vrais, du moins en partie? L'histoire de la Perse rapporte, comme ayant eu lieu long-temps avant la conquête de Troie, celle de Rouyindiz par des guerriers introduits au moyen d'un artifice sem-

[1] *Djihannuma*, p. 659.

[2] Idris dit Aighoudalp au lieu de Torghoudalp.

blable à celui d'Osman [1]. Les Byzantins racontent en même temps que le coup de main de Belocoma [xv], la prise de Tripoli, sur le Meïnder (Mæander), qui fut accompagnée de circonstances analogues. Des soldats de Kermian s'en emparèrent, en s'y introduisant déguisés en marchands et après avoir caché dans des sacs de blé leurs armes et leurs instrumens de musique militaire. La ruse employée par Alischir à Tripoli est une imitation de celle d'Osman à Belocoma, ou, ce qui est plus probable, elle a été attribuée à Osman par les historiens ottomans. L'enlèvement et le nom de l'épouse du seigneur de Biledjik, ainsi que la manière dont elle tomba entre les mains d'Osman, n'offrent pas les mêmes doutes que la prise de Belocoma, car Niloufer (Lotos) est le nom que portent encore aujourd'hui la rivière qui arrose la plaine de Brousa [2], le grand pont de pierre bâti sur cette rivière tout près de la ville, et le couvent que Niloufer fonda au pied de la forteresse, non loin de la porte qui y conduit en venant des bains d'eaux thermales [3].

De l'union d'Ourkhan avec Niloufer naquirent Mourad Ier et Souleïman-Pascha [4].

Le dernier souverain des Seldjoukides, Alaeddin III, étant mort, suivant quelques historiens, assassiné par

[1] Mirkhond à la Bibliothèque de Vienne, n° 112, 1 vol., p. 344; *Histoire de la rhétorique persane*, p. 69.

[2] Le *Niloufer* n'est autre chose que le Gebes ou Gelbes de Pline. Comp. Mannert, VI, p. 559.

[3] Neschri, f. 34. Idris, f. 61. Seadeddin, f. 11. *Voyage à Brousa*, p. 6.

[4] *Id. ibid.*

les Mogols, mais plus probablement empoisonné par son fils Ghayasseddin [1], l'empire seldjoukide, comme nous l'avons déjà dit, fut divisé en dix parties dont chacune fut gouvernée par des princes indépendans les uns des autres. Osman, au nom de qui, depuis douze ans, se faisait la prière publique dans son château de Karadjahissar, exerça, dit-on, aussitôt après la mort d'Alaeddin, le second droit souverain de l'islamisme, celui de battre monnaie [xvi]. Mais il est plus probable que pendant les douze ans qui ont précédé la mort d'Alaeddin, la prière publique fut faite au nom de ce sultan, comme seigneur suzerain d'Osman, et que le nom de ce dernier ne fut prononcé qu'après la mort d'Alaeddin; d'ailleurs les premières monnaies, comme nous le verrons plus bas, ne furent frappées que sous Ourkhan.

Osman, devenu maître indépendant du territoire situé dans les environs de l'Olympe, en partagea l'administration, dès son avénement, aux guerriers qui l'avaient aidé à en faire la conquête. Il nomma son fils Ourkhan commandant de Karadjahissar, et son frère Goundouzalp, gouverneur de la ville d'Eskischehr (*vieille ville*). Aïghoudalp eut le commandement des forteresses d'Inœni et de Youndhissar; Hassanalp, celui de Yarhissar; et Torghoudalp, celui d'Aïnegœl, place dont il s'était emparé lui-même. Les revenus de Biledjik furent affectés à l'entretien des derwischs et des scheïkhs, et principalement d'Edebali, qui avait ha-

[1] Solakzadé, p. 3.

bité cette forteresse avec sa fille Malkhatoun et Alaeddin son plus jeune fils. Quant à Osman, il fixa sa résidence à Yenischehr (*ville neuve*), située à l'extrémité septentrionale de son territoire, dans un petit district qui avait à peine une journée de marche de diamètre et était borné d'un côté par une partie du Sultan-Œni, qui lui-même n'est aujourd'hui qu'un des dix-sept sandjaks de l'Asie-Mineure, et qu'un des vingt-cinq gouvernemens du vaste empire des Ottomans [1].

Telle était l'étendue de cet empire l'avant-dernière année du treizième siècle de l'ère chrétienne. Ce ne fut que cent cinquante ans plus tard qu'il acheva de s'affermir par la prise de Constantinople, époque après laquelle sa puissance alla croissant pendant plus d'un siècle, jusqu'à la conquête de l'île de Chypre. Parvenue à son plus haut degré de splendeur, la monarchie ottomane s'y maintint pendant cent cinquante ans encore. L'avant-dernière année du dix-septième siècle vit se conclure la paix de Carlowitz; dès ce moment, l'empire ottoman marcha rapidement vers sa ruine, jusque vers le milieu du dix-huitième siècle, époque fatale, à laquelle le traité de Kaïnardji ne laissa plus de doutes sur les destinées ultérieures de cet empire.

Vers la fin du treizième siècle, trois cents ans après la prise de Jérusalem par les premiers croisés, l'empire des Seldjoukides s'écroula, et sur ses ruines surgit celui d'Osman. Vers le même temps, l'Europe et l'Asie furent le théâtre de grands événemens. Les Mogols, dont

[1] Idris, f. 61. Neschri, f. 57. Seadeddin, f. 12. Solakzadé, f. 4.



l'empire penchait aussi vers son déclin, firent une irruption dans la Syrie et la ravagèrent dans tous les sens [1]. De violens tremblemens de terre se firent sentir en Allemagne [2]. Dans l'Asie-Mineure, deux dynasties, celles d'Osman et de Karaman, les deux plus puissantes des dix familles qui s'étaient partagé l'empire seldjoukide, engagèrent entre elles une lutte acharnée. Le premier jubilé fut célébré en Europe la dernière année du treizième siècle de l'ère chrétienne, et à la fin du septième siècle de l'hégire, fut introduite en Asie l'ère ilkhane [3].

Les historiens turcs attachent une importance toute particulière, non-seulement à la coïncidence de ces événemens qui occupent une si grande place dans les annales de l'Europe et de l'Asie, mais encore à l'avénement d'Osman au commencement d'un siècle, et à son nom que portent encore l'empire et la dynastie qu'il a fondés.

Depuis le premier siècle de l'hégire jusqu'à la fin du septième, le commencement de tous les siècles intermédiaires a été signalé par l'apparition d'un souverain dont le règne a puissamment influé sur les destinées du monde mahométan. Ainsi avec le premier siècle parut le Prophète, le fondateur de l'islamisme ; Omar ben Abdolaziz, que les historiens ottomans appellent le plus juste des princes de la famille d'Ommia, monta sur le trône des khalifes au commencement du deuxième siècle; à l'aurore du troisième, Al-Mamoun,

1 D'après Hadji-Khalfa, en 699.

2 D'après le *Raouzatoul-Ebrar*, en 699.

3 D'après Hadji-Khalfa, en 700.

le protecteur des sciences, fut proclamé khalife à Bagdad; dès l'origine du quatrième, Obeïdolla Mehdi fonda en Afrique le khalifat des Fatimites; le règne de quarante ans de Kadirbillah, dernier khalife abbasside, fut divisé en deux parties égales par la première année du cinquième siècle; à la naissance du sixième [XVII], les peuples de l'Orient tremblaient devant Djenghiz-Khan; enfin, après un repos d'un siècle, Osman, au commencement du huitième, fonda l'empire auquel il a donné son nom.

Depuis le khalife Osman, troisième successeur du Prophète, aucun prince de ce nom n'avait paru avec éclat sur le trône des pays soumis aux lois de l'islamisme [1]. La gloire éclatante que ce khalife s'était acquise comme conquérant et comme législateur, devait, sept cents ans après lui, renaître plus brillante dans

1 Idris, f. 35. Le khalife Osman réunit dans sa personne les deux titres d'honneur, qui sont *collecteur du Coran* et *collecteur des deux lumières*. Il reçut le dernier pour avoir épousé deux filles du Prophète, et l'autre pour avoir réuni en un seul volume les saints préceptes de l'islamisme, qu'il préserva par là du danger d'être falsifiés (l'an 30 de l'hégire). Ce fut sous le règne de ce prince que les Musulmans portèrent leurs armes victorieuses jusqu'à l'Oxus et au Bosphore; qu'ils prirent les capitales de la Perse et du Khorassan, Isfahan, Istakhar, Merw, Balkh (dans les années 27, 29 et 31 de l'hégire); plusieurs îles de la Méditerranée, telles que Chypre, Crète, Rhodes et Malte (dans les années 26 et 33 de l'hégire). A la même époque, les Arabes, sous le commandement de Moawia, assiégèrent Constantinople pour la première fois (l'an 32 de l'hégire); Karen, khakan des Turcs, et Yezdedjird, le dernier des Khosroës de Perse, furent tués, le premier sur le champ de bataille, l'autre en fuyant (Yezdedjird, l'an 31 de l'hégire; Karen, l'an 33; Hadji-Khalfa, *Tabl. chronol.*), et la puissance naissante des Arabes anéantit l'empire croulant des Perses.



le fils d'Ertoghrul et dans ses successeurs, ainsi que le présageait le nom d'Osman.

Les noms viennent du ciel, dit le Coran; aussi les Musulmans les considèrent-ils comme de bons ou de mauvais présages, non-seulement sous le point de vue historique, mais encore sous le rapport philologique [1]. *Osman*, suivant l'acception de la racine arabe, signifie *briseur de jambes* [2], et cette signification, comme nous l'avons vu plus haut, se lie intimement aux idées de grandeur et de courage. D'abord le vautour royal, qui a toujours été en Orient, depuis les anciens Égyptiens jusqu'à nos jours, l'emblême vivant de la domination et de la royauté, est plus particulièrement appelé *briseur d'os*, parce que, dédaignant tout animal vivant, il ne se nourrit que des os de ceux déjà tués. Ensuite, dans les temps les plus reculés de l'histoire turque, on avait déjà donné le nom de *Briseurs* ou *Destructeurs* aux trois fils d'Oghouz-Khan, parce qu'ils brisèrent en trois morceaux l'arc qu'ils avaient trouvé à la chasse [XVIII]. Or, c'est à Goekkhan (*khan du ciel*), l'aîné de ces trois frères, que l'on fait remonter la généalogie d'Osman; de même qu'ils *brisèrent* l'arc, leurs descendans ont *brisé* des forteresses et des châteaux. L'idée de puissance souveraine et de force que les Orientaux attribuent au vautour royal, Houmaï (*brise-jambes*, parmi les oiseaux), s'est transmise au mot *houmayoun* (impérial ou royal), et s'est de préférence

[1] Idris, f. 37.

[2] Telle est la racine du mot *Osman*; suivant Galius, au contraire, ce mot signifie remettre une jambe fracturée.

attachée à la dynastie fondée par Osman, *brise-jambes*, parmi les peuples de l'Asie. Après cette digression sur les présages tirés du nom du premier souverain des Ottomans, nom auquel les historiens de cette nation attachent une si grande importance, revenons aux événemens qui signalèrent le règne de ce prince, et racontons le premier acte de sa domination indépendante.

Avant d'arriver à Yenischehr et à l'ouest de cette nouvelle résidence d'Osman, on voit la forteresse de Kœprihissar (*château de ponts*), qu'il avait attaquée à différentes reprises, lorsqu'il vivait en bonne intelligence avec le seigneur de Biledjik, ennemi de celui de Kœprihissar. Afin de prouver à Osman sa reconnaissance pour le succès d'une de ces excursions, le seigneur de Biledjik lui avait donné une fête dans un endroit appelé Indjirbinari (*fontaine des figuiers*); mais ayant eu l'audace d'exiger qu'Osman lui baisât les mains en signe d'hommage, il s'attira l'inimitié du redoutable fils d'Ertoghrul, qui se vengea en ajoutant Biledjik au nombre de ses possessions [xix]. Cette expédition avait forcé Osman d'ajourner l'exécution de son projet contre Kœprihissar; mais dès qu'il se vit maître du pouvoir absolu, il ne rêva plus que la conquête du château de son vieil ennemi. La prise de Kœprihissar est mémorable dans les fastes de l'empire ottoman, en ce qu'elle marque l'époque où Osman fut investi du droit de battre monnaie et de celui de faire dire la prière publique en son nom; jusque-là, vassal d'Alaeddin III, il n'avait pu qu'établir un surveillant dans le marché de Kara-



djahissar, et soumettre à un impôt [1] les marchandises à leur entrée dans la ville. Avant de marcher contre le seigneur de Kœprihissar, Osman consulta ses compagnons d'armes. Dans le conseil qu'il réunit à cet effet, se trouvait son oncle Dundar, vieillard vénérable qui, soixante-dix ans auparavant, avait passé d'Akhlath dans le pays de Roum, avec Ertoghrul, et devait avoir alors au moins quatre-vingt-dix ans. Il fit des objections à Osman; il lui représenta qu'il exciterait, par cette entreprise, ses voisins jaloux et malveillans, tels que le seigneur de Kermian, et les commandans grecs, à se liguer contre lui [2]. Mais l'ardeur impétueuse d'Osman ne put se rendre à la froide prudence du vieillard. Pour toute réponse, il prit son arc et le tua. Ce fut là une leçon sanglante pour tous ceux qui auraient été tentés de contredire ce maître farouche [3]. Cet assassinat, qui marque le commencement du règne d'Osman, offre une analogie frappante avec le fratricide de Romulus, avec cette différence cependant que le premier fait est plus historiquement prouvé que le second. Idris, qui passe, à juste titre, pour le meilleur historien des Ottomans, et qui, dès le début de son ouvrage, annonce naïvement qu'il taira toutes les actions blâmables de la dynastie d'Osman, pour ne transmettre à la postérité que celles qui tournent à sa

[1] Neschri, f. 36.

[2] Idris, f. 63. Neschri, f. 31. Lewenklau, *Hist. musulm.* p. 75. Knolles, *Turkish history*, p. 97.

[3] On voit le tombeau de Dundar sur la route qui conduit de Tschakirbinari à Kœprihissar.

gloire, cite néanmoins le meurtre de Dundar, accompagné des mêmes circonstances que celles que nous venons de rapporter [1]. Si de pareils faits sont rangés par les panégyristes ottomans au nombre des actions louables, que doit-on penser de ceux qu'ils passent sous silence?

La conquête de Kœprihissar encouragea Osman à tenter celle de plusieurs autres châteaux situés dans le voisinage de Nicée, tels que Dimsouz, Koyounhissar et Marmara. Ce qui l'y détermina surtout, ce fut la faiblesse des garnisons et les inondations du Sakaria. Avant le règne du premier des Paléologue, les commandans des forteresses grecques ne défendaient les frontières de l'empire de Byzance que moyennant une solde considérable, la concession de nombreux territoires, et l'abandon de tout le butin. Lorsque Michel Paléologue, après avoir repris Constantinople sur les Francs, eut non-seulement supprimé, d'après les perfides conseils de Khadenos, la solde allouée aux commandans, mais même essayé de les soumettre à des contributions exorbitantes, ces étrangers mercenaires cessèrent de défendre avec zèle les châteaux confiés à leur garde [2]. En outre, le Sakaria qui servait de fossé naturel à plusieurs de ces châteaux, ayant tout-à-coup changé de lit, les garnisons, privées de ce qui faisait la sécurité des forteresses, les abandonnèrent. Le fleuve rentra cependant dans

[1] Idris, f. 62 et 63.

[2] Pachymeres, I, c. 1-6, vol. II, 610; et d'après lui, Gibbon, c. LXIV, vol. VI, p. 311, éd. in-4°, note.

son lit, mais après avoir inondé la contrée pendant un mois, et il entraîna avec lui une si grande quantité de vase, que, réduit à une très-petite profondeur, rien ne s'opposa plus à ce qu'on le passât à gué [1]. Cette circonstance fournit à Ali-Oumourbeg, seigneur de Kastemouni, et l'un des dix princes qui se partagèrent l'empire des Seldjoukides, un prétexte pour rompre avec l'empereur grec. Osman [2] qui, plus puissant qu'Ali-Oumourbeg, pouvait porter plus haut ses espérances, se laissa aller à la tentation d'enlever aux Grecs quelques-unes de leurs places. Il battit pour la première fois, près de Koyounhissar (le Baphæum de Pachymeres), dans les environs de Nicomédie, Muzzalo, l'hétæriarque ou commandant des gardes de l'empereur de Byzance, et cette défaite (701-1301) fut d'autant plus funeste aux Grecs, qu'elle laissait le champ libre aux incursions d'Osman précisément à l'époque des moissons (27 juillet) [xx]. Ce prince eut à pleurer la perte de son neveu Aïtoghdi [xxi], fils de Goundouzalp, qui périt dans la bataille de Koyounhissar, et fut enterré près de la forteresse de ce nom. On voit encore son tombeau sur le bord de la route, et l'on dit [3] qu'il s'y opère sur les chevaux malades des guérisons miraculeuses [4].

1 Pachymeres, t. II, l. IV, c. 24, p. 229.

2 *Id. ibid.* p. 230.

3 Neschri, f. 38. Seadeddin, f. 13.

4 D'après une tradition populaire, le tombeau de l'Écossais Oswald, vainqueur du Breton Caedwalla, guérissait aussi de la pleurésie les chevaux qui en faisaient le tour. (Hume, *History of England*, ch. I; d'après Beda, l. III, c. 9.)

Les Turcs, dans leurs excursions dévastatrices, s'avancèrent jusqu'aux portes de Nicée, dont les murs épais et élevés la protégeaient contre toute attaque d'un ennemi quelconque. Osman, afin de bloquer pour ainsi dire cette ville et d'en tenir la garnison en respect, fit élever presqu'à ses portes, sur le penchant de la montagne de Katurli (Germia), au nord de Yenischehr, un château qu'il appela Tharghan, du nom du commandant qu'il y plaça [1].

Six ans après la première défaite des Grecs (707-1307) à Koyounhissar, les commandans des châteaux d'Edrenos, de Madenos, de Kété et de Kestel, d'après les ordres du gouverneur de Brousa, réunirent leurs forces et livrèrent bataille à Osman. Le commandant de Kestel périt dans cette affaire, et celui de Kété eut beaucoup de peine à gagner Ouloubad (Lopadion). Le gouverneur de cette dernière ville [xxii], sommé par Osman de lui livrer le commandant de Kété, y consentit à condition qu'Osman promettrait solennellement que lui et les princes de sa famille ne passeraient jamais la rivière d'Ouloubad (Rhyndacus). Osman donna sa parole, et ses successeurs respectèrent son serment, mais seulement quant à la lettre. A la vérité, ils ne traversaient pas la rivière, mais lorsqu'ils le jugeaient nécessaire, ils en dépassaient l'embouchure dans la mer, éludant ainsi l'exécution du traité par une perfide interprétation des mots [2].

L'île de Kalolimni (Besbicus ou Galios), qui relevait

[1] Seadeddin, f. 12.

[2] Idris, f. 67.

du territoire de Kété[1] (le Katoikeia de Pachymeres), et qui est située vis-à-vis du golfe de Modania (l'ancien golfe Cianus), fut, l'année suivante, sur l'ordre d'Osman, conquise par Kara-Ali, fils d'Aïghoudalp. Osman donna en mariage à ce jeune guerrier, pour prix de son triomphe, une fille grecque d'une grande beauté qui faisait partie du riche butin fait à Kalolimni[2].

Peu de jours avant la prise de Besbicus, eut lieu le premier acte de piraterie des Turcs, la dévastation de Khios, cette île célèbre par sa fécondité et la beauté de ses campagnes, plus célèbre encore par les ravages qu'y exercèrent pendant six cents ans les barbares, à l'avidité desquels elle offrait une proie riche et facile. Les Turcs y abordèrent sur trente vaisseaux, et parcoururent le pays le fer et la flamme à la main. Les habitans furent massacrés, à l'exception d'un petit nombre qui se jetèrent dans la forteresse[3]. D'autres s'embarquèrent sur une flottille de quarante navires, avec leurs femmes, leurs enfans et leurs biens, pour chercher leur salut dans la fuite ; mais ils firent naufrage et périrent près de l'île de Skyros.

Depuis cette époque, la Méditerranée fut sillonnée par des pirates turcs qui en dévastèrent toutes les îles, depuis le Bosphore jusqu'à Gibraltar[4]. Les historiens byzantins font mention des diverses descentes des flottes

[1] Dans Pachymeres, t. II, l. V, c. 21, p. 287. Κατοικεια.

[2] Idris, f. 67.

[3] Pachymeres, l. VI, c. 17, édit. de Rome, t. II, p. 355. ἀπολοντο. Possinus traduit : *Jam barbarica immanitate perierant.*

[4] *Id.* l. III, c. 14, p. 157; l. IV, c. 24, p. 222.

turques et de leurs ravages dans les îles des Princes [1], de Rhodes, de Samos, de Karpatos, de Lemnos, de Mitylène [2], de Candie, de Malte et dans les autres Cyclades [3]. Comme les historiens ottomans ne parlent que de la conquête de Kalolimni, et comme, à cette époque, le territoire d'Osman s'étendait à peine jusqu'à la mer, on peut conclure avec raison que ces flottes turques, que Pachymeres prend toujours pour des flottes persanes, n'appartenaient pas aux souverains ottomans, mais aux princes turcs de Karasi, de Saroukhan, d'Aïdin et de Mentesché, qui occupaient les côtes de l'Asie-Mineure, depuis le golfe de Modania jusqu'à celui de Megri (Telmissus). Il en est de même des conquêtes que les Turcs firent vers le même temps sur le continent asiatique. Tout prouve qu'elles doivent être attribuées non, comme le veut Pachymeres, aux Ottomans, mais aux princes de Kastemouni, de Kermian, de Mentesché et de Karaman, chefs turcs qui, quoique ennemis l'un de l'autre, dirigèrent, chacun de son côté, leurs efforts contre le faible empire de Byzance, dont ils hâtèrent ainsi la chute.

Au nombre de ces expéditions on peut citer d'abord celle du prince de Kastemouni, Oumourbeg, qui assiégea et saccagea la ville de Kanghri (Cenchrea ou Gangra), où s'étaient réfugiés les Grecs expulsés de la plaine du Scamander par les Turcs [4]. Vinrent ensuite

[1] Pachymeres, l. IV, c. 29, p. 257.
[2] *Id.* l. V, c. 26, p. 303.
[3] Niceph. Gregoras, l. VIII, c. 10, p. 116.
[4] Pachymeres, l. V, c. 27, t. II, p. 306.

la prise de Tscheharschenbeh (Tripolis) sur le Meïnder (Mæander) [1] par Alischir, prince de Kermian, et le siége d'Alaschehr (Philadelphia), entrepris par le même prince qui se retira à l'approche de Roger, ancien templier et naguère pirate renommé, alors grand-amiral de l'empire de Byzance [2] et époux de la petite-fille de l'empereur. Ces deux événemens furent bientôt suivis d'une irruption d'Alaeddin en Lydie, dont la capitale, Sardes (aujourd'hui le village de Sart), fut, pendant quelque temps, soumise moitié aux Turcs, moitié aux Grecs, jusqu'à ce qu'enfin la garnison turque fût expulsée par celle des Grecs avec les secours des troupes de Roger [3]. Vers le même temps, Larissa (Tireh ou Tiraïa) et Ephèse (près d'Ayasolouk) furent prises par le gendre et l'ancien serviteur du seigneur de Mentesché [4], Saïssan, qui, après avoir laissé la vie aux habitans, et leur avoir permis d'emporter les vases les plus précieux des églises [5] consacrées à saint Jean et à la sainte Vierge, en fit impitoyablement massacrer une partie [6] et conduire l'autre à Tireh, où ils furent jetés en prison.

Pressé par les Turcs qui menaçaient de tous côtés les frontières asiatiques de l'empire de Byzance, l'em-

1 Pachymeres, l. V, c. 25, t. II, p. 300.

2 *Id.* l. II, l. V, c. 21, p. 293; c. 23, p. 297; c. 26, p. 302.

3 *Id.* l. V, c. 16, p. 218.

4 *Id.* l. VII, c. 13, p. 411. του Καραμανου Μανταχίου, c'est-à-dire *Karaman Mentesché*.

5 ἠγαπημένου τω Χριςω Παρθενου.

6 Ἀνοιχτί σφαττοντες. *Saïsan* s'appelle dans le texte grec Περσαρχα Σασαν, et Alaeddin Αλαιδες.

pereur Andronicus Paléologue avait sollicité les secours de Ghazan, le plus puissant khan des Mogols, en lui promettant pour récompense la main de sa sœur naturelle Marie, déjà promise à Holakou et à Abaka, prédécesseurs l'un et l'autre de Ghazan [1]. Ghazan étant mort avant d'avoir été uni à la princesse, l'empereur ne s'était pas fait scrupule de la promettre encore à Khodabendé son successeur. Flatté de la proposition d'Andronicus, Ghazan avait signifié aux dix princes turcs l'ordre de respecter le territoire de l'empereur de Byzance [2]. Khodabendé donna un nouveau poids à cette injonction, en annonçant la marche de quarante mille hommes de troupes auxiliaires, dont la moitié, sous le commandement de son neveu, devait incessamment paraître devant Koniah [3]. La menace de Ghazan et l'armement de Khodabendé n'avaient pourtant pu défendre la ville de Sardes [4] contre les attaques d'Alaeddin qui s'en rendit maître, ni empêcher Ephèse et Tireh d'être prises par Saïssan. Osman fit encore moins de cas des avis menaçans de l'orgueilleuse Marie. Cette femme, quatre fois fiancée [5], pour hâter son mariage, ainsi que la marche des troupes auxiliaires des Mogols, s'était rendue à Nicée, d'où elle

1 Pachymeres, l. VII, c. 25, t. II, p. 433; et l. V, c. 16, p. 280. Ducange, *Stemata Byz.* p. 236.

2 Delatum edicto Canis (Κανιν, c'est-à-dire *Caan* ou Khan) est absisti a Romanorum infestatione jubentis. Pachymeres, p. 280.

3 Pachymeres, l. III, c. 13, p. 411.

4 *Id.* l. V, c. 16, p. 280; et l. VII, c. 13, p. 412.

5 *Id.* l. VII, c. 25, p. 433.



somma Osman de suspendre toutes hostilités, sous peine d'encourir la vengeance de Khodabendé qui, disait-elle, avait déjà paru sur la frontière avec trente mille hommes [XXIII]. Osman avait étendu ses ravages et porté la terreur dans les contrées situées entre le Sakaria et la rivière de Lefké (Gallus) [1], c'est-à-dire, dans les pays qu'habitaient les anciens Siphones et les Halizones [XXIV]; il avait même déjà pénétré jusqu'aux rives du Bosphore, à Istrawros (Astrabites), au château d'Anatolie (Hieron) et à Khelaï (Kilia) [2], places fortifiées sur les bords de la mer Noire; il se sentit donc assez fort pour ne tenir aucun compte des menaces de la fiancée du khan mogol. Irrité plutôt qu'intimidé par son langage hautain, il se disposa à attaquer le château de Tricokia (chez les Turcs Kodjahissar), forteresse qui servait de boulevard à Nicée. Les habiles archers qui défendaient ce château incommodèrent beaucoup les guerriers d'Osman. Mais ces derniers, après avoir comblé les fossés au moyen d'arbres et de décombres, parvinrent à emporter la place, non sans avoir éprouvé de grandes pertes [3]. Les Turcs s'emparèrent également du château de Lubludjé (Cubuclea), sur le penchant de l'Olympe, grâce à la trahison de soixante Mogabares que Macrenos, commandant d'Ouloubad, avait envoyés au secours de la garnison vivement pressée par les assiégeans [XXV]. Maître de tous ces châteaux, Osman se crut entiè-

[1] Pachymeres, l. IV, c. 25, t. II, p. 228.

[2] Ἀστραβήτης, Ἱερον, Χηλη. Pachymeres, l. V, c. 21, t. II, p. 286.

[3] Pachymeres, l. VII, c. 33, p. 444.

rement à l'abri du danger dont le menaçait la marche des Mogols [1].

Le récit des conquêtes d'Osman donné par Pachymeres est incomplet, mais nous le trouvons avec beaucoup de détails chez les historiens ottomans. Ceux-ci, outre la prise de Kodjahissar et de Lubludjé [xxvi], mentionnent celle des châteaux d'Akhissar, de Lefké, de Bekedjé (708-1308), placés sur le bord de la rivière de Lefké ou Yenisou, et de celle de la ville de Kiwa, située non loin du confluent de la même rivière et du Sakaria.

Osman qui, dix-sept ans auparavant, avait pour la première fois pénétré dans les contrées septentrionales du Sakaria, accompagné de son ami Mikhal-Kœzé, l'invita cette fois, non-seulement à venir le rejoindre, mais à embrasser l'islamisme. Mikhal consentit à l'un et à l'autre. Samsama-Tschaousch qui, lors de leur première expédition, leur avait indiqué le chemin de Koïnik et de Modreni, vint offrir une seconde fois ses services à Osman, lui demandant pour prix de son dévoûment le fief d'un château bâti sur un rocher du rivage du Yenischehr, dans le voisinage de Lefké. Osman acquiesça à sa demande, et le château porte encore aujourd'hui le nom de Tschaousch-Kœï, c'est-à-dire, *village du tschaousch* [2]. Samsama est le premier tschaousch turc dans la hiérarchie administrative de l'empire ottoman. Dans la suite nous verrons les

[1] Pachymeres, l. VII, c. 33, t. II, p. 445.

[2] Seadeddin, f. 15. Neschri, f. 39. Idris, f. 68.

tschaouschs jouer un rôle important, en qualité de messagers d'état, de commissaires, d'introducteurs des ambassadeurs, et même d'ambassadeurs. Mais le nom comme l'emploi de tschaousch remonte à une époque antérieure à la fondation de l'empire, car le grand-tschaousch [1] était déjà à Byzance un des plus hauts dignitaires de la cour, comme le tschaousch-baschi à la cour des sultans seldjoukides, et plus tard à celle des princes ottomans [xxvii]. De Lefké, la horde d'Osman se dirigea vers Akhissar, Bekedjé et Kiwa, dont les commandans quittèrent leurs forteresses, soit pour venir au-devant du sultan et se soumettre à lui, comme fit celui d'Akhissar, soit pour fuir, comme celui de Kiwa qui gagna la vallée de Karaderé [xxviii]. Un petit nombre de châteaux résistèrent, entre autres celui que l'on voit sur un roc escarpé près du Sakaria et qui fut appelé depuis Karadjebes du nom d'un des compagnons d'Osman. Le château de Tekour-Binari (*fontaine impériale*), dont Osman avait confié le siége à Kara-Ali, fils d'Aïghoudalp, ayant été pris d'assaut, fut donné en fief à ce guerrier avec le territoire dépendant de Kiwa, où s'élevaient les forts de Œndé, de Nifdjéhissar et de Karagœz [2].

Pendant qu'Osman s'emparait des châteaux du Sakaria, derniers asiles fortifiés des Grecs en Asie, la partie méridionale de ses propres États fut tout-à-coup menacée par un ennemi redoutable. C'étaient des Tatares que les historiens turcs appellent *Tschodars* et les

[1] Μεγας Τζαους.

[2] Idris, f. 70. Neschri, f. 40; et Seadeddin, f. 16.

Byzantins *Tokhars*, et qui n'étaient autre chose que des Mogols [1]. Osman chargea son fils Ourkhan de la défense de Karadjahissar et lui adjoignit son fidèle compagnon d'armes Saltoukalp, ainsi que le néophite Kœzé-Mikhal. Avec le secours de ces deux guerriers éprouvés Ourkhan battit près du château d'Oïnasch les Tschodars, qui avaient pénétré par la principauté de Kermian dans le district et la ville de Karadjahissar, dont ils avaient pillé le marché.

Fier de ce premier exploit de son fils, Osman fonda dès lors sur lui de grandes espérances [2]. Pour le mettre à une seconde épreuve, il lui donna la mission de conquérir le reste du pays compris entre le Sakaria et la mer (le sandjak de Kodja-Ili d'aujourd'hui). Toutefois il le fit assister par quatre de ses plus braves compagnons d'armes éprouvés par vingt ans de fidélité et de combats; c'étaient Kœzé-Mikhal, Abdorrahman-Ghazi, Konouralp et Aghdjé-Kodja [3]. La première bataille se donna sous les murs d'un château qu'on avait déjà attaqué dans la campagne précédente; pris par Karadjebes, il lui fut donné en fief avec toutes ses dépendances. On trouve encore aujourd'hui parmi les ruines de cette forteresse le tombeau de l'intrépide compagnon d'Osman [xxix]. Le château d'Alpsofi, qui, à quelque temps de là, tomba au pouvoir d'Our-

[1] Τοχαροι. Ce sont les troupes auxiliaires envoyées par Khodabendé, dont Pachymeres fait mention, l. VII, c. 13, p. 111, t. II; et l. VII, c. 23, p. 449.

[2] Seadeddin, f. 15. Neschri, f. 41. Idris, f. 71 et suiv.

[3] Idris, f. 74.

khan, fut donné à Konouralp en récompense de ses services. Après s'être également emparé d'Akhissar, en-deçà du pont de Kiwa, le fils d'Osman retourna à Kœprihissar, à l'est du lac Ayangœli, d'où il envoya Kara-Ali à son père pour lui annoncer sa victoire.

Encouragé par ses succès, dont aucun revers n'avait encore interrompu le cours, le fils d'Ertoghrul se remit en campagne. Karatekin, fort situé [1] dans les environs de Nicée, ne tarda pas à lui ouvrir ses portes. Les femmes qu'on y trouva furent partagées comme butin et le commandement de la place confié à Samsama-Tschaousch. Konouralp, à la tête d'une autre troupe, se porta sur le district d'Akhyazi, dont il enleva les châteaux (717-1317), parmi lesquels Touzbazari (*marché au sel*), chef-lieu des Halizones des Byzantins, Kiliki, près d'Akhissar, Kapoudjik et Kerastedji [2], sur le lac Sabandja; de son côté, Aghdjé-Kodja se dirigea vers le district d'Akowa (*vallée blanche*), et soumit aux armes de son maître le pays appelé depuis et de nos jours encore Kodja-Ili (*pays du vieux*) [xxx].

Nicée, la place la plus importante des frontières de l'empire byzantin, fut ainsi peu à peu entourée d'ennemis et inquiétée par les garnisons qu'Osman entretenait dans les deux châteaux de Tricokia et de Karatekin bâtis à ses portes [3]. Afin de cerner Brousa de la même manière, Osman ordonna à son neveu

[1] Idris, f. 75.

[2] *Id. ibid.*

[3] Pachymeres, l. IV, c. 25, p. 229; et l. V, c. 21, p. 287, édit. de Rome.

Aktimour et à l'un de ses généraux, Balaban, d'élever deux forts devant cette ville. Aktimour en fit bâtir un en face même de la place du côté de l'ouest [1]; et Balaban construisit le sien, qui porte encore le nom de Balabandjik [2], sur le bord de la rivière Niloufer. Les garnisons de ces deux forts inquiétèrent Brousa pendant dix ans, jusqu'à ce qu'enfin Osman résolut (717-1317) de diriger contre elle toutes ses forces dont il donna le commandement à Ourkhan, ne pouvant marcher lui-même à leur tête par suite d'une attaque de goutte. Le conseil de guerre composé de Kœzé-Mikhal, de Torghoudalp, du scheïkh Mahmoud et d'Akhi-Hassan, neveu d'Edebali [3], jugea nécessaire de s'emparer d'abord d'Edrenos (Hadriani), qui était la clef de Brousa. A l'ardeur guerrière qui tourmentait Osman vint se joindre le désir de venger son neveu Aïdoghdialp, récemment tué par la père du commandant d'Edrenos. Tout lui réussit au mieux, car la ville fut prise. L'avidité brutale de la horde guerrière trouva une ample satisfaction dans le pillage, l'orgueil du général dans la destruction des murs de la ville, et la vengeance d'Osman dans le meurtre du gouverneur. Ourkhan planta ensuite ses drapeaux victorieux

1 C'est là qu'on voit de nos jours les dômes qui surmontent les sources des eaux thermales de Kaplidja. Idris, p. 71, place la construction de ces châteaux entre 813 et 815. Hadji-Khalfa en 717. Pachymeres, p. 417 et 288.

2 Suivant le *Djihannuma*, p. 659, Balabandjik est situé à l'ouest de Keté, sur la rive septentrionale du Niloufer.

3 Idris, f. 80.

à Binarbaschi (*tête de sources*), au pied de l'Olympe [1] et devant les portes de Brousa (du côté de l'est). Le commandant de cette ville se préparait à une vigoureuse résistance, lorsque Andronicus lui envoya l'ordre de capituler. Il obtint pour tous les habitans, moyennant trente mille pièces d'or de Byzance [xxxi], la liberté de sortir avec tous leurs biens, ainsi qu'un sauf-conduit pour se rendre à Kemlik (Kios). Cette négociation, conduite par Kœzé-Mikhal, est remarquable non-seulement en ce qu'elle amena sans coup-férir la reddition d'une ville bien fortifiée, pourvue d'une nombreuse garnison et commandée par un homme intrépide, mais aussi parce qu'elle donna lieu au paiement de trente mille ducats, somme qui fut considérée depuis comme le taux invariable de la rançon que, pendant près de trois cents ans, les princes chrétiens furent obligés, à chaque nouvelle trève, de payer annuellement aux Turcs, pour en obtenir une paix précaire. Ce ne fut qu'au commencement du dix-septième siècle, à la paix de Situatorok, qu'on raya pour toujours cette clause des registres des tributs de la chancellerie ottomane.

Ainsi tomba Brousa, une des plus belles et des plus importantes villes de l'Asie-Mineure. Plusieurs fois détruite et rebâtie, elle s'élève majestueusement à l'entrée d'une vaste pleine arrosée de sources d'eau vive qui descendent de l'Olympe. Suivant Pline, elle fut fondée par Annibal durant son séjour auprès de

[1] Idris, f. 81. Seadeddin, f. 16.

Prusias, roi de Bithynie. Plus tard elle suivit la destinée de Mithridate, et Lucullus lui imposa le joug des Romains. Devenue la propriété des empereurs de Constantinople, Seïfeddewlet (*épée de l'empire*), prince célèbre de la famille de Hamadan, s'en rendit maître après un siége d'un an, vers le milieu du dixième siècle, et rasa ses murs. Reprise par les Byzantins, elle fut de nouveau entourée de murailles, et devint plus tard la capitale et la résidence des souverains ottomans, après avoir été conquise, comme nous venons de le voir, par le fondateur du nouvel empire, ou plutôt par son fils Ourkhan, car Osman n'apprit la nouvelle de la reddition de cette place que peu d'instans avant sa mort.

Fier de posséder la capitale de la Bithynie, d'avoir conquis un tombeau digne de lui et une résidence pour ses successeurs, le fils d'Ertoghrul mourut (726-1326) âgé de soixante-dix ans, après en avoir régné vingt-sept [1].

Osman avait été précédé dans la tombe par son beau-père, le scheïkh Edebali, mort quatre mois avant lui, à l'âge de cent vingt ans [XXXII], et par son épouse bien-aimée, à laquelle les historiens ottomans donnent indifféremment le nom de Malkhatoun (*femme-trésor*) et celui de Kameriyé (*lune de beauté*). Osman avait assisté à leurs funérailles qui eurent lieu à Biledjik [XXXIII]. Ourkhan, instruit de la fin prochaine de son père, accourut à Sœgud auprès de

[1] Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, dans la liste des sultans.

son lit de mort, accompagné des premiers dignitaires de l'État, Torghoudalp, Saltoukalp, le scheïkh Akhi-Schemseddin, frère d'Edebali, Akhi-Hassan, neveu d'Edebali, son imam Osman Yakhschi et Kara-Khalil Tschendereli [1] : « Je meurs, dit Osman à son fils, et sans regret, puisque je laisse un successeur tel que toi. Sois juste, bon et clément; protége également tous tes sujets, et propage la loi du Prophète. Tels sont les devoirs des princes sur la terre, et c'est ainsi qu'ils attirent sur eux la bénédiction du ciel. » Puis, comme s'il eût voulu prendre possession de Brousa, et s'associer ainsi, en mourant, à la gloire de son fils, il lui recommanda d'en faire le siége de l'empire et d'y déposer sa cendre [2]. Les deux imams d'Osman et d'Ourkhan, Toursounfakih, Osman Yakhschi, Akhi Schemseddin, et Kara-Khalil Tschendereli, exécutèrent les dernières volontés du prince et transportèrent sa dépouille mortelle à Brousa dans le Gumischli-kounbed (*voûte argentée*) [3], ancienne chapelle du château de Brousa. On y a montré aux pélerins étrangers jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle un chapelet de bois aux grains énormes que l'on disait être celui d'Osman, et dont la vue entretenait parmi le peuple un sentiment profond de respect pour la mémoire de ce prince. On y voyait encore la caisse d'un immense tambour dont le sultan Alaeddin lui

1 Idris, f. 83.

2 *Id.* f. 84-85.

3 Voyez la Description de l'église dans le *Voyage à Brousa*, p. 47 et suiv.

avait, dit-on, fait présent en lui donnant l'investiture de la principauté de Karadjahissar. Ces deux monumens historiques devinrent la proie des flammes dans le grand incendie qui ravagea le château et la ville de Brousa au commencement de ce siècle. Au lieu de l'éclat de l'argent que l'antique dôme reflétait sur les tombeaux [1], les yeux sont blessés aujourd'hui par le blanc mat de la chaux qui recouvre les ruines du mausolée construit en l'honneur du fondateur de l'empire ottoman [2]. Le sabre et le drapeau qu'Osman avait reçus lors de son investiture sont toujours conservés, à ce qu'on assure, dans le trésor de l'empire [3]. Le sabre est à double pointe et à dos flamboyant, mais non à double tranchant comme celui du khalife Omar, qui avait donné à cette arme terrible le nom de Soulfakar [4]. L'image de ce glaive à deux pointes, dont une menace l'Orient et l'autre l'Occident, fut introduite dans les sceaux des paschas de l'empire [5], et on la voit encore de nos jours briller argentée sur le pavillon rouge du capitana-beg, ou grand-amiral de

1 Neschri, f. 48, dit que la couverture du dôme brillait comme de l'argent pur.

2 *Voyage à Brousa*, p. 49.

3 Le *Schamaïlnamé*, Osman.

4 On rapporte qu'il s'en servit un jour pour couper en deux un incrédule qui doutait du caractère divin du Coran. Ce trait valut à Omar, de la part du Prophète, le surnom honorifique d'Alfarouk (*le tranchant, le décisif*).— *Alfarouk* est aussi le nom du Coran.

5 Surtout des gouverneurs d'Ofen; on trouve dans les Archives et à la Chancellerie secrète de la cour de Vienne plusieurs écrits qui portent de semblables sceaux.

la flotte ottomane [1]. Mais ce qui est plus authentique que la conservation des insignes de l'investiture d'Osman, c'est ce que nous savons de sa modeste succession et de la simplicité de son costume. Il ne laissa ni or ni argent; on ne trouva chez lui, après sa mort, qu'une cuiller, une salière, un kaftan brodé, un turban de toile neuve, quelques drapeaux de mousseline rouge semblable à celle que l'on fabrique à Alaschehr, d'excellens chevaux, quelques attelages de bétail pour la culture des champs et quelques beaux troupeaux de brebis, d'où descendent ceux qui appartiennent au sultan actuel et qui paissent dans les environs de Brousa. Le costume d'Osman était simple comme celui des premiers guerriers de l'islamisme; comme eux il entoura son bonnet rouge arrondi du haut d'un turban blanc formant par devant de larges bouffantes. Il portait un ample kaftan, dont le collet et la doublure étaient de même couleur [2] et dont les longues manches pendaient derrière les bras, que recouvrait le vêtement de dessous. La personne d'Osman offrait une particularité assez bizarre : ses bras, presque aussi longs que les manches de son kaftan, tombaient au-dessous de ses genoux [3]. En Orient, cette conformation est de bon augure chez les princes, et cela depuis qu'un des plus puis-

1 *Osmanische Staatsverfassung und Staatsverwaltung* (Constitution et administration de l'empire ottoman), t. II, p. 296.

2 Voyez le *Schamaïlnamé*, à la Bibliothèque impériale de Vienne, n. 141 et 475. Voyez aussi l'ouvrage de Young. Les gravures de cet ouvrage, exécutées sous le règne de Sélim III, sont mauvaises, mais fidèles; elles représentent les portraits des sultans tels qu'ils sont conservés dans le séraï.

3 *Dizinden aschüri*, dit le *Schamaïlnamé*.

sans rois de l'ancienne Perse, Ardeschir (Artaxerxès), fut surnommé *Dirazdest* (*longues mains*) [1], et donna lieu au proverbe : *les rois ont les bras longs* [2]. Osman était parfaitement conformé pour monter à cheval. Ses cheveux, sa barbe et ses sourcils noirs lui avaient fait donner dès sa jeunesse le surnom de *Kara*, c'est-à-dire *le noir*. Cette épithète appliquée à une personne est l'éloge le plus significatif qu'on puisse faire de sa beauté. Hafiz exprime, dans un vers qui est devenu célèbre [XXXIV], son admiration pour le teint noir de son favori. Plusieurs princes turcomans sont connus dans l'histoire sous ce surnom ; de ce nombre sont : Karasi, qui fut avec Osman un des dix princes héritiers des débris de l'empire seldjoukide ; Kara Youssouf (*Joseph le noir*) ; Kara Iskender (*Alexandre le noir*) ; deux princes de la dynastie du Mouton noir [3], et enfin Kara Youlouk (*la sangsue noire*), fondateur de la dynastie du Mouton blanc. Les Ottomans attachent une certaine importance à la coïncidence qu'offre le surnom de *Noir* donné à Osman avec le nom du premier pays envahi par Ertoghrul et sa tribu (Karadjatagh, *Mont noir*), et celui du premier fief d'Osman dans l'Asie-Mineure (Karadjahissar, *Château noir*) [XXXV].

S'il fallait formuler un jugement sur Osman, nous dirions qu'à un courage indomptable il joignit de grandes vues et cet esprit entreprenant qui est le caractère particulier de tous les fondateurs de grands

[1] De *diras* (long), et *dest* (la patte, la main).

[2] Nonne scis regibus longas esse manus ?

[3] Kara Koyounlu, les Μαυροπροβατοι des Byzantins.

empires. Nous ajouterions que, malgré le meurtre de son oncle, on ne saurait lui refuser les qualités morales qui constituent la vertu; et nous invoquerions à l'appui de notre opinion le respect dont les Ottomans entourent la mémoire du fils d'Ertoghrul, respect si général et si profond, que, toutes les fois qu'un nouveau souverain monte sur le trône, le peuple lui souhaite la bonté d'Osman.

LIVRE III.

Ourkhan monte sur le trône. — Prise de Nicée et de Nicomédie. — Premières institutions politiques de l'empire ottoman. — Les janissaires et les sipahis. — Fondation de monastères et de diverses écoles. — Conquête du Karasi. — Couvens de l'Olympe. — Tombeaux des sultans, des savans et des saints de Brousa.

L'année qui vit Ourkhan monter sur le trône (726-1326) fut signalée par toutes les circonstances qui avaient accompagné l'avènement d'Osman; comme lui Ourkhan eut à célébrer les funérailles d'un père et la naissance d'un fils. De même que la nouvelle de la prise de Karadjahissar s'était répandue avec le bruit de la naissance d'Ourkhan, de même la conquête de Brousa eut lieu précisément à l'époque où naquit le fils d'Ourkhan, Mourad, troisième souverain des Ottomans.

Le premier soin du successeur d'Osman fut d'offrir le partage du pouvoir à son frère Alaeddin, à qui l'empire ottoman doit ses premières institutions politiques et administratives. Mais Alaeddin, respectant la dernière volonté de son père, qui avait reconnu Ourkhan pour son seul héritier, refusa même d'accepter la moitié



des troupeaux de son frère, et ne demanda pour tout bien qu'un village [1] situé dans la vallée de Keté (Katoikeia) près de Brousa, sur la rive occidentale de la rivière Niloufer. « Puisque tu ne veux pas, lui dit alors Ourkhan, prendre les chevaux, les vaches et les brebis que je t'offre, sois le pasteur de mes peuples, c'est-à-dire vizir. » Alaeddin accepta [2] et partagea avec le sultan le poids des affaires de l'empire; ainsi avaient fait Aaron et Moïse, si l'on en croit les Orientaux. Le mot *vizir* (ou mieux *wézir*), en langue ottomane, veut dire *porte-faix*, et cette signification révèle la nature des fonctions du premier ministre des Ottomans, qui est revêtu par le souverain régnant d'un pouvoir absolu, dont il a seul la responsabilité. Mais l'autorité d'Alaeddin était beaucoup moins étendue que ne le fut celle des grands-vizirs ses successeurs. Ceux-ci, bien que considérés par le sultan comme de simples esclaves, avaient d'autres vizirs sous leurs ordres, jouissaient, entre autres priviléges, du droit de paix et de guerre, présidaient à l'administration intérieure de l'État, et dirigeaient la politique extérieure. Étranger au métier des armes, Alaeddin ne s'occupa que des

[1] Bratutti, t. I, p. 38, ne nous dit pas le nom de ce village. Seadeddin et autres le citent tantôt sous le nom de *Fatoar*, tantôt sous celui de *Fodra*. Aschikpaschazadé, p. 63, manusc. du Vatican, le nomme *Karada* et le place dans la vallée de *Keté*.

[2] Seadeddin, Neschri, Idris et, d'après eux, Hadji-Khalfa, *Tabl. chronol.*, dans la liste des Vizirs; Osman-Efendi, *Hadi Katoul-Wousera* (*Jardin des Visirs*), mentionne ce fait avec plus de détails; Neschri et Seadeddin disent qu'Osman fut nommé vizir en 726, Hadji-Khalfa et Osman-Efendi en 728

besoins de l'empire et en affermit les bases par de sages institutions, tandis que son frère en étendait incessamment les limites par de nouvelles conquêtes.

Osman, du vivant d'Ertoghrul, avait conquis la plus grande partie du sandjak de Sultan-Œni, situé à l'est de l'Olympe; sous son règne, Ourkhan s'était rendu maître de toute la partie nord-ouest qui s'étend jusqu'aux portes de Nicée et de Nicomédie. Après la conquête de Brousa, Ourkhan, séduit par la magnifique situation de cette ville, quitta Yenischehr pour y transporter sa résidence. Ses compagnons d'armes Aghdjé Kodja, Konouralp [1], Abdourrahman-Ghazi et Karadjebes, après avoir harcelé les garnisons grecques de Nicée et de Nicomédie, pénétrèrent dans la péninsule qui a pour limites au nord la Mer-Noire, au sud le golfe de Nicomédie et à l'ouest le Bosphore, et ne s'arrêtèrent que sur les bords de ce détroit. Konouralp avait enlevé aux Grecs les châteaux situés sur les deux rives du Sakaria, en-deçà d'Akhiazi, de Konourpa et d'Akowa, et Aghdjé Kodja ceux d'Ermenibazari, d'Ayangœli et de Kanderi. Ces deux guerriers dirigèrent alors leurs forces réunies sur les forts d'Aïdos et de Semendra, à peu de distance du Bosphore, et éloignés l'un de quatre, l'autre de trois lieues de Scutari [2]. Ils bloquaient Semendra depuis quelque temps, sans aucune apparence de succès, lorsque le hasard vint à leur secours. Le fils du commandant étant mort,

[1] Dans Bratutti, p. 29, Chuchiur elp au lieu de Konouralp; voyez aussi p. 33, où il écrit *Sultan-Ajugen* au lieu de *Sultan-Œni*.

[2] *Djihannuma*, p. 683.

les portes du château furent ouvertes pour laisser passer le convoi funèbre. Les Ottomans fondirent à l'improviste sur le cortége et s'emparèrent de la personne du gouverneur. Au lieu de l'égorger, comme les commandans des autres châteaux de la frontière, ils offrirent à l'empereur de lui rendre la liberté, moyennant une rançon. L'empereur leur fit répondre qu'il n'avait pas l'habitude d'acheter ni de vendre des hommes. Même réponse leur fut faite par le seigneur d'Aïdos; celui de Nicomédie fut le seul qui consentit à payer la rançon exigée. Quant à la forteresse, Aghdjé Kodja en prit possession, et tout le territoire fut dès lors nommé Kodja-Ili (*pays du vieillard*). Le tombeau d'Aghdjé Kodja, qui fut dans la suite un lieu de pèlerinage très-fréquenté, se voit encore sur une colline près de Kanderi [I].

Le château d'Aïdos bâti à l'est de la montagne qui porte le même nom, et qui n'était qu'à une lieue de celui de Semendra, fut assiégé par Konouralp et Ghazi-Abdourrahman. Ses murs élevés eussent peut-être rendu inutiles les attaques des assaillans, si une circonstance des plus romanesques ne leur en avait ouvert les portes. La fille du commandant avait vu Abdourrahman du haut des remparts et s'en était subitement éprise; une nuit, elle crut le revoir en songe, et enfin, vaincue par un sentiment irrésistible, elle lui lança une pierre à laquelle était attachée une lettre. Dans cette lettre elle lui indiquait les moyens de pénétrer dans la place pendant la nuit, et lui promettait de l'aider à s'en emparer [II]. Ghazi-

Abdourrahman s'y introduisit en effet avec quatre-vingts des siens, et fut chargé par Konouralp, quelques jours après, de porter à Ourkhan, en lui amenant la fille du commandant, la nouvelle de la prise d'Aïdos. Ce prince, pour récompenser Abdourrahman, lui donna en mariage la jeune fille à qui il était redevable de sa conquête. Kara-Abdourrahman, qui rivalisa de courage avec son père, et acquit une grande célébrité, fut le fruit de cette union. Il inspirait tant d'effroi à ses ennemis que, long-temps après sa mort, les femmes grecques disaient, pour effrayer leurs enfans : « Voici Abdourrahman le noir. »

Depuis qu'Osman avait été appelé *le Noir*, ce surnom passa pour être d'un heureux augure. Ce fut là le motif qui le fit prendre à Mursal, un des compagnons d'armes d'Aghdjé Kodja. Mursal-le-Noir s'empara de la partie méridionale du golfe de Nicomédie, qui lui fut ensuite donnée en fief, à condition qu'il entretiendrait constamment de petits vaisseaux de guerre chargés de veiller à la conservation de cette conquête. Les Turcs donnent encore aujourd'hui à une espèce de navires gardes-côtes le nom de *Kara-Mursal*, qui est aussi celui d'une petite ville située sur la côte sud du golfe de Nicomédie [1]. A quelques lieues de ce dernier endroit, dans une des anses méridionales du golfe, se trouvent les bains de Yaïlakabad ou Yalowa (l'ancienne Sugla ou Trepanon).

[1] *Djihannuma*, p. 663. Les grenades qu'on récolte aux environs de cette petite ville jouissent d'une grande réputation.



Ce lieu fut embelli d'un grand nombre de palais et d'hôpitaux par l'impératrice Hélène, dont le père y tenait un caravanseraï, à l'époque où elle revint de Jérusalem [1]. Constantin, fondateur de l'empire de Byzance, pour honorer la mémoire de sa mère, éleva ce bourg au rang des villes, sous le nom d'Hélénopolis. C'est là que se réfugia, après avoir été battue près de Nicée, la première armée des croisés conduite par Pierre-l'Ermite et Gautier-sans-avoir. C'est encore là que les Sarrasins construisirent des pyramides et des tours avec des ossemens humains. Hélénopolis a été, de tout temps, célèbre par ses eaux thermales [2]. Près de leurs sources, on voit le tombeau d'un abdal, c'est-à-dire d'un derwisch enthousiaste qui, armé d'un sabre de bois, entreprit, à la tête d'une troupe d'Ottomans, la conquête de cette ville [3]. Sur l'autre rive du golfe, aux portes de Nicomédie, s'élevait le château d'Hereké [4] (l'ancien Ancyron), où mourut Constantin. On en voit encore les ruines, qui s'étendent depuis le sommet de la montagne jusqu'au bord de la mer. C'est après que Kara-Ali, père du célèbre Beglerbeg Timourtasch, se fut emparé de ce château, que les Ottomans, maîtres de Yalowa, d'Hereké et de Nicomédie, commencèrent à menacer la capitale de Constantin. Les historiens byzantins placent la prise

1 Gibbon, chap. XIV, t. I, p. 480, édit. in-4o.

2 Melala, XIII. Ammianus Marcellinus, XXIV, p. 8. Comnena, XV, p. 463.

3 Idris, f. 104.

4 *Voyage à Brousa*, p. 159.

de Nicomédie postérieurement à l'époque dont il est ici question ; d'après les Ottomans, au contraire, elle eut lieu immédiatement après celle de Koyounhissar [III] (727-1326), château-fort sous les murs duquel, comme on l'a vu, Muzzalo, général byzantin, fut vaincu par Osman. Après cette victoire, Aghdjé Kodja avait conquis la capitale de la Bithynie où résidait Dioclétien avant qu'il eût abdiqué la couronne dans la plaine de Nicomédie, et transporté le siége de sa puissance du golfe Astacenus sur les côtes de la Dalmatie. Quant à Nicomédie, Kaloioannès, frère de Marie Paléologue, la fiancée du khan mogol, fit d'inutiles efforts pour la défendre. Elle fut prise et Kaloioannès décapité.

Ce fut cent ans après l'établissement d'Ertoghrul dans l'Asie-Mineure, trente ans après l'élévation d'Osman au rang de prince indépendant, et la troisième année du règne d'Ourkhan, au moment où Charles-le-Bel mourut à Paris (1328), où Louis de Bavière fut couronné empereur romain, et où Andronicus fut précipité du trône par son petit-fils et jeté en prison, que l'empire naissant des Ottomans s'affermit, grâce à Alaeddin, par des lois utiles et des institutions durables. En Turquie, comme dans tout l'Orient, les lois qui émanent des souverains forment la quatrième base du droit politique ; et bien que leur nature diffère essentiellement de celle des trois autres sources de la législation musulmane [1], elles ne sont nullement en

[1] Ces trois sources sont le Coran (parole de Dieu), le Sounna (parole du Prophète), et les sentences des quatre grands-imams ou pères de l'église islamite.



contradiction avec celles-ci, car elles ne font que combler leurs lacunes et les interpréter suivant que l'exigent les besoins de l'État. Aussi portent-elles le nom d'Ourfi, c'est-à-dire législation accessoire. Leur collection forme le Kanounnamé (*livre* ou *droit canonique*), du mot grec *kanoun*, dénomination qui ne doit pas être prise dans le sens de *droit ecclésiastique*, mais dans celui de *droit politique*. La suite de cette histoire nous fournira plus d'une fois l'occasion de parler de ces livres canoniques, surtout lorsque nous arriverons aux législateurs des différentes époques.

Les premières lois d'Alaeddin eurent trois objets: les monnaies, le costume et l'armée. Le droit de battre monnaie et celui de se faire nommer dans la prière solennelle du vendredi sont en Orient les droits caractéristiques de la souveraineté. S'il faut en croire quelques historiens turcs, Osman, à l'époque où il fut proclamé prince indépendant de Karadjahissar, aurait fait substituer dans la prière son nom à celui d'Alaeddin III, dernier prince de la dynastie des Seldjoukides, onze ans avant le partage de cet empire. Mais on concevrait difficilement qu'un simple vassal eût commis contre son souverain, encore sur le trône, un acte de rébellion aussi manifeste. Les mêmes historiens qui, pour élever la gloire du fondateur de la puissance ottomane, se sont empressés d'accorder à Osman, aussitôt que possible, l'exercice des deux droits régaliens, affirment qu'il fit battre monnaie à Karadjahissar dès la première année de son gouvernement absolu. Mais cette assertion n'est pas mieux

fondée que la première; il est vrai que le droit de battre monnaie appartenait à Osman, en sa qualité de prince indépendant, qu'il aurait pu l'exercer sans oublier ses devoirs de vassal, mais il ne le fit pas, par les motifs que nous allons déduire. La prière ne fut faite au nom d'Osman que l'année où il fut revêtu du pouvoir suprême, et la loi sur les monnaies ottomanes ne date que de la troisième année du règne d'Ourkhan. Les auteurs que nous avons consultés pour vérifier ces deux faits disent que le vizir Alaeddin fit un jour observer à son frère que la monnaie courante qui, jusqu'alors, avait été frappée au coin des Seldjoukides d'Iconium, devait porter dorénavant le nom d'Ourkhan; or, si Osman eût fait battre monnaie le premier, c'eût été en son nom, et non en celui du dernier prince seldjoukide, puisque ce droit consiste à faire graver son nom sur les pièces, et non à les faire frapper au nom d'un autre. On ne peut pas supposer non plus qu'Osman, s'étant trouvé en possession d'un établissement de monnaie dans lequel on faisait usage de l'empreinte des Seldjoukides, eût conservé le coin de ces souverains, faute d'en avoir un à lui; car l'établissement de monnaie qui était à Koniah, seconde capitale de l'empire seldjoukide, échut en partage à un prince plus puissant qu'Osman et comme lui héritier de cet empire. D'ailleurs, si l'on consulte les dates numismatiques, on obtient presque la certitude qu'on ne frappait point de monnaies ni à Karadjahissar, pendant qu'Osman en était simple seigneur, ni à Yenischehr, qui devint plus tard sa résidence. On



est donc fondé à croire qu'il ne fut frappé aucune monnaie ottomane avant l'année 729 (1328), et que l'exercice des deux droits régaliens ne date, pour la monarchie ottomane, que de cette époque.

La prière publique a été changée trois fois: d'abord Bayezid Ier substitua le titre de *sultan* à celui d'*émir;* puis Mohammed II, après la prise de Constantinople, y ajouta la qualification de *maître des deux continens et des deux mers;* enfin Sélim Ier, après la conquête de l'Égypte, compléta la formule en la faisant suivre des mots *protecteur de la Mecque et de Médine*. Quant aux monnaies, elles ont subi de nombreuses modifications qui se sont multipliées à mesure que l'empire a penché vers sa ruine. Nous aurons soin de les faire connaître toutes les fois que l'occasion s'en présentera.

L'attention d'Alaeddin se porta, en second lieu, sur le costume; mais il s'occupa moins des vêtemens que de la coiffure. Bien que plus tard la forme, l'étoffe, la doublure et la garniture des kaftans, des dolimans et des pelisses de cérémonie et d'honneur, aient été soumises à des lois rigoureuses, il ne fut alors question que du turban qui a été, de tout temps, en Orient, le signe distinctif des peuples et des diverses classes d'une nation, comme on peut le voir sur les sculptures trouvées dans les ruines de Persépolis. Du temps d'Ourkhan, les Grecs portaient des bonnets brodés d'or, et les Turcomans des bonnets de feutre rouge, ornés de dulbend bigarrés (turbans) [1]. Pour

[1] Idris, f. 108. Seadeddin, f. 23. Bratutti, p. 40.

distinguer les Ottomans de ces deux nations, on fit prendre des bonnets de feutre blanc aux soldats, ainsi qu'aux fonctionnaires attachés à la personne des princes. Ces bonnets avaient la forme d'un chou palmiste, comme il était facile de s'en convaincre par le turban qui ornait le tombeau d'Ourkhan à Brousa, avant l'incendie de cette ville. Les begs eux-mêmes ne portaient, en temps de guerre, que des bonnets de feutre blanc, fabriqués à Biledjik [IV]. Les jours de fête, ils les entouraient, comme les princes, de mousseline roulée en turban. Le turban d'Ourkhan qui, du reste, portait un kaftan semblable à celui d'Osman, différait du turban de son père par les bouffantes faites en forme de nacelles [1]. Cette espèce de bonnet offre une grande ressemblance avec la mitre des pontifes hébreux, qui rappelle à son tour et la coiffure des mages qu'on voit dans les sculptures de Persépolis, et l'hiéroglyphe qui représente le soleil dans une nacelle dessinée en forme de demi-lune. Ces dispositions législatives sur le turban ne subsistèrent que pendant les règnes de deux sultans, car sous Bayezid-Ilderim, les gens au service des begs et des autres officiers, à l'instigation de Timourtasch, premier beglerbeg de l'empire, reprirent le bonnet de feutre rouge, et les courtisans seuls conservèrent celui de feutre blanc en usage sous Ourkhan. Les bonnets rouges et blancs restèrent simples jusqu'au règne de Mohammed, époque à laquelle on commença à les

[1] Le *Schamaïlnamé* dit qu'il était rouge.

broder de mille manières; les blancs furent spécialement affectés aux janissaires. Diverses autres coiffures parurent vers le même temps [1]. On appela *bœrek* les bonnets de feutre; ceux que portent les janissaires, et qui se distinguent par un large morceau de feutre tombant par derrière, reçurent le nom de *ketsché*, et ceux de leurs officiers supérieurs, qui sont faits en forme de cylindre arrondi du haut, furent désignés sous la dénomination d'*ouskouf*. Le bœrek fut prescrit plus tard à tous les Musulmans indistinctement. Sous le règne de Bayezid Ier, le beglerbeg Timourtasch le fit adopter par l'armée, et, sous celui de Mohammed, on le chargea de broderies. L'origine du ketsché remonte à l'époque de la bénédiction donnée par le derwisch Hadji-Begtasch au corps des janissaires. Sa forme, qui est absolument celle de la coiffure des derwischs Mewlewi, fut introduite par Souleïman, fils d'Ourkhan et second vizir, en l'honneur de Djelaleddin-Roumi, fondateur de l'ordre des Mewlewi [2]. Au lieu du bœrek, les souverains ottomans adoptèrent dans la suite l'ouskouf, qui, à l'époque des conquêtes de Mourad Ier en Europe, fut entièrement couvert d'or.

La troisième et la plus importante des institutions d'Alaeddin fut celle d'une armée permanente et soldée, dont l'organisation eut lieu un siècle avant Charles VII, roi de France, qui a passé dans l'his-

1 Seadeddin, f. 24. Bratutti, p. 40 et suiv.

2 Idris, f. 106. Solakzadé, f. 7. Ali, f. 16. Loutfi, f. 9. *Djihannuma*, p. 681.

toire du moyen-âge et passe encore pour le créateur des armées permanentes [v]. Ertoghrul et Osman ne faisaient la guerre qu'avec des cavaliers turcomans, appelés *akindji* (batteurs d'estrade ou coureurs), et il fallait, lorsque leur maître voulait entrer en campagne, qu'il les convoquât quelque temps à l'avance. Ourkhan le premier eut des fantassins soldés en état constant de disponibilité. Ces fantassins s'appelèrent *yaya* ou *piadé* (piétons), et reçurent d'abord un akdjé par jour, c'est-à-dire le quart d'un dirhem d'argent [vi]. Ils étaient divisés par corps de dix, de cent et de mille hommes, commandés par des décurions, des centurions et des colonels. Cette milice, enorgueillie par la solde considérable qu'on lui accordait, ne tarda pas à augmenter par ses prétentions ambitieuses les désordres que sa création était destinée à prévenir. Pour remédier aux abus nés de cette institution, Ourkhan tint conseil avec son frère Alaeddin et Kara-Khalil Tschendereli, beau-frère du scheïkh Edebali, et par conséquent parent du sultan [1]. Tschendereli présenta un projet qui prouve l'étude qu'il avait faite du cœur humain et la perfidie de sa politique. Il proposa de créer une armée toute composée d'enfans chrétiens qu'on forcerait à embrasser l'islamisme. Selon lui, les vaincus étaient de droit les esclaves des vainqueurs qui, en cette qualité, devenaient les maîtres légitimes de leurs biens, de leurs femmes et de leurs enfans. En convertissant ces der-

[1] Neschri, f. 27, appelle la seconde épouse d'Edebali Tadjeddin-Kourd.



niers, par quelque moyen que ce fût, et en les enrôlant dans les cadres de l'armée, on travaillerait, disait-il, à leur bonheur spirituel et temporel, puisque, d'après le Coran, *tous les enfans apportent en naissant des dispositions à l'islamisme*[1]. Enfin il prétendait que former une armée d'enfans chrétiens, ce serait encourager le reste des infidèles à se faire musulmans et que la nouvelle troupe se recruterait infailliblement non-seulement des enfans des peuples vaincus, mais encore d'une foule de chrétiens qui, unis aux convertis par les liens du sang ou de l'amitié, et séduits par les récompenses promises aux apostats, ne tarderaient pas à abandonner leur propre patrie pour se joindre à eux [VII]. L'histoire du despotisme militaire n'offre que ce seul exemple de la démoralisation adoptée pour base d'une institution. Il est vrai que les khalifes avaient entouré leur trône d'une garde d'esclaves turcomans dont ils s'étaient assuré l'obéissance et la fidélité en leur ôtant toute communication avec leur patrie et leurs parens, et en leur payant une solde considérable; que de tout temps les conquérans asiatiques, pour étouffer tout sentiment de nationalité dans le cœur de leurs soldats, et les accoutumer au joug d'une discipline sévère, les ont envoyés dans des contrées éloignées. Mais les Turcs sont les seuls qui aient brisé à la fois les liens les plus sacrés. Eux seuls ont offert le spectacle d'une armée dont l'élite était composée d'hommes qui, pour échapper à l'esclavage, n'avaient eu d'autre res-

1 Külloun mewloudoun ala fitretil-islam. Idris, f. 107.

source que de s'expatrier à jamais, d'abandonner leurs familles et leurs croyances religieuses, et de porter les armes contre leurs propres frères.

Institution des janissaires. — Ainsi que nous venons de le dire, l'institution des janissaires est due à l'infernale politique de Kara-Khalil Tschendereli; conception mille fois plus terrible dans ses conséquences, pour la tranquillité de l'Europe, que ne pouvait l'être alors l'invention de la poudre à canon par Schwartz [1]. Cette milice reçut, dès sa création, le nom de *Yeni-Tscheri* (*nouvelle troupe*), nom que les historiens européens ont changé en celui de *Janissaires*. Soumis à des chefs inflexibles, les jeunes janissaires apprenaient de bonne heure à obéir et à supporter la fatigue et la faim; un avancement certain était la récompense de leur docilité et de leur courage. Aussi les victoires signalées que la nouvelle troupe remporta en Europe et en Asie ne tardèrent pas à justifier les prévisions de son créateur. Elle adopta pour coiffure le bonnet de feutre blanc du derwisch Hadji-Begtasch, fondateur d'un ordre très-répandu dans l'empire ottoman; voici à quelle occasion: Ourkhan, accompagné de quelques-uns des nouveaux renégats, se rendit un jour chez Hadji-Begtasch, dans le village de Soulidjé-Kenariyoun, près d'Amassia [VIII], pour lui demander, avec sa bénédiction, un étendard et un nom pour la nouvelle milice. Le scheïkh posa la

[1] Pour l'intelligence de ce rapprochement, il faut remarquer que le mot turc *Kara* (*noir*) est la traduction fidèle de *Schwartz* qui, en allemand, signifie aussi *noir*.

manche de son manteau sur la tête d'un des soldats, de manière qu'elle pendît par derrière jusque sur son dos, puis il prononça d'un ton inspiré ces paroles prophétiques : « La milice que vous venez de créer s'appellera *Yeni-Tscheri*; sa figure sera blanche et luisante, son bras redoutable, son sabre tranchant et sa flèche acérée. Elle sera victorieuse dans tous les combats et ne reviendra jamais que triomphante [1]. » En mémoire de cette bénédiction, le bonnet de feutre blanc des janissaires fut augmenté, par derrière, d'un morceau d'étoffe, souvenir de la manche du derwisch, et orné d'une cuiller de bois, au lieu de l'espèce de pompon qu'il portait auparavant. Comme la paie allouée à la nouvelle troupe était très-élevée et sa nourriture plus abondante que celle des autres corps [2], les noms de ses officiers furent tous empruntés aux divers emplois de la cuisine; ainsi le colonel de la chambrée, c'est-à-dire du régiment, fut appelé *tschorbadji-baschi* (*premier faiseur de soupe*). Après lui, les officiers les plus élevés en grade furent nommés, l'un *aschtschi-baschi* (*premier cuisinier*), l'autre *Sakkabaschi* (*premier porteur d'eau*), etc. Le croissant et le sabre à double pointe d'Omar brillaient sur leur étendard de couleur écarlate [3]. L'objet le plus sacré du régiment, celui qui répondait aux drapeaux de nos armées, était la mar-

[1] Neschri, Ali, p. 34 et 44.

[2] Les janissaires et les piadé seuls étaient soldés et nourris; tous les autres corps recevaient des rations et point de paie.

[3] Voyez Marsigli, *Stato militare dell' imperio otomano*.

mite, autour de laquelle on s'assemblait, non-seulement pour manger, mais même pour tenir conseil. Ces divers usages sont restés en vigueur pendant près de cinq cents ans et jusqu'à nos jours [1]. Sous Mohammed II, ces vaillans défenseurs de l'empire reçurent, ainsi que les autres corps de l'État, des droits et des priviléges plus étendus. Leur nombre et leur solde furent considérablement augmentés. Dans l'origine, le minimum de la paie des janissaires était d'un aspre ; on y ajoutait suivant le nombre des années de service et les actions d'éclat du janissaire ; jamais cependant, et dans aucun cas, la solde quotidienne d'un simple janissaire ne put dépasser le septuple de sa paie primitive. Les janissaires, dans l'origine, n'étaient que mille, mais tous les ans on forçait mille autres jeunes chrétiens, faits prisonniers en bas âge, à embrasser l'islamisme et l'état militaire [2]. Lorsque le nombre des prisonniers n'était pas suffisant, on complétait les enrôlemens, en temps de paix, aux dépens des chrétiens sujets du sultan, parmi lesquels on prenait indistinctement. Cet usage se maintint jusqu'au règne de Mohammed IV. Depuis, ce corps d'élite se recruta exclusivement des enfans des janissaires [3] et parmi les indigènes ; aussi c'est de cette époque que date sa décadence qui est allée toujours croissant jusqu'à notre siècle, qui a vu cette redoutable milice dispersée et anéantie. Les historiens ottomans s'accordent à louer la sagesse et la piété du

[1] Mouradjea d'Ohsson, *Tableau de l'empire ottoman*, III.
[2] Seadeddin, dans Bratutti, p. 42.
[3] Ils étaient presque tous mariés.

fondateur de cette institution. Ils disent qu'elle a fourni tant de conquérans à l'univers et tant de bienheureux au ciel que, dans la supposition où, pendant trois siècles, on n'aurait levé annuellement que les mille chrétiens prescrits, on en aurait toujours délivré trois cent mille des tourmens de l'enfer. Mais comme le nombre des janissaires s'élevait à douze cents du temps de Mohammed II, à vingt mille sous Souleïman, et à quarante mille sous Mohammed IV, il en résulte que cinq cent mille jeunes chrétiens au moins ont été convertis par le glaive et sacrifiés par le fanatisme religieux au despotisme militaire.

Après l'organisation des janissaires, Alaeddin régla celle des autres corps de l'armée. Afin que les soldats fussent intéressés non-seulement à conquérir, mais encore à conserver, il fut décidé que les terres des pays conquis seraient distribuées aux troupes. D'après ce principe, l'infanterie régulière (piadé), jusque-là soldée, reçut en échange de sa paie des terres qui, plus tard, furent transformées en fiefs; les propriétaires de ces fiefs étaient obligés d'entretenir, en temps de guerre, les routes en bon état. De cette nouvelle milice on fit une troupe de pionniers [IX]. Il est probable qu'ils n'étaient que mille dans le principe, comme les janissaires; mais leur nombre s'éleva dans la suite jusqu'à vingt mille. Après la réorganisation de ces troupes, les fiefs qui leur avaient appartenu furent affectés aux pensions des officiers des janissaires en retraite [1]. L'infan-

[1] Mouradjea d'Ohsson, *Tableau de l'empire ottoman*, III, p. 391.

terie irrégulière qui n'avait ni la paie des janissaires, ni les fiefs des piadé, ou yaya, s'appelait *azab*, c'est-à-dire *légers*. Les azab formèrent une troupe de batteurs d'estrade, ou coureurs, semblables aux akindji. Dans la suite, ils furent employés à la construction des ponts et en qualité de rameurs sur les galères du Grand-Seigneur. Comme en général ces bandes indisciplinées ne jouissaient d'aucune considération, on les prodiguait dans les siéges. Elles étaient exposées les premières aux coups de l'ennemi, et c'était sur leurs cadavres que les janissaires montaient d'ordinaire à l'assaut [x].

ORGANISATION DE LA CAVALERIE.—La cavalerie était divisée, ainsi que l'infanterie, en troupes régulières et irrégulières. La cavalerie permanente et soldée formait quatre corps organisés sur le modèle de ceux institués par le khalife Omar pour la garde du saint étendard. Cette troupe ne se composa d'abord que de deux mille quatre cents hommes [1]; elle s'éleva sous Souleïman-le-Grand à quatre mille, dont mille *sipahi* (cavaliers proprement dits), mille *silihdaré* (cavaliers vassaux), mille *ouloufedji* (cavaliers soldés) et mille *ghoureba* (cavaliers dits étrangers). Cette cavalerie qui marchait, divisée en quatre escadrons, à droite et à gauche de l'étendard et auprès de la personne du sultan, campait également autour de lui et occupait, en sa qualité de garde d'honneur du souverain, le centre de l'armée, dans les jours de bataille [2].

[1] Mouradjea d'Ohsson, *Tableau de l'empire ottoman*, III, p. 391.

[2] Paolo Giovio, *Cose de Turchi*, avec beaucoup de détails. Marsigli, *Stato del imperio otomano*; et Mouradjea d'Ohsson.



Outre la cavalerie soldée, dont le nom est devenu aussi célèbre dans l'Occident que celui des janissaires, on créa une nouvelle milice qui reçut des terres en fief à peu près comme les piadé. Ces cavaliers s'appelaient *mosselliman,* c'est-à-dire *exempts d'impôt*. Ils étaient commandés par des *sandjakbegs* [1] (*princes des étendards*), des *binbaschi* (*chefs de mille hommes*) et des *soubaschi* (*chefs de cent hommes*) [2]. La même hiérarchie existait dans les corps de cavalerie composés des possesseurs de grands et de petits fiefs (ziamet et timar); plus tard ils reçurent de nouveaux développemens; mais, à l'époque qui nous occupe, ils étaient divisés, comme les mosselliman, en troupes de cent et de mille hommes, toutes les fois qu'ils recevaient l'ordre de rejoindre l'armée. Nous avons parlé des akindji, cavalerie sans solde ni fief, à propos des premiers faits d'armes d'Ertoghrul, sous Alaeddin II, et de la première expédition d'Osman dans les pays septentrionaux de l'Asie-Mineure. Les bandes irrégulières de cette cavalerie et des azab (fantassins) ne furent pas moins redoutables à l'Europe que les corps réguliers des janissaires et des sipahi, tant qu'on les employa à la conquête des possessions des princes chrétiens. Nous les verrons, pendant le premier siége de Vienne, s'avancer, en passant par Linz,

1 Seadeddin, Idris, Solakzadé, Ali, et Mouradjea d'Ohsson, III, p. 391. *Ibid.*

2 Mouradjea d'Ohsson. *Staatsverfassung und Staatsverwaltung des Osmanischen Reiches* (Constitution et administration de l'empire ottoman), par de Hammer, p. 339.

jusqu'à Ratisbonne, pénétrer jusqu'au cœur de l'Allemagne, et revenir de cette excursion téméraire après avoir mis tout à feu et à sang sur leur passage [XI]. Mikhal-Oghli [XII], un des descendans de Kœzé-Mikhal, était alors le commandant de cette troupe; ce grade fut long-temps héréditaire dans sa famille, à peu près comme la dignité d'hetman chez les Cosaques. Ce respect pour les premières institutions dont on rencontre à chaque pas la preuve dans l'histoire des Ottomans, épargne souvent à l'historien de longues et pénibles recherches pour trouver la liaison de ce qui est avec ce qui a été. Ainsi, pour l'institution des guides des armées, on peut, en remontant aux premiers temps de l'empire ottoman, en trouver facilement l'origine. On sait que le tschaousch Samsama servit de guide à Osman dans son expédition contre Koïnik et Modreni [XIII]; dans la suite, les tschaouschs, qui, en exerçant leur métier de courriers ou messagers d'état, avaient acquis une parfaite connaissance des localités, furent employés à diriger la marche des armées en pays ennemi. De là vient qu'en parcourant l'histoire des relations amicales ou hostiles de la Porte avec les autres puissances européennes, et particulièrement avec l'Autriche et la Hongrie, on rencontre aussi souvent les tschaouschs que les hordes dévastatrices des akindji.

Les historiens ottomans placent la prise de Nicée immédiatement après la promulgation des lois sur les monnaies, le costume et l'armée. Mais les Byzantins racontent, avant cette conquête, le combat de Peleca-

non et la défaite des Turcs devant Philocrène. L'empereur Andronicus-le-Jeune, las des incursions fréquentes d'Ourkhan, qui s'était témérairement avancé jusqu'aux rives du Bosphore, résolut de lui faire la guerre. Il consulta, à ce sujet, son grand-veneur[1], Kontophrès, qui avait été nommé gouverneur de la Mésothynie (partie occidentale de l'ancienne Bithynie) depuis la défaite de Muzzalo[2], près de Nicomédie. Kontophrès, en homme prudent et qui savait de quelle manière les Turcs faisaient la guerre, l'engagea à profiter, pour entrer en campagne, du moment où les Ottomans conduisaient leurs troupeaux sur l'Olympe[3]. En conséquence, l'on réunit à la hâte quelques troupes stationnées dans la Thrace, aux environs de Byzance, de Dimitoka (Dydimotichon) et d'Andrinople, car il était impossible de rassembler celles de la Macédoine et des contrées plus éloignées. Ces troupes arrivèrent au commencement de juin (731-1330) à Scutari[4] (l'ancienne Chrysopolis), un des faubourgs de Constantinople sur la rive asiatique du Bosphore. Ourkhan, averti du mouvement de l'armée grecque, se porta avec son infanterie et sa cavalerie sur les montagnes qui s'étendent le long des côtes de la Mésothynie. Andronicus commandait en personne une troupe mal aguerrie il est vrai, mais à laquelle le souvenir de sa gloire passée don-

1 Πρωτοκουννηγος. Cantacuzène, l. II, c. 6, p. 210.

2 Pachymeres, l. IV, c. 25, édit. de Rome, t. II, p. 225.

3 Cantacuzène, l. II, c. 6, p. 210.

4 *Id.* l. II, c. 6, p. 213.

nait assez d'audace pour se mesurer avec un ennemi entièrement étranger à l'art militaire. Andronicus, après avoir fait quatre lieues en deux jours et avoir ainsi laissé aux Ottomans le temps de réunir toutes leurs forces, établit, dans la matinée du troisième, son camp à Pelecanon (aujourd'hui Maldepé). Là l'armée turque s'offrit à ses regards [xiv]. A cette vue, l'empereur convoqua son conseil de guerre; il fut décidé qu'on ne se hasarderait pas dans les défilés et les ravins occupés par les Ottomans, qu'on leur offrirait le combat dans la plaine, et que, s'ils le refusaient, on reprendrait la route de Constantinople [1]. Dès le point du jour, immédiatement après la prière, la trompette donna aux troupes byzantines le signal de se ranger en bataille. Ourkhan disposa les siennes derrière les montagnes, en cacha une partie dans la vallée, et ordonna à trois cents de ses plus habiles archers à cheval de commencer l'attaque. Cet ordre fut exécuté, et avec d'autant plus d'avantage, que l'armée de l'empereur, s'étendant dans une vaste plaine, se trouvait exposée aux attaques incessantes de la cavalerie turque, tandis que les troupes d'Ourkhan attendaient l'ennemi dans un terrain montueux et entrecoupé de fossés. Des huit mille hommes dont se composait l'armée ottomane, Ourkhan en plaça mille à son aile droite, mille à l'aile gauche et mille au centre; il eut le soin de les embusquer derrière des monticules avec ordre de tomber à l'improviste

[1] Cantacuzène, l. II, c. 6, p. 211, t. I.



sur les Grecs, au moment où ils arriveraient poursuivant la cavalerie [1] qui, suivant ses instructions, devait n'accepter aucun engagement et se borner à lancer des flèches en fuyant, à la manière des Parthes. L'empereur, dit Cantacuzène, voyant descendre des montagnes les trois cents cavaliers, choisit un nombre égal des siens dont il donna le commandement au grand-hétériarque (capitaine des gardes), Exotrochos. Si la longue harangue que Cantacuzène met dans la bouche de l'empereur eût été réellement prononcée, elle n'eût servi qu'à refroidir le courage des troupes, au lieu de l'exciter [2]. Mais elle mérite aussi peu de foi que le récit du combat, auquel l'historien assistait pourtant en sa qualité de grand-domestique. Quelque soin qu'il ait pris de rehausser la gloire de ses compatriotes et la valeur d'Andronicus, ce qu'il nous apprend lui-même des résultats de cette campagne donne un éclatant démenti à ses vaniteuses assertions. Suivant lui, les Turcs perdirent, dans la première action, quarante hommes, trente dans la seconde, et quelques-uns seulement dans la troisième. Les Grecs, au contraire, ne perdirent pas un seul homme, et n'eurent que quelques blessés [3]. Ourkhan fit alors avancer mille hommes contre les trois cents Grecs. L'empereur, après avoir félicité Exotrochos de la bravoure

1 φεύγοντας τοξείαις χρῆσθαι. Cantacuzène, l. II, c. 6, p. 211. — Versis animosum equis Parthum. Hor. I, 19.

2 Cantacuzène, l. II, c. 7, t. I, p. 215; et Nic. Greg. l. IX, c. 9, t. I, p. 266.

3 *Id.* l. II, c. 6, p. 21[illegible].

dont il avait fait preuve dans les trois combats, dirigea de nouvelles troupes contre les Turcs, sous le commandement du grand-stratopédarque, Manuel Tagaris. Cantacuzène affirme que, dans ce nouveau combat, qui fut long et acharné, il y eut cinquante hommes tués du côté des Turcs, et un seulement et quelques chevaux du côté des Grecs. Ourkhan sortit alors avec toute son armée des ravins et des défilés où il était embusqué, remit le commandement à son frère Alaeddin [xv], et resta sur les hauteurs pour mieux observer les divers mouvemens de la bataille. L'empereur, brûlant de combattre, s'avança avec toutes ses troupes à la rencontre des Turcs. Il confia à Cantacuzène et à son cousin Joannès Angelus le commandement des deux ailes; lui-même se mit à la tête de sa garde qui occupait le centre. Cent cinquante Turcs périrent encore dans cette nouvelle action, tandis que dans l'armée grecque, s'il faut en croire le grand-domestique, il n'y eut pas un homme tué, pas un seul cheval blessé [xvi]. Comme la nuit était déjà fort avancée, Cantacuzène harangua l'armée [1], la loua de sa bravoure, la félicita de son triomphe, et proposa de retourner à Byzance. Mais rien ne put modérer l'ardeur impétueuse des Grecs. Plusieurs d'entre eux, tant officiers que soldats [2], sortirent des rangs et se précipitèrent sur l'ennemi. Pour prévenir les suites que pouvait avoir un combat engagé sans ordre, Cantacuzène et l'empereur s'élancèrent de nouveau sur le

[1] Cantacuzène, l. II, c. 7, p. 215.

[2] *Id.* l. II, c. 7, p. 216.

champ de bataille, et se trouvèrent tout-à-coup, avec une poignée de Grecs, cernés par les Turcs bien supérieurs en nombre. Cantacuzène eut un cheval tué sous lui, et l'empereur, légèrement blessé à la cuisse, faillit tomber entre les mains d'Ourkhan. Le Mysien Sebastopolos qui vint au secours de l'empereur, avec trois cents soldats mal armés, perdit, de l'aveu même du grand-domestique, vingt-cinq hommes; l'empereur, au lieu de se faire reconduire dans une litière sur le champ de bataille, comme Scipion à Munda, s'enfuit vers son camp, d'où il envoya au protostator de Byzance l'ordre de préparer en toute hâte les vaisseaux nécessaires pour le transport de ses troupes en Europe [1]. En ce moment, le bruit de la mort de l'empereur se répandit dans le camp grec et y jeta la plus grande confusion; chacun ne songea plus qu'à s'enfuir à Byzance. Quelques guerriers intrépides parvinrent à porter Andronicus sur un tapis jusqu'à son vaisseau, toujours harcelés, toujours combattant, toujours vaincus. Enfin les Turcs se retirèrent, et l'empereur, reprenant courage, retourna à Philocrène (aujourd'hui Tawschandjil) [xvii], après avoir divisé en quatre corps les débris de son armée qui, revenus de leur terreur, s'étaient rassemblés autour de sa personne; il dirigea l'un sur Philocrène et les autres sur les châteaux de Dacibysa (aujourd'hui Ghebissé, l'ancienne Libyssa) [2], lieu de sépulture d'Annibal, de Ritzion (aujourd'hui Daridjé) et de Nicetiatos (Eskihissar),

1 Cantacuzène, l. II, c. 7, p. 216.

2 *Id.* c. 8, p. 221. Voyez, dans l'Atlas, la carte de l'Asie-Mineure.

sur le bord de la mer, au sud de Ghebissé [1]. Ourkhan, auquel Cantacuzène fait tenir un long discours, pour soutenir la nécessité de se retirer [2], contre l'avis de ses généraux, de Kodja-Ali et du tschaousch Samsama, n'avait laissé sur les lieux que trois cents cavaliers pour observer les mouvemens de l'ennemi. Ceux-ci apercevant le désordre qui régnait dans l'armée grecque, et voyant le camp abandonné, se divisèrent en deux troupes; l'une, forte de deux cents hommes, s'empara du camp où se trouvaient encore la tente et les chevaux de l'empereur, avec leurs selles écarlates [3]; l'autre poursuivit les fuyards jusqu'à Philocrène. En ce moment, par une singulière fatalité, les clefs de la ville se trouvaient égarées, de sorte qu'une partie de l'armée, avec tous ses bagages, se pressait sous les murs dans la plus déplorable confusion. Parmi les trente-deux Grecs qui furent massacrés aux portes de Philocrène, se trouvaient Manuel Tarchaniates et Nicéphore Cantacuzène, tous deux parens du grand-domestique. Cinquante prisonniers et quatre cents chevaux abandonnés par les fuyards tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Dans un nouveau combat qui eut lieu le jour suivant, périrent quarante-sept Grecs, parmi lesquels le grand-hétériarque Exotrochos, qui, ainsi que le soupçonnent quelques historiens, eut la tête fendue, non par un Turc, mais par un Grec, et plutôt par vengeance préméditée que par

[1] Cantacuzène, c. 8, p. 219.
[2] Nic. Greg. l. IX, c. 9, p. 268.
[3] Cantacuzène, l. II, c. 8, p. 22.

l'effet d'une méprise [1]. Les derniers débris de l'armée vaincue, n'ayant pu joindre l'empereur, gagnèrent Scutari, et de là Byzance; les troupes d'Ourkhan reprirent la route de Nicée [2], pour continuer sans inquiétude le siége de cette place.

CHUTE DE NICÉE. — Le combat livré sous les murs de Pelecanon, dont l'issue a été tant déplorée par les historiens byzantins, et que les Ottomans dédaignent de rapporter comme trop peu important, fut le seul effort tenté par l'empire grec pour secourir la ville de Nicée, que des attaques multipliées avaient réduite aux dernières extrémités. La tactique dont Ourkhan avait fait usage pour s'emparer de Brousa lui réussit également devant Nicée. On se rappelle qu'après avoir fait harceler Brousa pendant dix ans, par les garnisons des forteresses bâties par Aktimour et Balaban, Ourkhan n'eut qu'à se présenter devant cette ville pour déterminer les habitans à lui en ouvrir les portes. Les akindji, conduits par Samsama-Tschaousch, ayant trouvé les murs de Nicée trop solides et trop élevés pour être pris à un premier assaut, s'emparèrent des forts de Karatekin et de Targhin ou Taz-Ali [XVIII]. voisins de Nicée, et de là ils coupèrent toutes les communications de la ville avec la campagne. Après des assauts multipliés et une dernière attaque favorisée par une nuit orageuse, la ville, privée de toute espérance de secours depuis

[1] Cantacuzène, l. II, c. 8, p. 22.

[2] *Id. ibid.*

la prise de Philocrène, épuisée autant par la famine et la peste que par les fatigues d'un siége de plusieurs années (731-1330), se rendit à Ourkhan, qui était accouru avec toutes ses forces [1], mais sous la condition que la garnison pourrait se retirer librement à Constantinople. Le plus petit nombre des défenseurs de Nicée fit usage de cette liberté et se mit en marche avec le commandant [2]; le reste, découragé par les injustices des chefs, et attendant plus de la générosité d'Ourkhan que de celle de l'empereur chrétien, alla avec les habitans à la rencontre du vainqueur, qui fit son entrée par la porte de Yenischehr au midi de la ville. La conduite d'Ourkhan, dans cette occasion, fut celle d'un prince généreux et qui sait sacrifier les droits de la victoire aux lois d'une sage politique. Ses calculs eurent le résultat qu'il en attendait.

Ainsi tomba Nicée, cette seconde ville de l'empire grec, immortalisée par sa lutte héroïque contre les croisés; cette dernière barrière opposée en Asie à la puissance des Seldjoukides, et plus tard à celle des Ottomans; cette première capitale des souverains seldjoukides de Roum et des empereurs de Byzance, après la conquête de Constantinople par les Francs. Les Grecs l'abandonnèrent aussi facilement que les

[1] Les deux lettres de félicitations adressées à Ourkhan par Djild-Sultan et Djanik-Sultan ne portent point de date (voyez la Collection de Feridoun, n. 46 et 48); il en est de même des réponses à ces lettres (même Collection, n. 47 et 49).

[2] Seadeddin, Neschri, Idris, Niceph. Greg. l. IX, c. 13, § 2, p. 282; Phranzes, I, 7; Hadji-Khalfa, ainsi que tous les historiens ottomans, placent la chute de Nicée en l'an 731.

sultans seldjoukides l'avaient disputée vaillamment aux premiers croisés qui l'assiégèrent pendant sept semaines, sous Godefroi de Bouillon, Tancrède, Bohémond, Hugo-le-Grand, Robert de Flandre, Robert, comte de Normandie, Etienne de Carnot et l'évêque Adémar [1].

Qu'on nous permette ici une courte digression sur le siége de Nicée par l'armée chrétienne, événement qui, bien qu'antérieur à l'époque qui nous occupe, constitue la phase la plus dramatique de l'histoire de cette ville et se rattache par là à notre sujet.

Cinq cent mille croisés, l'élite des guerriers de dix-neuf nations, campaient devant Nicée, protégés par des murailles et des palissades, que les ossemens de leurs frères, morts sans sépulture dans les plaines de la Bithynie, avaient servi à construire. Les premiers assauts n'eurent aucun résultat; Turcs et chrétiens se signalèrent par des prodiges de valeur. Les assiégeans s'avançaient intrépides au pied des murs, tantôt montés sur des tours mobiles, du sommet desquelles ils pouvaient voir tout ce qui se passait dans la place, tantôt couverts de leurs boucliers et de vastes réseaux d'osier. Du haut des murs coulaient des flots d'huile bouillante, et le feu grégeois tombait, plus terrible que le feu du ciel, sur les ouvrages et les machines des croisés. Comme au siége de Syracuse [2], des crochets de fer descendaient le long des remparts, saisissaient

1 Voyez les histoires des croisades de Wilken, de Haken et de Michaud, et Foulcher, *Gesta Dei per Francos*, à l'endroit où il est question d'Étienne de Carnot.

2 Livius, XXIV, c. 34.

les assaillans, les enlevaient et les laissaient retomber morts ou mutilés. Chaque jour était signalé par quelque action d'éclat, par quelque lutte étrange et sanglante, à laquelle assistaient, comme à un spectacle, les pélerins répandus sur les hauteurs voisines. C'était tantôt un chevalier normand qui, sorti seul des rangs de l'armée chrétienne, franchissait les fossés et succombait en invoquant la clémence du Très-Haut; tantôt un Turc de taille gigantesque qui, sans cuirasse et sans armes, accablait les croisés de quartiers de rochers, et tombait enfin frappé au cœur d'un trait parti de l'arbalète de Godefroi de Bouillon. Si les béliers ouvraient une brèche, si les machines abattaient un rempart, quelques heures suffisaient aux assiégés pour réparer la brèche et élever de nouveaux retranchemens derrière le rempart ruiné. Les chrétiens, s'étant aperçus que la garnison recevait du secours par le lac Ascanius, qui entourait une partie de la ville, résolurent de la priver de cette dernière ressource. Une nuit leur suffit pour faire transporter des bords de la mer jusqu'au lac, sur des chars traînés par des hommes et des chevaux, des navires que les Grecs leur avaient fournis, et qui pouvaient contenir jusqu'à cent combattans. Lorsque, aux premières clartés du jour, les assiégés virent les enseignes des croisés flotter au vent sur toute l'étendue du lac, et qu'ils entendirent les fanfares guerrières dont le bruit arrivait jusqu'au rivage, leur enthousiasme belliqueux fit place à une morne stupeur, et leurs cris de guerre au silence du découragement.

Cependant les exhortations du sultan ranimèrent leur courage, et les croisés eurent de nouveaux efforts à tenter pour venir à bout de la place. Pour emporter la plus forte de ses soixante-dix tours, ils firent construire deux machines, dont l'une fut nommée le *renard*, parce qu'elle cachait le fossé dans lequel travaillaient les mineurs, et l'autre la *tortue*, à cause de la forme de son toit. Le renard s'écroula soit par son propre poids, soit par l'effet des blocs de rochers lancés contre lui par les assiégés, et ensevelit sous ses décombres les vingt compagnons d'Hermann, d'Aïsché et d'Henri, ses inventeurs. Les guerriers que protégeait la tortue furent plus heureux; ils parvinrent à remplacer les pierres qu'ils arrachaient de la tour par des solives, auxquelles ils mirent le feu [1]. La tour s'écroula avec le bruit du tonnerre, et couvrit la terre de ses débris fumans. La consternation des Turcs redoubla lorsqu'ils apprirent que la femme et les deux enfans du sultan avaient été pris par les chrétiens, au moment où ils tentaient de s'enfuir par le lac. Nicée, épuisée et tremblante, allait se rendre aux croisés, lorsque l'empereur grec leur enleva cette conquête achetée par tant de fatigues et de sanglans sacrifices. Ce prince s'était avancé avec son armée jusqu'à la forteresse de Pelecanon, où les assiégeans, non moins barbares que les assiégés, lui envoyaient, au moyen de leurs catapultes, les têtes de leurs ennemis. Butumites, commandant de la flotte grecque, étant

[1] Alexias Comnena, XI, édit. de Paris, p. 311.

parvenu à transporter, par terre, dans le lac Ascanius, une flottille nombreuse, placée sous le commandement de Taticius, offrit secrètement au sultan de protéger la retraite de la garnison, à condition qu'il laisserait entrer les Grecs du côté du lac à l'insu des croisés. Le sultan accepta, et les étendards de l'empereur flottèrent tout-à-coup sur les murs de Nicée (20 juin 1097), à la vue de l'armée chrétienne, indignée de tant de perfidie.

Neuf ans plus tard, Alexis, après avoir rompu avec les soldats de la croix, leur arracha une seconde fois Nicée en la restituant par un traité particulier aux souverains seldjoukides [1]. Elle devint, un siècle après (1106), la résidence de Théodore Lascaris [XIX], pendant que Byzance était au pouvoir des Francs, et c'est de ses murs que les empereurs byzantins partirent pour reconquérir leur capitale. Déshéritée de son titre de métropole, que Valens donna à Nicomédie, elle n'en resta pas moins la première ville de la Bithynie, et fut, pendant un siècle, occupée par les Grecs, dont elle était la place la plus forte en Asie. Elle fut enfin pour la troisième fois, et pour toujours, abandonnée sans coup férir aux Musulmans. Elle avait d'abord été cédée, sous Nicéphore Botoniates, à Souleïman, fondateur de l'empire seldjoukide, une seconde fois à son fils Kilidjarslan par Alexis, et elle le fut une troisième sous Andronicus-le-Jeune, à Ourkhan. Dans l'origine, elle s'appelait Antigona, du nom de son fondateur Anti-

[1] Gotthard, prieur de Lichtenau, *Annales Argentorati*, 1609, p. 188.

gonus. Plus tard, de même que la rivière et la plaine de Brousa avaient reçu le nom de Niloufer, épouse d'Ourkhan et fille du seigneur de Belocoma, Antigona prit, en l'honneur de l'épouse de Lysimaque, le nom de Nicée, dont les Turcs ont fait Isnik.

Nicée n'est pas moins célèbre par les deux conciles écuméniques qu'y tint la chrétienté (le premier et le septième). C'est dans le premier de ces conciles que furent déterminés les actes de foi de l'église catholique, qu'on fixa le temps de Pâques, qu'on posa les bases de la discipline ecclésiastique, et qu'Arius fut condamné; dans le second, fut résolue l'introduction du culte des images [1]. L'enceinte où se réunirent, en présence de l'empereur Constantin, trois cent dix-huit évêques d'Orient et d'Occident, parmi lesquels se trouvaient plusieurs pères de l'église et quelques saints, et où fut proclamée la consubstantialité du père et du fils, fut convertie par Ourkhan en mosquée. Parmi les ruines de cet édifice, on voit encore au-dessus d'une porte une pierre sur laquelle est inscrit le nom d'Ourkhan [2]. Ce prince fut le premier des souverains ottomans qui imita l'ancien usage oriental de couvrir les édifices publics d'inscriptions et de sentences [xx]. A dater de son règne toutes les mosquées, les écoles, les hôpitaux, les fontaines, les tombeaux et les ponts indiquèrent au voyageur, dans toute l'étendue de l'em-

[1] Voyez *Umblik aufeiner Reise nach Brusa* (*Voyage à Brousa*). Cet ouvrage contient plusieurs particularités curieuses sur les Pères réunis au premier de ces conciles, p. 114.

[2] *Voyage à Brousa*, p. 113.

pire ottoman, le nom de leur fondateur et l'année de leur construction ; souvent même sur ces monumens se lisent des vers allégoriques tirés du Coran, mais la plupart sont chargés de rimes boursoufflées et de mauvais goût, gravées en lettres d'or sur un fond d'azur. Ce fut aussi Ourkhan qui, le premier, établit une *médresé*, ou haute-école, qu'il plaça auprès de la mosquée. Le légiste Daoud (David) de Kaïssaryé (Cæsarea), dans la Karamanie [1], en fut le premier professeur (muderris). Il eut pour successeur le molla Tadjeddin [2] Kurde de naissance, beau-père du vieux scheïkh Edebali et du juge de l'armée, Khalil Tschendereli [3]. Après la mort de Tadjeddin, le muderris Alaeddin Eswed, plus connu sous le nom de Kara-Khodja (*le professeur noir*) [4], fut élevé au même emploi. Ce lieu qui avait vu les deux historiens Eusèbe de Nicomédie et Eusèbe de Césarée, en Palestine, forcés de signer le symbole de Nicée, et d'abjurer leurs erreurs, sous peine d'être privés de leurs fonctions et exilés, vit encore la jeunesse chrétienne contrainte d'abjurer la foi de ses pères, pour grossir les rangs des janissaires [5]. Ce fut aussi là que le molla Daoud réfuta les subtilités ténébreuses de l'ouvrage mystique connu sous le titre de *Cachets des philosophismes* [6]. Ourkhan fit renverser les autels de l'é-

[1] Voyez la Notice biographique sur Daoud dans Seadeddin, f. 39, et Ali, f. 19.

[2] Seadeddin, f. 40. Ali.

[3] Neschri.

[4] Seadeddin, f. 40. Ali, f. 19.

[5] Gibbon, c. 31, t. II, p. 257, édit. in-4.

[6] *Foussoussol-Hikem* par le grand mystique Ibnol-Arabi.

glise du Saint-Synode, brûler les images qui en avaient fait l'ornement et effacer de ses murs la profession de foi de Nicée pour y substituer le symbole de l'islamisme: « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mohammed est son Prophète. » Outre des mosquées et des écoles, Ourkhan fonda à Nicée le premier *imaret* (cuisine des pauvres), non loin de la porte de Yenischehr. Le premier muderris de cet établissement fut le scheïkh Hadji-Hassan, disciple d'Edebali, qui expliqua la prosodie d'Aoudalousi, et traduisit en vers rimés [1] le titre du droit islamite sur les successions. Si l'ignorance d'Ourkhan ne lui permettait pas de tracer au chef de l'école la route qu'il devait suivre dans son enseignement, sa charité servit de modèle à l'intendant de l'imaret. On le vit plus d'une fois donner lui-même la soupe aux pauvres, et allumer les lampes de sa propre main [2].

Les soins qu'Ourkhan donnait à la propagation de la religion, à l'instruction de la jeunesse, à l'entretien des pauvres, et à la construction de quelques monumens publics, ne l'empêchèrent pas de veiller avec sollicitude à toutes les parties de l'administration et même de s'occuper d'objets moins importans. Il n'oublia pas de récompenser ses compagnons d'armes que la reddition volontaire de la ville avait privés d'un riche butin. Il partagea entre eux, à titre de dédommagement, les femmes et les filles grecques que la peste et la famine, suites ordinaires d'un long siége, avaient privées de leurs parens et de leurs époux, et qui habi-

[1] Seadeddin, f. 40. Ali, f. 20.

[2] Neschri, f. 52.

taient les palais déserts de leurs pères [1]. Pour repeupler ces magnifiques demeures, Ourkhan les donna aux officiers de son armée, et leur accorda pour épouses les femmes qui en avaient hérité.

Le vainqueur confia le commandement de Nicée à son fils aîné Souleïman-Pascha [XXI], qui avait dirigé les opérations du siége, et gouverné précédemment le Kodja-Ili après la mort d'Akdjé-Kodja. Son second fils, Mourad, alors âgé de cinq ans, fut nommé gouverneur du Sultan-Œni, à la place de Konouralp, ancien compagnon d'Osman, qui venait de mourir. Cette terre, qu'Akdjé-Kodja et Konouralp avaient si souvent foulée au temps de leurs expéditions guerrières, couvrait alors leurs dépouilles mortelles. Le tombeau du premier s'élevait à Kanderi, village situé au milieu de la presqu'île que baignent au nord la Mer-Noire, et au sud le golfe de Nicomédie; celui du second à Konourpa [2], dans le district d'Akhiazi, au-delà du Sakaria. Ces deux mausolées sont encore de nos jours en grande vénération parmi les Musulmans, et sont fréquentés par de nombreux pélerins.

Souleïman et Mourad gouvernaient donc, comme nous venons de le dire, les deux sandjaks de Kodja-Ili et de Sultan-Œni. Quelques années plus tard, lorsque les Ottomans eurent poussé leurs conquêtes jusqu'aux côtes méridionales de la Bithynie, Brousa devint la capitale d'un troisième sandjak dont le gouvernement fut également donné à Mourad et qui dès-lors fut

1 Seadeddin dans Bratutti, p. 49.

2 Voyez dans l'Atlas la carte de l'Asie-Mineure, pl. XIX.

appelé Khoudawenkiar (*sandjak du seigneur*)[1]. Plus tard encore, le siége du sandjak de Kodja-Ili fut transporté d'Isnik (Nicée) à Isnikmid (Nicomédie). A dater de cette époque, Isnik dut, pendant quelque temps, un reste d'opulence et de prospérité à ses fabriques de faïence de Perse; mais, après leur destruction, elle déchut rapidement de sa splendeur; aujourd'hui le voyageur qui pénètre dans l'intérieur de ses fortifications, dont les hautes murailles ont seules été respectées par le temps et la main des hommes, croit errer dans un parc solitaire, semé de loin à loin de cabanes à l'aspect sombre et désolé. Les caravanes de pélerins n'y trouvent plus que les tombeaux de Goundouzalp, frère d'Osman, du scheïkh Eschrefzadé, de Kara-Khodja et du poëte Khiali[2]. L'antiquaire y lit encore, au milieu du feuillage des plantes qui tapissent les tours et les murs, les inscriptions des empereurs grecs[3], mais il y cherche en vain la tombe de l'historien byzantin Nicetas, de Chonia, qui, pendant un séjour de vingt ans à Nicée, déplora avec tant d'éloquence le passage dévastateur des Francs à Constantinople.

A peine nommé gouverneur de Brousa et vizir de l'empire par suite de la mort de son oncle Alaeddin[4], Souleïman-Pascha, à la tête d'une troupe de cavalerie

[1] Neschri, Seadeddin, Idris.

[2] *Djihannuma*, p. 662. La description de ces pélerinages se trouve dans un ouvrage imprimé à Constantinople sous le titre de *Menasikoul-hadj*, p. 26 et 27. On y trouve aussi le distique inscrit sur le tombeau d'Eschrefzadé.

[3] Voyez les inscriptions dans le *Voyage à Brousa*.

[4] Le rhéteur de Brousa, dans ses biographies, place la mort d'Alaeddin dans l'année 732 (1333). Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, p. 174, dit

légère, fit une excursion dans le pays situé au nord de Tarakli, de Koïnik et de Modrené, bourgs échelonnés sur le torrent qui descend des environs de la dernière de ces villes et se jette dans le Sakaria non loin de Bekedjé. Nous avons vu qu'Osman, accompagné de Kœzé-Mikhal et de Samsama-Tschaousch, avait dirigé une expédition contre ces villes. Toutes trois se soumirent à Souleïman-Pascha sans opposer la moindre résistance (732-1333)[1].

Pendant trois ans, à dater de la chute de Nicée, Kemlik[2] (l'ancienne Cios des Grecs et le Kibotos des croisés), qui avait long-temps servi d'entrepôt et de rempart à la capitale de la Bithynie, défendit sa liberté contre les armes partout victorieuses des Turcs. Cette ville située dans l'anse la plus intérieure du golfe de Modania, après avoir été anciennement fortifiée par l'art, ne l'était plus que par la nature. Elle est connue sous les quatre noms de Cios, de Prusias-sur-Mer, de Kibotos et de Kemlik, et célèbre, tant dans la mythologie et dans l'histoire des Grecs, que dans l'histoire des premières croisades, dans les annales de Byzance, et dans celles des premiers temps de l'empire ottoman. D'après le mythe grec, un Argonaute, nommé Cios, en

au contraire que Souleïman-Pascha lui succéda immédiatement. Alaeddin mourut à Bigha (*Hadikatoul-Wouzera*).

1 Seadeddin dans Bratutti, p. 47. Idris, f. 110; Solakzadé, f. 106; Neschri, f. 53; Hadji-Khalfa.

2 Un article de M. Hase, inséré dans le *Journal asiatique* au mois de mai 1826, nous fait croire que Kemlik n'est autre chose que l'ancienne Cius, et que Kios et Kibotos ou Civitot sont deux villes différentes. S'il en était ainsi, tout ce paragraphe serait à rectifier. (*Note du Traducteur.*)

jeta les premiers fondemens, à son retour de Colchide, et lui donna son nom. Lorsque ces premiers navigateurs touchèrent les rivages du golfe Cyanus, le bel Hylas, favori d'Hercule, étant descendu à terre pour renouveler la provision d'eau, fut enlevé par des nymphes. Depuis cette époque, les habitans de cette contrée, à chaque anniversaire de l'enlèvement d'Hylas, parcouraient les forêts riantes du mont Arganthonius (aujourd'hui Zamanli et Katurli) en formant des danses joyeuses et en fatiguant les échos du nom d'Hylas [1]. Hérodote raconte la prise de Cios par les Perses sous la conduite d'Hymeas, général de Darius [2], et Strabon dit qu'elle fut rebâtie par Prusias, d'où lui vient le nom de Prusias-sur-Mer [3]. C'est de ce port, appelé tantôt Kibotos [4], tantôt Civitot [5], tantôt encore Civizum [6], que les croisés transportèrent, comme nous l'avons dit, jusqu'au lac Ascanius, c'est-à-dire à une distance de mille pas, la flottille fournie par l'empereur grec [7]; à l'exemple des Normands qui, deux cents ans auparavant, avaient deux fois, pour assiéger Paris [8],

1 Strabon. Voyez aussi *Voyage à Brousa.*

2 Herodot. l. V, 122.

3 Strabon, l. XII, 3. Prusias-sur-Mer, pour le distinguer de Prusias-sur-l'Olympe (aujourd'hui Brousa) et de Prusias-Hyppium (aujourd'hui Milan), dans les environs d'Ouskoubi. Mannert dit qu'il ne sait où d'Anville peut avoir vu qu'il existait un Ouskoubi dans ces contrées; c'est dans le *Djihannuma*, p. 654.

4 Alexias Comnena.

5 Albert. Aquens. *Gesta Dei per Francos.* Hanovriæ, p. 192.

6 Guibert (l'abbé). *Ibid.* p. 484.

7 Albert. Aquens. Anna Comnena.

8 *Annales mettens.* dans Bouquet, t. VIII, p. 69 et 71, années 868 et 890.

traîné leurs barques sur la terre ferme, et d'Annibal qui, au siége de Tarente, fit transporter ses vaisseaux sur des chariots à travers l'isthme qui sépare le port de la ville [1]. D'autres événemens historiques non moins importans, mais dont la date remonte à une époque plus reculée que celle qui nous occupe, ont signalé les annales de Kemlik. C'est de ses murs que la première armée des croisés, forte de vingt-cinq mille hommes, se dirigea sur sept colonnes vers Nicée. Le sultan seldjoukide Souleïman repoussa les chrétiens jusque dans leur camp de Civitot, où hommes, femmes, enfans, vieillards, religieux, tout ce qui s'offrit à la vengeance du vainqueur, fut impitoyablement massacré; les filles et les garçons remarquables par leur beauté furent seuls épargnés et conduits au harem du sultan à Nicée. De toute l'armée croisée, trois mille hommes seulement parvinrent à se jeter dans un vieux château situé sur une hauteur près du port. Ce château n'ayant plus de portes, les chrétiens en barricadèrent les entrées avec des quartiers de rochers et des boucliers, et se défendirent avec des flèches et des pierres, jusqu'à l'arrivée d'une troupe de Turcopols que l'empereur grec envoya à leur secours [2]. Ce même château, du temps d'Osman, avait résisté aux attaques d'Akdjé-Kodja et de Kara-Timourtasch; mais cette fois, la garnison, livrée aux horreurs de la famine et n'ayant plus avec la ville aucune communication, dut mettre bas les

[1] Livius, XXV, c. 11.

[2] Albert. Aquens. *Gesta Dei per Francos*, p. 192.

armes et abandonner la place aux nouveaux maîtres de Nicée [1]. Quatre ans après, les forteresses d'Anakhor et d'Armoudli, situées sur la rive droite du golfe de Nicomédie, eurent le même sort [2].

Jusqu'alors les Ottomans n'avaient tourné leurs armes que contre les Grecs et agrandi leur territoire qu'aux dépens des possessions des empereurs de Byzance. Ni Osman ni son fils Ourkhan n'avaient encore rien tenté contre aucun des neuf autres princes de l'Asie-Mineure. Enhardi par ses dernières conquêtes, Ourkhan résolut de se défaire de ces voisins incommodes. Il s'attaqua d'abord au prince de Karasi, chef turcoman qui régnait sur l'ancienne Mysie. Du haut de l'Olympe, les hordes ottomanes se précipitèrent comme une avalanche, franchissant montagnes et vallées, ajoutant à leurs possessions les neuf royaumes nés des débris de l'empire seldjoukide, inondant enfin l'Asie-Mineure depuis l'Olympe jusqu'au Taurus. Le prince de Karasi, Adjlanbeg, qui, plus puissant qu'Osman à la mort d'Alaeddin III, avait, comme nous l'avons dit à la fin du premier livre, obtenu la Mysie dans le démembrement de l'empire seldjoukide, était mort en laissant deux fils dont l'aîné lui succéda, pendant que Toursoun, le plus jeune, était élevé à la cour d'Ourkhan. Toursoun, favorisé par le vizir de son père, Hadji-Ilbeki, qui haïssait son frère aîné, pria Ourkhan de l'aider à s'emparer du trône de Karasi, lui

[1] Hadji-Khalfa. Seadeddin dans Bratutti, p. 48. Idris, f. 112. Solakzadé, f. 9.
[2] Hadji-Khalfa.

promettant, pour prix de ses services, les villes d'Aïdindjik, de Balikesri, de Tirhala et de Minias [xxii], et lui assurant qu'il se contenterait d'Edremid, de Kizildjé-Touzla, de Binarhissar et d'Ayazmend [xxiii] [1]. Ourkhan s'empressa d'accepter une proposition si favorable à ses vues d'agrandissement. Il se mit en campagne avec Toursoun, et soumit en passant Ouloubad, Kermasti et Mikhalidj, villes situées sur les rives de l'Ouloubad (Rhyndacus), ainsi que les châteaux de Koïlsos et d'Aïlsos. A la nouvelle de l'approche d'Ourkhan, le prince de Karasi abandonna Balikesri, la ville la plus importante au nord-est de ses États, et se retira dans la forteresse de Berghama (Pergamos), plus voisine de la mer; là, il brava l'armée ennemie. Ourkhan fit proposer aux deux frères, par Hadji-Ilbeki, un arrangement à l'amiable. L'aîné feignit d'y accéder, mais il profita de la première occasion favorable pour faire assassiner Toursoun. Indigné de cette perfidie, Ourkhan marcha de nouveau contre le meurtrier, et le força à implorer le pardon de son crime et de la résistance qu'il avait osé lui opposer. Il ne lui laissa la vie qu'à condition qu'il lui remettrait Berghama [2] et qu'il irait passer à Brousa le reste de ses jours. Ainsi, outre les trois principales villes de la Bithynie, Nicomédie, Nicée et Brousa, les Ottomans occupèrent encore la capitale de la Mysie, ancienne résidence du roi Attale, qui ayant légué aux Romains, par testa-

[1] Aschik-Paschazadé, manuscrit du Vatican.

[2] Seadeddin. Idris, f. 116. Neschri, f. 54. Solakzadé, f. 6.

ment, le quart de ses États [1], leur avait fait espérer par là qu'un jour viendrait où ils pourraient étendre leur domination sur toute l'Asie. Berghama célèbre, dans l'histoire des sciences et des arts, par l'invention du parchemin, et celle des magnifiques tentures qui portent le nom de leur inventeur, Attale, par sa riche bibliothèque composée de deux cent mille manuscrits, ainsi que par la naissance de Galène et d'Apollodore, professeur d'éloquence d'Auguste [2], ne présente plus aujourd'hui qu'un amas de misérables chaumières habitées par quelques milliers de Turcs et de Grecs, et à demi cachées par les décombres des anciens édifices. Le lieu où elle s'élevait autrefois n'offre plus que les ruines d'un temple d'Esculape et d'Athéné, d'un théâtre, d'une porte magnifique, d'une profonde citerne et d'un aqueduc [xxiv]. Ourkhan joignit cette ville et son territoire au gouvernement de Souleïman-Pascha; depuis cette époque, elle n'a pas cessé de faire partie du sandjak de Khoudawenkiar, dont la capitale est Brousa. Le gouvernement de Karasi fut confié à Hadji-Ilbeki, auquel Ourkhan adjoignit ses propres vizirs Adjebeg et Ewrenosbeg [3], ancien commandant grec de Brousa, nouvellement converti à l'islamisme. Pendant les vingt années qui s'écoulèrent depuis l'acquisition de Karasi, aucune autre conquête n'augmenta le nombre des possessions des Ottomans.

1 *Ætoli novi adsciti socii Attalusque, Asiæ rex jam velut despondente fortuna imperium Orientis.* Livius, XXVI, c. 37.

2 Strabon, XIII.

3 Idris, f. 116. Seadeddin, dans Bratutti, p. 56.

Néanmoins le profond silence que gardent les historiens nationaux durant cet espace de temps, ne doit pas être pris pour l'aveu tacite de pertes et de défaites continuelles, ainsi que l'ont prétendu les Byzantins. Ce repos servit au contraire à affermir la discipline militaire et l'ordre intérieur, préparé par les sages institutions d'Alaeddin. La preuve de cette assertion est dans les constructions immenses qui furent commencées immédiatement après la conquête du pays de Karasi (736-1336), et qui consistaient surtout en mosquées, en medresés, en imarets et en caravanseraïs. Ces divers établissemens élevés par la piété d'Ourkhan rivalisèrent bientôt avec ceux de Nicée, où cinq ans auparavant avaient été fondés la première école et le premier imaret [xxv]. Ourkhan, à l'exemple de son père, qui avait fait construire des couvens pour les derwischs Touroud et Abdal-Koumral, fit bâtir une retraite convenable au pieux Gheïklibaba (*père des Cerfs*). Cette retraite, encore très-fréquentée par les pélerins, s'élève à l'est de la ville, au pied de l'Olympe; à une certaine hauteur de ce mont célèbre, à l'endroit appelé Gœckbinari (*source céleste*), on voit le tombeau de Doghlibaba (*père potier*) [1]. Aux portes de la ville, sur les rives de l'Alischir, ruisseau qui prend sa source au sommet de l'Olympe, se trouve encore le couvent du derwisch Abdal-Mourad, natif de Khorassan, et à l'ouest, près des bains (Kaplidja), le monastère et le

[1] Doghlibaba est l'Aristée des Turcs. *Aristæum primo apium et mellis nova et lactis ad coagula hominibus tradidisse.* Justinus, lib. XIII, cap. 7.

tombeau d'Abdal-Mousa. Ces deux babas ou pères avaient, ainsi que les deux abdals ou santons, accompagné Ourkhan dans son expédition contre Brousa, et contribué à ses succès tant par leurs prières que par les miracles qu'on s'est plu à leur attribuer. Le conquérant éternisa sa reconnaissance par la construction de nombreuses cellules près desquelles sont déposées leurs cendres. Les noms de ces deux religieux révèlent si bien leur caractère et leurs habitudes, qu'il est presque inutile de dire que le premier vivait paisiblement parmi les cerfs et les biches, et que l'autre ne se nourrissait que de lait caillé. Mais la tradition a complètement défiguré leur histoire. Suivant elle, Gheïklibaba aurait combattu à la tête de l'armée assiégeante, monté sur un cerf et armé d'un sabre de cent cinquante livres pesant; Abdal-Mourad aurait fait des prodiges de valeur sans autre arme qu'un sabre de bois long de trois aunes, et Abdal-Mousa aurait ramassé des charbons ardens avec du coton [1], allusion mystérieuse et bizarre aux deux qualités dominantes du derwisch, la force et la douceur. Le père des cerfs, Persan d'origine, était né à Khoui et avait reçu les leçons du scheïkh Elias. Il s'était acquis du temps d'Osman une grande réputation de sainteté; sans cesse plongé dans des contemplations mystiques, il vivait en ermite [2], parmi les cerfs et les daims, dans les forêts de l'Olympe, d'où il ne descendait que sur l'invitation

[1] Voyez *Voyage à Brousa*, p. 36 et 37. Les Biographies du rhéteur de Brousa, f. 79, 80, 83, 87. Neschri, f. 55. Ali, f. 25.

[2] Neschri, f. 55; le rhéteur de Brousa, p. 83.

d'Ourkhan. Suivant la tradition, il se rendit un jour au palais du sultan monté sur un cerf et portant sur l'épaule une branche de platane, qu'il planta dans la cour, comme symbole de la prospérité de l'empire, qui, disait-il, prendrait racine comme cet arbre, étendrait au loin ses rameaux et s'élèverait jusqu'au ciel. Dans les fréquens incendies qui ont désolé Brousa, le palais d'Ourkhan, ainsi que le platane qui fut longtemps considéré comme sacré et protégé de Dieu, ont été dévorés par les flammes [xxvi]. Abdal-Mourad, engagé par Ourkhan [xxvii] à se mettre à la tête d'un corps de ses troupes, fit des prodiges de valeur avec son sabre de bois, dont la longueur répondait à la pesanteur de celui du père des cerfs. Avec cette arme terrible il combattit non-seulement les infidèles, mais encore d'énormes serpens qui infestaient le pays. Gheïklibaba est le chevalier Saint-Georges et le Roland furieux des Ottomans. Lorsque, pour rendre un hommage public à la croyance populaire, Souleïman-le-Grand [1] visita la cellule et le tombeau de ce religieux, il fit diminuer son sabre d'un tiers et déposer ce qu'il en avait coupé dans la trésorerie du séraï, à côté des armes du Prophète, de celles de ses successeurs et de leurs grands capitaines [2]. Quelques voyageurs européens ont cru reconnaître dans le sabre du derwisch enthousiaste l'épée de Roland, et se sont imaginé que cette épée, la terreur des Musulmans, était vénérée par eux.

[1] Le rhéteur de Brousa, p. 80. Ewlia, dont les citations historiques sont souvent très-inexactes, attribue ce fait au sultan Ahmed Ier.

[2] Voyez *Administration de l'empire ottoman*, t. II, p. 20.

Comme nous venons de parler des babas et des abdals, et que nous serons obligés de revenir plus d'une fois sur ce sujet dans le cours de cette histoire, nous croyons utile d'apprendre au lecteur peu familiarisé avec la hiérarchie monacale de l'islamisme, qu'il y a une grande différence entre les babas ou abdals, les derwischs et les scheïkhs. Les derwischs sont des moines dont les supérieurs s'appellent *scheïkhs*, c'est-à-dire anciens. Les ermites portent le nom de *sahid*, leurs cellules celui de *sawiyé*, et les couvens des derwischs, celui de *tekiyé*. Les sahids renommés par leur piété, sont appelés *pères* (*baba* ou *papa*), *ded* (*tati*), ou *abdal* (*santons*, suivant les voyageurs) [XXVIII]. Une hiérarchie mystique complète existe dans le monachisme islamite; d'après les dogmes de ce monachisme, il y a toujours sur la terre un nombre déterminé de saints, qui se trouvent à des degrés plus ou moins élevés parmi les élus de Dieu [XXIX]. Quant aux abdals, on n'en compte jamais plus de quarante vivant en même temps. Dès qu'il en meurt un, un autre le remplace; or, il est d'autant plus facile d'obtenir l'honneur de figurer parmi ces quarante élus, qu'on n'y admet que les santons les plus exaltés, et que le plus extravagant est choisi de préférence. C'est une petite république d'aliénés, dont les membres sont disséminés dans tous les pays soumis à l'islamisme. Abdal-Mourad et Abdal-Mousa étaient du nombre des élus du temps d'Ourkhan [XXX].

A l'imitation d'Osman, plusieurs fidèles firent construire à Brousa, sous le règne de son fils, des mos-

quées, des couvens et des écoles. Un des compagnons d'armes d'Ourkhan, Ileri-Khodja, entre autres, fit bâtir une mosquée [1] tout près du palais; le scheïkh Akhi-Hassan, beau-frère d'Edebali [2], fonda un couvent, et Lalaschahin, le meilleur des généraux d'Ourkhan et de Mourad Ier, une medresé [3]. Ourkhan avait d'avance donné à ce dernier tout le butin d'une campagne; mais la richesse des prises lui fit regretter d'avoir ainsi engagé sa parole. Pourtant le savant molla Tadjeddin Kourdi ayant décidé qu'un bien donné ne pouvait pas être repris, Ourkhan n'osa se rétracter; de son côté, Lalaschahin, pour ne pas déplaire à son souverain, employa une partie de ses richesses à fonder à Brousa une haute école qui prit le nom de Lalaschahiniyé [4]. C'est ainsi que l'enceinte de Brousa et les environs de l'Olympe s'embellirent de mosquées, d'écoles [5], de couvens et de mausolées construits à grands frais par la piété des princes et des habitans.

De tout temps la beauté majestueuse de l'Olympe [6]

1 Neschri, f. 45.

2 Neschri, f. 45.

3 Seadeddin, f. 40.

4 Outre cette école, Lalaschahin fit encore construire un pont et un monastère à Kermasti. Seadeddin, f. 40.

5 *Fi sebil-illah* (sur la voie de Dieu) : telle est la formule des lettres de fondation.

6 On trouve une description poétique de l'Olympe dans les *Dissertations* (rissalei, mounazarat) de Lamii, à la Bibliothèque royale de Berlin, dans les manuscrits de Diez, 137. On y trouve également la description des deux monastères de Gheïklibaba et de Doghlibaba, et un poëme lyrique sur les beautés des environs de Brousa et de la grande mosquée, dans la collection des lettres d'Ishak-Khodja, *Eichorns, Litteratur geschichte der Osmanen* (*Histoire de la littérature des Ottomans*, par Eichorn, p. 1673).

avait attiré de pieux adorateurs de la Divinité [1] dans les vallées riantes qui l'entourent. Au temps de la splendeur de Byzance, une foule de moines fuyant le tumulte du monde vinrent chercher le calme et la solitude dans ces lieux déjà illustrés par l'histoire. Les empereurs grecs ne dédaignaient pas de les visiter, pour obtenir, par l'entremise de leurs prières, soit des héritiers, soit la protection du ciel dans les guerres qu'ils avaient à soutenir contre les Sarrasins [2].

Les cénobites grecs furent remplacés par des derwischs et des santons turcs, qui couvrirent les hauteurs de l'Olympe de couvens et de cellules. Le calme silencieux de ces vallées offrait à la contemplative oisiveté des religieux un attrait auquel il leur était difficile de résister. L'Olympe devint bientôt le rendez-vous des savans et des poëtes qui venaient chercher, sous ses ombrages frais et au bord des ruisseaux qui serpentent en murmurant le long de ses flancs, de pures et suaves inspirations. Molla Scheïkhi, le premier poëte romantique des Ottomans, y écrivit son poëme de *Khosrew et Schirin;* Wasi Ali, qui fit passer dans

[1] Continuator Theophanis, p. 289; Zonaras, l. XVI, c. 22, p. 196; et Cedrenus, t. II, p. 641. Le *Continuator incertus* nous fait connaître à cette occasion une divinité bithynienne nommée Πριετος, qui était vénérée à Prainetos sur la frontière de la Bithynie près de Nicée.

[2] Un jour que l'empereur Constantin Porphyrogénète se trouvait au couvent consacré au martyr Athenogenès, le prieur lui montra un parchemin de son père l'empereur Léon, auquel on avait prédit que son fils viendrait visiter l'Olympe peu de temps avant de mourir. A quelque temps de là en effet Constantin mourut; il est probable que cette sinistre prophétie ne contribua pas peu à avancer son trépas.

son style les sublimes harmonies de la nature, y traduisit les Fables de Bidpaï [1]; Khiali (*le frère riche en imagination*) et Delibourader (*le frère bizarre*) y composèrent, l'un ses poésies lyriques, l'autre ses voluptueux récits. Khosrew et un autre Khiali y méditèrent deux ouvrages classiques, l'un sur la législation, l'autre sur la théologie et la jurisprudence. Enfin c'est là que le scheïkh Albestami et le grand-juge Alfenari, dont nous parlerons bientôt, dotèrent la science des premiers traités sur la théologie et la jurisprudence ottomanes. Mais l'Olympe et ses environs sont surtout en vénération parmi les Musulmans, parce qu'on y trouve le tombeau du scheïkh Schemseddin Mohammed ben Ali de Bokhara, célèbre sous le nom de Sultan Emir Weli (*prince et souverain dans l'empire de la sainteté*). La grande et belle mosquée qui renferme ce monument, et qui a donné son nom à un quartier de la ville, fut souvent détruite par les flammes, et toujours rebâtie par la piété des sultans [2]. Tous les religieux, les savans, les poëtes et les légistes dont nous venons de parler, sont enterrés au pied de la montagne, qui fut le théâtre de leurs contemplations et de leurs travaux. Ces hommes célèbres se sont effacés de ce monde après y

[1] Voyez *Voyage à Brousa*, p. 62.

[2] Cette mosquée est construite sur une hauteur qui domine les environs; à ses pieds s'élève un grand nombre de tombeaux. Les murs de la mosquée sont revêtus, à l'intérieur comme à l'extérieur, de porcelaine persane; les battans des grandes portes étaient autrefois garnis d'argent; quatre fenêtres donnent sur la belle plaine de Brousa.



avoir accompli leur mission; mais les monumens qu'ils ont laissés après eux survivront même à l'empire et à la langue des Ottomans. Brousa, qui fut longtemps la résidence des souverains ottomans, fut aussi le lieu de leur sépulture. Osman, Ourkhan, Bayezid, Mourad Ier, Mourad II et Mohammed Ier [1], y reposent dans de magnifiques mausolées à côté de leurs frères, de leurs enfans et de leurs épouses. Près des tombeaux de ces six sultans (car bien que les trois premiers souverains ottomans n'aient porté pendant leur vie que le titre d'émirs, on leur donna celui de sultan après leur mort), sont rangés ceux de vingt-six princes, leurs frères ou leurs descendans. Puis viennent les tombeaux des premiers vizirs et des beglerbegs de l'empire, parmi lesquels on remarque ceux de Tschendereli et de Timourtasch; puis les mausolées des autres vizirs et des mouftis, entre autres ceux du savant historien Aziz-Efendi, et de Kodja-Moustafa-Pascha, le conquérant de l'île de Chypre; puis enfin les tombeaux de près de cinq cents vizirs, paschas, scheïkhs, professeurs, orateurs, poëtes, médecins [XXXI] ou musiciens fameux.

Brousa est renommée aussi pour la beauté de ses environs, pour ses produits naturels et industriels, pour ses eaux thermales, le grand nombre et la limpidité de ses sources qui tombent en cascades du sommet de l'Olympe, et parmi lesquelles les plus connues sont celles de Binarbaschi, d'Aktschlaghlan et de Mir-Ali-

1 *Voyage à Brousa*, p. 47-54.

schir[1]; pour ses délicieux raisins, ses mûres, ses poires dont on compte quarante-huit espèces; ses abricots, ses cerises, ses marrons, dont quelques-uns pèsent jusqu'à quarante drachmes[2]; sa soie, ses laines, son écume de mer, ses pâtisseries, ses sorbets, ses confitures, ses étoffes de soie brochée, ses mousselines, ses velours, ses coussins, ses toiles. Mais ses premiers titres à la célébrité et à la prédilection des Musulmans sont d'avoir été le lieu de la résidence et de la sépulture de tant d'illustres et pieux personnages, et la terre classique de l'empire, dont elle fut la capitale jusqu'à la conquête de Constantinople. Elle est aujourd'hui citée dans les titres du sultan comme la troisième ville de l'empire ottoman.

[1] *Djihannuma*, p. 657.

[2] Ewlia.

LIVRE IV.

Premières descentes des Turcs en Europe. — Prise de Gallipoli. — Mort de Souleïman-Pascha. — Système monacal des Turcs.

Le silence que gardent les historiens ottomans pendant les vingt ans qui s'écoulèrent entre la construction de la grande mosquée de Brousa et la descente de Souleïman-Pascha en Europe, ne peut, nous l'avons dit, être attribué aux événemens malheureux qui auraient tout-à-coup arrêté Ourkhan dans sa marche victorieuse, et que la vanité des chroniqueurs nationaux n'aurait pu se résoudre à rapporter, et cette opinion est fondée sur ce que les Byzantins eux-mêmes ne font mention que d'un seul combat défavorable aux Ottomans. Il ne peut pas non plus avoir pour cause un temps d'arrêt dans les conquêtes des hordes d'Osman, car leurs excursions pendant ces vingt ans, si elles ne furent pas aussi glorieuses que celles qui signalèrent le règne du fondateur de l'empire, ne leur en furent pas moins profitables. Les motifs de ce silence sont d'abord les relations amicales qui existaient alors entre Ourkhan et la cour de Byzance; en second lieu, l'influence prépondérante des princes turcomans, alors très-puis-

sans sur mer et sur les côtes asiatiques, influence qui, suivant les dispositions pacifiques ou hostiles des seigneurs de Karasi, de Saroukhan et d'Aïdin, inspirait à l'empereur grec plus d'effroi ou d'espérance que ne le pouvait l'ardeur belliqueuse et conquérante des princes ottomans, dont la puissance maritime ne faisait que de naître. C'est par les mêmes raisons que les historiens nationaux ont cru devoir taire les deux traités de paix conclus à cette époque entre Andronicus-le-Jeune et Ourkhan, le mariage du sultan avec une princesse grecque [1], les expéditions des princes de Karasi, de Saroukhan et d'Aïdin, et enfin l'alliance du dernier de ces souverains avec Cantacuzène. Mais si les chroniqueurs ottomans sont en quelque sorte excusables d'avoir omis des événemens si importans, il n'en est pas de même des historiens européens, dont le silence ou plutôt la négligence nous semble tout-à-fait inexplicable. Tous ont mieux aimé consulter les traductions défectueuses de quelques histoires turques et les ouvrages de Chalcondyle et de Phranzes, dans lesquels toute la partie relative à cette époque est fort négligée, que de comparer entre eux Nicéphore Gregoras et Cantacuzène. Il est donc de notre devoir de combler la lacune laissée dans les annales ottomanes par le silence des historiens turcs et l'incurie des écrivains européens. Avant de raconter la descente de Souleïman-Pascha en Europe, nous croyons nécessaire de donner un aperçu de toutes les descentes antérieures, opérées par les

[1] Quelques historiens supposent même qu'Ourkhan se maria avec deux princesses grecques.



Turcs au-delà du Bosphore ou de l'Hellespont, depuis l'époque où leur domination s'éleva sur les côtes de l'Asie-Mineure jusqu'à celle où, sous la conduite du fils d'Ourkhan, ils vinrent tenter en Europe des conquêtes plus importantes et plus durables. Jetons donc un regard sur les derniers souverains seldjoukides de l'Asie-Mineure, sous le règne desquels les Turcs foulèrent pour la première fois le sol européen.

PREMIÈRE DESCENTE DES TURCS EN EUROPE (1263).— Dans l'année 662 de l'hégire (1263), après que Michel Paléologue, fondateur de la dynastie qui porte son nom, eut trouvé un refuge à la cour des Seldjoukides, et que, de retour à Constantinople, il eut fait crever les yeux à Jean Lascaris, l'héritier légitime du trône de Byzance, une colonie de dix à douze mille Turcomans vint, sous la conduite de Saltoukdedé, s'établir sur la côte occidentale de la Mer-Noire, dans la contrée appelée encore aujourd'hui Tatarie-Dobruze. Peu de temps après, Azeddin-Keïkawous, forcé par son frère Rokneddin-Kilidjarslan de lui abandonner le gouvernement d'Iconium, se réfugia à Constantinople. Pour se consoler de la perte de son trône, il conçut le dessein de s'emparer de l'empire grec, dont l'état de faiblesse et de délabrement n'avait pas échappé à sa pénétration. Les Turcomans de Saltoukdedé et Behadir-Ali, capitaine de sa propre garde, devaient l'aider dans l'accomplissement de ses perfides projets. Une vaste conspiration contre le pouvoir et les jours de l'empereur s'ourdit en silence. Mais Azeddin avait pour échanson un Grec de nais-

sance, très-attaché à la religion de ses pères. Ce Grec révéla tout et le complot avorta. Le sultan, sa mère et ses fils furent jetés dans les fers [1], Behadir-Ali fut décapité, et Oghouzlibeg, écuyer d'Azeddin, eut les yeux crevés. Berké-Khan, chef des Tatares du Kipdjak [1], qui, sur la prière de Rokneddin-Kilidjarslan, s'était chargé de délivrer son frère captif, passa le Danube sur la glace, s'avança jusqu'à Constantinople et emmena dans la Crimée [2] toute la colonie Dobruze [3], avec le prisonnier qui était parvenu à s'enfuir d'Aïnos. Un des fils d'Azeddin et mille hommes [4] de sa garde, qui étaient restés à Constantinople, embrassèrent la religion de l'empereur, et furent incorporés dans la troupe des Turcopols (Turcs convertis). Cette milice, renforcée par les nouveaux adeptes, présenta alors un corps de trois mille hommes qui fut dans la suite commandé par Khalil [5]. L'empereur s'en servait, comme des Alains, dans ses expéditions contre les Catalans, qui, après la mort de leur chef Roger, appelèrent à leur secours les Turcs de l'Asie-Mineure.

Seconde descente (1307).—Ces derniers, au nombre de quatre cents, quittèrent le territoire d'Aïdin [6] sous la conduite d'Ishak, que les Byzantins appellent Melek-Isaac, c'est-à-dire le roi Isaac, de même qu'ils

1 Loutfi, *Oghouznamé* ou *Histoire des Seldjoukides*, p. 113.

2 Loutfi, l. c.

3 *Id.* p. 34.

4 Niceph. Greg. l. VII, c. 4, § 6, p. 140; c. 8, p. 158, et c. 6, § 6, p. 152.

5 *Id. ibid.*

6 Pachymeres, l. VII, c. 11, p. 409, t. II.

nomment le frère d'Azeddin Melek-Constantin (le roi Constantin)[1], pour avoir séjourné à Constantinople et s'y être converti au christianisme. La troupe auxiliaire descendit audacieusement sur le sol européen dans le voisinage même de Byzance. Ainsi se trouva réalisé le songe d'un officier du palais qui, suivant la tradition, avait vu pendant son sommeil les rives de l'Asie-Mineure et la plaine de Scutari couvertes de Turcs et de chameaux qui, s'élevant dans les airs, avaient pris leur vol vers l'Europe[2]. Une bataille se donna dans les champs d'Ipsala (Cypsella) et d'Aïnadjik (Apros). D'un côté l'empereur avec sa garde, les troupes de la Macédoine et de la Thrace à l'aile droite, les Alains et les Turcopols à l'aile gauche; de l'autre les Catalans et les quatre cents Turcomans d'Aïdin divisés en deux corps opposés aux deux ailes de l'armée impériale. Les Turcopols et les Alains trahirent la cause de leur maître, en restant spectateurs impassibles du combat. L'empereur fut battu[3], et les troupes auxiliaires, causes de sa défaite, passèrent alors à l'ennemi. L'armée des rebelles, si faible avant la bataille, se trouva tout-à-coup forte de huit mille hommes, tant fantassins que cavaliers; elle se composait de cinq mille Catalans et Alains, et des Turcs d'Aïdin[4], qui, réunis aux transfuges turcopols, sous les ordres de Khalil[5], formaient

1 Pachymeres, c. 15, 22, 29.

2 *Id.* l. c.

3 Niceph. Greg. l. VII, c. 5, § 6 et 7, p. 140 et 141.

4 Pachymeres, l. VII, c. 22, p. 427, t. II.

5 Niceph. Greg. l. VII, c. 8, § 1, p. 156, t. I. Ce Khalil est le Tachanzares de Pachymeres, l. VII, c. 29, t. II, p. 440.

un corps de trois mille hommes. Après la bataille d'Ipsala, les Almogabares et les Turcs réunis parcoururent d'un bout à l'autre la péninsule de la Thrace, depuis les défilés de Tekirtagh (Ganos) jusqu'à Rodosto (Rhaedestus), sur les bords de la Propontide, et même jusqu'à Wiza (Bizya), non loin de la Mer-Noire [1]. Pour opposer une barrière à leurs dévastations, Andronicus fit élever un mur qui s'étendait de Christopolis [11] à la mer, et fermait ainsi les défilés qui conduisent de la Macédoine dans la Thrace. Les Turcomans ne tardèrent pas à se séparer de leurs nouveaux alliés les Catalans, et se divisèrent en deux corps; l'un de mille cavaliers et cinq cents fantassins passa avec son chef Isaac au service de Miloutin, roi de Servie, qui, tout en le tenant prêt à entrer en campagne au premier commandement, prit la précaution de le désarmer [2]; l'autre, fort de treize cents cavaliers et huit cents fantassins sous les ordres de Khalil, sollicita de l'empereur la liberté de se retirer en passant par Christopolis. Impatient de se défaire de ces hôtes turbulens et dangereux, Andronicus leur accorda leur demande; mais ses soldats, soit par un zèle inconsidéré, soit par ardeur du pillage, résolurent de surprendre les Turcs dans leur retraite. Ceux-ci, à qui la loyauté et le désintéressement des généraux grecs étaient à bon droit suspects, s'emparèrent d'une forteresse située sur le bord de la mer, et de là, attaquèrent le

[1] Niceph. Greg. l. VII, c. 6, § 1, p. 150, et Pachymeres, l. VII, c. 21, p. 423, t. II.

[2] Engel, *Geschichte von Servien* (*Histoire de la Servie*), p. 249.

camp des Grecs, où ils trouvèrent le trésor et les ornemens de l'empereur. Les richesses furent partagées; quant aux ornemens, ils furent l'objet des grossières railleries de la soldatesque et de Khalil lui-même [1] qui s'affubla du bonnet de l'empereur, enrichi de torsades de perles, en prononçant mille bouffonneries sur sa nouvelle dignité.

Nous avons dit, en résumant l'histoire des Seldjoukides, que l'empereur, pour rompre l'alliance des Catalans et des Turcopols, offrit à Melek-Isaac, chef de ces derniers, la main de la fille de Melek-Constantin, petite-fille d'Azeddin, en lui promettant le gouverment de Bigha (Pegæ). Les Almogabares, indignés de la perfidie des Turcopols, les forcèrent à leur livrer leurs chefs Melek-Isaac et Takhandjar (Khalil) [2]. Le premier fut décapité ainsi que son frère Constantin. Khalil parvint à s'échapper et se réfugia chez le gouverneur d'Apros, puis à Tzurulum (aujourd'hui Tschorli, anciennement Tirihalum) [3]. Le corps turc au service du kral de Servie, Milutin Urosch, s'étant révolté, au retour d'une expédition contre les Hongrois, fut en partie massacré, en partie réduit en esclavage [4]. Ce qui restait de Turcs dans la Chersonèse, serré de près par deux mille cavaliers serviens, fut contraint à repasser en Asie [5]. C'était là le prélude des humiliations

1 Niceph. Greg. l. VII, c. 8, p. 158.
2 Pachymeres, l. VII, c. 29, t. II, p. 440.
3 Pachymeres, l. c.
4 Engel.
5 Engel, p. 250.

que la Servie devait un jour faire subir aux Ottomans.

TROISIÈME DESCENTE (1321).—Les premiers Turcs qui passèrent en Europe étaient donc des Turcomans seldjoukides, et les seconds des Turcomans d'Aïdin. Peu de temps après l'invasion de ces derniers, des Turcs ottomans parurent sur les côtes de la Thrace et de la Macédoine [1] qu'ils dévastèrent d'un bout à l'autre pendant dix-huit mois, brûlant sur leur passage tout ce qui s'offrait à leur aveugle fureur et coupant toute communication entre les villes [2]. Leurs brigandages épuisèrent tellement le pays et les ressources financières de l'État, que l'empereur, réduit à la dernière extrémité, se vit forcé de vendre l'or et les pierreries de ses insignes, si bien qu'au couronnement de son successeur Cantacuzène, la couronne n'était ornée que de clinquant et de pierres fausses [3].

QUATRIÈME DESCENTE (1327).—Ce fut sous le règne d'Ourkhan que s'établirent les premières relations des Byzantins avec les Ottomans, relations tantôt amicales, tantôt hostiles, selon le caprice ou l'intérêt des deux souverains. L'empereur Andronicus sollicita les secours du sultan contre son petit-fils Andronicus-le-Jeune. Battues entre Tschorli et Siliwri (Selymbria), les troupes ottomanes se réfugièrent à Constantinople,

[1] Niceph. Greg. l. VIII, c. 11, § 5, p. 216, t. II, et Phranzes, l. I, c. 5, édit. de Alter, p. 7.

[2] Phranzes, l. c.

[3] Niceph. Greg. l. c., et l. XV, c. 11, § 4, p. 496, t. II. Sansavine porte leur nombre à huit mille, et confond ainsi la descente de l'an 1321 avec une autre.

d'où l'empereur les fit, sur leur demande, transporter en Asie [1]. Andronicus-le-Jeune, alors en guerre avec les Génois et les Ottomans, rechercha l'alliance des princes de Saroukhan (Lydie) et d'Aïdin (Ionie), tous deux voisins d'Ourkhan. Dans cette vue, il se rendit à Phocée, ville de l'Ionie aussi célèbre par l'esprit d'indépendance de ses fondateurs que par son commerce étendu. Les habitans de cette malheureuse ville, qui, les premiers [2], avaient osé s'aventurer sur mer dans des navires à longue quille, pour ne pas tomber sous le joug des rois de Perse, avaient quitté leurs foyers domestiques, et s'étaient réfugiés sur leurs vaisseaux [3], abandonnant leurs riches campagnes aux loups et aux sangliers [III]. Mais les loups qui, à l'époque qui nous occupe, profanèrent le sol classique de l'antique Phocée, ce furent les Turcs, dont le premier chef, Turc, avait été, suivant une tradition, allaité, comme Romulus et Rémus, par une louve [4]. Les princes turcomans de Saroukhan et d'Aïdin acceptèrent l'alliance que leur proposait Andronicus-le-Jeune. Le premier se transporta lui-même auprès de l'héritier des empereurs byzantins; le second envoya à Phocée une ambassade avec de riches présens [5]. Pourvue par eux de

1 Cantacuzène, l. I, c. 32, p. 94, t. I.

2 Hérodote, I, 163.

3 Hérodote, 165.

4 Dès le sixième siècle de l'ère chrétienne, la nation turcomane portait un loup sur ses drapeaux, et plantait à l'entrée de la tente de ses chefs un javelot surmonté d'un loup en or. (Gibbon, CXLII, 4, p. 225, édit. in-4.)

5 Cantacuzène, l. II, c. 13, p. 238, t. I.

vivres abondans, la flotte d'Andronicus fut en état de bloquer le fort de la nouvelle Phocée, alors en possession des Génois, et les îles de Khios et de Lesbos.

CINQUIÈME DESCENTE (1331). — A peine l'empereur était-il de retour à Demitoka (Didymotichon) [IV], qu'il apprit que soixante-dix vaisseaux appartenant au prince de Karasi avaient paru sur les côtes de la Chersonèse, et laissé des traces sanglantes de leur passage à Karaferia (Beroia) et à Orikheva (Trajanopolis) [1]. A cette nouvelle, il se hâta de rassembler ses troupes, mais la plus grande partie des Turcs s'étaient déjà retirés; quinze cents seulement qui parcouraient la Thrace tombèrent sous son glaive [2].

SIXIÈME DESCENTE (1332). — L'année suivante, au moment où l'empereur se disposait à quitter Byzance pour visiter les villes de la Thrace, il apprit qu'une nouvelle descente de cavalerie turque venait d'avoir lieu, et que la troupe aventurière s'était divisée en deux corps, dont l'un s'était dirigé vers le nord sur les villes de Polybotos, de Kissos et d'Akonites, l'autre vers le sud où il menaçait Rhaedestus (aujourd'hui Tekourtaghi, anciennement Byzanthe). Le premier corps fut atteint par les troupes impériales et complètement battu; le second échappa à la vengeance de l'empereur en regagnant ses vaisseaux [3].

Les ravages exercés par la flotte du prince de Karasi et les hordes d'Ourkhan avaient tellement ébranlé

[1] Cantacuzène, l. c.

[2] Cantacuzène, c. 21, p. 261. Niceph. Greg. dit cinq cents.

[3] Cantacuzène, l. II, c. 22, p. 266, t. I.

l'empire grec, qu'Andronicus sentit enfin la nécessité de se concilier au moins l'amitié d'un de ces dangereux ennemis, comme il avait déjà su gagner celle des princes d'Aïdin et de Saroukhan. Il venait de s'embarquer avec un corps d'infanterie et de cavalerie pour secourir Nicomédie, alors étroitement bloquée, lorsqu'avant d'atteindre les côtes asiatiques, il reçut en pleine mer un message d'Ourkhan qui lui offrait la paix ou la guerre. L'empereur répondit que bien que préparé à la guerre, il ne refuserait pas de faire la paix. Les ambassadeurs des deux souverains en arrêtèrent les conditions (1333). Ourkhan s'engagea à se conduire à l'avenir en ami fidèle et dévoué de l'empereur, et promit de respecter les villes qui lui restaient en Asie. Les deux princes échangèrent des présens en signe d'amitié et d'alliance. Ceux d'Ourkhan consistaient en chevaux, chiens de chasse, tapis et fourrures de panthères; ceux de l'empereur en coupes d'argent et en étoffes de laine et de soie; il y joignit un de ses vêtemens, « ce qui, dit Cantacuzène, est considéré par les satrapes des barbares comme la plus haute marque de considération et de bienveillance et le plus insigne honneur [1]. » Ainsi l'usage des présens existait déjà dans toute sa rigueur à l'époque du premier traité des Byzantins avec les Ottomans, et ce qui est surtout digne de remarque, c'est de voir dans cette circonstance figurer la coupe d'argent et le vêtement d'honneur, objets qui, depuis les temps les plus reculés jus-

[1] Cantacuzène, l. II, c. 24, p. 273, t. II.

qu'à nos jours, ont été considérés en Orient comme les accessoires obligés de tous présens diplomatiques. Déjà les Hellènes avaient reçu en présent, des rois de Perse, des kaftans; pendant la dernière croisade, le Vieux de la Montagne envoya au roi saint Louis, comme gage d'une constante amitié, sa chemise, ce qui voulait dire qu'il lui était attaché comme la chemise l'est au corps [1], et dans les temps modernes encore, tous les présens offerts par les empereurs d'Allemagne à la Porte ottomane ont consisté principalement en coupes d'argent [2].

Septième descente. — Andronicus de retour en Macédoine venait d'établir son camp entre Thessalonique et le lac Beschik (Bolbe) [3], où il avait rassemblé toute son armée pour se mettre en campagne contre les Serviens, lorsqu'on lui annonça que soixante navires turcs avaient de nouveau paru à l'extrémité de la presqu'île du mont Athos, et que des hordes nombreuses ravageaient le pays situé entre cette montagne et Pallene (autrefois Potidæa, plus tard Cassandra) [4]. L'empereur, suivi du Grand-Domestique, marcha en toute hâte contre les Turcs, et les attaqua brusquement.

1 Joinville, p. 85 et 86.

2 Voyez *Gesaudschafts-Beschreibungen* (*Descriptions des ambassades*), par Gerlach, p. 107; Schweiger, p. 61, et OEttingen, p. 109.

3 Suivant Cantacuzène, l. II, c. 25, p. 278, t. I, entre Salonique et le château-fort de Rhetine.

4 On trouve des traces de Potidæa dans les ruines de la nouvelle Cassandra, près de la ville détruite des Saryliens. La glose en marge de Cantacuzène dit que Pallene s'appelait aussi Cassandra. Mannert, VII, p. 455, parait n'avoir pas lu ce passage de Cantacuzène, p. 278.

Malgré les efforts que l'armée impériale eut à faire contre un ennemi intrépide, qui ne combattait qu'à pied et sur un terrain parsemé de broussailles, les Turcs furent tous tués ou faits prisonniers. Quelques fugitifs seulement se cachèrent dans les forêts voisines, et regagnèrent, le jour suivant, leurs vaisseaux, qu'ils brûlèrent, à l'exception de deux [1], sur lesquels ils s'embarquèrent, après les avoir chargés du butin qu'on avait déjà entassé sur les autres. Cantacuzène ne nous fait pas connaître le nom du prince qui avait équipé cette flotte ; il cite cependant celui du chef de l'expédition qui suivit celle-ci. Ce chef était Oumourbeg, fils du prince de Smyrne, d'Éphèse et des autres villes ioniennes.

Huitième descente (1335). — Oumourbeg débarqua avec une flotte de soixante-quinze vaisseaux, d'abord à Samotraki, ensuite à Poros sur la côte de Thrace, lieu où les Koumoutzenes [2] avaient opéré leur descente, et qui porte encore aujourd'hui le nom de Koumouldjina [3]. Les Turcs et les Grecs se rencontrèrent non loin de ce bourg, dans la plaine de Panagia. L'aspect de l'armée impériale bien supérieure en nombre à celle des Turcs intimida ces derniers et les empêcha de commencer l'attaque. Après des injures et des provocations réciproques qui durèrent tout un jour, les Turcs, au coucher du soleil, reprirent, sans obstacles de la part des Grecs, le chemin de leurs vaisseaux [4].

1 Cantacuzène, l. c. p. 279.

2 Κουμουτζηνων ; Cantacuzène, p. 287.

3 La *Roumilie* de Hadji-Khalfa, p. 69.

4 Cantacuzène, l. II, c. 28, p. 288, t. II.

Pendant toute l'année qui vit mourir l'empereur Andronicus l'ancien, les frontières orientales et occidentales de l'empire ne furent inquiétées par aucun ennemi extérieur. L'année suivante (1336), son successeur entama de nouvelles négociations avec les princes d'Ionie et de Lydie, pour obtenir d'eux des secours en vaisseaux et en vivres, contre les Génois qu'il assiégeait dans Mitylène (Medilu) et Phocée [1]. Le prince de Lydie promit des troupes et une flotte, à condition que l'empereur s'engagerait à délivrer Souleïman et vingt-quatre fils de Turcs de distinction que les Génois retenaient prisonniers à Phocée. Quant au prince d'Ionie, ses fils Khizr, Oumour et Souleïman [2], se rendirent au camp de l'empereur pour lui promettre des secours, et l'assurer de la bienveillance de leur père. Bientôt après, en effet, le prince de Saroukhan parut en personne auprès de l'empereur avec vingt-quatre vaisseaux, et celui d'Aïdin en envoya trente sous la conduite de son fils Oumour. Cantacuzène qui, lors de la seconde descente de Koumouldjina, avait combattu Oumour-beg, et qui, dans le camp de Phocée, l'avait traité avec distinction, l'invita à une entrevue qui eut lieu à Clazomène, ville située non loin du bourg actuel de Wourla [3]. Après quatre jours de négociations, il obtint la promesse formelle d'un secours efficace contre les Génois. Oumour s'engagea également à ne rien en-

[1] Cantacuzène, l. c., c. 29, p. 292.

[2] Cantacuzène, l. c., p. 293.

[3] Cantacuzène, l. c., c. 30, p. 294, t. I. Mannert, III, 3, p. 33. Clazomène est la patrie d'Anaxagore.



treprendre contre les amis des Byzantins, les habitans de Philadelphie (Alaschehr). C'est à cette entrevue que s'établit entre Cantacuzène et Oumourbeg cette amitié presque romanesque, qui dura dix ans, toujours aussi sincère et aussi fervente, et ne finit qu'à la mort du prince turcoman. Lorsque la flotte des Latins se fut dispersée, celle de Saroukhan fut renvoyée [1] avec de riches présens. L'alliance de l'empereur grec avec les princes de Lydie et d'Ionie eut pour résultat de décider Ourkhan, ennemi de ces deux souverains, à embrasser la cause des Génois [2] alors en guerre ouverte avec les Byzantins, tant à Galata qu'à Phocée.

Neuvième descente (1337).—La paix régnait entre Ourkhan et l'empereur grec, paix qui avait été cimentée par une expédition entreprise par le sultan contre Karasi [3], lorsque l'empereur fut tout-à-coup averti qu'Ourkhan devait paraître la nuit même ou la nuit suivante devant Constantinople avec une flotte de trente-six voiles, dans le but, non-seulement de piller et de faire un riche butin [4], mais encore et surtout de s'emparer d'Athyros et d'Epibatos [5], bourgs situés aux portes

[1] Cantacuzène. Le nom d'Oumourbeg que Cantacuzène, p. 288, écrit Αμουρπεκις, a été transformé par les Italiens en *Morbassan*, nom que l'on rencontre fréquemment dans l'histoire de Venise.

[2] Niceph. Greg. l. IV, c. 11, p. 332.

[3] L'occupation de Karasi avait eu lieu l'année qui précéda cette expédition par mer.

[4] Cantacuzène, l. II, c. 34, p. 307, t. I.

[5] Niceph. Greg. l. IV, c. 11, p. 332. Voyez *Topographie de Constantinople et du Bosphore*, II, p. 4.

de la capitale. Aussitôt il dirige Cantacuzène avec vingt nobles grecs et quarante soldats sur Ennacosia, lieu supposé de la descente; en même temps il charge de troupes deux galères [1], les seuls navires de toute la flotte susceptibles d'être armés et de tenir la mer, et s'y embarque lui-même. La lueur de l'incendie, les cris de désespoir des enfans et des femmes lui annoncent le débarquement [2] des barbares près de Bouyoukdjekmedjé (Atyra). A la pointe du jour, l'empereur, arrivé pendant la nuit en même temps que Cantacuzène, met pied à terre, s'élance sur le cheval du Grand-Domestique, et tombe comme la foudre sur l'ennemi. Près de mille Turcs périrent dans ce combat qui dura jusqu'à midi; trois cents furent faits prisonniers, et, s'il faut en croire Nicéphore Gregoras, pas un seul Grec ne succomba. Les débris de l'armée d'invasion se rembarquèrent sur trois vaisseaux seulement, abandonnant les trente-trois autres [3] aux vainqueurs [4], et s'enfuirent en doublant leurs voiles. Les galères impériales ayant essayé de les poursuivre en forçant aussi des voiles, eurent leurs drisses rompues et leurs vergues emportées. Descendues à terre, les troupes victorieuses s'occupèrent pendant la nuit à dépouiller les cadavres des barbares [5]. La nuit suivante, au moment

[1] Cantacuzène, p. 308.

[2] Niceph. Greg. III, p. 332.

[3] Cantacuzène, l. c.

[4] Niceph. Greg. affirme que quatorze vaisseaux seulement restèrent au pouvoir de l'empereur, et que dix avaient pris la fuite.

[5] Cantacuzène, l. c., p. 309.

où elles se disposaient à regagner Constantinople, un nouvel ennemi parut sur la côte ; c'étaient neuf autres vaisseaux turcs qui venaient secourir l'armée vaincue. Ce corps de réserve fut battu comme le premier ; mais peu s'en fallut que les deux galères impériales ne fussent prises. L'une d'elles avait déjà été abordée, lorsqu'un dernier effort des Grecs la dégagea et décida de la victoire. Ce qui resta de Turcs s'enfuit sur un seul vaisseau [1].

DIXIÈME DESCENTE (1340). — Malgré ces incursions dévastatrices que les Turcs poussaient jusqu'aux portes de Constantinople, et qui, comme on le voit, se renouvelaient fréquemment, l'empereur fut assez imprudent pour prendre à son service un corps de deux mille Turcomans que lui avait offert le prince d'Aïdin [2]. Cette mesure, que l'empereur avait crue d'une sage politique, ne fit qu'attirer de nouvelles hordes, dont les brigandages portèrent le dernier coup à l'édifice chancelant de l'empire grec. En 1340, huit mille barbares passèrent encore l'Hellespont, et retournèrent en Asie chargés de butin, après avoir ravagé la Thrace et la Mysie [3].

ONZIÈME DESCENTE (1341). — De nouvelles négociations étaient devenues nécessaires. La paix fut renouvelée avec Ourkhan [4], et avec d'autant plus d'empressement de la part de l'empereur, que le prince de

[1] Cantacuzène, l. c.

[2] Niceph. Greg. l. XI, c. 6, p. 335, t. II.

[3] Niceph. Greg. l. c., c. 7, p. 338.

[4] Cantacuzène, l. III, c. 9, p. 379, t. II.

Saroukhan avait, au mépris de ses engagemens, dirigé sur les côtes de l'empire une flotte nombreuse, dont les pirateries jetaient au loin la désolation et l'épouvante. Cantacuzène battit deux fois les Turcs débarqués dans la Chersonèse, et n'accorda la paix à Yakhschi, commandant de la flotte ennemie [1], qu'après avoir obtenu de lui la promesse formelle qu'il s'abstiendrait à l'avenir de toute hostilité.

Douzième descente (1342). — Cantacuzène, dans l'année qui suivit sa victoire sur Yakhschi, était parvenu, par ses intrigues, à se saisir du pouvoir suprême, et trônait à côté de Jean Paléologue; mais sans force pour se maintenir au rang qu'il avait usurpé, sans ressources pour lutter contre ses ennemis, il eut recours à la guerre civile et aux barbares d'Asie. Le prince d'Aïdin, Oumourbeg, avec lequel il s'était lié d'une étroite amitié au camp de Phocée, vint à son secours avec une flotte de trois cent quatre-vingts barques, montées par vingt-huit mille hommes, qui débarquèrent à l'embouchure de la Marizza (Hebrus) [2]. Cantacuzène, sans cesse harcelé par le grand-amiral Apocaucos, son rival, s'était réfugié chez son autre allié le roi de Servie, en laissant à Didymotichon sa nouvelle épouse, l'impératrice Irène. Celle-ci envoya au-devant du prince d'Aïdin tous les seigneurs de sa cour avec cent chevaux, les seuls qui lui restassent. Malgré l'insuffisance du cortége, Oumourbeg ne se

[1] Cantacuzène, l. c., p. 381.

[2] *Id.*, l. c., c. 56, p. 540, t. II.

montra pas moins reconnaissant de cette attention; il se rendit auprès d'Irène à la tête de deux mille fantassins d'élite, et distribua le butin conquis par ses soldats aux habitans de la malheureuse ville de Didymotichon que la guerre civile et de fréquentes dévastations avaient réduite à la dernière extrémité. Il y laissa pour la protéger une garnison de neuf mille hommes et de cinq cents guerriers d'élite, et se mit en marche pour se joindre à Cantacuzène avec quinze cents braves et le reste de ses troupes irrégulières, en tout près de vingt mille hommes [1]. Arrivé à Pheræ, les habitans de cette ville l'arrêtèrent en lui présentant de fausses lettres de Cantacuzène [2]. En conséquence, il retourna à Bera où sa flotte était encore à l'ancre à l'embouchure de la Marizza. Une circonstance imprévue le força à abandonner son allié; un froid excessif avait tué dans une seule nuit trois cents matelots et presque tous les prisonniers. Oumourbeg, dans une lettre qu'il écrivit à Irène, s'excusa de ce brusque départ, nécessité par la rigueur de la saison [3], en lui promettant de revenir l'année suivante.

Treizième descente (1343). — En effet, à l'approche du printemps, le prince d'Aïdin se dirigea vers les rivages de la Thrace avec trois cents voiles; mais une tempête ayant dispersé la flotte asiatique près de l'île d'Eubée, deux cents vaisseaux seulement purent attein-

1 Cantacuzène, l. c., p. 541.
2 *Id.* l. c., p. 542.
3 *Id.* l. c., p. 543.

dre le port de Clopa [1], près de Thessalonique. Ce fut sous les murs de cette ville que le corps d'armée de Cantacuzène fit sa jonction avec celui d'Oumourbeg. Dans le conseil que tinrent les deux princes pour se concerter sur le système d'attaque le plus convenable, Cantacuzène, par respect pour la mémoire du martyr Démétrius [2], insista pour qu'on prît la place par famine et non d'assaut. Au bout d'un mois, Oumour renvoya sa flotte, et de toute son armée, il ne garda que six mille hommes, à la tête desquels les deux princes alliés arrivèrent, sept jours après la levée du blocus, devant le mur qui ferme le défilé de Christopolis [3]. Après une tentative infructueuse contre Perithoreum, ils se rendirent à Demitoka, où Oumourbeg trouva une brillante réception et rendit hommage, en vrai chevalier, aux vertus et à la beauté de l'impératrice Irène [4].

Cependant l'impératrice-mère, Anne de Savoie, et son grand-amiral Apocaucos, avaient entamé des négociations avec le roi de Bulgarie et Oumourbeg lui-même, pour obtenir des secours du premier et décider le second à retourner en Asie [5]. Cantacuzène qui ignorait complètement ces négociations, que le galant prince d'Aïdin conduisait avec une habileté rare, crut ou fei-

1 Cantacuzène, III, c. 63, p. 567, t. II.

2 Niceph. Greg. l. XIII. c. 10, § 8, p. 422, t. II.

3 *Id.* l. c., § 10, p. 422.

4 *Id.* l. XIV, c. 1, § 1, p. 482, t. II, et Cantacuzène, l. III, c. 68, p. 575.

5 Cantacuzène, l. III, c. 70, p. 591, et Niceph. Greg. l. XIV, c. 1 § 5, p. 433, t. II.

gnit d'être persuadé que les dix mille pièces d'or que son allié avait acceptées de la cour de Byzance ne serviraient qu'à lui fournir de nouveaux moyens de continuer la guerre[1] entreprise par lui avec tant de générosité. Oumourbeg partit en promettant de revenir l'année suivante avec une armée plus nombreuse, et il est juste de dire qu'il quitta son ami plutôt à cause du danger qui menaçait ses propres États que par suite des tentatives corruptrices et du magnifique présent de l'impératrice-mère, car une flotte latine composée des galères du pape, de Venise et du roi de Chypre, menaçait alors Smyrne, capitale de sa principauté[2]. Quelque temps après, le fort de cette ville tomba au pouvoir des chrétiens, ligués pour la première fois contre les Turcs[3]. L'arsenal fut incendié ainsi que la flotte d'Oumourbeg, et les galères qui croisaient dans la rade ayant empêché de construire de nouveaux navires, l'allié de Cantacuzène se trouva dans l'impossibilité de revenir par l'Archipel sur les côtes de l'empire grec à l'époque qu'il avait fixée pour son retour.

Quatorzième descente (1345). — Cependant il obtint du prince de Saroukhan la liberté de traverser ses États jusqu'à l'Hellespont, moyennant la cession d'un territoire en litige et la promesse de pro-

[1] Niceph. Greg. c. 5, § 1, p. 443.

[2] Cantacuzène, l. III, c. 68, p. 584, t. II. Voyez aussi Laugier, *Histoire de Venise*, t. III, p. 304; Vertot, *Histoire des Chevaliers hospitaliers*; et Bernino, *Memorie histor.* p. 3.

[3] Cantacuzène, l. c.

téger son fils, Souleïman, qui, long-temps auparavant, avait fait une visite à Cantacuzène, à Aigios-Potamos, et en avait reçu des présens en chevaux et en armes [1]. Oumourbeg, accompagné de Souleïman, longea avec vingt mille cavaliers la côte asiatique jusqu'à l'Hellespont; là, il ne lui fut pas difficile de passer en Europe, et Didymotichon vit pour la troisième fois les hordes turques appelées par l'usurpateur fouler le sol de l'empire grec. A peine arrivé, le prince d'Aïdin marcha au secours de Cantacuzène contre le Bulgare Momitzilas, qui, maître de Xanthia et de la contrée de Mérope, jusqu'à la frontière de la Morée, était alors l'ennemi le plus dangereux et le plus redoutable de l'empire [2]. Battu devant Perithoreum et chassé de Xanthia, Momitzilas se hâta de repasser avec ses trésors en Bulgarie [3]. Les succès des princes coalisés les enhardirent au point qu'ils tinrent conseil pour savoir s'il fallait d'abord secourir Pheræ, assiégée par le kral de Servie, ou marcher plutôt sur Constantinople. Malgré les observations de Cantacuzène, ce fut ce dernier projet qui prévalut. L'armée d'invasion était déjà à Apamea [4], c'est-à-dire aux portes de la capitale, lorsque Souleïman mourut de la fièvre, dans un palais situé entre Koutschouktschekmedjé et Balikli [5]. Pour éloigner du père du jeune prince tout soupçon

1 Cantacuzène, l. c., c. 76, p. 617.
2 *Id.*, l. c., p. 650.
3 *Id.*, p. 652.
4 *Constantinople et le Bosphore*, II, p. 8.
5 Cantacuzène, c. 89, 661.

d'empoisonnement, Oumourbeg, au mépris de la promesse qu'il avait faite à son allié de ne se séparer de lui qu'après avoir terminé la guerre contre la Servie[1], n'en prit pas moins la résolution de retourner en Asie. Sur ces entrefaites, la mère de Jean Paléologue, à l'exemple de Cantacuzène, essaya de conclure une alliance offensive et défensive avec les Turcomans. Dans cette vue, elle s'adressa au prince de Saroukhan qui lui promit des secours; mais l'amitié qui unissait Cantacuzène et Oumourbeg parvint à faire avorter ces intrigues. Il était alors d'usage parmi les princes de l'Asie-Mineure, que toutes les fois que l'un d'eux entrait en campagne, il s'adjoignit un corps d'étrangers qui partageait les dangers et le butin de l'armée[2]. Profitant de cette liberté, Oumourbeg incorpora dans les troupes du prince de Saroukhan deux mille de ses soldats, avec la mission secrète de chercher à détacher leurs compagnons d'armes de l'impératrice et de les disposer favorablement pour Cantacuzène, mission qui fut couronnée d'un plein succès[3].

A cette époque, Cantacuzène espéra trouver un allié plus puissant dans Ourkhan qui venait de lui demander sa fille en mariage[4]. Cantacuzène combla de présens les ambassadeurs du prince ottoman, et les congédia néanmoins sans leur donner une réponse positive. Oumourbeg, qu'il consulta à ce sujet, l'engagea à con-

[1] Cantacuzène, p. 662.
[2] *Id.* l. III, c. 96, p. 665, t. II.
[3] *Id.* l. c., p. 687.
[4] *Id.* c. 59, p. 681.

clure l'alliance que lui proposait Ourkhan, car, disait-il, lors même que ce prince ne serait pas un ami fidèle, sa protection serait toujours précieuse [v]. Ce conseil était d'autant plus prudent et opportun que, pendant que Cantacuzène délibérait sur le parti qu'il avait à prendre, l'impératrice Anne sollicitait le secours d'Ourkhan[1], et sans doute aussi une alliance par mariage. Cantacuzène, craignant de perdre pour jamais ce puissant allié, s'empressa d'accéder à la proposition d'Ourkhan. Le souverain ottoman lui envoya trente vaisseaux pour lui ramener sa fiancée et une nombreuse cavalerie suivie des plus hauts dignitaires de l'État pour lui servir d'escorte. Cantacuzène, accompagné de sa famille, des grands de l'empire et de son armée, se rendit dans la plaine de Siliwri (Selymbria). C'était là que, suivant un ancien usage, la princesse devait, avant son départ, paraître une dernière fois aux regards du peuple, sur une magnifique estrade recouverte de tapis aux mille couleurs; cérémonie qui n'avait lieu que lorsqu'une princesse épousait un prince étranger. A côté de l'estrade, s'élevait la tente destinée à l'impératrice et à ses trois filles. Le soir désigné pour le départ de la fiancée, les femmes ne quittèrent point leur tente. L'empereur parut à cheval à la tête des hauts dignitaires de l'État; le peuple entourait l'estrade, attendant avec impatience le moment où la princesse paraîtrait à ses yeux. A un signal donné, les rideaux de soie brodés d'or tombèrent et laissèrent voir la

[1] Cantacuzène, l. c.



fiancée entourée d'eunuques agenouillés et armés de flambeaux. Aussitôt les fifres et les trompettes firent retentir la plaine de joyeuses fanfares, et des chœurs harmonieux chantèrent les louanges de la jeune épouse. La cérémonie fut suivie de somptueux festins qui durèrent plusieurs jours et auxquels assistaient sans distinction les hauts fonctionnaires et les soldats des deux nations [1]. La princesse fut conduite avec des chants d'allégresse au lit du barbare sexagénaire, auquel on se rappelle qu'Osman avait autrefois donné pour première épouse (1299) la belle Niloufer, qu'il lui reprit pour la faire entrer dans son propre harem. Un demi-siècle s'était écoulé entre les fiançailles d'Ourkhan avec la fille du seigneur de Biledjik et son mariage avec la princesse impériale [2], mariage qui marque l'époque où commença l'asservissement des empereurs de Byzance.

Quinzième descente (1348). — L'année suivante, Ourkhan vint avec toute sa famille et sa cour visiter son beau-père à Scutari, faubourg de Byzance, qui s'étend sur la rive asiatique. Les plaisirs de la chasse et de la table occupèrent presque exclusivement, pendant plusieurs jours, les deux souverains et leur escorte. L'empereur et son gendre étaient assis à une table particulière ; auprès d'eux étaient placés les quatre fils d'Ourkhan et ses femmes, et autour, sur de riches

[1] Cantacuzène, l. III, c. 59, p. 684, t. II.

[2] Ourkhan, né en 687 (1288), fut fiancé pour la première fois avec la fille du seigneur de Biledjik en 699 (1299), et pour la seconde fois avec la fille de Cantacuzène en 1346.

tapis, les Grecs et les Turcs. L'empereur partit pour Byzance avec sa fille Théodora, accompagné de ses quatre beaux-fils, tandis qu'Ourkhan ne s'éloigna ni du camp ni de la flotte, comme s'il avait voulu les protéger par sa présence. Après trois jours passés au sein de sa famille, la princesse retourna en Bithynie avec de magnifiques présens [1]. Ce lien d'amitié et de parenté qui devait donner à Cantacuzène un protecteur, sinon un fidèle ami, ne fut pas assez puissant pour faire oublier aux Ottomans leurs anciennes habitudes de pillage. Peu de temps après que le sultan eut quitté le Bosphore, une troupe d'Ottomans passa l'Hellespont et ravagea les villes de la Thrace. Les dévastations des hordes turques avaient réduit les provinces maritimes à un tel état de dénûment et de misère, que la nouvelle armée d'invasion jugea à propos de se diviser en deux corps; douze cents cavaliers se dirigèrent vers l'est et parcoururent la contrée qui s'étend autour de Bizya, et quinze cents fantassins pénétrèrent, en laissant à droite le Rhodope et les villes voisines de Dydimotichon, dans la presqu'île de Chalcidice, entre les golfes d'Orfanto et de Salonique. Le gouverneur de Chalcidice, Mathias, fils de Cantacuzène, défit complètement le second détachement, dans un combat sanglant, dans lequel les archers turcs combattirent en fuyant, à la manière des Parthes. Il n'en resta pas un seul pour porter en Asie la nouvelle de cet événement [2]. Cantacuzène revenait alors de Média

[1] Cantacuzène, l. IV, c. 4, 717, t. III.

[2] Niceph. Greg. l. XVI, c. 7, p. 526-528.

(l'ancienne Salmydessus) où il avait fait rentrer dans l'obéissance un chef révolté, et se dirigeait sur Andrinople, lorsqu'il reçut la nouvelle de cette invasion et de l'approche de la seconde troupe de Turcs forte de quatre cents hommes. Il la trouva campée au pied du mont Lippicos. Le terrain, entrecoupé de fossés et semé de monticules, ainsi que la supériorité numérique de l'ennemi, ne lui ayant pas permis de l'attaquer ouvertement, l'empereur le suivit pendant la nuit, et n'engagea le combat que le jour suivant, près de Mesena. Kara-Mohammed, un des chefs ottomans, périt dans la mêlée; l'autre, Kara-Osman [1], se retira sur une colline où il se défendit vaillamment, et ce ne fut qu'après plusieurs sommations de se rendre, qu'il descendit avec la poignée de Turcs qui lui restaient, et vint baiser les pieds de l'empereur. Pendant que celui-ci leur reprochait leur conduite vis-à-vis d'un allié et d'un ami, et se plaignait de la perfidie de son gendre, quelques jeunes seigneurs grecs, n'écoutant que leur ressentiment et transportés d'une aveugle fureur, se précipitèrent sur les Turcs et en massacrèrent plusieurs. Les vaincus auraient pu facilement se venger sur la personne de Cantacuzène, car ils l'entouraient armés de leurs sabres; mais comme il leur criait en turc de se sauver sur la colline, ils le respectèrent, persuadés qu'il n'était pas coupable de cette violation de la foi jurée. Kara-Osman périt avec neuf des siens dans cette brusque attaque; trois cents avaient succombé

[1] Cantacuzène, l. IV, c. 10, p. 739, t. III. Καρα Μαχουμετ et Μαρατουμανος, au lieu de Καραστμανος.

dans la première action. L'empereur combla les vaincus de présens et leur accorda une libre retraite, croyant, comme il le disait lui-même, qu'il eût été indigne de lui de ne pas sauver ceux qui s'étaient confiés à sa parole et lui avaient laissé la vie au péril de la leur.

SEIZIÈME DESCENTE (1349). Après la mort d'Oumourbeg, qui, dans un combat engagé pour arracher aux Latins sa capitale Smyrne, était tombé percé d'une flèche [1], Ourkhan devint, non pas l'ami, mais le protecteur naturel de son beau-père. Ce n'est point ici le lieu de rechercher si l'offre faite à Cantacuzène par l'eunuque Merdjan, d'empoisonner son rival, l'empereur Jean Paléologue, était une inspiration d'Ourkhan ou de l'eunuque lui-même [2]. Il est plus probable que ce fut une ruse inventée par Cantacuzène pour pouvoir surveiller de plus près son pupille, sous prétexte de le garantir de tout danger, ou pour donner le change à l'histoire qui, trompée par ce semblant de générosité, éterniserait ses vertus et sa grandeur d'ame. Quoi qu'il en soit, Ourkhan envoya Souleïman avec un corps de troupes au secours de son beau-père [3] que harcelaient les Serviens. Il ne tarda pas à rappeler Souleïman, mais en lui enjoignant de laisser ses soldats à la disposition de l'empereur [4]. Ceux-ci, après la prise de Beroia, se voyant trompés dans l'espoir qu'ils

1 Niceph. Greg. l. XVI, c. 7, § 5, p. 529, t. II.
2 *Id.* l. XVI, c. 6, p. 525, t. II.
3 *Id.* l. IV, c. 16, p. 766, t. III.
4 *Id.* l. c., c. 17, p. 767.

avaient conçu de faire un riche butin, se dédommagèrent en dévastant les pays soumis au kral de Servie [1].

DIX-SEPTIÈME DESCENTE (1353). Les relations d'amitié qui, depuis quelque temps, existaient entre l'empereur et Ourkhan, n'empêchèrent pas ce dernier de fournir des secours aux Génois, qui, battus dans le Bosphore par une flotte vénitienne, avaient réclamé son appui. Ourkhan nourrissait depuis long-temps une haine profonde contre les Vénitiens, alliés de Cantacuzène, non-seulement parce que leurs flottes avaient à plusieurs reprises débarqué près de son territoire, mais encore parce qu'ils avaient dédaigné son alliance et faisaient fort peu de cas de sa puissance. L'or des Génois acheva de lever les scrupules du sultan. Un corps d'armée considérable de Turcs passa le détroit près de Scutari [2], et se joignit aux Génois dans le faubourg de Galata, dépendant de la résidence même de l'empereur. C'est de cette époque que date l'inimitié d'Ourkhan et de Cantacuzène qui, jusqu'alors, ne s'était maintenu sur le trône que grâce aux secours que les Ottomans lui avaient prêtés contre son second gendre Jean Paléologue. Ce dernier ayant imploré l'assistance d'Ourkhan, les deux gendres se mirent en état d'hostilité déclarée contre leur beau-père. L'astucieux sultan qui avait été à même d'apprécier la faiblesse de l'empire byzantin, et qui d'ailleurs voyait que l'empereur était forcé de se soumettre aux volontés

1 Niceph. Greg. l. c., c. 18, p. 774.

2 *Id.* l. c., c. 31, p. 833.

des Génois, au sein même de sa capitale, avait calculé qu'il serait de son intérêt de soutenir, du moins pendant quelque temps, Jean Paléologue avec une faible troupe, et de l'abandonner ensuite pour secourir Cantacuzène avec des forces imposantes.

Dix-huitième descente (758-1356). — La politique d'Ourkhan et de son fils Souleïman sut mettre à profit la guerre civile qui désolait l'empire grec. Un coup de main, aussi rapidement conçu qu'exécuté par Souleïman, permit bientôt à la race ottomane de s'établir définitivement et d'une manière stable sur la rive européenne de l'Hellespont. Cette dix-huitième descente des Turcs (la seizième des Ottomans), est la première dont les chroniqueurs nationaux fassent mention, comme si les précédentes, n'ayant amené aucune conquête importante et durable, leur avaient paru peu dignes d'être rapportées. Cantacuzène est le seul qui en parle dans deux endroits de son ouvrage, et encore le fait-il avec une légèreté et un laconisme évidemment affectés [1]. Comme tous les historiens ottomans se sont plu à raconter dans tous ses détails cette irruption des Turcs en Europe, nous croyons devoir nous étendre sur cet événement important, et de même que nous avons cité le songe romanesque d'Osman, nous n'hésiterons pas à accompagner le récit de l'expédition de Souleïman de la tradition qui s'y rattache. Les traditions sont la partie poétique de l'histoire des peuples. Elles aident à apprécier l'esprit et le caractère

[1] Niceph. Greg. l. c., c. 33, p. 841, et c. 38, p. 866.

d'une nation, et sont d'autant moins à dédaigner, qu'elles jettent quelquefois une vive lumière sur des faits que la science seule ne saurait éclaircir. Cependant à l'avenir nous serons sobres de pareilles digressions, car à mesure que nous avançons dans cette histoire, la réalité sévère des faits dominera la poésie des traditions.

Sur la rive méridionale de la mer de Marmara, à l'entrée de l'Hellespont, on aperçoit la presqu'île de Kapoutaghi (l'ancienne presqu'île de Cyzique, colonie des Milésiens). Au point de jonction de l'île avec la terre ferme, là où l'on voit aujourd'hui les ruines d'Aïdindjik, s'élevait autrefois Cyzique, ville célèbre dans l'histoire de la Perse et de Rome, de l'ancienne Grèce et de l'empire byzantin. Ce port, un des plus commerçans des côtes asiatiques, possédait comme Rhodes, Marseille et Carthage, deux arsenaux militaires et un immense magasin à blé; chacun d'eux était placé sous la direction spéciale d'un architecte. Les annales de cette ville, riche de magnifiques édifices et jadis si puissante sur mer, ont été signalées par le passage des Argonautes et des Goths, par le siége qu'en fit Mithridate et les secours qu'elle reçut des Romains sous la conduite de Lucullus [1]. Déclarée libre par ces derniers en récompense de sa fidélité, elle fut bientôt dépouillée de tous ses priviléges, pour avoir négligé le service du temple d'Auguste [2]. Sous

1 Strabon, l. XII, 7, 11.
2 Tacite, Annal. IV, 36.

les Byzantins, elle redevint la capitale de la province de l'Hellespont et le siége métropolitain [1] de la Mysie et de tout le territoire de Troie [2]. Aux portes de Cyzique, sur le mont Dyndimos, s'élevait le temple de la Grande-Mère, la déesse Idaïque [3], dont le culte avait été fondé par les Argonautes et qu'on vénérait à Cyzique comme à Pessinunte sous la forme d'une aérolithe, pierre sacrée qui, sous le règne du roi Attalus, fut portée à Rome, et introduite dans la ville par toutes les matrones, précédées de Scipion-le-Jeune [4]. Les habitans de la presqu'île adoraient aussi Cybèle, Proserpine et Jupiter qui, d'après une tradition fabuleuse, avait donné en dot à l'épouse de Pluton la ville de Cyzique. L'empereur Adrien embellit cette ville du plus grand et du plus beau des temples du paganisme. Les colonnes de cet édifice, toutes d'une seule pièce, avaient quatre aunes de circonférence et cinquante de hauteur [vi].

Le fils d'Ourkhan, gouverneur de l'ancienne Mysie, province récemment conquise, fut saisi d'admiration à l'aspect des majestueuses ruines de Cyzique. Ces colonnes brisées, ces marbres épars sur le gazon, lui rappelaient les débris du palais de la reine de Saba Balkis [vii], élevé par les ordres de Salomon, et les restes d'Istakhr (Persepolis) et de Tadmor (Palmyra). Un soir qu'assis au bord de la mer, il

[1] Hieracles, p. 661. Malala. I, p. 364.
[2] Niceph. Greg. l. VII, c. 9, § 2, p. 159, t. II.
[3] Strabon, l. c.
[4] Livius, XXIX, c. 11 et 12.

voyait, à la clarté de la lune (Aïndindjik — *la lune croissante*) les portiques et les péristyles se refléter dans les flots, et les nuages courir sur la surface de la mer, il crut voir ces palais et ces temples en ruines sortir de l'abîme, et une flotte naviguer sous les eaux. Autour de lui s'élevaient des voix mystérieuses dont le bruit se mêlait au murmure des vagues, tandis que la lune, qui brillait en ce moment à l'orient, semblait réunir par un ruban argenté l'Asie et l'Europe. C'était elle qui, sortant autrefois du sein d'Edebali, était venue se cacher dans celui d'Osman. Le souvenir de la vision fantastique qui avait présagé à son aïeul une domination universelle, enflamma le courage de Souleïman et lui fit prendre la résolution d'unir l'Europe à l'Asie en transportant la puissance ottomane des bords de l'Asie-Mineure sur les rives de l'empire grec, et de réaliser ainsi le songe d'Osman.

Souleïman se consulta immédiatement avec Adjébeg, Ghazi-Fazil, Ewrenos et Hadji-Ilbeki, ancien vizir du prince de Karasi, qui lui avaient été adjoints dans le gouvernement de la Mysie. Tous le confirmèrent dans sa résolution. Adjébeg et Ghazi-Fazil se rendirent dans la même nuit à Gouroudjouk, où ils montèrent dans une barque pour faire une reconnaissance aux environs de Tzympe, située à une lieue et demie de Gallipoli en face de Gouroudjouk. Un prisonnier grec qu'ils ramenèrent en Asie instruisit Souleïman de l'état de dénûment et d'abandon de la place, et s'offrit à l'y conduire, pour en surprendre la garnison. Aussitôt Souleïman fait construire deux radeaux avec des

arbres réunis par des lanières de peau de bœuf, et s'y hasarde, la nuit suivante, avec trente-neuf de ses plus intrépides compagnons d'armes. Auprès de lui, sur le même radeau, se trouvaient les fils de Kara-Hassan, de Kara-Ali, d'Aghdjé-Kodja et de Balabandjik; l'autre portait Hadji-Ilbeki, Adjébeg, Ghazi-Fazil et Ewrenosbeg. Arrivés devant la forteresse, ils en escaladèrent les murs en montant sur un immense tas de fumier, et s'en emparèrent d'autant plus facilement, que les habitans, alors occupés à moissonner, étaient dispersés dans les champs. Souleïman s'empressa de diriger sur l'Asie les barques qui se trouvaient dans le port, pour transporter trois cents soldats à Tzympe, et, trois jours après, la forteresse contenait une garnison de trois mille Ottomans [1].

Dix-neuvième descente.—Sur ces entrefaites, Cantacuzène, incapable de résister plus long-temps aux forces qu'avait réunies contre lui son jeune rival, Jean Paléologue, réclama de nouveau l'assistance d'Ourkhan; celui-ci lui envoya le conquérant de Tzympe, auxiliaire dont l'appui devint par la suite plus nuisible à l'empereur qu'il ne lui avait été utile contre son ennemi. Dix mille cavaliers turcs débarquèrent près

[1] Seadedddin, f. 32; dans Bratutti, p. 58-63; Neschri, 56; Ali, 18, Loutfi, 10; Solakzadé, 7; Idris, 118; *Djihannuma*, 682, à la Bibliothèque de Vienne, n. 139, p. 18, et n. 480, p. 9. Le *Raousatoul-Ebrar*, le petit Nischandji et Hadji-Khalfa, placent tous cette expédition en 758 (1356). Cantacuzène place la prise de Tzympe quelques années plus tard; mais comme il s'est trompé dans la date de son propre couronnement, il est permis de faire peu de cas de ses assertions.

d'Aïnos, à l'embouchure de la Marizza (Hebrus) [1], battirent les troupes auxiliaires que Jean Paléologue avait tirées de la Mœsie et des Triballiens, ravagèrent la Bulgarie et repassèrent en Asie chargés de butin [2].

Cantacuzène, plus tranquille depuis le départ de la horde conquérante, négocia avec Souleïman le rachat de Tzympe; à peine avait-il envoyé les dix mille ducats convenus [3], qu'un commissaire du prince ottoman vint lui rapporter les clefs de la place; mais dans le même temps un effroyable tremblement de terre dévasta les villes des côtes de la Thrace. Les habitans qui n'avaient pas trouvé la mort sous les décombres de leurs maisons, allèrent, avec les garnisons, chercher un refuge contre le fléau destructeur et la barbarie des Turcs dans les villes et les châteaux que la catastrophe avait épargnés. Mais des torrens de pluie, la neige et un froid glacial, firent périr en route les femmes et les enfans. Quant aux hommes, ils tombèrent au pouvoir des soldats d'Ourkhan qui les attendaient au passage. Ainsi les Ottomans trouvèrent dans les élémens en fureur un puissant auxiliaire [4]. Dès-lors ils crurent que Dieu lui-même favorisait leurs projets. Adjébeg et Ghazi-Fazil, que Souleïman avait laissés devant Gallipoli, pénétrèrent dans cette ville par les larges brèches que le tremblement de terre avait faites à ses murailles, et s'en emparèrent à la

1 Cantacuzène, l. IV, c. 34, p. 845, t. III.

2 *Id.* l. c.

3 *Id.* c. 38, p. 860.

4 *Id.* l. c.

faveur de la confusion qui régnait parmi ses habitans. Gallipoli, la clef de l'Hellespont [1], l'entrepôt du commerce de la Mer-Noire et de la Méditerranée, est célèbre dans l'histoire par le siége qu'elle soutint contre Philippe de Macédoine, et par la révolte des Catalans ou Mogabares qui, un demi-siècle avant le désastre, y bravèrent impunément la puissance de l'empereur grec et en firent le centre de leurs pirateries [2]. On y voit encore aujourd'hui les tombeaux des deux chefs ottomans. Ces deux mausolées sont très-fréquentés par les pélerins musulmans, et la raison de cette pieuse vénération est que c'est aux deux généraux dont la cendre repose en ce lieu sacré que l'empire ottoman dut la conquête d'une ville dont la possession favorisait le passage des Turcs en Europe. Par le même motif, tout le pays d'alentour que, pendant le blocus de la ville, Adjébeg et son lieutenant Ghazi-Fazil avaient mis à feu et à sang, reçut le nom d'*Adjé Owa* [3]. Les deux begs, exploitant la terreur causée par tant de désastres, pénétrèrent dans les villes abandonnées et s'y établirent.

A la nouvelle de ces conquêtes, Souleïman, qui se trouvait alors à Bigha (Pegæ), refusa de restituer Tzympe [4], et loin de se contenter de la paisible possession du territoire envahi par ses hordes, il songea à en reculer les limites, et fit passer à cet effet en Eu-

1 Seadeddin dans Bratutti, p. 63.

2 Pachymeres, XI, XII, XIII, et, d'après lui, Gibbon, c. LXII, p. 252, l. IV.

3 Seadeddin dans Bratutti, p. 63. Idris, Neschri, Ali.

4 Cantacuzène, l. IV, c. 38, p. 861, t. III.

rope de nombreuses colonies de Turcs et d'Arabes [1]. Un de ses premiers soins fut de relever les murs de Gallipoli et des autres places fortes dévastées par le tremblement de terre; dans ce nombre se trouvaient Konour, dont le commandant, appelé Calaconia par les historiens ottomans, fut pendu par ordre de Souleïman aux portes du château [2]; le fort de Boulaïr, devant lequel Souleïman reçut, comme présage de sa gloire future, le bonnet d'un derwisch Mewlewi [3]; Malgara, renommée pour son commerce de miel [4]; Ipsala (l'ancienne Cypsella) [5], sur la Marizza; et enfin Rodosto [6] (aujourd'hui Tekourtaghi), ancienne résidence de Bésus, roi de la Thrace, et le lieu d'exil où sont morts de nos jours le Hongrois François Rakozy [7], prince de la Transylvanie, et ses partisans. Toutes ces villes et ces places fortes tombèrent au pouvoir des Ottomans dans le cours de l'année 1357; elles leur servirent de point de départ pour leurs excursions, qu'ils poussèrent jusqu'à Hireboli (Chariupolis) et Tschorli (Tzurulum) [8].

1 Cantacuzène et Neschri, 58.

2 Solakzadé, 7.

3 Ce bonnet, qui a la forme d'un cylindre arrondi du haut, a été pendant quelque temps la coiffure des princes ottomans. Seadeddin dans Bratutti, p. 64.

4 Seadeddin dans Bratutti, p. 66.

5 Livius, XXXI, c. 16.

6 Pline, IV, 11.

7 Voyez les inscriptions des tombeaux de Rakozy, Sebrik, Esterhazi, dans l'Appendice au *Voyage à Brousa*, p. 198-200.

8 Seadeddin, Neschri, Ali, Solakzadé, manuscrit de la Bibliothèque de Vienne, n. 488, p. 11. Idris, f. 124.

Cantacuzène, trop faible pour arrêter les progrès des Turcs, se plaignit de cette violation de la paix. Ourkhan excusa son fils en disant que ce n'était pas la force des armes qui lui avait ouvert les portes des villes de l'empire grec, mais la volonté divine manifestée par le tremblement de terre; que par conséquent il ne pouvait rendre ce que le ciel lui avait donné. L'empereur fit observer qu'il ne s'agissait pas de savoir si c'était par les portes ou par les brèches que Souleïman avait pénétré dans les places en question, mais s'il les possédait légitimement ou non. Ourkhan demanda alors un délai pour réfléchir, puis il promit qu'il déterminerait son fils à restituer les villes qu'il occupait, si Cantacuzène s'engageait de son côté à lui payer une somme de quarante mille ducats. Il l'invita en même temps à une entrevue à laquelle assisterait Souleïman, et qui devait avoir lieu dans le golfe de Nicomédie. Mais le sultan ayant prétexté une maladie, l'empereur revint à Byzance [1] sans avoir rien obtenu.

Ourkhan se trouvait alors dans une situation politique des plus heureuses. Le partage de l'autorité souveraine entre Cantacuzène et son pupille Jean Paléologue et leurs guerres continuelles lui permettaient de s'adresser à l'un ou à l'autre selon que ses intérêts et les circonstances l'exigeaient. C'est ainsi que Jean Paléologue, l'allié des Génois, se chargea de délivrer de sa captivité à Phocée le fils d'Ourkhan, Khalil [2], que le gouverneur Calothès rendit moyennant une rançon

[1] Cantacuzène, l. IV, c. 38, p. 863, t. III.

[2] Suivant quelques historiens, Kasim.

de cent mille pièces d'or et la concession du titre glorieux de Panhypersebastos (*très-vénéré*)[1]. Le service que Jean venait de lui rendre n'empêcha pas Ourkhan d'envoyer à Abydos[2] un corps de troupes pour secourir le fils de Cantacuzène, Mathias, alors en guerre avec les Bulgares.

A partir de l'époque où les Ottomans firent des conquêtes durables dans l'empire grec, l'Asie vomit à chaque printemps en Europe de nouvelles hordes, jusqu'au moment où les successeurs d'Ourkhan eurent étendu leur domination des rives de la mer de Marmara à celles du Danube. Aussi croyons-nous devoir passer sous silence les descentes postérieures à celles dont nous venons de faire le récit ; nous ferons seulement remarquer que, bien qu'après chacune de ces descentes et aux approches du printemps, la plus grande partie des troupes turques retournât en Asie, il restait toujours un certain nombre de soldats sur le territoire européen, et qu'il s'opérait une fusion entre les habitans du pays et les nouveaux colons, lorsque ceux-ci ne chassaient pas impitoyablement les populations grecques pour prendre leur place. Nous n'aurons donc plus à raconter que les expéditions des princes ottomans qui, pour étendre et consolider leur puissance, passèrent tour à tour d'Asie en Europe et d'Europe en Asie, suivis de hordes intrépides et nombreuses. C'est aux historiens à venir qu'il est réservé de raconter l'expulsion de ce peuple rebelle à la civili-

[1] Cantacuzène, c. 44, p. 887.

[2] *Id.* l. c.

sation européenne ; quant à nous, lorsque nous aurons fait connaître l'influence qu'ont exercée sur l'Europe les peuplades guerrières de l'Asie, lorsque nous aurons montré que par la seule force qu'elles puisaient dans l'unité de leur organisation primitive, elles ont pendant quatre siècles fait trembler le monde chrétien, nous aurons rempli notre tâche ; et nous osons croire que nos travaux ne seront pas sans utilité, car nous pensons que les enseignemens de l'histoire sont l'instrument le plus puissant du progrès.

La conquête de Gallipoli, qui avait ouvert aux Ottomans la porte de l'empire grec et du continent européen tout entier, fut annoncée par des *lettres de victoire* aux princes voisins d'Ourkhan, dont les pères s'étaient partagé avec Osman l'héritage des sultans seldjoukides. L'usage de ces lettres de victoire s'est conservé jusqu'à nos jours en Turquie, et leur style, déjà si pompeux du temps d'Ourkhan, est devenu si orgueilleusement emphatique, que ces sortes de documens ne sont pas aujourd'hui les moins curieux de ceux qui se rattachent aux annales de la nation turque [VIII].

Ourkhan se reposa sur son fils Souleïman-Pascha et sur Hadji-Ilbeki du soin de conserver les conquêtes faites en Europe ; Souleïman établit sa résidence à Gallipoli, et Ilbeki à Konour. Le premier parcourut le pays jusqu'à Demitoka, le second jusqu'à Tschorli et Hireboli. Adjébeg reçut en fief la vallée qui porte encore son nom [1]. Mais Souleïman ne jouit que quel-

[1] Neschri, p. 59.



ques années du fruit de ses conquêtes. Un jour qu'il chassait des oies sauvages entre Boulaïr et Sidi-Kawak, c'est-à-dire près du *Platane du Cid*, il voulut suivre au galop le vol de son faucon, et tomba si rudement de cheval (760-1359) qu'il expira à l'instant même. Son corps fut déposé, non pas dans le mausolée de la famille d'Osman à Brousa, où il avait fait construire une mosquée dans le quartier des confiseurs, mais près de la mosquée de Boulaïr, fondée aussi par lui. Ourkhan, pour perpétuer le souvenir des exploits de son fils, lui fit bâtir sur le bord de l'Hellespont un tombeau, le seul qui, pendant plus d'un siècle, ait été élevé en mémoire d'un prince ottoman sur le sol de l'empire grec. De toutes les sépultures des héros turcs que les historiens nationaux citent avec un saint respect, celui du fondateur de la puissance ottomane en Europe est le plus vénéré et le plus fréquenté par les pèlerins. Il se voit encore au nord de l'embouchure de l'Hellespont [1].

La tradition attribue encore une victoire à Souleïman après sa mort. A la tête d'une troupe de héros célestes, montés sur des chevaux blancs, entourés d'une brillante auréole, il vainquit, dit-on, une armée d'infidèles. L'amour du merveilleux, si général chez les Orientaux, le penchant qu'ont tous les peuples à faire intervenir le ciel dans les faits relatifs à leur origine, peuvent seuls expliquer cette tradition, car on chercherait en vain le fait historique qui aurait pu lui

[1] Au sud de ce détroit, dans la presqu'île de Thrace, on trouve les restes du monument que l'ancienne Grèce avait érigé à la mémoire de Protésilas.

donner naissance [IX]. Suivant elle, trente mille chrétiens auraient paru dans l'Hellespont sur une flotte de soixante-un vaisseaux; une moitié aurait débarqué dans Touzla et l'autre à Sidi-Kawak, et c'est cette dernière qui aurait été taillée en pièces par la troupe céleste conduite par Souleïman. Les historiens ottomans qui racontent ce miracle, et Seadeddin lui-même, ont évidemment emprunté l'apparition de ces vaisseaux, dont le nombre est dans tous les cas exagéré, à la première ou à la seconde croisade des Européens contre les Turcs, et l'ont transportée des eaux de Smyrne dans celles de Gallipoli, pour la plus grande gloire de Souleïman-Pascha. Mais, nous le répétons, ni l'histoire de Byzance, ni celle des croisades, n'offrent la moindre trace de ce fait.

Système monacal des Ottomans. — Les tombeaux des scheïkhs et des derwischs qui ont acquis une certaine célébrité par la fondation d'un ordre ou par la sainteté de leur vie, ne sont pas moins importans dans l'histoire de la nation ottomane, que ceux des héros et des conquérans. Nous avons eu occasion, à la fin du livre précédent, de parler des mausolées des saints et des guerriers les plus renommés; nous terminerons celui-ci par quelques détails sur la mort d'Ourkhan (761-1359) qui ne survécut qu'un an à son fils, et par un aperçu rapide du système monacal des Turcs qui influa puissamment sur les institutions fondamentales de l'empire ottoman.

Dès le règne d'Ourkhan, les moines formaient une communauté plus puissante et plus redoutable que ne

le fut plus tard le corps constitué des légistes (oulema). Mohammed avait dit : « Point de moines dans l'islamisme [1]. » Cette volonté du Prophète aurait dû suffire pour prévenir toute imitation du monachisme indien et grec ; mais le penchant des Arabes pour la vie solitaire et contemplative leur fit bientôt oublier ce précepte, et cette autre parole du Koran : « La pauvreté fait ma gloire [2], » fut, trente ans après la mort de Mohammed, l'argument sur lequel s'appuyèrent ses sectateurs pour fonder de nombreux monastères. Depuis, les ordres des *fakirs* (*pauvres*) et des *derwischs* (*seuils de porte*), se sont tellement multipliés dans l'Arabie, la Turquie et la Perse, que l'on en compte jusqu'à soixante-douze [3], outre un nombre égal de sectes hérétiques. Mais ce chiffre a été singulièrement exagéré ; il n'y a réellement que trente-six ordres religieux [x]. Sur ces trente-six, douze sont antérieurs à la fondation de l'empire ottoman ; les vingt-quatre autres ont été institués depuis le commencement du quatorzième siècle jusque vers le milieu du dix-huitième. Le premier, l'ordre des Nakschbendi [4], fut fondé par Osman, et le dernier, les Djemali [5], sous Ahmed III.

Trente-sept ans après la fuite du Prophète, l'archange Gabriel apparut à Ouweïs, natif de Karn dans l'Yemen, et lui ordonna, au nom du seigneur, de renoncer au monde et de se vouer à la pénitence. En

1 *Rouhbaniltoun fil islami.*

2 *El fakroun fakhri,* ou la *Pauvreté est très-salutaire.*

3 Mouradjea d'Ohsson, V, p. 619-626, dit trente-trois.

4 Cet ordre fut fondé en 719 (1319).

5 Fondé en 1164 (1750).

honneur du Prophète, qui avait perdu deux dents à la bataille d'Ohod, Ouweïs se les fit toutes arracher et exigea de ses disciples le même sacrifice; on comprend qu'il ne dut faire qu'un petit nombre de prosélytes, même parmi les fanatiques de l'Arabie [1]. Les scheïkhs Olwan [2], Ibrahim Edhem [3], Bayezid de Bestam [4], et Sirri Sakati [5], suivirent l'exemple d'Ouweïs et fondèrent les ordres des Olwani, des Edhemi, des Bestami et des Sakati, en adoptant toutefois des règles moins sévères. Le plus célèbre de ces religieux est le fondateur des Kadiri, Abdoul Kadir Ghilani, qui avait été préposé à la garde du tombeau du grand-imam Abouhanifé, à Bagdad; après la mort de Kadir, son mausolée fut entouré de ceux des scheïkhs mystiques les plus renommés [XI]; ce qui a fait donner à Bagdad le nom de *ville des saints*. L'ordre des Roufaïs, ainsi appelé du nom de son fondateur Seïd Ahmed Roufaï [6], est le plus connu des Européens qui ont visité Constantinople. Les membres de cette communauté de fanatiques passent leur vie à se torturer de mille manières et à se donner en spectacle au public. Ils font des tours d'adresse, avalent des lames de sabre et du feu, s'exposent aux flammes sans se brûler, et dansent en prenant les poses les plus grotesques, et en faisant les plus

[1] Mouradjea d'Ohsson, p. 619.
[2] Mort en 149 (766). *Id.* p. 622.
[3] Mort en 161 (777), l. c.
[4] Mort en 261 (874), l. c.
[5] Mort en 295 (907), l. c.
[6] Mort en 578 (1182). Voyez les biographies d'Atayi, p. 42.

hideuses contorsions. La vie de ces religieux, qui rappellent les anciens prêtres étrusques du soleil [1], est un long martyre, un supplice de tous les instans, auquel ils ne résisteraient pas si l'exaltation morale ne redoublait leur énergie et leurs forces physiques. Ils font remonter l'origine de leurs mystères à Inder Baba Reden qui, disent-ils, vécut cinq cents ans avant et après le Prophète [2]. Cet être mystérieux, qui habita d'abord la Syrie, puis les gorges du Taurus, connaissait les vertus de tous les arbres et de toutes les plantes, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope [3]. C'est lui, dit-on, qui importa parmi les Musulmans l'opiat de Haschisché, espèce de breuvage enivrant, dont faisaient usage les satellites du Vieux de la Montagne, et qui leur fit donner le nom de *Haschischin*, changé par les Européens en celui d'*assassins* [4]. A l'organisation des Roufaïs succéda celle des disciples du scheïkh Schehabeddin-Sührwerdi, qui furent appelés Nourbakhschié (*qui donne la lumière*) [5], dénomination qui indique assez le but de la doctrine de cet ordre, du sein duquel ont surgi plus tard Djelaleddin-Roumi, fondateur des Mewlewi, et Hadji-Beïram, fondateur des Beïrami [6]. Le fondateur des Koubrewi [7], Nedjmeddin-Koubra,

1 Æneid., XI, v. 288. *Constantinople et le Bosphore*, II, p. 325.

2 Les biographies d'Atayi, p. 42.

3 Voyages d'Ewlia. Voy. aussi *Camus*, édit. de Constantinople, t. III, p. 635.

4 *Histoire des Assassins*, p. 214, et *Mémoires de Sylvestre de Sacy*.

5 Les biographies d'Atayi.

6 Mort en 617 (1220). Mouradjea d'Ohsson, V, 623.

7 Biographies d'Atayi, p. 38. Sührwerdi mourut en 602 (1205), et est également enterré à Bagdad. *Djihannuma*, p. 460.

est généralement peu connu, mais un intérêt tout particulier s'attache au nom d'Eboul Hassan Schazeli ou Schædeli, qui le premier découvrit les vertus du café Moka[1], et qui, pour cette raison, est devenu le patron des cafetiers, comme Ouweïs est celui des dentistes, Baba-Reden celui des jardiniers et des botanistes[2], et Hadji-Begtasch celui des janissaires. Nous avons cité plus haut le plus grand poëte mystique de l'Orient, Djelaleddin-Roumi, appelé aussi Molla-Khounkar (*le molla-roi* ou *empereur*), qui illustra le règne du sultan seldjoukide Alaeddin Ier. Nous avons dit aussi qu'à la prise de Boulaïr, un derwisch Mewlewi donna son bonnet à Souleïman comme présage de la victoire[3], et que ce bonnet fut jusqu'à Mohammed II la coiffure des princes ottomans. L'ordre des Mewlewi acquit une plus grande importance lorsque Koniah, siége de ses scheïkhs, et tombeau de son fondateur et de sa famille, fut réunie à l'empire, lorsque l'étude de la littérature et de la poésie persanes, à laquelle se livraient ses disciples, eut attiré sur eux l'attention de tout le monde oriental, et que la doctrine des Sofi [XII], dont Djelaleddin était l'organe le plus éloquent, eut pénétré dans tous les rangs de la société mahométane, depuis la cellule de l'anachorète jusqu'au cabinet de l'homme d'État. Aussi l'ordre des Mewlewi doit être

[1] Mort en 656 (1257), l. c. Voyez sur la découverte du café, *Chrestomatie arab.* par Sylvestre de Sacy, t. II, p. 224, et *Djihannuma*, p. 535, qui place le premier établissement des cafés à Constantinople en 962 (1554).

[2] *Constantinople et le Bosphore*, t. II, p. 514, suivant Ewlia.

[3] Voyez plus haut le règne d'Alaeddin Ier.

considéré comme la représentation du corps entier des *effendi* ou employés des chancelleries ottomanes, de même que l'ordre des Begtaschi est le noyau de la confrérie militaire des janissaires. De tous les ordres nés avant la fondation de l'empire ottoman, celui des Mewlewi est le plus généralement respecté. Quant à la communauté fondée en Égypte par le scheïkh Ahmed-Bedewi presqu'en même temps que la précédente, elle ne s'est recrutée que parmi les Bédouins [1].

Tels sont les plus célèbres des douze ordres religieux dont l'organisation est antérieure à la fondation de l'empire ottoman. Il nous reste à parler de ceux qui furent institués pendant le règne d'Ourkhan, c'est-à-dire des Nakschbendi [2], des Sâdi [3] et des Begtaschi [4]; les autres seront mentionnés dans le cours de cette histoire dans l'ordre chronologique de leur fondation.

Comme tous les janissaires étaient incorporés à l'ordre des Begtaschi, ils formaient une confrérie militaire dont tous les membres étaient à la fois moines et soldats et qui différait peu de l'ordre des chevaliers du Temple, de l'Hôpital et de Malte. Il est même possible que le voisinage des chevaliers de Rhodes, dont les galères avaient aidé les premiers Croisés à s'emparer de Smyrne pendant le règne d'Ourkhan, ait inspiré à ce prince [5] l'idée de réunir des soldats renégats en

1 Mort en 675 (1276). Mouradjea d'Ohsson, V, p. 623.

2 En 719 (1319), l. c.

3 En 736 (1335), l. c.

4 En 759 (1357), l. c.

5 Ali raconte avec de grands détails les miracles opérés par Hadji-Begtasch. Voyez Mouradjea d'Ohsson, V, p. 673 et 675.

une communauté militaire et monacale sous le patronage et l'autorité du scheïkh Hadji-Begtasch. Les Sâdi, fondés par Seadeddin-Djebari, ne sont autre chose que des jongleurs, connus par leur art d'apprivoiser les serpens et leur merveilleuse incombustibilité; ce sont les psylles des anciens [1]. L'ordre des Nakschbendi ou Nakschibendi, fondé sous le règne d'Osman, ainsi que les Bestami et les Begtaschi, font remonter leur doctrine jusqu'à Eboubekr, beau-père du Prophète. Toutes les doctrines des autres communautés viennent d'Ali, son gendre. Cette succession de doctrines est ce que les religieux appellent la *chaîne*, et peut-être pourrait-on lui trouver quelque analogie avec la *chaîne d'or d'Hermès* des Pythagoriciens et des Néoplatoniciens. Parmi tous ces hommes voués à la vie contemplative, plusieurs se sont illustrés par les inspirations de leur génie poétique; mais le plus célèbre est le persan Djami, dont la renommée a éclipsé celle de tous les autres poëtes du même pays. D'ordinaire chaque scheïkh fondateur d'un ordre est censé être entouré de quatre disciples auxquels il lègue l'héritage de sa doctrine et qu'il charge de propager après lui sa parole sainte; pieuse réminiscence des quatre khalifes successeurs du Prophète, des quatre évangélistes et des quatre archanges [2]. L'ordre des Nakschbendi est

[1] Mouradjea d'Ohsson, V, p. 648.

[2] L'ouvrage intitulé *Reschhati aïnol-hayat* (*gouttes de la source de la vie*), imprimé à Constantinople, donne les Biographies des scheïkhs Nakschbendi. Voyez n. 252-258 du *Journal de la Littérature de Leipzig* (*Leipziger Litteraturzeitung*), où se trouve l'annonce de cet ouvrage.

le plus vénéré à cause de son ancienneté. Celui des Begtaschi avait cela de remarquable que le scheïkh qui le dirigeait était en même temps colonel du quatre-vingt-dix-neuvième régiment, et que huit de ses derwischs, établis dans les casernes des janissaires, y priaient jour et nuit pour la prospérité de l'empire et le succès des armes de leurs compagnons, qui se disent de la famille d'Hadji-Begtasch [1]. Ourkhan qui, si l'on en croit la tradition, s'était servi avec succès, pendant le siége de Brousa, du secours spirituel des derwischs, fit construire pour eux dans cette ville plusieurs monastères et devint également le protecteur des savans que nous avons cités à l'occasion des établissemens d'instruction publique fondés à Nicée. Il leur donna avec des traitemens considérables l'emploi de professeurs dans les medresés qu'il fonda, ou reconnut leur mérite par de magnifiques présens. Le molla persan Sinan fut si généreusement récompensé, que ses richesses lui firent donner le nom de Sinan-Pascha [2]. Deux autres savans avaient déjà reçu du temps d'Osman le titre honorifique de *pascha;* ce sont Arifbillah, plus connu sous le nom de Moukhliss-Pascha (*le pascha sincère*) [3], et son fils Aschik-Pascha (*le pascha aimant*), célèbre par un poëme mystique sur l'amour et le respect de la divinité. L'arrière-petit-fils d'Arifbillah, Aschik-Paschazadé, est un des historiens ottomans les plus renommés [XIII]. Le tombeau

1 Mouradjea d'Ohsson, V, p. 675.

2 *Behdjetet-tewarikh*, et Neschri, f. 60.

3 Ali, p. 15.

de ce dernier, qui s'élève à Karaschehr, est encore un lieu de pélerinage assez fréquenté; il en est de même de celui qu'on voit près de Tschorli et dans lequel repose Olwantschelebi [1], premier traducteur turc du beau poëme mystique persan intitulé *Goulscheniraz* (*le lit de roses du secret*) [XIV].

L'histoire a donc conservé les noms des trois savans qui, les premiers, portèrent, avec le frère d'Ourkhan, Alaeddin, et son fils Souleïman, le titre de pascha; quoique ce titre soit généralement connu en Europe, il est peu de personnes qui en sachent la véritable signification et l'étymologie. *Pascha* est une contraction des deux mots persans *paï* et *schah*, et signifie *pied du schah*. C'est une tradition d'une ancienne institution de Cyrus, dont parle Xénophon. Ce monarque, considérant les fonctionnaires de son royaume comme en partie identifiés avec sa personne, leur avait donné les noms des différentes parties de son corps, suivant qu'elles avaient quelque rapport avec leurs fonctions [2] : ainsi les officiers préposés à l'administration intérieure étaient ses *yeux;* les agens de police, ses *oreilles;* les percepteurs des impôts, ses *mains;* les soldats, ses *pieds;* les juges, ou organes de la loi, sa *langue* [XV]; enfin, les sens avaient servi à désigner les hautes fonctions de l'État, telles que les ministères de

[1] Mort du temps d'Ourkhan.

[2] Xénophon, Cyrop. l. VIII, c. 2. Il est à croire que les titres de *Pascha* et de *Khan* existaient déjà dans l'ancienne Perse. Le Bessus d'Arrien pourrait bien n'être pas autre chose que le mot mutilé de *Pascha*, et Musicanos que Mouzi-Khan.

l'intérieur, de la police, des finances, de la guerre et de la justice [xvi]. Le titre de *Pascha* n'est qu'une réminiscence de cette institution toute allégorique, réminiscence qui ne manque pas de justesse, car les paschas, en qualité de gouverneurs, de vizirs et de généraux, sont, pour ainsi dire, les *pieds* du souverain.

Ourkhan mourut dans sa soixante-quinzième année, après un règne de trente-cinq ans, que ne souilla aucune barbarie, aucun assassinat. Prince équitable, guerrier vaillant et habile législateur, on peut l'appeler avec raison le Numa des Ottomans. Son extérieur avait quelque chose de plus civilisé que celui de son père Osman. Bien qu'il eût, comme lui, le nez arqué et les sourcils épais, sa chevelure blonde, ses yeux bleus, son front élevé, sa taille majestueuse et élancée, sa large poitrine, ses bras musculeux, son teint blanc et coloré, annonçaient en lui deux qualités qui se trouvent rarement réunies dans un prince oriental, la force et la douceur. Sa constitution était robuste, sa barbe et sa moustache épaisses et luisantes. Il avait sous l'oreille droite un signe que les Orientaux considèrent comme une grande beauté.[1]. On lit dans la description que les historiens nationaux font de la personne des sultans ottomans, qu'Ourkhan « était marqué d'un signe qui séduisait tous les cœurs, subjuguait le monde, et faisait du schah noir des Indiens un esclave soumis. » [xvii]

[1] Les poëtes de l'Orient avec leur exagération ordinaire comparent ce signe à une graine de pavot flottant sur du lait, à l'empreinte du souffle d'un cœur brûlant d'amour et à une île volcanique dans la blanche mer de la beauté.

LIVRE V.

Règne de Mourad Ier. — Conquête d'Adrianople. — Première défaite des Serviens. — Le cinquième du butin. — Le Toughra. — Les bonnets brodés d'or. — Système féodal perfectionné. — Mariage de Bayezid-Yilderim. — Réunion à l'empire des territoires de Kermian et de Hamid. — Conjuration des fils de Mourad et de Jean Paléologue. — Expédition contre le prince de Karamanie. — Origine de cette dynastie. — Expédition contre les Bulgares et les Serviens. — Bataille de Kossowa et mort de Mourad.

Mourad, qui, depuis sa naissance et pendant le long règne de son père Ourkhan, avait été, en qualité de fils cadet, et suivant l'usage oriental, élevé dans la plus humble soumission envers son frère aîné, échangea tout-à-coup, par la mort de son père et de Souleïman, son esclavage contre le pouvoir absolu et la perspective d'une mort prématurée contre un avenir glorieux [1]. Dès son avénement, il songea à étendre les conquêtes d'Ourkhan en Europe; mais les événemens qui survinrent en Asie ayant réclamé toute son atten-

[1] Hadji-Khalfa, Idris, Neschri, Ali, Seadeddin, Ali, Solakzadé, Loutfi. Dans la Collection des écrits politiques de Feridoun se trouve la lettre de félicitation du prince persan Djihanschah-Mirza (no 65) et la réponse de Mourad (no 66), sans date.



tion, il se vit forcé d'ajourner l'exécution de ses desseins. Le prince de Karamanie qui, après l'extinction de la dynastie seldjoukide, s'était trouvé le plus puissant des dix souverains héritiers de l'empire déchu, avait jusqu'alors peu songé aux dangers que lui préparait la puissance toujours croissante des Ottomans. Alarmé par le résultat de leurs dernières entreprises, il se décida à leur déclarer la guerre, et profita du moment où les forces du sultan se dirigeaient sur l'Europe pour attaquer celles auxquelles il avait confié la défense de ses provinces d'Asie.

Pour mieux assurer le succès de son attaque, le prince de Karamanie excita à la révolte les grands propriétaires (Akhi) de la Galatie [I], qui avaient fait une révolution à Angora et s'y étaient emparés de l'autorité souveraine. Mourad se porta avec la rapidité de la foudre des bords de l'Hellespont aux frontières de l'Anatolie, défit les Akhi et arracha de leurs mains les clefs d'Angora (l'ancienne Ancyra, l'Engouriyé des Turcs). Cette ville, le point le plus septentrional des conquêtes d'Alexandre dans l'Asie-Mineure [1], célèbre par son temple d'Auguste et pour avoir été la métropole de la Galatie [II], était, au temps de la splendeur du khalifat et de l'empire byzantin, ainsi qu'Amorium, ville voisine, l'éternelle pomme de discorde entre les souverains de Constantinople et de l'islamisme. Haroun-al-Raschid et Mamoun en firent la conquête. Le premier, pour éterniser le souvenir de son triom-

1 Arrien, II, 4.

phe sur l'empire romain d'Orient, fit transporter à Bagdad les deux battans de la magnifique porte d'Angora; cinq cents ans plus tard l'empereur grec Nicéphore fit, à son exemple, sceller dans les murs de Constantinople [III] les portes de Mopsuestia et de Tarsus, villes de l'ancienne Cilicie (Karamanie). La possession d'Angora était de la plus haute importance pour Mourad, car elle était l'entrepôt du commerce de l'Asie-Mineure, le point central des grandes routes qui conduisent de la Syrie et de l'Arménie vers les côtes de la Thrace et de la Cilicie. Le gouvernement d'Angora, un des plus riches de l'Asie-Mineure, était renommé dans l'antiquité pour ses troupeaux de moutons à grosse queue, pour ses chèvres au poil long et soyeux, et ne l'est pas moins de nos jours pour ses couvertures et ses camelots, la solidité de son mortier, ses poires savoureuses dont on compte trente-six espèces [1], ses pommes, qui ont fait donner à l'ancien mont Adoreus le nom d'Elmataghi (*montagne de pommes*), ses raisins et ses fruits en général. On sait que les jardins de Kayisch [2] sont les plus fertiles de l'Asie-Mineure, et que les eaux d'Ayasch sont également salutaires comme bains et comme boissons [3]. Non loin de la capitale, se trouve la vallée d'Atenosi, remarquable par la forme pittoresque de ses rochers et l'étendue de ses grottes. Les habitans d'Angora jouissent avec ceux de

[1] *Djihannuma*, p. 644.
[2] *Id.* p. 643.
[3] *Id.* p. 644.

la ville de Kodoz [1], du privilége de fournir l'empire ottoman de saltimbanques et de lutteurs dont l'habileté est devenue proverbiale [2]. Parmi la foule de monumens qui embellissent la capitale de la Galatie, nous citerons les mosquées d'Hadji-Beïram et d'Ahmed-Pascha, élevées sous Souleïman-le-Grand par le célèbre architecte Sinan; les bains d'Ahmed-Pascha [3], les écoles de Moustafa-Pascha, de Seïfeddin et de Tasch-Kœprizadé l'encyclopédiste [4], les couvens des Mewlewi, des abdals de Housseïn-Ghazi [5], enfin celui des derwischs Beïrami, fondé sous le règne de Mourad II, par le scheïkh Beïram [6]. Toutes ces constructions sont postérieures au règne de Mourad, mais Angora avait déjà une haute importance, du temps de ce souverain, par sa situation sur la frontière orientale de l'empire ottoman, et par ses fortifications naturelles, auxquelles l'art avait encore ajouté. Le célèbre voyageur turc Ewlia qui, au dix-septième siècle, parcourut l'empire dans tous les sens, ainsi que l'Autriche et la Perse, et qui nous a laissé une description d'Angora, et d'Ofen en Hongrie [7], trouve une grande analogie entre la position et les fortifications de ces deux villes, et dit que la place forte de Wan, sur la

1 Ewlia, II, f. 428.

2 *Id.* f. 424.

3 *Id.* p. 425.

4 *Id.* l. c.

5 *Djihannuma*, p. 643.

6 *Id.* l. c. et Ewlia, f. 425.

7 *Osmanische Staatsverfassung und Staatsverwaltung* (*Constitution et administration de l'empire ottoman*), II, p. 455-479.

frontière de l'empire du côté de la Perse, peut seule leur être comparée [1].

Mourad, après s'être emparé d'Angora [IV] et avoir apaisé les troubles excités par le prince de Karamanie, tourna ses regards vers l'Europe. Mais, avant de se mettre en campagne, il ordonna que la dignité de juge de Brousa, la plus éminente de la hiérarchie judiciaire, fût réunie à celle de juge de l'armée. Ces deux fonctions avaient été remplies provisoirement par le même personnage pendant les campagnes précédentes; ce ne fut qu'après l'ordonnance de Mourad qu'elles devinrent inséparables et qu'elles investirent celui qui en fut revêtu d'une autorité suprême sur l'administration civile et militaire. Le choix du sultan tomba sur Kara-Kalil-Tschendereli, qui, neuf ans plus tard, fut nommé grand-vizir; Lalaschahin [V], un des compagnons de Souleïman dans son entreprise contre le fort de Tzympe, fut fait général en chef des armées ottomanes avec le titre de *Beglerbeg* (*prince des princes*) [2]. La dignité de beglerbeg, qui implique en même temps celle de vizir, était sous les règnes précédens exclusivement conférée aux proches parens ou aux fils aînés des sultans. Nous avons vu, en effet, qu'Alaeddin, frère d'Ourkhan, et après lui Souleïman, son fils, occupèrent ces deux emplois. Mourad ne voyant dans ce système qu'un élément de désordre et qu'une source de dangers pour le trône, dérogea aux usages établis en

[1] Ewlia, II, f. 423.

[2] Seadeddin dans Bratutti, p. 80 et 81. *Raouzatoul-Ebrar*, en 761 (1359).

n'admettant plus ses fils aux délibérations de son conseil et en confiant à des mains étrangères le commandement général de la force armée. Cette règle, qui donnait à l'empire une sécurité nouvelle, fut invariablement suivie par les successeurs de Mourad Ier.

Conquêtes des Ottomans en Europe. — Avec le règne de Mourad Ier commença pour les Ottomans une ère nouvelle de gloire et de puissance, une série de conquêtes en Europe [VI], qui ne fut interrompue que par la mort du sultan sur le champ de bataille de Kossowa. La prise de Nebotos ou Bontos [1], fort situé sur l'Hellespont, non loin de Gallipoli, fut le signal de cette succession de triomphes [2]. De Bontos, l'armée ottomane marcha sur Tschorli (Tzurulum), qu'elle prit d'assaut. Le commandant de cette place fut conduit, l'œil percé d'une flèche, devant Mourad qui le fit décapiter ; quant à la garnison, elle fut passée par les armes. Les murs du château furent rasés et ses environs dévastés [3]. Le commandant de Mezelli, place voisine de Tschorli, redoutant le même sort, s'empressa de remettre, entre les mains du sultan, les clefs de la ville. Bourgas, abandonnée de ses habitans, fut détruite [VII].

Tandis que Mourad, à la tête de son armée victo-

[1] Le déplacement d'un point fait toute la différence dans l'orthographe de *Nebotos* ou *Bontos*; Bratutti, qui des *Akhi* a fait *Achiller*, fait aussi de ce fort, la città di Nettuno.

[2] Nebotos est probablement l'ancienne Aigios-Potamos, célèbre par le combat naval qui, dans la guerre du Péloponèse, donna aux Spartiates la suprématie sur les Athéniens.

[3] Neschri, Idris, Ali, Solakzadé, Seadeddin dans Bratutti, p. 82.

rieuse, se dirigeait vers le nord de l'Hellespont, ses généraux Hadji Ilbeki et Ewrenos, auxquels, pendant son expédition contre Angora, il avait confié la garde des provinces conquises en Europe, se signalèrent par d'éclatans exploits. Le premier s'empara du fort de Keschan [VIII], situé entre Ipsala (Cypsela) et Migalgara (Syracellæ), et le second de Demitoka, résidence de Cantacuzène et de son épouse Irène, ville renommée par l'élégance de sa poterie [1], et remarquable par sa forteresse qui s'élève sur une colline de forme conique, par le séraï de Mourad, placé dans l'enceinte même de cette forteresse, et par ses bains, dont les voûtes répètent distinctement et une à une les paroles faiblement prononcées à une certaine distance. Hadji Ilbeki, dans une surprise nocturne, avait fait prisonnier le fils du commandant de Demitoka, que son père racheta en livrant la place. Pendant ce temps, Mourad avait pénétré jusqu'à Tschatal-Bourgas; ses deux généraux l'y ayant rejoint, on convint, dans un conseil de guerre, de profiter de la consternation des Grecs pour mettre aussitôt le siége devant Andrinople. Les opérations en furent confiées à Lalaschahin et à Hadji Ilbeki qui déjà, l'année précédente, s'était avancé jusque sous les murs de cette ville et en avait surpris le fort, appelé depuis Hadji Ilbeki Bourgasi [2]. Pour appuyer la tentative des deux begs, le sultan se porta, avec l'élite de son armée, à Eski

1 La *Roumilie* de Hadji-Khalfa, f. 65.

2 *Id.* f. 13, et Bratutti, p. 84.

Baba, sur la route d'Andrinople [IX]. Le commandant de la place marcha hardiment à la rencontre de Laschahin, mais il fut complètement battu et profita de l'inondation de la Marizza, pour monter, pendant la nuit, sur une barque qui le conduisit à Aïnos, à l'embouchure de la rivière. Cette victoire livra aux Turcs la plus importante forteresse européenne de l'empire byzantin; la perfidie en ouvrit les portes et la lâcheté de la garnison en rendit la conquête aussi facile que l'avait été celle des forts et des châteaux [1].

Andrinople devint dès lors le siége de l'empire ottoman en Europe, la résidence des sultans, et le point d'où ils menacèrent Constantinople, désormais emprisonnée dans la ligne des possessions ottomanes, ligne immense qui s'étendait comme un mur infranchissable depuis Gallipoli jusqu'à l'Hémus, et de là jusqu'à la mer Noire. Edrenos (Hadrianos) est le nom que les historiens ottomans donnent au commandant d'Adrianople, soit qu'ils confondent le fondateur de la ville avec le traître qui la livra au Turcs, soit qu'en effet il s'appelât ainsi. Or, l'histoire offre de nombreux exemples de cette analogie de noms. Les Turcs connaissaient d'ailleurs l'empereur Adrien qui fonda également en Asie, sur l'Olympe, une ville dont le nom se reconnait encore dans celui d'Edrenos. Andrinople, fondée sur les ruines d'Uscudama, ancienne ville des Bes-

[1] Seadeddin, Hadji-Khalfa, Idris, Neschri, Loutfi, Ali, Solakzadé, Nischandji, *Djihannuma;* tous dans la même année. Chalcondyle attribue cette conquête à Souleïman, fils d'Ourkhan. Voyez aussi la Collection des écrits d'État de Feridoun, n. 118, 111, 112 et 113.

siens, appelée aussi Orestia [x], est célèbre dans l'histoire de Byzance par le siége et les dévastations des Goths sous Fritiger, du temps de l'empereur Valens, par le pillage qu'en firent les Bulgares sous Romanos, et par le passage des croisés du temps des Comnènes. Elle est située au confluent de trois rivières. L'une d'elles, l'Hebrus, coule parmi des champs de roses et de coignassiers. On sait que l'eau de rose d'Andrinople rivalise avec celle de l'Égypte, et son huile de rose avec celle de la Perse. Ses autres produits ne sont pas moins recherchés. Son savon vaut celui de Syrie, son cotignac celui d'Amassia, ses sucreries et ses sorbets ceux de Koniah et de Hama. La beauté du site et de la population d'Andrinople a été chantée par un grand nombre de poëtes turcs dans des poésies descriptives appelées *Révolte de la ville* [xi], titre bizarre et presque inintelligible, que l'on explique en disant que la beauté de la ville et de ses habitans émeut et enlève tous les cœurs. Comme Andrinople a vu naitre et mourir dans ses murs beaucoup de poëtes, les Ottomans, qui en général professent un pieux respect pour la mémoire des savans et des poëtes de leur nation, la considèrent comme spécialement protégée de Dieu, et surtout comme très-avancée en civilisation. Tous les édifices qui embellissent cette ville, ses palais, ses marchés, ses mosquées, ses écoles et ses ponts sont dignes, sinon de l'admiration constante du voyageur, du moins de son attention. Du reste, le rôle important que cette seconde capitale de la Turquie d'Europe joue dans l'histoire de l'empire ottoman, nous obligera plus d'une fois à

à en reparler avec des détails plus circonstanciés.

Andrinople, par sa position si avantageuse sous le rapport militaire, politique et commercial, méritait à coup sûr de devenir la capitale des sultans en Europe. Mourad choisit cependant pour résidence Demitoka, où il avait fait élever un séraï [1], et installa à Andrinople son beglerbeg Lalaschahin, en lui enjoignant de poursuivre ses conquêtes dans la Thrace septentrionale. Pendant ce temps, Ewrenos conquit dans le sud de ce pays Koumouldjina [2] et Wardar [3], la première située à l'ouest de Feredjik [4] (l'ancienne Doriscus), la seconde à l'est de Karaferia [5] (Beroia). La mémoire d'Ewrenos s'est conservée dans ces deux villes, non seulement parce qu'il en avait fait la conquête, mais parce qu'il y avait fondé et richement doté plusieurs minarets et karavanseraïs [6]. Quant à Lalaschahin, il porta ses drapeaux victorieux jusqu'au pied de l'Hémus, et s'empara des deux Sagræ [7] (l'ancienne et la nouvelle) et de Filibé (Philippopolis), villes des plus importantes et qui pourvoient de riz tout le pays jusqu'à Belgrade. Le seul commerce de cette denrée rapportait déjà du temps de Seadeddin quatre millions d'aspres au trésor public. Lalaschahin, à l'exemple

1 Seadeddin, Neschri, Idris.

2 Chez les Byzantins των Κουμουτζήνων.

3 La *Roumilie* de Hadji-Khalfa, p. 84.

4 Herod. VII, 25, 106, et Hadji-Khalfa, p. 67. Il paraît, au contraire, que c'est l'ancienne Serrhée.

5 Hadji-Khalfa, p. 86, et Mannert, VII, p. 516.

6 Seadeddin dans Bratutti, p. 87.

7 La *Roumilie* de Hadji-Khalfa, 50, 54.

d'Ewrenos, éternisa son nom par d'utiles et magnifiques constructions, dont il embellit les villes qu'il avait fait passer sous la domination ottomane. C'est ainsi qu'il fit construire à Philippopolis un pont en pierre long de deux traits de flèche et sur lequel deux chariots pouvaient passer de front. Afin d'assurer la conservation de ce monument, il affecta à son entretien un fonds perpétuel destiné à payer la multitude d'esclaves qui en étaient chargés [1].

Le nombre de ces derniers, ou plutôt des prisonniers de guerre, avait tellement augmenté par suite des succès non interrompus des armes ottomanes, que le prix ordinaire d'un homme était tombé à cent vingt-cinq aspres. Ce prix servit dès lors de base à la fixation du cinquième du butin qu'Osman, et après lui Ourkhan et leurs juges d'armée, avaient presque toujours négligé de prélever. Kara Roustem, légiste natif de Karamanie, accusa un jour, devant le sultan, le juge de l'armée, Khalil Tschendereli, de ne point veiller aux intérêts de l'État. Mourad, frappé de ce reproche, considérant les avantages d'une mesure fiscale qui pèserait sur les esclaves, et s'appuyant d'ailleurs sur les préceptes du Coran, ordonna qu'à l'avenir la cinquième partie du prix de chaque prisonnier, c'est-à-

[1] La *Roumilie* de Hadji-Khalfa, p. 52. Bratutti, p. 89. Voyez aussi la Collection de Feridoun, n. 114, 115, 116, 117 et 118. On y trouve les lettres de félicitation du prince de Karamanie et la réponse de Mourad en date du 1er Redjeb 764; la lettre du prince de Djanik et la réponse du Sultan qui porte la date du dernier jour de Silhidjé 770 (14 août 1368); enfin une seconde lettre de Mourad écrite dans l'année 776 (1374) et datée d'Andrinople.



dire vingt - cinq aspres, serait versée dans le trésor public [xii]. Cette taxe sur les esclaves s'appela *pendjik*, ou *ispendjé* [xiii]. Plus tard, toutes les fois qu'une nation chrétienne réclamait contre cet usage, on faisait une exception en faveur des prisonniers de cette nation, exception qui était stipulée dans la capitulation conclue entre les ambassadeurs respectifs et formait une clause spéciale du diplôme (*berate*) de leurs interprètes [xiv].

Mourad, de retour à Brousa, fit part aux souverains de l'Asie, par des lettres de victoire, de la brillante conquête d'Andrinople. Au nombre de ces souverains, l'histoire signale les princes de Kermian et de Karamanie, voisins du sultan, ainsi que les princes de l'Irak persan et arabe. L'Irak persan et le pays de Fars, qui lui sert de frontière au sud et à l'est, étaient gouvernés à cette époque par l'émir Moubarezeddin-Mohammed, second prince de la dynastie des Mozaffer (*les victorieux*). L'Irak arabe et la province d'Azerbeïdjan, situés au nord de l'Irak persan, étaient soumis à la domination du sultan Oweïs, fils du scheïkh Hassan [xv] et second prince de la dynastie des Ilkhani (*princes du pays*). L'origine de ces deux dynasties était presque contemporaine de celle de la puissance ottomane, car il y avait à peine trente ans qu'elles étaient sorties des débris des royaumes fondés par les descendans de Djenghiz-Khan, trente ans aussi que la dynastie des Ottomans était née sur les ruines de l'empire seldjoukide [xvi]. Emir-Moubarezeddin-Mohammed, prince de l'Irak persan et des provinces de Fars et de Ker-

mian, fut, pendant presque tout son règne, en guerre avec les Awghanes ou Afgahans et les Djermanes [xvii], peuples qu'Arghoun, empereur des Mogols, avait envoyés, sur la demande du sultan Djelal-eddin-Siyourghetmisch, prince des Karakhitaïs, pour défendre les frontières du Kermian, mais qui, au lieu de protéger ce pays contre ses ennemis extérieurs, s'en étaient emparés et l'avaient dévasté pendant un siècle, jusqu'au moment où ils furent soumis par Timour. Moubarezeddin eut encore à combattre Akhi-Tschoki, gouverneur de Djanibeg, dans l'Azerbeïdjan, ainsi que le sultan Oweïs, prince de l'Irak arabe. La gloire de ce dernier souverain et les vertus de sa mère la princesse Dilschad (*joie du cœur*) [xviii], ont été célébrées par les poëtes classiques de l'époque [xix] [1].

Mourad, après la conquête de Filibé, avait conclu un traité de paix avec l'empereur grec [xx]; mais à peine avait-il, à la faveur de cette suspension d'armes, commencé à jouir de quelque repos et à rétablir l'ordre dans l'administration intérieure de l'empire, qu'un nouvel orage le rappela en Europe. Le commandant grec de Philippopolis s'était réfugié chez Urosch V, roi des Serviens; tandis qu'il s'efforçait de déterminer ce souverain à déclarer la guerre au

[1] Parmi eux, on remarque surtout Selman-Sawedji, son panégyriste le plus passionné et l'heureux rival de Hafiz. Voyez *Histoire de la rhétorique persane*, p. 260. Le manuscrit du divan de Selman-Sawedji se trouve, très bien conservé, à la Bibliothèque royale de Berlin dans la Collection de Diez, n. 84, in-8.



sultan, parut une circulaire du pape Urbain V qui appelait les Musulmans à une seconde croisade contre les infidèles. Le roi de Hongrie, les voïévodes de Servie, de Bosnie et le prince de la Vallachie profitèrent de cette occasion pour se liguer contre les Ottomans, qui commençaient déjà à menacer les frontières de leurs États. Lalaschahin, trop faible pour résister à cette formidable coalition, demanda au sultan de prompts secours. Celui-ci était prêt à traverser l'Hellespont; mais en passant devant Bigha, il fut tenté de s'en emparer, pour en faire une place d'armes, et en cas de retraite un lieu de ralliement pour ses troupes. Cette ville, après la conquête qu'en avait faite Ourkhan, avait été, pendant quelque temps, la résidence de son frère Alaeddin, et était retombée aux mains de ses ennemis (probablement les Almogabares) [1]. A cet effet, il réunit tous les vaisseaux qui se trouvaient à Aïdindjik (Cyzicus) et à Gallipoli, leur confia la garde des côtes, et établit son camp devant Bigha. Cependant l'armée chrétienne s'était avancée à marches forcées jusqu'à la Marizza et à deux journées d'Andrinople. Lalaschahin, intimidé par la supériorité numérique de l'ennemi qui comptait plus de vingt mille hommes, et craignant de compromettre sa gloire, envoya en reconnaissance un corps nombreux d'akindji, sous le commandement de Hadji-Ilbeki son compagnon d'armes [2]. Ne vou-

[1] Ali, f. 27, les appelle *Lewend* (*levées*), c'est-à-dire une horde méprisable, ce qu'étaient alors les Catalans.

[2] Seadeddin appelle Hadji-Ilbeki « le premier lutteur dans l'arène de la vaillance, le lion du combat et le soutien de la vraie foi. »

lant pas exposer les dix mille hommes qu'il avait sous ses ordres aux chances d'une seule bataille, Hadji-Ilbeki résolut de surprendre pendant la nuit l'armée chrétienne, dont le camp, gardé avec négligence, était livré aux désordres d'une soldatesque gorgée de vin. Le bruit des tambours et des fifres, le cri de guerre d'Allah! Allah! qui retentit tout-à-coup dans les ténèbres, jetèrent l'épouvante [1] parmi les chrétiens. « Surpris comme des bêtes féroces dans leur gîte, ils se précipitèrent, dit Seadeddin, vers la Marizza, semblables à l'incendie poussé par le vent, et périrent dans les flots. » (766-1363) La plaine qui fut le théâtre de cette surprise nocturne s'appelle encore Sirf-Sindughi, c'est-à-dire, *défaite des Serviens* [xxi].

C'était la première fois que les Hongrois se trouvaient face à face avec les Turcs, et cette première épreuve de l'intrépidité de leurs nouveaux ennemis dut leur inspirer une terreur qu'il n'était donné qu'à un héros, tel qu'Hunyade, de dissiper. Le roi de Hongrie, Louis, échappa comme par miracle au sabre des barbares. Ayant attribué son salut à la sainte Vierge, dont il portait l'image sur sa poitrine, il fit vœu, dans la ferveur de sa reconnaissance, de lui faire bâtir une église. En effet, quelque temps après, s'éleva Maria-zell, le Loretto de l'empire d'Autriche. Parmi les miracles que la tradition attribue à cette église, le plus

[1] Seadeddin, Neschri, f. 64. Idris, f. 144. Loutfi, p. 43. Solakzadé, f. 24. Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*. L'année 766 ne commence qu'en septembre 1364 ; cette bataille qui eut lieu dans l'été tombe par conséquent dans l'année 1363.

curieux est sans contredit celui qui transforma la sanglante défaite des chrétiens en une victoire complète sur l'armée ottomane. Le combat de Sirf-Sindughi, qui, bien que peu important par ses résultats, n'en est pas moins mémorable dans l'histoire, fut suivi de la mort du vainqueur, Hadji-Ilbeki, que Lalaschahin, dans sa jalousie, fit empoisonner, pour le punir de lui avoir enlevé l'honneur de la victoire[1]. Quelques historiens[2] hongrois et styriens, trompés par la tradition[3] qui a fait battre les Turcs par les chrétiens, doutent de la réalité de cette bataille; mais le nom que porte encore le champ où elle fut livrée, aussi bien que la fondation de Mariazell [XXII] et l'empoisonnement d'Hadji-Ilbeki, crime, depuis si fréquemment répété en Turquie, tous ces faits témoignent assez de la victoire nocturne des Turcs sur l'armée confédérée des chrétiens[4].

Tandis que le roi Louis, pour accomplir son vœu à la Vierge, faisait élever l'église de Mariazell, Mourad, par un tout autre motif que celui d'une pieuse reconnaissance envers la divinité, pour la prise de Bigha et

1 Seadeddin dans Bratutti, p. 94. Idris, f. 147. Solakzadé, f. 12. *Raousatoul-ebrar*, en 766, dans le manuscrit de la Bibliothèque de Vienne, n. 139, f. 25.

2 Pray, *Histoire de Hongrie*, et Jules César, de Styrie.

3 La tradition styrienne fixe à 10,000 le nombre des combattans de l'armée chrétienne, et à 20,000 celui des soldats de Hadji-Ilbeki, tandis que les historiens turcs disent le contraire.

4 Dans la Collection des pièces d'État de Feridoun, n. 108 et 106, on trouve la lettre de Mourad Ier, datée de Brousa le 1er Rebioulzani 767, ainsi que la réponse du prince de Karamanie.

la victoire remportée sur la Marizza [1], bâtit et dota richement une mosquée à Biledjik et un couvent à Yenischehr pour le derwisch Postinpousch (*couvert d'une peau*), dévot enthousiaste dont le tombeau est encore aujourd'hui un lieu de pélerinage assez fréquenté. Il embellit Brousa d'une petite mosquée située dans la vallée Céleste (gœkderé), et d'une plus grande dans le quartier des bains à l'est de la ville, vis-à-vis le palais. Enfin il termina le dôme des anciens bains [2], établissement dont les eaux salutaires jouissaient, dans les temps les plus reculés, d'une grande célébrité, à cause du mythe qui s'y rattachait. C'est à ces sources qu'Hercule, après le meurtre involontaire de son favori Hylas [3], lava le sang dont il était souillé. Les eaux de Brousa surpassent, par leurs vertus, celles d'Eskischehr [4], de Yalowa (Helenopolis ou Drepanon) [5] et de Tawschandjil (Philocrène) [6]. L'architecte qui présida à la construction de tous ces établissemens de bains était un Grec ou un Franc qui, fait prisonnier par un navire d'une flotte ottomane [7], consacra ses talens, pour adoucir son esclavage, à ces sortes de travaux. Parmi les édifices qu'on lui doit, on

1 Seadeddin dans Bratutti, p. 95. Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*.

2 *Umblick auf einer Reise nach Brusa* (*Voyage à Brousa*), p. 25.

3 Continuator incertus Theophanis, p. 290, à la fin du règne de Constantin Porphyrogénète.

4 Lessings, *Abhandlung über die phytischen Bäder* (*Traité sur les bains pythiques* de Paulus Silentiarius).

5 *Voyage à Brousa*, p. 150.

6 *Voyage à Brousa*, p. 160.

7 Seadeddin dans Bratutti, p. 79.

peut citer une mosquée remarquable par sa forme singulière. Le même bâtiment renferme une église et une école. Le rez-de-chaussée forme la mosquée; à l'étage supérieur, et dans une galerie qui entoure l'édifice, sont rangées les cellules des étudians, de telle sorte que chacun d'eux pouvait de sa chambre [1] apercevoir l'imam sur le maître-autel et suivre les prières, ce qui épargnait un temps précieux à ces pieux travailleurs [XXIII].

Toutes ces constructions d'utilité publique, qui, en Europe, révèlent dans les princes qui les ont ordonnées l'amour des arts, ou au moins un certain degré d'instruction, le furent par Mourad dans un but purement religieux. Si l'histoire ne nous avait rien appris de l'ignorance de ce souverain, nous en trouverions la preuve dans la manière dont il signa, l'année même qui vit commencer la construction de la mosquée de Brousa et du séraï d'Andrinople, un traité avec les habitans de l'ancienne Épidaure, les Ragusains (767-1365).

La petite république de Raguse, cachée, pour ainsi dire, dans un golfe de la mer Adriatique, et qui s'est maintenue pendant tant de siècles par sa politique cauteleuse et prévoyante, devina la première les hautes destinées réservées aux souverains ottomans, et se mit de son propre mouvement sous leur protection. Un traité fut le résultat des négociations conduites par les ambassadeurs ragusains. Ce traité, le premier qui ait été conclu entre les Ottomans et un peuple chrétien, consa-

[1] *Voyage à Brousa*, p. 34.



crait la soumission de la république, et lui assurait, moyennant un tribut annuel de cinq cents ducats, la libre navigation des eaux du Levant et la protection du sultan pour son commerce. Lorsque vint le moment de ratifier les conventions, Mourad, ne sachant pas signer, trempa sa main dans l'encre et l'apposa en tête de l'acte [1], les trois doigts du milieu réunis, le pouce et le petit doigt écartés. Cette manière de signer (*toughra*) fut adoptée par tous les sultans successeurs de Mourad Ier. Plus tard seulement, des calligraphes ornèrent ce seing privé de lettres entrelacées et y inscrivirent en chiffre les noms du sultan régnant [xxiv]. Au milieu de cette grossière empreinte de la main, que les contours du toughra imitent encore aujourd'hui, était placé le nom du sultan-khan, accompagné de celui de son père et de l'épithète de *toujours victorieux*. L'écrivain qui, dans la suite, fut chargé d'apposer ce chiffre en tête des fermans et des diplômes, avait, sous le titre de *nischandji-baschi*, l'emploi de secrétaire d'État ou garde des sceaux du sultan, une des premières dignités de l'empire [2].

Ce qui prouve encore l'ignorance de Mourad et son mépris pour les sciences, c'est que, sous son règne, trois savans qui occupent un rang distingué dans l'histoire littéraire et scientifique de l'Orient, se virent forcés d'aller chercher à l'étranger un sort digne d'eux.

[1] Engel, *Geschichte von Ragusa* (*Histoire de Raguse*), p. 141. Le traité en question se trouve encore de nos jours dans les Archives de Raguse.

[2] Voyez *Osmanische Staatsverwaltung* (*Administration de l'empire ottoman*), II, p. 27 et 135. I, p. 64.

Le premier fut le mathématicien Mahmoud, qui fit l'éducation d'Oulougbeg, prince éclairé et astronome renommé, et qui professa sous le nom de Kazizadé Roumi, c'est-à-dire, *fils du juge de Roum* [1], dans la grande mosquée de Samarkand. Aux quatre angles de cette mosquée s'élevaient alors quatre écoles [xxv] destinées à propager dans toute l'Asie centrale la plus utile des sciences, les mathématiques. Toutes les fois que Kazizadé faisait son cours dans une des quatre écoles, les étudians s'y rendaient en foule, et les professeurs mêmes abandonnaient leurs chaires pour aller entendre les leçons du célèbre mathématicien. Le second fut le philologue et molla Djemaleddin, d'Akseraï, qui avait été employé à Karaman, dans la medresé connue sous le nom de Sindjirlu; la seule admission dans cette école supposait que le professeur savait par cœur tout le dictionnaire arabe *Sihhah* [xxvi]. Cette condition, établie par le fondateur de cette école, rendait fort rares les candidatures à l'emploi de professeur, et était bien plus difficile à remplir que celle imposée aux hafiz (*conservateurs*) de réciter de mémoire tout le Coran. Enfin le troisième de ces illustres exilés fut le dogmaticien Bourhaneddin, natif d'Erzendjan, grand philosophe, dont le fils, après avoir assassiné son beau-père, le prince d'Erzendjan, et s'être emparé du pouvoir, reçut plus tard le châtiment réservé aux rebelles pris les armes à la main [xxvii].

Avant de quitter Brousa pour reprendre le cours de

[1] Son père avait été juge à Brousa.

ses conquêtes en Europe, Mourad célébra la circoncision de ses trois fils Bayezid, Yakoub et Saoudji, par de splendides festins et en distribuant aux derwischs et aux scheïkhs de riches présens et des vêtemens d'honneur [1]. Il se rendit ensuite à Demitoka, pour diriger de là les opérations du siége de Tschirmen [2], fort situé à une journée de marche d'Andrinople, et pour surveiller la construction du magnifique palais qu'il faisait élever dans cette dernière ville. D'immenses jardins couvrirent, comme par enchantement, les rives de la Toundja; sous les sultans successeurs de Mourad, et particulièrement pendant les règnes de Souleïman-le-Grand et de Mohammed IV, Andrinople fut considérablement agrandie et embellie par une foule d'établissemens publics et de somptueux édifices. Dès que le séraï nouvellement construit fut en état d'être habité, Mourad vint fixer sa résidence dans cette seconde ville de l'empire grec, qui, à dater de cette époque, fut la première de l'empire ottoman, jusqu'à la conquête de Constantinople.

Le sultan, tout occupé qu'il était du soin d'agrandir sa nouvelle capitale, n'en avait pas moins l'œil constamment fixé sur le théâtre de la guerre. Il envoya à ses généraux Timourtasch et Lalaschahin l'ordre de poursuivre leurs conquêtes tout le long de la Toundja et de soumettre les villes situées au pied de l'Hémus. Timourtasch s'empara de Yenidjé-Kizilagadj [3] et de

[1] Seadeddin dans Bratutti, p. 98. Idris, f. 147.

[2] La *Roumilie* de Hadji-Khalfa, p. 49.

[3] Seadeddin dans Bratutti, p. 101. La *Roumilie* de Hadji-Khalfa, p. 53.

Yanboli [1]. Lalaschahin prit, quelques années plus tard, Ihtiman et Samakov, ainsi nommée, en langue servienne, à cause de ses nombreuses forges [2]. Mourad conduisit en personne un autre corps d'armée vers les côtes de l'est, et ajouta à ses conquêtes les villes de Karinabad, d'Aïdos, de Zizeboli (Apollonia), sur la Mer-Noire, d'Hireboli (Chariupolis), de Wiza (Bizya) [XXVIII], de Kirk-Kilisé (Heraclia) et de Binarhissar [3] (*Château des sources*). C'est dans les environs de cette dernière que doivent se trouver les trente-huit sources du Tearos, et c'est là que Darius fit élever, dans son expédition contre les Scythes, un monument sur les faces duquel il louait en termes pompeux le Tearos comme le plus beau et le plus salutaire de tous les fleuves, et lui-même comme le plus beau et le meilleur des hommes [4].

1 Yanboli est célèbre par la beauté de ses tapis. Seadeddin, l. c., place la prise d'Ihtiman et de Samakov dans la même année que celle de Yanboli et de Kizilagadj; Hadji-Khalfa, dans les *Tables chronologiques* et dans la *Description de la Roumilie*, p. 56 et 57, la place dans l'année 772.

2 Mannert, VIII, p. 271.

3 Le même auteur, p. 272, croit que Binarhissar est l'ancienne *Utsurgas*.

4 Hérodote, IV, 91. Le Tearus porte encore aujourd'hui le nom de Teara-Souyi; la rivière de Karischduran (le Κονταδεσδος des Grecs) se jette, ainsi que le Tearus, dans la rivière d'Erkène (Αγριανης), et celle-ci dans la Marizza (Hebrus). Binarhissar est le Taïnaros (*Tearos*) des Byzantins; et la bataille dont les historiens serviens font mention est celle où Woukaschin périt en 1371. Voyez aussi Engel, *Geschichte von Servien* (Histoire de la Servie), p. 323. *Tabula Acutheanæ* dans Schwandtner, *Script. rer. Hung.* III, p. 159, et Catona, X, p. 481. Du reste, la bataille de Taïnaros a une frappante analogie avec celle que l'armée chrétienne coalisée livra sur la Marizza en 1363; il serait possible que ces deux affaires ne fussent qu'un seul et même combat.

(773-1371). Après des expéditions successives qui durèrent cinq ans, Mourad, satisfait du résultat de ses tentatives en Europe, repassa en Asie. Pendant cette période, il avait élevé son juge d'armée, Kara-Khalil Tschendereli, à la dignité de vizir, emploi qui n'avait pas été occupé pendant dix ans, et qui, depuis lors, n'a jamais été un seul instant vacant. On se rappelle que Khalil Tschendereli fut le créateur de l'institution des janissaires et des armées permanentes. Après avoir conduit au tombeau son premier maître, Osman, il remplit à Brousa, pendant les trente-cinq ans du règne d'Ourkhan, les fonctions de juge, et maintint si bien, pendant dix ans, l'ordre et la discipline dans l'armée de Mourad, par la rigoureuse observation des lois et des réglemens, qu'il fut jugé seul digne du titre de vizir, le plus éminent après celui de sultan. Cet illustre vieillard dirigea encore pendant dix-huit ans, sous le nom de Khaïreddin-Pascha, avec une habileté rare et une inflexible équité, les affaires de l'empire, et mourut, en se rendant à Yenischehr, à la fin du même siècle dont l'aurore avait éclairé son berceau [1]. D'importans souvenirs historiques se rattachent à son nom. Ce fut lui qui, bien que d'une origine obscure, porta le premier le titre de grand-vizir, dignité qui resta héréditaire dans sa famille jusqu'après la conquête de Constantinople. Quant à Lalaschahin,

[1] *Hadikatoul-worzera*; Seadeddin et Solakzadé, f. 13, placent la nomination de Kara-Khalil à la dignité de grand-vizir cinq ans trop tard; mais Hadji-Khalfa et Osman, l'auteur des Biographies des Vizirs, sont plus dignes de foi.



que Mourad venait de nommer beglerbeg des provinces européennes, il fixa sa résidence à Filibé (Philippopolis), qui lui avait été donnée en fief avec tout le pays environnant. De là il s'empara peu à peu de tous les défilés de l'Hémus, et il battit, dans la plaine de Tschamourlu, près de Samakov, le kral de Servie [1] et son allié le kral de Bulgarie.

La Mysie-Inférieure, qui fut plus tard appelée Bulgarie, du nom du peuple qui s'y établit, et la Mysie-Supérieure, qui comprend la Servie et la Bosnie, ont pour frontières naturelles, au nord le Danube et la Save, et au sud la grande chaîne de montagnes qui s'étend de l'ouest à l'est jusqu'aux bords de la Mer-Noire. Cette chaîne de montagnes portait dans l'antiquité les divers noms de Soardius, d'Orbelus et d'Hémus, qu'elle a échangés contre ceux de Schartagh [2], de Egrissoutagh [XXIX] et de Balkan [3]. Elle se divise presque à angles droits en deux branches, dont l'une court dans la direction nord vers le pont de Trajain sur le Danube, et sépare la Mysie-Supérieure de la Mysie-Inférieure, et l'autre vers l'embouchure de la Marizza et sépare la Macédoine de la Thrace. Ce rempart naturel avait souvent été franchi par les Serviens et les Bulgares, qui, plus d'une fois, avaient mis le siége devant la capitale de l'empire de Byzance

[1] Seadeddin dans Bratutti, p. 104.

[2] On reconnait facilement dans le mot Schartagh l'ancien Soardius.

[3] Le mot *Hémus* se retrouve dans celui d'Éminé, nom d'un promontoire de la Mer-Noire, anciennement appelé Finis Hæmi.

et ravagé les côtes du Bosphore [1]. Les Paléologues, au lieu de se servir des Balkans comme d'une digue puissante contre les éternelles invasions des Bulgares et des Serviens, poussèrent l'imprudence et l'aveuglement jusqu'à implorer le secours de ces peuples contre leurs ennemis intérieurs et extérieurs. Aussi toutes les batailles livrées par les Ottomans sur l'Hébrus et le Tainarus [2], le furent-elles, à proprement parler, non contre les Grecs, mais contre les Bulgares et les Serviens. Nous voyons du reste une preuve de l'influence qu'avaient acquise ces peuples sur l'empire grec faible et délabré, dans la transformation du nom de Rhodope, chaîne de montagnes qui sépare la Thrace de la Macédoine, en celui de Despot-taghi (mont Despoto) que lui donna un roi servien, et qu'il porte encore aujourd'hui [3]. Du pied de ce mont célèbre, au point d'intersection qui le sépare de l'Egrissoutagh (Orbelus), s'étendaient autrefois les frontières de la Bulgarie et de la Servie, qu'il serait aujourd'hui difficile de déterminer, car à l'époque de la bataille de Samakov, livrée par les Ottomans aux Serviens, nous voyons un prince bulgare régner à Ghioustendil. Cette ville, qui n'est séparée de Samakov que par une chaîne de hautes montagnes, s'appelait d'abord Ulpiana, du nom de son premier fondateur Trajan; elle fut détruite et rebâtie par Jus-

1 *Constantinople et le Bosphore*, I, p. 82-100.

2 Lewenklau, dans ses *Pandectes géographiques*, c. 30, fait du Tainarus (Tearus) la Toundja.

3 Seadeddin dans Bratutti, p. 104.

tinien dont on reconnaît le nom dans celui de Ghioustendil que les Turcs ont donné à cette place. Elle possède un grand nombre de sources d'eaux thermales. On y voit douze fontaines sulfureuses couvertes de dômes magnifiques. De nombreux canaux distribuent les eaux potables dans toutes les parties de la ville, et les jardins sont arrosés par des ruisseaux qui coulent de la montagne. Parmi les établissemens de bains qui embellissent Ghioustendil, il en est un qui, par ses proportions grandioses et l'élégance de son architecture, fait l'admiration de tous les voyageurs. L'or et l'argent qu'on trouve encore, mais en petite quantité, dans les environs, étaient autrefois monnayés dans la ville voisine de Karatova [1]. L'importance de cette place décida Mourad à repasser en Europe, pour en recevoir les clefs des mains du Bulgare Constantin, qui la lui abandonna en exigeant en retour l'assurance solennelle qu'il serait exempt de tout tribut [2] (773-1371).

(774-1372) Devenu maître de Ghioustendil, Mourad retourna à Brousa; mais l'année suivante, averti par le commandant de Wiza que les garnisons grecques des forteresses situées sur les bords de la Mer-Noire osaient inquiéter le pays, il se hâta de repasser l'Hellespont. Après avoir réuni les nouvelles levées asiatiques aux forces que Lalaschahin commandait en

[1] La *Roumilie* de Hadji-Khalfa, p. 38.

[2] Hadji-Khalfa, l. c., et Seadeddin dans Bratutti, p. 106. Idris, f. 158. *Raouzatoul-Ebrar*, en 773. Hadji-Kalfa, *Tables chronologiques*.

Europe, le sultan, pensant qu'une faible partie de cette puissante armée suffirait pour châtier les commandans des forteresses grecques, en laissa une division à son beglerbeg pour assiéger Feredjik [xxx] près du golfe d'Aïnos; lui-même se rendit avec le reste devant Tschatal-Bourgas [1] et Indjighiz [2], villes éloignées de Constantinople, l'une de deux journées de marche, l'autre d'une seule. Indjighiz (*petite caverne*) doit son nom à un labyrinthe de grottes superposées en étages qui se trouve dans ses environs; malgré la petite distance qui la sépare de Constantinople, cette ville n'a encore été explorée par aucun voyageur européen [3]. Mourad, en ayant pris possession sans coup-férir, se porta devant le château d'Apollonia [xxxi], dans le district d'Indjighiz, et pendant quinze jours l'assiégea sans succès. Las de perdre son temps à un siége d'aussi peu d'importance, il allait se retirer en laissant devant la place un faible corps pour la bloquer, lorsqu'une partie des murs s'écroula et ouvrit un passage à son armée (774-1372). Mourad, au moment où il reçut cette heureuse nouvelle, se trouvait appuyé contre un platane, qui dès lors fut appelé le *Platane heureux* [4] et devint l'objet d'une vénération particulière parmi les Ottomans, comme le chêne sacré du Capitole [5] l'avait été parmi les pâtres romains. Quant au

1 Mannert, VII, p. 258. *Djihannuma*, p. 683.

2 L'ancienne Denizus, au sud d'Apollonia.

3 La *Roumilie* de Hadji-Khalfa, p. 17.

4 *Djihannuma*, p. 684. Idris, f. 157.

5 Livius, I, 10.



château, il reçut le nom de Tanri-Yikdughi, c'est-à-dire *détruit par Dieu* [1].

Outre ces deux faits, l'histoire ottomane rattache à la prise d'Apollonia l'origine de l'institution des bonnets brodés d'or (serkoulah ou ouskouf) [xxxii], coiffure affectée aux officiers de la cour et qui détermina la forme du turban des sultans. Au moment où les assiégeans se retiraient d'Apollonia chargés d'un riche butin en or et en argent, Mourad aperçut un de ses soldats qui portait sur la tête une coupe d'or mal dissimulée par son bonnet. Il le fit amener en sa présence et lui reprocha d'avoir cherché à dérober cet objet précieux, dont le cinquième revenait au fisc à titre de butin; néanmoins, l'idée lui plut; et non seulement il laissa la coupe au soldat, mais il ordonna qu'en souvenir de ce fait, ses gardes et les officiers de sa cour porteraient à l'avenir des bonnets brodés d'or. Lui-même, quoique sa mise fût ordinairement fort modeste, adopta le bonnet doré, s'écartant ainsi de l'usage de ses prédécesseurs, dont la coiffure avait été d'étoffe simple. Jusqu'alors il avait entouré sa tête d'un linge fin de couleur blanche provenant des fabriques du Kermian. Son kaftan et sa veste étaient faits du même tissu, de couleur rouge et tiré de la même province [xxxiii]. Cette mise devint le costume favori des officiers des sipahis et des fonctionnaires de l'État. Le casque doré et les vêtemens des peïks [2], gardes-du-

[1] Seadeddin dans Bratutti, p. 109. Idris, f. 157.

[2] *Administration de l'empire ottoman*, I, 53. II, 52.

corps du sultan, qui ont pour arme un javelot, rappellent encore aujourd'hui le larcin du soldat turc devant les murs d'Apollonia.

Dès que Mourad eut conclu la paix avec Byzance, il forma le dessein de soumettre les princes slaves ou valaques, maîtres des villes situées au pied du Rhodope. Dragès, fils de Zarkos, et Boghdan [xxxiv], furent tout-à-coup attaqués par le vizir Kkaïreddin-Pascha et Ewrenos, qui s'emparèrent de Bourla [xxxv], d'Iskheta, de Maroula, et des châteaux de Kawala, d'Awrethissar et de Feria. Les bourgs de Dirama et de Sikhna, sur la route de Sérès, et cette ville elle-même, tombèrent également en leur pouvoir, partie par la force des armes, partie par capitulation. Dragès et Boghdan furent faits prisonniers, et, s'il faut en croire Chalcondyle, le vainqueur les traita avec les égards dus au courage malheureux [1].

Cette expédition contre les villes des côtes de la Thessalie fut immédiatement suivie de deux autres dirigées vers le nord de l'Hémus, la première contre Lazar, kral de Servie, la seconde contre Sisman, souverain de la Bulgarie. Mourad se porta devant (777-1375) Naissos, aujourd'hui Nisch ou Nissa, une des quatre plus fortes places de l'empire byzantin, et le point central des communications entre la Thrace, la Servie et la Pannonie [xxxvi]. Nissa succomba après un siége de vingt-cinq jours [2], dont Yakhschibeg, fils

[1] Chalcondylas, I.

[2] La Collection des écrits d'État de Feridoun contient sous le n° 121 la lettre de triomphe de Mourad au prince de Karamanie, datée d'Andrinople,

de Timourtasch, qui, à la tête de son corps, monta le premier à l'assaut, eut tous les honneurs. Cette ville qui avait vu naitre Constantin-le-Grand et avait été embellie par lui [XXXVII], fut fortifiée sous le règne de l'empereur Manuel Comnène par le général grec Constantin Angelus Philadelphe, vers la même époque que Semlin et Belgrade. Elle est célèbre dans l'histoire par une sanglante défaite des Goths, qui virent tomber sous ses murs cinquante mille des leurs [1]. Attila la détruisit comme la plupart des villes de la Mysie [2], et Justinien la reconstruisit sous le nom de Naissopolis [3]. C'est là que Julien l'Apostat reçut la nouvelle de la mort de son rival Constantin [4], et que les croisés d'Allemagne, commandés par le roi Conrad, s'arrêtèrent, sous le règne de Manuel Comnène, dans leur marche vers la terre sainte [XXXVIII]. A la nouvelle de la chute de Nissa, Lazar demanda la paix et l'obtint (778-1376) contre la promesse qu'il fournirait tous les ans au sultan mille cavaliers et mille livres d'argent [XXXIX]. Mourad, dans la même année, accorda aussi la paix à Sisman, qui, pour éviter de payer un tribut, abandonna sa fille au vainqueur [XL].

La paix était enfin rétablie en Europe, et le fils

le dernier silhidjé 778 (8 mai 1577); la réponse à cette lettre datée de Koniah, le 1er rebioul-ewwel 779 (no 122); la lettre de félicitation du prince de Hamid (no 123), et la réponse du sultan datée de Brousa, le dernier djemazioul-akhir (no 124).

1 Nicetas, IV, 3.

2 *Prisc. excerpt. de leg. Script. Byz.* t. I. Paris.

3 Procop. *de Ædificiis.* Oratio IV.

4 Sext. Aurel. Victor. *Epitome*, c. XLII.

d'Ourkhan pouvait se reposer de ses longues fatigues. Il passa l'hiver dans sa nouvelle résidence, Andrinople, qui dès lors commença à être préférée à Brousa. Pendant un intervalle de six ans, que ne troubla aucune alarme, aucune entreprise guerrière, Mourad s'occupa sans relâche des affaires intérieures de l'empire. L'organisation de l'armée fut améliorée ; le système féodal des sipahis et l'institution des woïnaks (espèce de soldats de train) complétée et perfectionnée. La division des fiefs militaires en petits fiefs (*timar*) et grands fiefs (*siamet*) fut soumise à certaines règles. La couleur rouge[1] fut adoptée pour les drapeaux des sipahis, afin de les distinguer des autres drapeaux de l'islamisme. Le Prophète avait choisi pour son étendard la couleur du soleil (jaune)[2], les Fatimites celle de la terre (vert)[3], les Ommiades celle du jour (blanc), et les Abassides, par opposition avec les Ommiades, la couleur de la nuit (noir). Les descendans d'Osman adoptèrent la couleur du sang. Le bleu de ciel, si respecté en Perse par les sofis [XLI], était depuis plusieurs siècles la couleur favorite de la cour de Byzance et des hauts dignitaires de l'État [XLII]; il tomba dans une telle défaveur chez les Ottomans qu'il fut affecté à la chaussure et à la coiffure des juifs. Le corps des woïnaks, créé par Mourad, et que nous avons mentionné plus haut, était une troupe composée de

[1] Solakzadé, f. 9.

[2] Gibbon, c. LI, édit. in-4°, V, p. 318.

[3] Gibbon, c. LII, V, p. 414.

chrétiens sujets du sultan, et remplissait pendant la guerre les fonctions les plus humiliantes. C'est à eux qu'était dévolu le soin de nettoyer les écuries et de conduire les équipages et les chariots; par compensation, ils étaient exempts de tout impôt [1]. Le réglement relatif à la couleur des drapeaux ottomans, l'institution des fiefs militaires et la création du corps des woïnaks sont dus à Timourtasch (*pierre de fer*), qui fut nommé beglerbeg après Lalaschahin, mort vers la fin de la campagne.

Dans la paix comme dans la guerre, l'idée constante, le but unique de Mourad Ier, furent d'étendre sa domination en Europe et en Asie. C'est sous l'empire de cette préoccupation qu'il chercha à marier son fils aîné, Bayezid-Yilderim, avec la fille du prince de Kermian, son voisin. Cette union était de nature à flatter l'ambition du sultan, car la jeune princesse apportait en dot à son époux les plus belles possessions de son père [2]. Mourad députa à Kermianoghli, pour lui communiquer sa proposition, le juge de Brousa, Khodja-Efendi, son porte-étendard Aksankor, le tschaouschbaschi Timourkhan, fils de Samsama-Tschaousch, et avec eux les femmes du juge et du porte-étendard, la nourrice de Bayezid et une suite de trois mille hommes. Le prince de Kermian fit aux ambassadeurs du sultan

[1] Solakzadé, f. 9. Idris, f. 162. Seadeddin dans Bratutti, p. 114. Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques. Raousatoul-ebrar* et Mouradjea-d'Ohsson, III, p. 416.

[2] La collection de Feridoun, n. 106 et 107 contient la lettre de demande en mariage et la réponse du prince de Kermian.

la plus magnifique réception, leur confia sa fille, et chargea son écuyer tranchant de l'accompagner et de conduire son cheval. Ce personnage resta à la cour de Mourad, et la dignité d'écuyer tranchant fut pendant quelque temps héréditaire dans sa famille [1], comme l'était celle de tschaousch-baschi dans celle de Samsama. Les noces furent célébrées à Brousa avec une pompe jusque-là inusitée. Parmi les hauts dignitaires qui y assistèrent l'histoire signale les ambassadeurs des princes d'Aïdin et de Mentesché. de Kastemouni et de Karamanie et ceux des sultans de Syrie et d'Égypte; tous apportèrent, suivant l'usage, de riches présens, consistant en chevaux arabes, en étoffes d'Alexandrie et en esclaves grecs des deux sexes. Ewrenosbeg, renégat grec, offrit à lui seul cent esclaves choisis parmi les plus beaux garçons et les plus belles filles de sa nation. Dix d'entre eux portaient des assiettes d'or remplies de ducats; dix autres, des plats d'argent chargés de monnaies du même métal; d'autres enfin, dix-huit pots ou lavoirs en or et en argent, des coupes et des tasses émaillées, des bocaux et des verres enrichis de pierres précieuses. On vit, dit Idris, dans cette circonstance, la réalisation sur terre du paradis tel que le décrit le Coran : « Et les bienheureux sont entourés d'enfans d'une jeunesse et d'une beauté éternelles, portant des lavoirs, des aiguières et des coupes [2]. » Tous ces présens, appelés en turc *satschou,* c'est-à-dire *chose*

[1] Neschri, f. 66.
[2] Idris, f. 166.

jetée, parce qu'au mariage des princesses, les monnaies d'or et d'argent étaient jetées à poignées sur leur tête, furent déposés aux pieds de Mourad qui fit acte de munificence en donnant les chevaux arabes et les étoffes égyptiennes à Ewrenos, et les esclaves grecs aux ambassadeurs du sultan d'Egypte. Les dons des princes asiatiques furent distribués aux oulémas et aux scheïkhs. La princesse apporta en dot les clefs d'Egrigoez, de Tawschanli, de Simaw et de Kutahia [XLIII]. La première de ces villes est le siége d'une des plus importantes juridictions du sandjak actuel de Kermian [1]; la seconde, à huit lieues au nord-ouest de Kutahia, est renommée pour ses fruits et en général pour ses produits naturels et industriels [2]; la troisième est célèbre pour avoir vu naître le savant usurpateur Simawna-Oghli, dont nous parlerons plus bas; la dernière enfin, l'ancien Cotyæum que traversa Xénophon [3] dans sa marche contre les Perses, est bâtie sur le Poursak (Bathis); c'est la capitale de l'Anatolie et le siége du beglerbeg, gouverneur général de l'Asie-Mineure. Kutahia possède sept grandes et belles mosquées et sept bains, dont le plus grand est celui de Baliklu (*bain poissonneux*) [4], ainsi nommé parce qu'au centre de cet établissement se trouve un vaste bassin d'eau froide peuplé de poissons. La haute montagne qui domine la ville offre une

1 *Djihannuma*, p. 632.

2 *Ibid.* p. 633.

3 Rennel, *Illustrations of the History of the expedition of Cyrus*, p. 28, 30, 31.

4 *Djihannuma*, p. 632.

double ligne de fortifications, l'une à son sommet, l'autre à sa base. La ligne supérieure s'appelle Ghewhri-Nighin (*joyau de l'anneau*) [1]. Les environs sont couverts de forêts d'arbres fruitiers, tels que poiriers et pommiers, et abondent en sources thermales dont les eaux et le limon ont la réputation de guérir radicalement les affections paralytiques et les douleurs rhumatismales. Les voyageurs se rendent en foule à Kutahia, attirés par ses belles promenades [2] et ses magnifiques mausolées, parmi lesquels on remarque ceux du lexicographe Akhteri, du scheïkh Kermiani et du poëte Firaki, tous trois nés dans cette ville [3].

Le mariage de Bayezid avec la fille de Kermian-Oghli réunit donc à l'empire de vastes et riches possessions ; mais ce n'était pas assez pour l'ambition de Mourad. Tous les moyens lui furent bons pour étendre et fortifier sa domination. Il força, de l'aveu même des historiens ottomans, le prince de Hamid à lui vendre tout le territoire compris entre Tekké, Kermian et Karaman. Intimidé par la présence du sultan à Kutahia, le malheureux prince, pour conserver une faible partie de ses domaines, abandonna six de ses plus belles villes : Begschehri (*cité du prince*), construite par le souverain seldjoukide Alaeddin à l'est du lac Begschehri (le Trogitis de Strabon) [4]; Sidischehri, située

1 *Djihannuma.*

2 *Ibid.* p. 641.

3 Les plus célèbres sont celles appelées *Aksou* (*eau blanche*), *Sultanbaghi* (*jardin de sultan*), *Kebbis* et *Sultan-Bayezid*. *Djihannuma*, p. 632.

4 *Djihannuma*, l. c.

au sud de ce lac, sur les bords d'un autre plus petit, et adossée à une montagne couverte de chênes [1]; Akschehr (*ville blanche*), capitale du sandjak du même nom [2]; Isparta, capitale du sandjak de Hamid, à l'ouest d'Ighirdir [3]; Yalawadj, à l'est du grand lac Ighirdir [4]; et enfin, Kara-Aghadj [5], à une journée de marche d'Isparta [6].

Des neuf princes qui s'étaient partagé avec Osman le territoire des souverains seldjoukides, trois avaient déjà vu leur puissance absorbée par celle des Ottomans: le prince de Karasi, le seigneur de Kermian et le prince de Hamid, avaient été dépouillés de leurs possessions, le premier par les conquêtes d'Ourkhan, le second

1 *Djihannuma*, p. 618.

2 *Ibid.* l. c. Mannert croit qu'Akschehr est l'ancienne Mistheia (VI, 2, p. 179), et Macd. Kinneir suppose que cette ville est située sur l'emplacement de Philomelium.

3 *Ibid.* p. 619.

4 *Ibid.* p. 640. Probablement l'ancienne Boris.

5 *Ibid.*

6 Toutes ces villes, situées sur des lacs très-poissonneux et au pied de montagnes boisées, récoltent en abondance des fruits savoureux. Ainsi Yalawadj est renommée pour ses pommes, ses poires et ses cerises; Ighirdir pour ses pistaches et son raisin dont on compte jusqu'à trente-six espèces (*Djihannuma*, p. 641). Le lac qui baigne les murs de cette dernière ville a cinq lieues et demie de long sur trois de large, et dix brasses de profondeur; il contient deux îles, Nisi-Adasi et Djan-Adasi, dont les habitans, moitié chrétiens moitié mahométans, sont tous pêcheurs ou bateliers, et approvisionnent de poissons les nombreux couvens de derwischs établis sur le sommet des montagnes voisines (*Djihannuma*, p. 640 et 641). Parmi les édifices qui embellissent la ville d'Akschehr, on remarque plusieurs monastères et les tombeaux de Boukharidedé, de Nimetoullah, d'Akhi-Oren, compagnons d'armes d'Osman et saint vénéré, et de Nassreddin-Khodja, le Don Quichotte des Turcs [XLIV].

par le mariage de sa fille avec Bayezid, et le troisième par la vente à laquelle le contraignit Mourad. A la place de ces trois petits États surgirent, pendant les trois premières années de la paix dont jouit Mourad, trois principautés sur les frontières les plus orientales de l'ancien empire seldjoukide, principautés qui se maintinrent indépendantes en face de la domination ottomane, et dont le territoire ne fut réuni à celui des sultans que plus d'un siècle après leur naissance. Trois dynasties différentes régnèrent sur ces nouveaux États, celle de Kara-Koyounlu (*mouton noir*), dans la province de Diarbekr [1], de Soulkadr ou Soulkadir, dans le district de Meràsch [2], et de Beni-Ramazan à Adana [3]. Comme l'ardeur belliqueuse des Ottomans s'était jusque-là tournée plutôt vers l'Europe que vers l'Orient, ces dynasties nouvelles n'eurent d'abord rien à redouter de ces peuplades conquérantes, et jouirent d'une indépendance momentanée qui leur permit de s'affermir et même d'agrandir le cercle de leurs possessions.

A cette époque, Timourtasch, qui venait de conquérir les villes situées au pied du Rhodope et de l'Axius, naguère soumises à Dragèzes et à Boghdan, fit irruption dans la Macédoine, qu'il parcourut à la tête de ses hordes dévastatrices, jusqu'aux frontières de l'Albanie [XLV], et où il s'empara de Monastier [4], de Pirlipa [5]

[1] Elle date de 777 (1375), et s'éteignit en 874 (1469).

[2] Elle surgit en 780 (1378), et s'éteignit en 921 (1515).

[3] Elle surgit en 780 (1378) et s'éteignit en 921 (1515).

[4] La *Roumilie* de Hadji-Khalfa, p. 96.

[5] *Id. ibid.*

et d'Istip [XLVI]. Tandis qu'il ravageait le pays qui s'étend en-deçà du mont Orbelus, le corps principal de l'armée ottomane assiégeait Sofia [1] sous les ordres d'Indjé-Balaban, fils de Balaban-Beg, ce même guerrier qui, pendant dix ans, avait tenu bloquée la ville de Brousa, en faisant élever devant ses murs le château de Balabandjik. Sofia résistait déjà depuis plusieurs années à tous les efforts d'Indjé-Balaban, et les assiégeans commençaient à perdre patience, lorsqu'une ruse heureusement imaginée leur ouvrit les portes de la ville. Ouzandjé-Soundouk, jeune Turc d'une rare beauté, s'introduisit dans la ville où il fut accueilli comme transfuge et parvint à se faire admettre comme fauconnier auprès du commandant. Un jour, dans une chasse au héron, il entraîna son maître dans la campagne, et profitant d'un instant favorable, il le renversa, l'attacha sur son cheval, et l'emmena prisonnier au camp des Turcs. Balaban fit conduire le malheureux commandant ainsi garrotté sous les murs de la place; les habitans, découragés par la perte de leur chef, capitulèrent et remirent aux Turcs les clefs de la ville (784-1382) [2].

1 Dans les *Tables chronologiques*, Balaban est désigné avec raison comme conquérant de Sofia; dans sa *Description de la Roumilie*, Hadji-Khalfa désigne Lalaschahin qui était mort en 777. Seadeddin commet la même erreur. Voyez aussi Ali.

2 Seadeddin dans Bratutti, p. 125. Voyez le rapport de Balaban au Sultan dans la Collection de Feridoun, nº 130; son diplôme d'investiture, en date du 15 redjeb 788, est consigné sous le nº 131. Le premier de ces documens se trouve dans l'exemplaire défectueux de Feridoun, à la Biblio-

Sofia (l'ancienne Serdica, appelée aussi Triadizza) est située au pied du Rhodope et de l'Hémus, dans une vaste et fertile plaine qu'arrose la rivière de Samakov (Œscus). C'est dans cette plaine, dont la description inspire aux historiens ottomans des pages pleines de véritable poésie [1], qu'eut lieu la célèbre entrevue de l'empereur Constance, fils de Constantin, avec Vetranio, empereur d'Illyrie, son compétiteur. On sait quel fut le résultat de cette étrange entrevue. Les deux armées ennemies assistaient, rangées en cercle [2], aux négociations toutes pacifiques des deux empereurs. Tout-à-coup les soldats de Vetranio s'écrient qu'ils veulent vaincre ou mourir avec Constance; effrayé par cette clameur menaçante et par le bruit des armes qui retentissait autour de lui, l'empereur d'Illyrie ôta son diadème et tomba à genoux devant son rival [3]. Serdica est encore célèbre pour avoir vu naître dans ses murs l'empereur Maximus et pour avoir été le lieu de réunion d'un concile important. Pillée par les Huns [4], détruite par les Valaques [XLVII], elle sortit de ses ruines sous le nom de Sofia. Indépendamment de ses souvenirs historiques, les sources d'eau minérale qu'elle renferme, ses mosquées, ses bains et surtout sa position, lui assi-

thèque royale de Paris, et sa traduction par Sylvestre de Sacy dans le t. VII de l'ouvrage intitulé : *Histoire et Mémoires de l'Institut royal de France.*

1 Willermus Tyrensis, I, c. 7, la nomme Stratiza.

2 Idris cite à cette occasion plusieurs distiques persans qui sont une imitation du poëme de Hafiz sur le beau site de Schiraz.

3 Gibbon, c. XVIII, t. II, p. 115-117.

4 La *Roumilie* de Hadji-Khalfa, p. 51.



gnent un rang élevé parmi les villes de la Turquie d'Europe.

Depuis la conquête d'Andrinople, les rapports d'amitié qui existaient entre Mourad et Jean Paléologue n'avaient pas été troublés. Cette bonne harmonie entre deux souverains, naturellement ennemis et jaloux l'un de l'autre, était due à ce que le sultan avait agrandi le cercle de ses possessions moins en empiétant sur le territoire de Byzance que sur celui des princes de Servie, de Bulgarie et de Valachie, et de quelques commandans grecs révoltés, qui, profitant de l'état de faiblesse de l'empire, s'étaient déclarés indépendans. Cependant Jean Paléologue, après avoir supporté sans murmurer le fardeau d'une paix de sept ans avec l'ennemi de la chrétienté, venait de conclure un traité d'alliance avec le pape Urbain V, dans l'espoir que quelques concessions faites à l'église latine sur les rites de l'église grecque lui assureraient la protection du pontife chrétien. Il espérait tirer de cette protection de précieux avantages, qui lui permettraient peut-être de changer quelque chose à sa position vis-à-vis des Ottomans, car il ne pouvait se dissimuler qu'il était bien moins l'allié de Mourad que son vassal. Par ce traité, le pape promit à Jean Paléologue un secours de quinze galères, de quinze cents cavaliers et de mille archers. L'empereur se rendit à Rome pour ratifier solennellement les concessions spirituelles qu'il s'était résigné à faire au pape. Ainsi, pendant la même année, le Vatican ouvrit ses portes à deux ombres couronnées, triste reflet de la majesté de Constantin-le-Grand

et de Charlemagne [1]. En présence de quatre cardinaux, Jean Paléologue reconnut, en véritable chrétien catholique, l'autorité suprême du pape et l'existence du Saint-Esprit dans la double personne du Père et du Fils. Il abjura les erreurs de l'Église grecque, et confessa qu'on pouvait consacrer l'Eucharistie avec du pain azyme; ayant ensuite promis de faire rentrer tous ses sujets dans la communion latine, et reconnu à l'Église romaine jusqu'à des droits contestés par les gouvernemens catholiques, il fut admis, après trois génuflexions, à baiser le pied, la main et la bouche d'Urbain et à conduire par la bride la mule de Sa Sainteté. Malheureusement l'empereur ne recueillit pas le fruit qu'il attendait de tant d'humilité; le pape qui avait espéré enflammer le zèle du roi de France et des autres monarques de l'Europe occidentale en faveur de Jean Paléologue, ne put y réussir, et lorsque l'empereur se fut remis en route pour Constantinople, en passant par Venise, des négocians de cette ville, qui lui avaient prêté une somme considérable, osèrent réclamer de lui des garanties. Comme il n'en avait aucune à leur donner, ses créanciers s'adressèrent au sénat qui signifia au débiteur qu'il ne sortirait pas du territoire de la république avant de s'être libéré. En vain l'auguste prisonnier conjura son fils aîné Andronicus auquel, pendant son absence, il avait laissé les rênes du

[1] *Urban the fifth enjoyed the glory of receiving in the Vatican the two imperial shadows, who represented the Majesty of Constantine and Charlemagne.* Gibbon, LXVI, t. VI, p. 385.



gouvernement, de faire usage de toutes les ressources de l'empire, de piller même au besoin les trésors des églises, pour lui épargner, à lui, empereur d'Orient, la honte d'une plus longue détention. Andronicus fut sourd aux prières de son père. Cependant la position de Jean Paléologue devenait de plus en plus critique. Alors, son second fils, Emmanuel, plus pénétré qu'Andronicus du sentiment de ses devoirs, vendit toutes ses possessions pour arracher l'empereur des mains des marchands de Venise.

L'issue malheureuse de son voyage d'Italie prouva à Jean Paléologue qu'il ne devait pas plus compter sur les galères du pape que sur l'assistance des autres princes chrétiens dans sa lutte contre les Turcs. Pour conjurer l'orage dont le menaçait la colère du sultan et afin de conserver un reste de puissance, il se hâta, dès son arrivée à Constantinople [XLVIII], de lui envoyer Théodore, le troisième de ses quatre fils, en le suppliant de vouloir bien l'admettre dans les rangs de l'armée ottomane. Cet acte de lâche soumission eut le succès qu'en avait espéré l'empereur; le sultan lui pardonna son projet d'alliance avec le chef de la chrétienté, et la bonne harmonie se rétablit en apparence entre les deux princes.

Ce fils que Jean Paléologue avait envoyé à Mourad comme gage de ses intentions bienveillantes, fut quelque temps après rappelé par lui et chargé d'aller prendre possession du gouvernement de Sparte et du territoire qui lui revenait de droit par la mort récente des héritiers de Cantacuzène. Vers la même époque, l'em-

pereur enleva à son fils aîné la direction des affaires de l'empire et la confia à Manuel, qui jusque-là avait eu le gouvernement de Thessalonique [1]. Andronicus, irrité de cette préférence, résolut de se venger. Il trouva dans Saoudji, fils de Mourad, une conformité de sentimens et de caractère, qui établit bientôt entre eux une étroite liaison. Tous deux étaient dévorés par une ardente ambition et animés d'une égale haine contre les auteurs de leurs jours. Tandis que le sultan était occupé à réprimer une révolte en Asie, et que Jean Paléologue oubliait à Byzance les dangers de sa situation, Saoudji, qui avait provisoirement le commandement de toutes les forces ottomanes en Europe, et l'ambitieux Andronicus conspiraient tous deux contre leurs pères. A la nouvelle de cette criminelle sédition, Mourad somma l'empereur de comparaître devant lui et de lui rendre compte de la conduite d'Andronicus. Paléologue s'humilia, et, pour éloigner de lui tout soupçon de complicité, il se réunit à Mourad qui lui proposa de marcher sur-le-champ contre leurs fils, de les faire rentrer dans l'obéissance et de leur faire crever les yeux. Aussitôt le sultan repasse en Europe et débarque dans le voisinage de Byzance [XLIX], non loin d'Apricidion et du torrent sur les bords duquel les princes révoltés avaient établi leur camp. La nuit venue, il franchit à cheval le torrent et crie aux rebelles de rentrer dans le devoir en leur promettant le pardon. A cette voix puissante, qui tant de fois les avait guidés au combat,

1 Ἐν τῇ Θεσσαλονίκῃ κύριος Μανουῆλ. Phranzes, I, 21.

les soldats de Saoudji, effrayés du châtiment qui les attendait, désertent en foule et viennent implorer la clémence de leur souverain, disant qu'ils avaient dû obéir aux ordres de leurs jeunes princes. Trahi, abandonné, Saoudji se jeta dans Didymotichon avec un petit nombre de fidèles compagnons et les fils des nobles grecs qui avaient trempé dans le complot. Mourad marche sur ses traces, met, sans différer, le siége devant Didymotichon et force bientôt, par la famine, la garnison à se rendre. Suivant le serment qu'il en avait fait à l'empereur de Byzance, mais au mépris de la capitulation [L], le sultan irrité fit crever les yeux à son fils [1] et le fit ensuite décapiter [2]. Quant aux nobles grecs, il ordonna qu'ils fussent tous amenés devant lui, puis il les fit précipiter du haut des murs de la ville dans la Marizza. Du milieu de son camp, qu'il avait établi sur les rives du fleuve, il contemplait avec un impassible sang-froid le spectacle de cette horrible exécution (787-1385). Il prenait plaisir à voir la rapidité avec laquelle les malheureux captifs, attachés deux à deux ou trois à trois, disparaissaient dans les flots. Il eut l'inconcevable courage de sourire à la vue d'un lièvre qui, sorti tout-à-coup du camp, n'échappa qu'avec peine à la poursuite d'une meute de chiens. Par une infernale raillerie, il comparait la fuite du timide animal avec l'humble résignation des Grecs livrés au supplice, rapprochement que l'esprit oriental

1 Phranzes, XII.

2 Ducas, c. XII, p. 22.

rendait plus piquant [1]. Pour couronner son œuvre de cruauté, le sultan ordonna à tous les pères, dont les fils avaient conspiré avec le sien, de les égorger de leur propre main. Tous exécutèrent cet ordre barbare, à l'exception de deux qui payèrent de la vie leur désobéissance [2]. Quand sa vengeance fut entièrement consommée, il envoya à l'empereur l'ordre de punir son fils comme lui-même avait puni Saoudji. Jean, fidèle à sa promesse, et craignant tout d'ailleurs de son redoutable allié, fit brûler les yeux à Andronicus avec du vinaigre bouillant. Le sultan, satisfait de cet empressement à exécuter ses ordres, s'inquiéta peu de savoir que le prince grec n'avait pas été entièrement privé de la vue. Il lui suffit d'apprendre que Manuel, second fils de l'empereur, lui succéderait à la place de son frère aîné. Ainsi se termina cette conjuration qui avait un moment compromis l'autorité des deux souverains.

Il est permis de croire que l'atroce sévérité de Mourad envers son fils n'eut pas pour unique motif le désir d'en imposer par un châtiment exemplaire à toutes les ambitions qui s'agitaient autour de lui. Certaines démarches du souverain ottoman auprès de l'un de ses fils, Bayezid, relativement à Saoudji, font supposer qu'il nourrissait contre ce dernier une profonde jalousie et qu'il avait dès long-temps médité sa perte. Il écrivit un jour à Bayezid la lettre suivante qui jus-

[1] Les Turcs donnent, par mépris, le nom de lièvres aux Grecs.

[2] Chalcondylas, I, p. 14.

tifie notre opinion : « Le beglerbeg Timourtasch-Pascha s'est mis en marche contre les infidèles de Monastir et de Perlepa ; il s'est emparé de leurs forteresses, et, se dirigeant sur Karli, a forcé les ennemis à payer la capitation. On a ensuite battu le pays jusqu'à Selanik. Là, on a fait une halte, parce que pendant la conquête d'Hersek et de Bosna on a reçu des begs de ces provinces la déclaration qu'ils se soumettaient et consentaient à payer le tribut. Nous t'annonçons aussi par la présente qu'aux premiers jours du printemps nous aurons avec la Hongrie une grande guerre, dont le commencement sera, il faut l'espérer, favorable aux croyans, et dont la fin dépend de la volonté de Dieu. A la réception de cette lettre tu rassembleras et tu armeras toutes tes troupes ; en même temps tu auras les yeux ouverts sur toutes les actions de ton frère Yakoub qui réside à Karasi, ainsi que sur la conduite du commandant de Brousa, mon fils Saoudji-Beg, dont Dieu prolonge la vie ! Du reste, tu exécuteras fidèlement mes ordres et tu m'instruiras exactement de tout ce qui arrivera [1]. » Voici quelle fut la réponse de Bayezid relativement à ses frères [2] : « Mon frère Yakoub-Beg (que Dieu double sa puissance !), exerce bonne et rigoureuse justice ; mais quant à Saoudji-Beg tu recevras ci-joint et dans la même bourse ma lettre et celle du juge de Brousa dans l'original. C'est de la justice de ta Sublime-Porte que j'at-

[1] Ce document se trouve dans la Collection de Feridoun, n° 127 ; il est daté d'Andrinople, le 1er Rebioul-ewwel 787 (1385).

[2] *Ibid.* n° 128, sans date.

tends maintenant de nouveaux ordres. Ton esclave, le pauvre Bayezid. » De ces deux documens résulte évidemment la preuve des parricides intentions de Mourad contre Saoudji.

La fatale tentative d'Andronicus et de Saoudji fut suivie d'une autre non moins audacieuse, mais de nature différente, et qui amena des résultats funestes à l'empire de Byzance déjà si affaibli. Bien que Mourad accablât l'empereur de son mépris, la témérité de Manuel lui fournit l'occasion de prouver qu'il savait estimer les vertus du faible qui osait lui résister. Manuel, sans tenir compte de l'horrible catastrophe de Didymotichon, ni de la dangereuse situation de son père qui s'était résigné à vivre sous la tutelle du sultan, conçut à Thessalonique, dont il était gouverneur, le projet d'enlever aux Ottomans la ville voisine de Pharaë (Seres) [LI]. Mourad, secrètement instruit de cette perfidie, fit marcher contre lui son vizir Khaïreddin-Pascha à la tête d'une armée, avec ordre de s'emparer de Thessalonique et de lui amener le prince grec mort ou vivant. Manuel, ne pouvant résister à des forces trois fois plus considérables que les siennes, abandonna la ville à l'approche des Ottomans, et se dirigea par mer vers Byzance. Mais l'empereur, dans la crainte d'exciter de nouveau les soupçons de Mourad et d'encourir sa colère, n'osa pas donner asile à son fils fugitif. Manuel se rendit à Lesbos, espérant trouver auprès du gouverneur génois de cette île le refuge que lui avait refusé son père. Mais là aussi régnait la terreur du nom de Mourad, et

le port de Lesbos fut fermé à Manuel [1]. Dans cette situation critique, il prit la courageuse résolution de se rendre en présence du sultan et d'implorer sa clémence. Son espoir ne fut point trompé. Mourad avait assez de noblesse d'ame pour être flatté de la confiance de son ennemi. Il alla à sa rencontre, lui reprocha, en termes modérés, sa coupable conduite, et l'exhorta à s'amender, en ajoutant que de la bonne harmonie qui existerait entre l'empereur et lui dépendrait désormais l'amélioration des affaires de l'Europe. Manuel fit alors l'aveu de sa faute, qu'il qualifia de crime de lèse-majesté, et implora son pardon, que le sultan s'empressa de lui accorder. Mourad fit plus, il renvoya le prince chez son père en enjoignant à celui-ci de lui faire bon accueil.

Ainsi telle était alors la puissance des Ottomans et la faiblesse de l'empire de Byzance, que l'empereur, après avoir fait cause commune avec le sultan contre son propre fils, n'osa ouvrir à l'héritier de sa couronne les portes de sa capitale que sur l'autorisation de son redoutable allié.

Ce fut vers cette époque (788-1386) que mourut [2] l'un des généraux les plus distingués de Mourad, Khaïreddin-Pascha, dont le dernier fait d'armes avait été la prise de Thessalonique [3], et qui laissa après lui le renom d'un habile général et d'un sage conseiller. De tous les historiens orientaux tant grecs que turcs, Chalcon-

1 Chalcond. I, p. 16, et Phranzes, p. 11.

2 Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, p. 174, *Hadikatoul-wouzera*.

3 Thessalonique fut, dans la suite, reprise par les Grecs et les Vénitiens.

dyle est celui qui nous a laissé le plus de documens propres à porter un jugement sur Khaïreddin-Pascha. Entre autres pièces relatives à ce célèbre personnage, il cite une conversation qu'il eut avec Mourad, conversation dont voici la reproduction textuelle : « Sultan Mourad, dit un jour Khaïreddin à son maître, comment faut-il conduire les affaires de la guerre pour que tu puisses, avec tes armées, atteindre le but désiré ? » Mourad répondit : « En profitant des occasions favorables et en se conciliant l'affection du soldat par des bienfaits. — Mais qu'entends-tu par profiter des occasions ? — C'est balancer et contrebalancer les moyens qui, suivant toute probabilité, doivent conduire au but. » Khaïreddin se prit à rire et dit : « Je vois que la nature t'a doué d'une grande sagesse ; mais comment balanceras-tu ces moyens si tu ne sais pas d'avance ce qu'il faut faire et ne pas faire, si tu ne peux, en te consultant, rejeter telle chose et adopter telle autre ? Dès qu'une résolution est prise, l'exécution doit suivre immédiatement. Un habile capitaine doit apporter dans les conseils la plus grande prudence, dans l'exécution la rapidité de l'éclair, et faire des actions d'éclat à la tête de son armée. » [LII]. C'est en suivant de pareilles maximes que le vizir et Mourad se préparèrent à la conquête de l'empire de Byzance. Khaïreddin-Pascha mourut peu après la prise de Salonique, à Yenischehr, dans l'empire grec d'Europe, dont plusieurs provinces avaient été conquises par ses talens et sa valeur.

Origine de la dynastie karamane. — La mort de Khaïreddin et les derniers troubles dont la Grèce avait

été le théâtre réveillèrent les ennemis des Ottomans que la sagesse du redoutable vizir et la terreur de son nom avaient jusque-là tenus en respect. Le prince de Karamanie jugea que le moment où la sédition des Grecs était à peine apaisée et où le fils de Khaïreddin, jeune homme sans expérience, venait d'hériter de la dignité de son père, était favorable [1] pour faire éclater sa haine contre la puissance toujours croissante de Mourad et pour mettre à exécution ses projets ambitieux. Comme les hostilités qui eurent lieu à cette époque entre les Ottomans et les princes de la Karamanie furent le prélude d'une lutte acharnée qui dura jusqu'à l'extinction de la dynastie karamane, c'est-à-dire pendant un siècle et demi, il est nécessaire de dire quelle fut l'origine de cette dynastie, la plus puissante, après celle d'Osman, qui soit sortie des ruines de l'empire seldjoukide.

Pendant le règne d'Alaeddin-le-Grand, premier sultan seldjoukide de Roum, Nour-Sofi [2], Arménien de naissance, plus tard l'un des plus fanatiques partisans du scheïkh Baba-Elias [3], était venu s'établir à Koniah. Son fils Karaman ne tarda pas à captiver la faveur du sultan qui lui donna sa sœur en mariage et le re-

[1] Neschri, f. 68, dit expressément que le motif principal qui détermina le prince de Karamanie à déclarer la guerre aux Ottomans fut la jeunesse et l'inexpérience d'Ali-Pascha, fils de Khaïreddin. Idris, f. 179.

[2] Djenabi, p. 213.

[3] Baba-Elias, après avoir long-temps préparé, dans les ténèbres d'une doctrine mystique, ses projets révolutionnaires, périt d'une mort violente en essayant de soulever le peuple d'Amassia. Djenabi, p. 207.

vêtit de la dignité de grand-écuyer. Nour-Sofi fixa sa résidence dans le district de Warsak, près de Selefké, le long de la chaîne du Taurus qui s'étend au nord-ouest de la Cilicie [1]. Le gouverneur grec de Selefké [2], séduit par la doctrine de Nour-Sofi, le recevait fréquemment dans sa forteresse. Un jour, le père de Karaman et ses disciples, profitant de la confiance de la garnison, assassinèrent le commandant qui leur avait si souvent offert une généreuse hospitalité, et prirent possession de la place. A la nouvelle de cet heureux coup de main, Alaeddin investit Karaman [3] du gouvernement de la ville que son père venait de surprendre, et lui céda en même temps celle de Larenda [4], voisine de Selefké. Peu de temps après, Karaman s'empara de la forteresse d'Ermenak [5] en y introduisant des soldats cachés dans des caisses de marchandises [LIII]. Son fils Mohammed qui, d'Ermenak, centre de la puis-

[1] *Djihannuma*, p. 611.

[2] L'ancienne Seleucia sur la côte de Cilicie. Les voyageurs y remarquent un temple transformé en église, un immense bassin, des catacombes et des sarcophages chargés d'inscriptions grecques, l'ancien château des chevaliers de Saint-Jean, sur les murs duquel on aperçoit des inscriptions arméniennes qu'on n'a pas encore déchiffrées, et enfin grand nombre de ruines dispersées sur les bords du Gœksou (Calycadnus). Voyez la *Caramanie* de Beaufort, p. 232.

[3] En lui envoyant des tambours et des étendards. Djenabi, p. 213. Neschri, f. 15 et 16.

[4] Les ruines de Larenda, situées à peu de distance de la ville actuelle de Karaman, n'ont encore été visitées par aucun voyageur européen.

[5] Ermenak mérite d'autant plus d'attirer l'attention des voyageurs que c'est dans son voisinage que se trouvent la caverne de Safran, de Strabon, et la célèbre grotte Corycienne, que les géographes turcs eux-mêmes considèrent comme une merveille de la nature.

sance nouvelle de Karaman, dirigeait sur toutes les villes d'alentour ses expéditions guerrières toujours couronnées de succès, eut l'idée, après la mort de Ghayasseddin-Keïkosrew, de faire passer un Turc de basse extraction, nommé Djemeri, pour le fils d'Azeddin mort en Crimée. Le stratagème réussit. Au nom du faux prétendant [1] il s'empara de Koniah, capitale des souverains seldjoukides [2]; mais Abaka, khan des Mogols, sous le nom duquel Perwané, son vizir, avait, pendant quelque temps, gouverné l'empire seldjoukide, envoya Schemseddin-Djowaïni [3] au secours du jeune Ghayasseddin, pour l'aider à rentrer en possession de Koniah, d'où l'avait chassé l'imposteur Djemeri avec l'assistance de Karaman. Le prétendant et son protecteur périrent bientôt après de mort violente, ce dernier ne laissant qu'un fils, Mahmoud, encore au berceau. Cet événement sembla menacer la dynastie naissante des Karamans d'une destruction complète, mais elle reprit une vigueur nouvelle lorsque Mahmoud, parvenu à l'âge viril, consolida la puissance de sa race un moment affaiblie. Après la chute de l'empire seldjoukide, Mahmoud s'établit à Ermenak et prit, comme souverain de toute la Karamanie, le titre de Bedreddin (*pleine lune de la foi*). Il

[1] Ce fut Djemeri qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, inventa la tenue des livres comparée en langue turque et persane, encore en usage dans tout l'empire ottoman.

[2] Neschri, f. 16.

[3] Schemseddin-Djowaini avait été nommé vizir après qu'Abaka Khan eut fait mettre à mort son prédécesseur.

laissa deux fils, Yakhschi-Beg et Souleïman-Beg. Ce fut le premier qui lui succéda [LIV]. Nous voici arrivés à l'époque où se manifesta pour la première fois la jalousie de Karaman contre les Ottomans. Dans les premiers temps du règne de Mourad, Alaeddin, fils et successeur de Yakhschi-Beg, pour augmenter les embarras que la révolte des grands propriétaires (akhi) de la Galatie avait suscités à Mourad, et afin de favoriser l'insurrection par une diversion puissante, excita les Warsaks à se joindre aux rebelles d'Angora; mais la prise de cette ville et le mariage de Nefisé, fille de Mourad, avec Alaeddin, rétablirent la paix pour quelque temps [1]. A dater de ce moment, l'envieux Alaeddin chercha toutes les occasions de rompre le traité qui l'unissait au souverain des Ottomans. Il crut en avoir trouvé une des plus favorables dans la conjuration de Saoudji et dans la mort de Khaïreddin-Pascha. En conséquence, il réunit sous ses drapeaux les diverses tribus des Warsaks et des Torghouds, les hordes de Baïbourd et d'autres peuplades turcomanes et tatares errantes dans l'Asie-Mineure [LV]. Mourad ordonne à Timourtasch, son beglerbeg d'Europe, de se rendre en Asie avec toutes les troupes de ces provinces, parmi lesquelles se trouvaient deux mille auxiliaires serviens. Puis il passe son armée en revue dans la plaine de Kutahia et se dispose à marcher contre son nouvel ennemi. Mais comme pendant le séjour de Mourad à

[1] Le contrat de mariage de Nefisé se trouve dans la collection de Feridoun, no 126, sous la date du 10 Ramazan 780; on y trouve sous le no 125 une autre lettre de Mourad au prince de Karamanie, mais elle est sans date.



Kutahia, le sultan d'Egypte lui avait fait offrir, par une brillante ambassade, l'assurance de son amitié et de riches présens, Karaman, craignant de se trouver entre deux ennemis, chercha à se réconcilier avec le souverain ottoman et à s'excuser des ravages exercés par ses hordes dans le territoire de Hamid [1]. Mais il était trop tard ; le jeune vizir Ali-Pascha, impatient de combattre, rejeta toute proposition de paix, et l'ambassade d'Alaeddin s'en retourna talonnée par l'armée ottomane.

C'est dans la plaine d'Iconium qui, deux siècles auparavant [2], avait été le théâtre de la victoire des croisés sur les Seldjoukides, que les armées ottomanes et karamanes se rencontrèrent pour la première fois. Le sultan rangea lui-même ses troupes en bataille. Il confia le commandement de l'aile droite à son fils Yakoub, celui de l'aile gauche au prince Bayezid, celui de l'arrière-garde à Timourtasch, et lui-même se plaça au centre avec toute sa cavalerie, que précédaient les janissaires et les azabs. Yacoub était entouré des généraux Saroudjé-Pascha, Balabanbeg, Eliasbeg, Moustedjab-beg et des autres chefs des troupes asiatiques; Bayezid était assisté par Firouz-beg, Kodjabeg, par tous les généraux de l'armée d'Europe et par le corps auxiliaire des Serviens [3].

L'ordre de bataille adopté par Mourad Ier dans la

1 Seadeddin. Idris, f. 75.

2 Dans l'année 584 (1188). Après la bataille, la ville fut prise d'assaut par l'empereur Frédéric.

3 Seadeddin dans Bratutti, p. 129. Neschri, f. 71.

plaine d'Iconium fut exactement suivi dans tous les combats que livrèrent dans la suite les Ottomans en Asie [1]. Les troupes d'Anatolie (les soldats asiatiques) formaient toujours l'aile droite; celles de Roumilie (troupes européennes) composaient l'aile gauche; le front du centre était invariablement occupé par les janissaires, et derrière eux se tenait le sultan ou en son absence le grand-vizir entouré de la cavalerie régulière, les sipahis et les silihdars.

De son côté, Karaman adopta l'ordre de bataille suivant : les Warsaks et les cavaliers tatares furent placés à l'aile droite sous le commandement de Teberroukbeg; les Turcomans et les Troghouds, commandés par Samaghar, formèrent l'aile gauche; Alaeddin était au centre de son armée.

Le signal de l'attaque est donné. L'aile droite de l'armée karamane s'ébranle au bruit des timbales et des trompettes et s'avance au cri d'*Allah est grand!* vers l'aile gauche des Ottomans. A cette vue, Bayezid, brûlant de combattre, descend de cheval, et se prosternant devant son père, sollicite la permission de marcher à l'ennemi [2]. Alors les deux armées s'entrechoquent et le sang coule à torrent. La victoire n'est pas long-temps indécise; le beglerbeg d'Europe Timourtasch se précipite en personne contre le prince de Karaman, le force à prendre la fuite et disperse l'élite de ses troupes épouvantées. Dès ce moment, la défaite d'Alaeddin fut consommée. En récompense de ce

[1] Seadeddin dans Bratutti, p. 129. Neschri, f. 71.

[2] Neschri, f. 72.

haut fait, Timourtasch reçut le titre de *pascha à trois queues*, titre que jusque-là le plus haut dignitaire de l'empire, c'est-à-dire le grand-vizir, avait eu seul le droit de porter, et que Mourad lui conféra en le nommant son premier ministre, pour le distinguer des autres vizirs titulaires ou paschas à trois queues [1].

Immédiatement après cette victoire, le sultan mit le siége devant Koniah. Défense fut faite à l'armée, sous les peines les plus sévères, de rien prendre aux habitans du pays. Quelques Serviens ayant enfreint cet ordre, furent impitoyablement mis à mort, châtiment inusité qui sema parmi ces utiles auxiliaires les germes d'une haine implacable, mais qui gagna aux Ottomans la confiance des indigènes et leur assura d'amples approvisionnemens. Mourad assiégeait la ville depuis douze jours sans avoir encore osé livrer l'assaut, lorsqu'Alaeddin, pénétré des dangers de sa position, prit le parti d'envoyer son épouse dans le camp des Ottomans. Le sultan céda aux supplications de sa fille et consentit à accorder la paix à Alaeddin, sous la condition qu'il viendrait, en signe de soumission, lui baiser la main [2]. Le prince de Karamanie se résigna à cette humiliation qui lui assurait la possession de Koniah et de toutes ses provinces, et dès ce moment la paix se rétablit entre les deux souverains.

[1] Seadeddin, p. 131. Idris, f. 178.

[2] Neschri, f. 73. Seadeddin, p. 132. La lettre d'excuse de Karamanoghli se trouve dans la Collection de Feridoun sous le no 133; la lettre de victoire de Mourad à Ahmed-Djelair, prince de Bagdad, sous le no 134, et la réponse de ce dernier, datée de son camp d'Aoudjan, sous le no 135.

Libre de toute inquiétude de ce côté, Mourad put enfin s'occuper de faire rentrer dans l'obéissance les habitans de la ville de Begschehri qui s'étaient révoltés. Quelques jours de siége suffirent pour venir à bout de cette place. Un des officiers de Mourad lui conseilla de profiter de l'occasion pour incorporer à l'empire le territoire du prince de Tekké ; le sultan rejeta fièrement cette proposition en disant : « Le prince de Tekké est trop pauvre ; son pouvoir ne s'étend que sur les villes d'Istenos et d'Antalia ; il serait honteux de lui faire la guerre ; un lion ne s'amuse pas à chasser des mouches [LVI]. » Le seigneur de Tekké comprit l'avertissement, et, pour conserver au moins ses deux villes, il abandonna à Mourad tous ses autres châteaux. Satisfait des résultats de cette expédition et rassuré sur le sort de toutes ses conquêtes d'Asie et d'Europe, le sultan crut pouvoir alors congédier son armée à Kutahia et rentra triomphant à Brousa [1].

Mais la situation de l'empire était telle qu'il ne pouvait jouir d'une paix durable. Un nouvel orage se forma du côté de la Servie, et Mourad dut renoncer aux douceurs du repos pour le conjurer.

Lorsque les Serviens qui avaient combattu avec les Ottomans contre Alaeddin retournèrent dans leur patrie, ils racontèrent le meurtre de leurs frères devant Koniah, et le récit de cette sanglante exécution excita l'indignation générale. Toute la population de la Servie se souleva, certaine que les Bosniaques et les Bul-

[1] Neschri, f. 73.

gares ne lui refuseraient pas leur assistance. Sisman, kral de ces derniers, quoique beau-père et ami de Mourad, se lia en effet secrètement avec le kral servien Lazar [1]. Vingt mille Ottomans qui parcouraient la Bosnie furent attaqués par les forces des deux peuples coalisés et si complètement battus qu'à peine cinq mille d'entre eux échappèrent au carnage [LVII]. Bien que Mourad pût alors disposer des troupes des princes de Tekké, d'Aïdin, de Mentesché, de Saroukhan et de Karaman, néanmoins l'alliance des krals de Servie, de Bosnie et de Bulgarie le jetait dans une cruelle perplexité. Un heureux événement vint ranimer son courage et raffermir sa confiance en ses propres forces; Seradj, prince de la Tatarie d'Obruze, et Constantin, maître de Ghioustendil, se reconnurent ses vassaux et vinrent se ranger volontairement sous ses drapeaux. Dès lors Mourad hâta ses préparatifs de guerre et n'hésita plus à entreprendre une nouvelle campagne en Europe. Pour assurer, pendant son absence, la tranquillité de l'Asie, il divisa ses possessions en cinq sandjaks. L'administration du Kermian, qui avait été jusqu'alors gouverné par Bayezid, fut, par suite du départ de ce prince pour l'Europe avec son frère Yakoub et le sultan, confiée au vizir Beglerbeg Timourtasch. Un autre Timourtasch Soubaschi (lieutenant de la police) fut nommé gouverneur de Siwrihissar et du pays qu'arrose le Sakaria; Firouzbeg fut chargé du sandjak d'Angora; un second soubaschi,

[1] Seadeddin dans Bratutti, p. 133. Neschri, f. 75. Idris, f. 179.

Kodjabeg, de celui d'Akschehr, et le soubaschi Koutoulbeg de celui d'Ighirdir dans le district de Hamid [1]. Mourad eut soin également de nommer d'avance les chefs de l'armée [LVIII], tant ceux qui devaient rester en Asie que ceux qui étaient destinés à le suivre.

Tous les préparatifs de guerre étaient terminés; mais le sultan, avant d'entrer en campagne, se rendit à Yenischehr pour y célébrer son mariage et celui de ses deux fils avec trois princesses de Byzance, et pour fêter en même temps la circoncision des trois fils de Bayezid. Dans les langues arabe, persane et turque, ce n'est pas seulement la célébration du mariage des jeunes filles, mais aussi celle de la circoncision des garçons, que l'on désigne sous le nom général de *noces* [LIX]. Les fêtes de mariage se donnent en Orient uniquement en honneur de la fiancée, et non pour le mari qui a déjà été fêté lors de sa circoncision. L'une et l'autre espèce de noces sont considérées comme un dédommagement offert au jeune garçon pour les douleurs de la circoncision, et à la jeune fille pour les maux qui l'attendent dans le mariage. Ce fut pendant les doubles noces célébrées à Yenischehr [LX], suivant l'expression des historiens ottomans, que Mourad envoya Yazidji-Oghli (*fils de l'écrivain*) à la cour du sultan d'Egypte, pour lui offrir de riches présens et répondre ainsi aux assurances de sincère amitié qu'il en avait reçues avant sa campagne contre Karaman-Oghli. Nous remarquerons, en pas-

[1] Neschri, f. 77.

sant, que les fils de l'ambassadeur ottoman, Yazidji-Oghli, devinrent sous le règne de Mourad les premiers écrivains qui aient illustré la littérature ottomane [LXI].

Ces fêtes étaient à peine terminées qu'Ali-Pascha se mit en marche avec trente mille hommes pour punir la perfidie de Sisman. La Bulgarie, autrefois comprise dans la Mysie-Inférieure, est un pays fertile, protégé au nord par le Danube qui, dans cette partie de son cours, est très-large et très-profond, et au sud par la chaîne principale du Balkan. Du côté de ces hautes montagnes, la Bulgarie n'est accessible, dans toute sa longueur, que par sept défilés, auxquels correspondent sur le Danube, qui coule parallèlement au Balkan, autant de places plus ou moins bien fortifiées; de telle sorte que chaque défilé venant de la Roumilie est, pour ainsi dire, fermé au nord de la Bulgarie par une forteresse. Les deux places fortes situées sur la frontière septentrionale de la Bulgarie, c'est-à-dire sur le Danube, sont : à l'ouest Widdin (l'ancienne Bononia [LXII], le Bodene des Byzantins), et à l'est Silistra (Dorostolum) [1]. Près de Widdin, ville fortifiée à l'extrémité occidentale de la province, se trouve, à l'est, et sur la même ligne, Nicopolis qui, à une époque postérieure à celle dont nous parlons, s'est arrogé la célébrité d'une autre ville du même nom située plus dans l'intérieur du pays sur la Roussita, non loin du point de jonction de cette rivière avec la Yantra [2]. La forteresse la plus voisine

[1] Mannert, VII, p. 115. Voyez l'*Atlas de l'empire ottoman*, pl. III.

[2] *Id.* VII, p. 111 et 140.

de Silistra est, à l'ouest, Rouzdjouk, construite sur l'emplacement de l'ancienne Sexanta-Prista ou sur celui de Securisca [LXIII]; entre cette ville et Nicopolis s'élèvent, aux lieux où fut l'ancienne Saïdava, les fortifications de Sistov, moins célèbre comme place de guerre que par les traités de paix qui y ont été conclus, entre autres par le dernier que la Porte ottomane y signa avec l'Autriche. Les défilés du Balkan qui correspondent au sud à la ville de Widdin sont le Soulouderbend (*défilé aqueux*) et le Kapouluderbend. Ce dernier s'appelait dans les premiers temps de la république romaine Succi, et a pris plus tard le nom de Porte de Trajan [LXIV]. On arrive à la même ville par un troisième défilé, celui d'Isladi, en passant par l'un des deux premiers à Sofia, Nissa et Widdin; un quatrième défilé, celui de Kezanlik, conduit à la ville de Nicopolis sur le Danube. Le chemin qui suit le cinquième défilé, celui de Demurkapou (*la porte de fer*), mène par Tirnova à Nikobi (l'ancienne Nicopolis ad Hæmum), et de là, à Sistov. Deux autres routes passent par un sixième et un septième défilé, et conduisent l'une à Rouzdjouk, l'autre à Silistra. Enfin la route qui passe par le huitième défilé, celui de Nadirderbend, suit la même direction. Aux deux défilés de Rouzdjouk et de Silistra correspondent, sur la pente méridionale du Balkan, deux autres défilés, dont les routes se réunissent au pied de l'Hémus, à l'ouest de Karinabad.

De ces huit défilés du nord du Balkan, celui de l'ouest et celui qui est placé avant le Nadirderbend et conduit à Silistra, sont les plus célèbres dans l'histoire

ancienne. Le défilé de Succi qui est double, parce qu'il est formé de deux gorges longues et profondes ayant la même direction parallèle, a été décrit par Ammien Marcellin [1] avec une exactitude qui prouve que cet auteur avait une parfaite connaissance des localités. Celui qui précède le Nadirderbend l'a été par le poëte Théophylacte que nous allons citer textuellement, attendu qu'Ali-Pascha traversa d'abord avec son armée Tschali-Kawak, puis suivit le défilé jusqu'à Silistra, et pénétra, par Schoumna et Parawadi, dans le Nadirderbend : « Saboulen Canalin, dont on a fait Tschali-Kawak, est, dit Théophylacte, pittoresquement située au milieu de la montagne. La plaine qui s'étend au pied de cette ville est couverte d'un tapis verdoyant, dont l'aspect repose agréablement les yeux. Les ombrages épais de la forêt protègent comme une tente le voyageur qui gravit la montagne ; mais vers midi, lorsque les rayons brûlans du soleil font bouillonner les entrailles de la terre, une chaleur étouffante le suffoque. Les environs abondent en sources dont les eaux limpides n'incommodent celui qui s'y désaltère ni par leur trop grande fraîcheur, ni par aucune qualité malfaisante. Des oiseaux posés sur les plus tendres rameaux réjouissent de leurs chants mélodieux l'étranger fatigué. Le lierre, le myrthe et les ifs mêlés à mille fleurs suaves enivrent les sens de voluptés ineffables, et semblent, en exhalant à l'envi leurs douces odeurs, vouloir fêter l'hôte passager qui erre dans les sentiers de la montagne [LXV]. »

[1] Ammianus Marcellinus, XXI, 10.

Après avoir détaché contre Parawadi [1] cinq mille hommes sous le commandement de Yakhschibeg, fils du beglerbeg Timourtasch, Ali-Pascha s'avança sur Schoumna à travers le défilé de Nadirderbend. Parawadi, située au milieu d'un ravin dans le défilé le plus oriental du Balkan, fut prise d'assaut. Schoumna qui, pendant les guerres de la Porte contre la Russie [2], a été si souvent le quartier-général des armées turques, fit sa soumission dès qu'elle apprit la chute de Tirnova [3], l'ancienne forteresse de Sisman. Ali-Pascha avait assiégé en personne cette dernière place, après avoir passé par le défilé qui conduit de Karinabad dans celui de Demurkapou, à l'issue duquel est située Tirnova. Sisman venait de s'enfermer dans Nicopolis sur le Danube, lorsqu'Ali-Pascha vint mettre le siége devant cette ville. Réduit à l'extrémité, il fit prier le grand-vizir d'intercéder pour lui auprès de son maître. Le vizir y consentit et présenta Sisman à Mourad qui lui accorda la paix moyennant l'abandon de Silistra et le paiement du tribut échu. La campagne de Bulgarie étant ainsi terminée, Ali-Pascha dirigea un corps d'armée, commandé par Toughanbeg, vers Kossova [4]

[1] La *Roumilie* de Hadji-Khalfa, p. 31. Suivant Mannert, VII, p. 139, Parawadi serait l'ancienne Probaton.

[2] Hadji-Khalfa, p. 35.

[3] Mannert, l. c., p. 141, dit que Tirnova est bâtie sur l'emplacement de Nicopolis ad Hæmum; mais l'analogie du nom lui assigne plutôt sa place au bourg actuel de Nikobi.

[4] Outre Bonfinius, qui décrit la plaine de Kossova, voyez encore l'ouvrage aussi rare que vieux, intitulé : *Itinerarium Wegrayss kü. Maj. potschaft*

(*champ de merles*), à l'angle méridional de la Bosnie, au point où la frontière touche celles de l'Albanie, de la Servie et de l'Herzogevine. Cette troupe de batteurs d'estrade revint traînant à sa suite une foule de prisonniers. Ali-Pascha consentit à les rendre à Sisman sous la condition que le fort de Tschetéhezar [LXVI] lui serait livré; mais une fois en possession de la place, il refusa de tenir sa parole, à l'exemple de Sisman qui, au lieu de remettre Silistra, ainsi qu'il l'avait promis au sultan, hâtait la construction des nouvelles fortifications dont il entourait cette place déjà formidable, ainsi que Nicopolis plus formidable encore. En conséquence, la guerre recommença avec plus d'acharnement. Le fort de Dridjasa [1] se rendit au général turc, tandis que la ville d'Hirschowa sur le Danube [2] fut enlevée d'assaut. Après ces deux conquêtes, qui n'étaient pas sans importance, Ali-Pascha se porta avec toute son armée devant Nicopolis et y mit le siége. Pressé de toutes parts, et jugeant que la résistance était désormais inutile, le kral de Bulgarie se rendit à discrétion avec sa famille. Le général ottoman l'envoya, accompagné de ses enfans et de tous ses trésors, à Taouzli où Mourad avait établi son camp. Le sultan usa de générosité envers lui; il lui laissa la vie et lui assigna un revenu digne de son rang; mais il prit

gen Constantinopel zu dem türkischen kayser Solman, anno XXX, imprimé en 1531 (*Itinéraire de l'Ambassade royale à Constantinople vers l'empereur Souleïman*).

[1] Bratutti, p. 138.

[2] *Id. ibid.*

possession de la Bulgarie et de ses dépendances [LXVII] (791-1390).

A la nouvelle de la chute de son allié, le kral servien Lazar, ne se dissimulant pas les dangers de sa position, et voyant l'orage s'approcher de ses frontières, se prépara à une vigoureuse résistance; il fit plus, il résolut de prendre l'offensive. En conséquence, il ordonna à son général Démétrius de s'emparer de Schehrkœi [1], fort situé au sommet d'une montagne escarpée sur la frontière de la Bulgarie, les troupes de cette province servant alors dans l'armée ottomane. Ali-Pascha y envoya en toute hâte dix mille hommes sous les ordres de Yakhschibeg, du soubaschi Aïnebeg et de Saroudjé-Pascha, avec ordre de reprendre le fort à tout prix. Ils y réussirent; la place fut emportée et la garnison réduite en esclavage; quant aux fortifications, elles furent rasées. Yakhschibeg, dans son rapport au sultan, demanda la permission de poursuivre l'ennemi jusque dans l'intérieur de ses possessions, mais Mourad lui ordonna de retourner sur ses pas et d'aller rejoindre le gros de l'armée.

Irrité de cet échec, mais loin de se croire vaincu par la perte d'une seule place, puisant même dans cette humiliation un nouveau courage, Lazar mit tout en œuvre pour déterminer les souverains de la Bosnie et de l'Albanie à renouveler l'ancien traité qui les liait à lui. Plein de confiance en leur secours, il n'hésita

[1] Neschri, f. 82; et, d'après lui, Engel, *Geschichte von Servien* (*Histoire de la Servie*), p. 340.



pas à provoquer de nouveau Mourad à une lutte décisive[1]. Pendant les négociations du kral avec ses voisins, le sultan avait fait venir en toute hâte[2] ses deux fils Bayezid et Yakoub qui, outre les troupes de leurs gouvernemens respectifs, c'est-à-dire des sandjaks de Kutahia et de Karasi, lui amenèrent les contingens des princes de Saroukhan, de Mentesché, d'Aïdin et de Hamid. Parmi les princes chrétiens d'Europe ses vassaux, Mourad put compter sur l'assistance de Seradj, chef des Tatares d'Obruze, et du prince de Ghioustendil, Constantin, qui, comme on l'a vu, venaient de reconnaître la suzeraineté du sultan. Mais un allié plus redoutable vint se joindre à ceux que Mourad comptait déjà autour de lui ; c'était le vieux compagnon d'armes d'Ourkhan, Ewrenosbeg, dont le nom seul était un puissant auxiliaire. Il venait d'accomplir son pélerinage à la Mecque [LVIII] et il se rendit dans le camp ottoman, pour offrir au fils de son ancien maître l'appui de sa vieille expérience. Mourad dirigea son armée à travers le défilé le plus occidental, celui de Souluderbend qui, suivant Ammien Marcellin, s'élève graduellement du côté de l'Illyrie, descend à pic du côté de la Thrace, et ne peut être franchi qu'en passant par des sentiers étroits et hérissés de rochers. Des deux côtés du Balkan et au point où le Rhodope s'en sépare pour se diriger au sud, s'étend une vaste plaine ; au nord de cette plaine se trouve Sofia (l'ancienne

[1] Neschri, f. 83. Seadeddin dans Bratutti, p. 145.
[2] Neschri, f. 80.

Sardica), où du temps d'Ammien habitaient de nombreuses tribus de Daces; au sud Philippopolis, berceau des Thraces. A son troisième jour de marche, le sultan atteignit Ihtiman [1] (l'ancienne Helice), dont les environs inhospitaliers et toujours couverts de neige ont été immortalisés par le poëte tragique Sénèque, comme les cimes glacées du Rhodope l'ont été par Horace [2]. En sortant d'Ihtiman, la route qui conduit à Sofia, à Nissa et à Schehrkœi [3] est facile et commode; mais celle qui, courant sur la gauche, mène, à travers le défilé de Souluderbend, aux eaux thermales de Ghioustendil, dans l'angle formé par la jonction de l'Orbelus et de l'Hémus, offre de grandes difficultés, à cause des flaques d'eau qui arrêtent à chaque pas le voyageur. Mourad, sur l'avis du prince Seradj, son vassal, choisit le chemin le plus difficile parce qu'il devait le conduire plus promptement en présence de l'ennemi. Trois jours après son départ d'Ihtiman, il fit halte dans la plaine d'Alaeddin pour donner à ses troupes un repos de deux jours qu'une marche pénible avait rendu nécessaire; puis il continua sa route, et un jour après il atteignit Ghioustendil. Le prince de cette ville le reçut avec tant de magnificence, que, pour nous servir de l'expression de Neschri [4], le lait et le miel coulaient à flots. Le sultan, impatient d'arriver à son but, quitta promptement Ghioustendil et fit une

[1] La *Roumilie* de Hadji-Khalfa, p. 57. Neschri, f. 82.
[2] Horat. III, 25.
[3] Neschri, l. c.
[4] *Id.* f. 83.

nouvelle halte dans la vallée d'Oulou-Owa[1]; Ewrenos profita de cette station pour faire une reconnaissance dans les environs. Il quitta le camp à la tête de quarante cavaliers, et après avoir exploré le pays il revint avec quelques prisonniers[2]. Mourad, n'ayant encore pu découvrir les traces de l'ennemi, se dirigea sur Karatowa, où il accorda un nouveau repos à son armée harassée de fatigue. Pendant son séjour dans cette ville, le prince servien lui envoya un hérault qui, sous le prétexte de le défier de nouveau au nom de son maître, n'avait en réalité d'autre mission que de reconnaître la position de l'armée ottomane. Une réponse dédaigneuse fut la seule punition du téméraire envoyé. Afin de dissiper l'inquiétude produite par ce message, Mourad convoqua un grand conseil auquel furent admis tous les généraux de l'armée. Malgré la supériorité numérique de l'ennemi, il fut unanimement résolu que l'on continuerait à marcher en avant. Ewrenosbeg et Yighit-Pascha prirent le commandement de l'avant-garde. L'armée, reprenant la direction du nord, traversa les ravins de l'Orbelus et se reposa à Gumischhissar (*château d'argent*)[3], sur la rive occidentale de la Morava; puis, formée en six divisions, elle passa la rivière pendant la nuit, enseignes déployées et musique en tête. La première division était commandée par le grand-vizir, la seconde par Bayezid, la troisième

[1] Neschri.

[2] *Id.*

[3] *Id.* f. 85. Gumischhissar paraît être la même ville que l'Aladjahissar de certaines cartes; elle s'appelait aussi Krasovaz.

par Aïnebeg, la quatrième par le prince Yakoub, la cinquième par Saridjé-Pascha, et la sixième par le sultan en personne[1]. Des bords de la Morava, toutes les forces du sultan marchèrent à la rencontre de l'armée coalisée qui s'était concentrée dans la plaine de Kossova, sur les frontières de la Bosnie et de la Servie.

La plaine de Kossova (en hongrois Rigomazeu) a une étendue de vingt mille pas en longueur sur cinq mille de large. Elle est traversée par la petite rivière de Schitniza et dominée de tous côtés par des montagnes de peu d'élévation. Les bords de la rivière et le pied des montagnes sont semés de riches villages, dont les habitans passent pour être d'habiles agriculteurs[2]; c'est là que devait se jouer le drame sanglant dont le récit va suivre. L'armée ottomane était de beaucoup inférieure en nombre à celle des confédérés [LXIX], qui se composait des contingens des princes de Servie, de Bosnie, de l'Herzogevine et d'Albanie. Mourad délibéra avec ses généraux pour décider si, malgré cette considération, on livrerait bataille[3]. Plusieurs chefs furent d'avis de placer tous les chameaux sur le front de l'armée pour s'en servir comme d'un rempart vivant et pour jeter, par la vue de ces animaux, l'effroi et le désordre dans les rangs de la cavalerie ennemie[4]. Bayezid combattit cette proposition, disant que le ciel avait jusqu'alors protégé

1 Neschri, f. 85.

2 *Bonfinii Rerum hungaricarum Decades. Francofurti*, 1581, p. 471.

3 Seadeddin dans Bratutti, p. 140. Neschri, f. 86.

4 Seadeddin dans Bratutti, p. 147.

d'une manière si manifeste les armes de la famille d'Osman, qu'on devait dédaigner de recourir à de semblables artifices, que ce serait faire preuve de peu de confiance en Dieu, et que d'ailleurs l'honneur musulman exigeait que les adorateurs du Croissant combattissent face à face un ennemi quel qu'il fût. Le grand-vizir donna un nouveau poids à cette opinion en racontant que cette nuit même, ayant voulu consulter le Coran, il l'avait ouvert au hasard, et était d'abord tombé sur ce passage : « O Prophète! combats les infidèles et les hypocrites [LXX]; » puis, sur cet autre : « En effet, souvent une troupe nombreuse est vaincue par une plus faible [1]. » Le beglerbeg Timourtasch s'opposa aussi à la proposition, moins par le motif religieux que par une sage prévoyance. « Les chameaux, disait-il, s'effraieront plutôt à l'aspect d'une cavalerie lourdement harnachée, qu'ils n'épouvanteront les chevaux; il se pourrait donc qu'ils se rejetassent sur nos propres rangs, ce qui porterait infailliblement le trouble et la confusion parmi nous [2]. » La nuit mit fin à la délibération, sans que rien eût été résolu. Mourad remarqua que le vent, qui soufflait du côté de l'ennemi, jetait aux yeux de ses guerriers des nuages de poussière, et il craignit non sans raison que cet inconvénient ne lui fût fatal quand viendrait le moment de la lutte. Pendant toute la nuit, il implora la protection du ciel [3], et demanda à Dieu la grâce de

[1] *Kem min fiyetin Kaliletin ghoulibet fiyetoun Kessiretoun.* Neschri, f. 87.

[2] Seadeddin dans Bratutti, p. 148.

[3] *Id. ibid.* La prière s'y trouve tout entière.

mourir pour la vraie foi, seule mort qui mérite au martyr l'éternelle félicité [LXXI]. A l'aube du jour, une pluie bienfaisante abattit la poussière, et les craintes du sultan s'évanouirent.

De leur côté, les princes coalisés n'étaient pas moins incertains de ce qu'ils devaient tenter. Dans le conseil convoqué par eux, plusieurs généraux avaient proposé d'attaquer les Turcs pendant la nuit, mais cette proposition avait été combattue par Georges Castriota, qui avait prétendu que les ténèbres favorisant la fuite de l'ennemi, il lui serait facile d'échapper à une destruction complète.

La pluie cessa, et les deux armées se préparèrent au combat. Celle des confédérés serviens, bulgares, bosniaques, albanais, valaques, polonais et hongrois [LXXII], était rangée dans l'ordre suivant : Lazar commandait le centre, son neveu Wuk Brankovich l'aile droite, le roi de Bosnie, Twarko, l'aile gauche. Du côté des Ottomans, le sultan occupait sa place ordinaire au milieu de l'armée; l'aile droite était confiée à Bayezid, l'aile gauche à Yakoub. Le premier avait sous ses ordres Ewrenosbeg et Kourd, l'aga des azabs; Yakoub était assisté par le soubaschi Aïnebeg et le chef des pionniers Saridjé-Pascha. Haïder commandait toute l'artillerie placée de distance en distance dans les rangs des janissaires. Sur les derrières, se trouvaient les bagages de l'armée [1].

Mourad donna le signal du combat; le premier

[1] Neschri, f. 90. Seadeddin, f. 75. Solakzadé, f. 12.



choc fut terrible ; une égale fureur animait les deux armées. Bientôt la mêlée devint générale. L'aile gauche des Ottomans commençait à faiblir, lorsque Bayezid accourut à son secours, se frayant un large chemin avec sa terrible massue. « Déjà, dit l'historien Seaded-din[1], dans le récit emphatique qu'il donne de la bataille de Kossova, les lames brillantes comme le diamant avaient été changées, par le sang qu'elles avaient versé, en lames de la couleur de l'hyacinthe ; déjà l'acier des javelots s'était transformé en rubis étincelans, et le champ de bataille, jonché de têtes et de turbans aux mille nuances, en un immense carré de tulipes : Tout-à-coup un noble servien, Milosch Kobilovitsch, s'ouvre un chemin à travers les morts et les combattans. En passant au milieu des tschaouschs et des gardes du sultan, il s'écrie qu'il veut lui révéler un secret important. Mourad ordonne qu'on le laisse approcher ; alors le Servien se prosterne comme pour baiser les pieds du sultan et lui enfonce son poignard dans le cœur. Les gardes se précipitèrent sur l'assassin ; mais celui-ci, doué d'une force et d'une agilité prodigieuses, en tua plusieurs, et parvint, après d'incroyables efforts, à échapper trois fois à la foule des assaillans. Mais enfin, n'ayant pu atteindre son cheval, qu'il avait laissé sur le bord de la rivière, il succomba, vaincu par le nombre, et fut massacré[2]. » Malgré sa blessure, qui était mortelle, Mourad eut encore assez de force pour dicter les ordres qui devaient décider du sort du

[1] Seadeddin dans Bratutti, p. 153.
[2] Solakzadé, f. 12.

combat [LXXIII]. Lazar, fait prisonnier, fut conduit dans la tente du sultan qui expira en prononçant la sentence de mort de son ennemi [LXXXIV] (1389).

Tel est le récit laissé par les historiens sur l'action de Milosch Kabilovitsch; il diffère de ceux qu'en ont donné les chroniqueurs grecs et serviens. On ne sait auxquels ajouter foi, car si les historiens ottomans ont l'habitude de rabaisser les exploits des chrétiens, ceux-ci sont toujours disposés à en exagérer l'importance. Il faut donc n'accepter le témoignage des uns et des autres qu'avec une certaine réserve; pour rester dans le vrai, on doit se borner à comparer entre elles les assertions des auteurs contemporains, et s'abstenir de tout jugement formel lorsqu'il y a doute. Les traditions populaires de la Servie [1], sur l'action de Milosch, s'accordent parfaitement avec le récit qu'en donne Jean Ducas [2], l'un des historiens byzantins les plus dignes de foi. Contrairement au dire des chroniqueurs ottomans, Ducas s'exprime ainsi : « Dans un festin donné la veille de la bataille de Kossova, Lazar, buvant avec les nobles du royaume dans des vases qu'on nommaient *straviza*, dit à Milosch : Bois à ma santé dans ce vase, quoiqu'on t'accuse de nous trahir. — Milosch répondit : J'accepte la straviza, et te remercie; demain, à l'aurore, je te donnerai la preuve de ma fidélité. Dès l'aube du jour, Milosch se rendit sur un coursier fougueux dans le

[1] Engel, *Geschichte von Servien* (*Histoire de la Servie*), p. 344.

[2] Petit-fils de l'empereur Jean.

camp ennemi, s'annonça comme transfuge et sollicita la faveur de baiser le pied du sultan, ce qui lui fut accordé. Milosch se baissa, saisit le pied de Mourad, l'attira vers lui et lui enfonça son poignard dans la poitrine. Cela fait, il s'enfuit avec une telle rapidité, qu'il réussit à atteindre son cheval; mais au moment d'y monter, il fut mis en pièces par les janissaires. Les Turcs furieux se précipitèrent sur l'ennemi pour venger l'assassinat de leur souverain. Lazar chargea le général bosniaque Wladko Vukovich [1], neveu de Twarko, roi de Bosnie, de tenter, avec vingt mille hommes, d'arrêter l'ennemi. A la première rencontre, les Turcs furent culbutés; mais au moment où Wladko allait renouveler l'attaque, le bruit se répandit dans l'armée bosniaque que Tragos Prowisch, général du despote, avait trahi son maître et tourné ses armes contre les chrétiens. Ce faux bruit fut-il un pur effet du hasard ou l'œuvre des Turcs? On ne sait; toujours est-il qu'à cette nouvelle, Wladko s'enfuit avec ses Bosniaques, et Lazar, abandonné des siens et cerné de tous côtés, tomba, avec tous les nobles serviens, entre les mains de ses ennemis. Ce ne fut que dans la tente du sultan expirant qu'il apprit de quelle manière Milosch avait entendu prouver sa fidélité. « Grand Dieu! s'écria-t-il, les mains jointes, tu peux maintenant m'appeler à toi, car tu m'as permis de voir mon ennemi mourir avant moi par la main d'un guerrier fidèle! »

[1] Mauro Orbino, *Il regno degli Slavi*, p. 314; le traducteur italien de Ducas le nomme Vlatico Vlagenichio.

Lazar et les autres nobles furent à l'instant décapités en présence du sultan en proie aux douleurs de l'agonie. Ainsi Lazar put emporter en expirant l'espoir que la mort de Mourad ébranlerait l'empire à peine affermi, et le sultan, avant de fermer les yeux, contempla la puissance de la Servie terrassée dans la personne de son ennemi étendu à ses pieds. »

Peu importe de savoir laquelle des deux versions est la plus authentique. Il n'en est pas moins vrai que, suivant l'une et l'autre, Mourad ne périt pas dans un combat d'homme à homme et à armes égales. Néanmoins l'assassinat commis sur le champ de bataille, suivant les Ottomans, a quelque chose de moins odieux que celui qui, d'après les historiens chrétiens, se serait commis sous la tente. Il est probable que Milosch, après avoir été blessé et être resté un moment enseveli sous un monceau de cadavres, résolut d'exécuter le projet qu'il avait conçu d'avance : c'est du moins ce que disent les historiens ottomans [LXXV]. Quoi qu'il en soit, le nom de Milosch Kabilovitsch est inscrit dans les annales ottomanes comme celui d'un assassin, et est resté dans la bouche des Serviens comme le nom d'un vengeur et d'un martyr de l'indépendance de sa patrie : ce nom vivra éternellement parmi eux comme ceux d'Harmodios et d'Aristogiton chez les Grecs. On sait que le meurtre d'Aristogiton n'eut pas pour unique motif la délivrance du peuple, mais plutôt la honteuse passion du meurtrier pour un jeune homme et sa jalousie contre le tyran. D'après le témoignage irrécusable des historiens serviens eux-mêmes, l'action de Milosch ne lui



fut pas non plus inspirée par cet ardent amour de la patrie qui fait parfois excuser jusqu'au crime, mais par une ambition secrète et le désir de se laver du soupçon de trahison.

Voici ce qui, d'après Engel, donna naissance à ce soupçon. Wukaschawa et Mara, les deux filles de Lazar, étaient mariées, l'une avec Milosch, l'autre avec Wuk Brankowich, rival de Milosch. Ces deux femmes s'étant un jour prises de querelle sur le courage de leurs époux, Wukaschawa, dans la chaleur de la dispute, donna un soufflet à Mara; celle-ci s'en plaignit à Brankowich, qui demanda à son beau-frère satisfaction de l'injure faite à sa femme par Wukaschawa. Lazar leur ayant permis de vider le différend par un combat singulier à cheval, Milosch fit mordre la poussière à son adversaire. Le vaincu, pour se venger de ce nouvel affront, accusa Milosch d'entretenir de coupables intelligences avec les Turcs. Cette accusation, qui n'avait aucun fondement, trouva crédit parmi les nobles serviens. Interpellé par le roi, la veille de la bataille de Kossova [1], en présence des grands du royaume, Milosch donna à son lâche accusateur la meilleure réponse qu'il pût lui faire. Le lendemain, il exécuta la courageuse résolution qu'il avait prise de prouver son innocence en tuant celui qu'on l'accusait d'avoir voulu protéger. Ainsi le dévoûment héroïque de Milosch

[1] Engel, *Geschichte von Servien* (*Histoire de la Servie*), p. 343. Tubero dans Schwandtner, II, p. 222 et 223.

eut pour cause première une querelle de femmes [1].

L'immortalité, qui est assurée à Milosch Kabilovitsch chez les Serviens et les Turcs, n'est pas due seulement au souvenir de son dévoûment, mais encore à la conservation de quelques objets qui lui ont appartenu, et à l'établissement de certains usages dont l'origine remonte évidemment au meurtre commis par lui sur la personne du petit-fils d'Osman. On voit encore, dans l'arsenal du séraï de Constantinople, son armure et celle de son cheval [2], et à chaque audience donnée par le sultan, les chambellans introduisent appuyés sur leurs bras ceux qui sont admis en sa présence, usage qui n'est, comme on peut le voir, qu'une mesure de prévoyance, et qui date de la mort tragique de Mourad Ier [3].

Trois pierres tumulaires élevées sur le champ de bataille de Kossova, à la distance de cinquante aunes l'une de l'autre, désignent l'endroit où Milosch échappa deux fois aux janissaires [4], et celui où il fut tué; une chapelle turque indique la place où Mourad suc-

[1] On pourrait citer une foule de faits historiques très-importans qui ont été amenés par des circonstances aussi futiles. On sait qu'à Rome la loi d'élection pour les consuls n'admettait primitivement pour candidats que des patriciens, et qu'une femme de la famille de Fabius ayant un jour raillé sa sœur cadette pour avoir eu peur du bruit des verges des licteurs, son père proposa de changer la loi et de choisir à l'avenir les consuls dans les rangs des plébéiens. Herder, *Ueber Kunst und Litteratur* (*de l'Art et de la Littérature*), t. VIII, p. 154.

[2] Solakzadé, f. 12.

[3] *Ibid.*

[4] *Ibid.*

comba[1]. Les restes du sultan furent tranportés à Brousa et déposés dans la mosquée [LXXVI] élevée par ses ordres.

Mourad Ier, qui fut surnommé *khoudawendkiar* (*maître*) et *ghazi* (*vainqueur*) [LXXVII], passe dans l'histoire de l'empire ottoman pour « un combattant infatigable dans la sainte guerre[2], et pour un souverain équitable. » Chalcondyle même, malgré l'exécution de Saoudji et la cruauté dont il fit preuve sous les murs de Demitoka, se plaît à reconnaître à ce prince d'heureuses qualités[3]. Avec quelque sévérité qu'on le juge, on ne peut lui contester de grandes facultés intellectuelles, et cette énergie qui dans les circonstances décisives supplée souvent au génie. Sa justice et son inflexible sévérité l'avaient fait aimer et craindre à la fois par son peuple. Rigide observateur des lois du Prophète, il ne négligea rien pour affermir dans l'empire naissant les bases de l'islamisme. On a pu remarquer que dès la première apparition des Ottomans sur la scène sociale, la superstition fut un des traits caractéristiques de cette nation. Mourad ne fut pas plus exempt de cette faiblesse que ses prédécesseurs; mais s'il accordait une grande importance aux visions et aux prophéties, du moins les faisait-il servir avec

1 Bonfinius, p. 471, dit à tort : *Cujusdam quadam Amuratis tumulus et pyramis qui profligato exercitu cæsus et sepultus est.*

2 Khoudawendkiar est le nom de Dieu dans l'acception du mot *Chef suprême* ou de *Dieu agissant.*

3 *Amurates autem per omnia imitans æquitatem Cyri Cambysis filii.* Chalcond. I.

habileté à l'exécution de ses desseins, ce qui pourrait faire soupçonner qu'il ne sacrifiait qu'en apparence aux préjugés nationaux et seulement pour les mettre à profit.

L'année où Mourad tomba sous le poignard de Milosch Kabilovitsch vit aussi mourir deux hommes célèbres : le grand scheïkh des Nakschbendi, Behaeddin, et le plus grand poëte lyrique persan, Hafiz (*la langue mystique*) [1], dont les œuvres commencèrent, à cette époque, à exercer une grande influence sur la littérature ottomane.

[1] Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*.

LIVRE VI.

Avénement de Bayezid. — Premier siége de Constantinople par les Ottomans. — Première invasion des Turcs en Hongrie. — Conquête des États du prince de Karamanie, et de ceux de Bourhaneddin et de Kostarum Bayezid. — Dépravation des mœurs et vénalité des juges. — Établissemens publics et constructions. — Bataille de Nicopolis, massacre de dix mille prisonniers. — Installation d'un kadi et construction d'une mosquée à Constantinople. — Nouvelles conquêtes en Asie et en Grèce.

Le règne de Bayezid, surnommé Yildirim (*l'éclair, la foudre*) [I], commence, comme l'histoire du genre humain, par un fratricide. Jamais prince de la famille d'Osman n'était monté sur le trône sous de si sanglans auspices. Encore en présence des restes inanimés de son père, déposés à l'entrée de sa tente, le premier acte de sa souveraine puissance fut d'ordonner l'exécution de Yakoub, son unique frère [II].

Nous avons vu par le choix qu'Osman avait fait d'Ourkhan, pour son héritier, au préjudice de son fils aîné Alaeddin, que sous les premiers sultans l'ordre de succession impériale n'était pas réglé par une loi invariable, et que le droit de primogéniture n'avait pas encore reçu sa sanction. Cette absence de dispositions précises sur un point si important favorisait l'ambition des frères cadets, et devait, en attendant

que cette lacune fût comblée, amener de tragiques catastrophes. Yakoub, second fils de Mourad, prince dont la valeur avait contribué, non moins que celle de Bayezid, à fixer la victoire dans les rangs des Ottomans, était par cela même suspect à son frère Bayezid, devenu souverain d'un vaste empire et maître absolu de la vie de ses sujets. N'ignorant pas que la valeur de Yakoub lui avait concilié l'affection d'une partie de ses troupes et ne le considérant plus que comme le premier de ses esclaves, Bayezid, quelques heures après avoir pris possession du trône, le fit arrêter et mettre à mort « pour se conformer, dit l'historiographe de l'empire, à cette maxime du Coran : *La révolte est pire que les exécutions* [1]; il devait prévenir, ajoute le même écrivain, les effets du mauvais exemple donné jadis par Saoudji, dont la révolte avait menacé le repos de l'empire, et il était nécessaire d'éloigner ceux qui pouvaient être tentés de l'imiter. Par ces considérations, et à l'imitation de Dieu qui règne sans rival, le souverain des croyans, qui est l'ombre de Dieu sur la terre, devait rendre toute révolte impossible, et, comme le Tout-Puissant, s'asseoir seul sur le trône. » La politique des successeurs de Bayezid trouva ces motifs si concluans, que l'oubli de ce précédent leur eût paru contraire à la loi du Prophète, et que Mohammed-le-Conquérant, afin d'épargner à ses successeurs des scrupules dont les sultans qui l'avaient précédé n'avaient pu se défendre, alla jusqu'à ériger

[1] *El-fitnetoun eschedd min el-Katlin.* Seadeddin dans Bratutti, p. 155.

en loi fondamentale de l'Etat [1] le meurtre des frères du prince appelé par son titre de premier né à monter sur le trône.

Quelques historiens ottomans, tout en reconnaissant la nécessité politique du meurtre de Yakoub, considèrent cet acte de barbarie comme une souillure à la mémoire de leur héros, et cherchent à l'en disculper en soutenant que le crime fut commis à l'insu de Bayezid par l'ordre unanime des vizirs et des généraux de l'armée [2]. Mais les écrivains européens, qui se plaisent à exagérer les cruautés des souverains ottomans, prétendent que le tyran fit périr ses sept frères [III], calomnie d'autant plus évidente que Bayezid n'en avait jamais eu que deux, et qu'il ne lui en restait plus qu'un lorsqu'il prit les rênes du gouvernement.

Ainsi l'avènement de Bayezid Ier est marqué en traits de sang dans les annales ottomanes, et dès lors lui fut acquis le surnom d'Yildirim que lui donna l'armée, à cause de la promptitude avec laquelle avait été commis cet acte de férocité.

Après avoir informé les princes de l'Asie [IV] de son avènement et de la victoire de Kossova, jaloux de prouver au monde qu'il avait hérité de la valeur de son père comme de sa couronne, Bayezid continua la guerre commencée par Mourad contre la Servie. Il ordonna à Yighitbeg de pénétrer en Bosnie, et à Firouzbeg de s'avancer jusqu'aux environs de Widin. Il prit ensuite possession des mines d'argent de Kara-

[1] *Osmanische Staatsverfassung* (*Constitution de l'empire ottoman*), I, p. 98.

[2] Seadeddin et Solakzadé.

tova, et peupla de Turcs la ville de Skopi (1389) [v]. Peu de temps après, Etienne, fils de Lazar, étant venu lui prêter serment de fidélité, il conclut avec ce prince un traité de paix par lequel Etienne s'engageait à fournir et à commander en personne un contingent dans toutes les guerres des Ottomans, à donner sa sœur en mariage au sultan, et à lui payer un tribut annuel sur toutes les mines d'argent de ses Etats [1].

Quant aux Paléologues, qui ne cessaient de se disputer le trône de Byzance, Bayezid les traita avec moins de bienveillance que le souverain de Servie. Andronicus et Jean, l'un fils et l'autre petit-fils de l'empereur régnant, avaient été, après la conspiration de Saoudji, à laquelle ils avaient pris part, jetés en prison et condamnés à avoir les yeux brûlés avec du vinaigre bouillant. Mais les ordres de Mourad n'avaient pas été tellement bien exécutés que les deux princes eussent tout-à-fait perdu la vue, et qu'il ne leur restât pas quelque espoir d'occuper un jour le trône de Byzance. Du fond de leur cachot, ils trouvèrent le moyen de s'adresser à Bayezid et le sollicitèrent de se liguer avec eux contre leur père. Le sultan saisit avec joie une occasion aussi favorable pour semer de nouveaux troubles au sein de l'empire déjà réduit à une seule province. A la prière des princes, il marche sur Constantinople à la tête de six mille cavaliers et de quatre mille fantassins, arrache du palais impérial Jean et son fils Manuel [2], les jette dans la

[1] Ducas, I, 4, p. 6.

[2] Phranzes, l. I, 13.

tour d'Anémas [vi] [1], naguère témoin du supplice et de la captivité d'Andronicus et de son fils, et les confie à la garde de ce dernier qui s'empare alors du sceptre si odieusement arraché à son père [2]. Pour prix de ce service signalé, le nouvel empereur promit de payer à Bayezid un tribut annuel de plusieurs quintaux d'or et d'argent [3]. Mais bientôt ses deux prisonniers parvinrent, avec l'assistance de quelques Vénitiens, à échapper aux soldats bulgares chargés de les surveiller, et se réfugièrent auprès de Bayezid. Celui-ci qui avait plusieurs fois, mais en vain, conseillé à Andronicus de les faire périr [4], résolut dès lors de punir la désobéissance de son protégé par la main de ceux-là même dont il avait peu de temps auparavant désiré la mort, se proposant de tirer de cette circonstance tous les avantages possibles. Dans cette vue, il feignit de prendre en considération les relations amicales qui avaient existé entre son père Mourad, son grand-père Ourkhan et le vieil empereur Jean; il daigna écouter les propositions du souverain détrôné qui se reconnaissait son vassal, et les accepta à la condition que le tribut consenti par le fils, pour la captivité du père, serait acquitté par ce dernier. Bayezid devait, de son côté, retenir dans les fers Andronicus pour le punir d'avoir attenté à la liberté de l'empereur. L'arrange-

[1] Cette tour est située sur le bord de la mer.

[2] Phranzes. Chalcondylas, l. c.

[3] Κατ' ἔτος χρυσίου καὶ ἀργυρίου κεντηνάρια οὐκ ὀλίγα. Phranzes, édit. de Alter, p. 13,

[4] *Ibid.*

ment fut conclu. Jean s'engagea non seulement à payer le tribut en question, mais à fournir au sultan, vers le printemps de chaque année, douze mille hommes de troupes, tant cavaliers que fantassins, à lui rendre annuellement les hommages dus par un vassal à son suzerain, et enfin à considérer les amis et les ennemis des Ottomans comme les siens propres. Ce traité stipulé et conclu sous la foi d'un serment réciproque [1] (1390), Bayezid envoya un de ses officiers à Constantinople pour sonder les intentions des habitans, et savoir lequel des deux fils de l'empereur, Andronicus ou Manuel, ils seraient le plus disposés à reconnaître pour leur souverain. Tous s'étant prononcés en faveur de Manuel, le sultan, aux termes de la convention, lui prêta; pour reconquérir son trône, le secours de la même armée qui l'en avait précipité deux ans auparavant. Cependant Andronicus, au lieu d'être replongé dans sa prison, obtint, par l'entremise du sultan, ce qui restait de l'ancien empire byzantin hors des murs de la capitale, c'est-à-dire Silivri (Selymbria), Ereckli (Heraclea), Rodosto (Rhædestus), Danias, Panidos sur la Propontide, ainsi que Thessalonique [2]. Manuel fut couronné comme successeur et co-régent de Jean Paléologue, qui, pendant un règne de cinquante ans, n'occupa le trône de Constantin que sous la protection d'Ourkhan, de Mourad et de Bayezid.

Fidèle observateur des lois du Prophète et voulant

[1] Ducas, XII, p. 23.

[2] Phranzes, XIII, p. 13. Chalcondylas, l. II, p. 19.

unir à la gloire d'un conquérant celle d'un prince pieux, Bayezid résolut de profiter du repos que lui laissait la paix récemment conclue avec la Servie, pour élever des monumens religieux et fonder des établissemens de charité. Avant de partir pour l'Asie, il jeta à Andrinople, dans le quartier qui porte encore aujourd'hui le nom de Yildirim-Khan, les fondemens d'un imaret (cuisine pour les pauvres) et ceux d'une mosquée [1] dont la coupole repose sur quatre arcades seulement. Ces deux magnifiques édifices ne furent achevés qu'au bout de quatorze ans [2]. La construction d'une autre mosquée fut commencée en même temps à Andrinople par Saridjé-Pascha, général des azabs. Ce vizir, qui réunissait en sa personne le commandement d'un corps de troupes de terre et celui de la flotte ottomane, captura, à l'entrée des Dardanelles, un navire franc sur lequel se trouvait une princesse européenne destinée à devenir l'épouse de l'empereur Manuel [3]. Saridjé-Pascha ayant présenté au sultan la jeune fiancée, dont le nom et la patrie sont demeurés inconnus, Bayezid, ravi de ses charmes, la fit entrer dans son harem, bien qu'il eût déjà le nombre de femmes légitimes autorisé par la loi du Prophète [4].

Pour subvenir aux frais de construction de la magnifique mosquée d'Andrinople, sans toucher aux

[1] Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques.*

[2] La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, p. 9.

[3] Ali, f. 19.

[4] L'histoire nous fait connaître trois de ces femmes, savoir : la princesse de Kermian, celle de Byzance et celle de Servie.

trésors de l'empire qu'il voulait faire servir à l'exécution de ses plans de conquête, Bayezid résolut de s'emparer d'Alaschehr (Philadelphia) [1]. Cette ville, la seule que l'empire grec eût conservée en Asie, était située entre le territoire ottoman et celui d'Aïdin, et avait été jusque-là épargnée, grâce à son alliance avec le prince d'Aïdin (1391). Pour assurer l'exécution de son projet, le sultan réclama les contingens de ses nouveaux alliés, le kral de Servie et l'empereur de Byzance. Sommé par Manuel de livrer la place et de recevoir un gouverneur et un juge turcs, le commandant grec répondit qu'il ne trahirait pas ses concitoyens en rendant la ville à un barbare. Alors Bayezid, transporté de colère, ordonna aux troupes grecques, sous les ordres des empereurs byzantins eux-mêmes, de s'emparer de la place. Jean Paléologue et Manuel montèrent les premiers à l'assaut de leur propre ville pour la livrer au souverain ottoman, et se résignèrent à accepter des mains de Bayezid le prix de leur zèle ou plutôt de leur lâcheté [2]. L'étrange manière dont cette ville passa entre les mains des Turcs l'a rendue plus célèbre que la conquête qu'en avaient faite successivement les Seldjoukides, les Byzantins [3], les

[1] Neschri, f. 95. Alaschehr (*ville bigarrée*) et non Allaschehr (*ville de Dieu*), comme l'appellent presque tous les voyageurs et même Leake.

[2] *Urbem exercitibus circumsedit ducens secum ad id græcum Reges, qui ibidem virtutis præmia sunt consecuti. Primi etenim conscendentes murum urbem cepere.* Chalcond. I, p. 20.

[3] Nicetas Choniates et Deguignes, *Hist. gén.* III, p. 35, placent la prise de Philadelphie en l'an 1120.

croisés et les princes de Karamanie [1], auxquels les Almogabares, sous la conduite de Roger, avaient en vain tenté d'enlever cette place. Bayezid fit construire à Alaschehr [2] des mosquées, une école et des bains. Les revenus de la ville furent ensuite affectés à l'achèvement et à l'entretien de la mosquée d'Andrinople. Le prince d'Aïdin, dont la protection seule avait, comme nous l'avons dit, préservé jusqu'à ce jour les habitans d'Alaschehr des attaques d'un ennemi qui les cernait de tous côtés, craignant d'être à son tour sacrifié, vint prêter serment au conquérant; non seulement il renonça au droit souverain de battre monnaie et de faire dire la prière publique en son nom dans toute l'étendue de ses possessions, mais encore il abandonna Ephèse, son ancienne capitale, et transféra sa résidence à Tireh [3]. Les principautés de Saroukhan et de Menteschée eurent le même sort et furent incorporées à l'empire ottoman; mais leurs souverains se retirèrent chez Kœturum-Bayezid (Bayezid *le Perclus*), prince de Kastemouni et de Sinope, auprès duquel ils trouvèrent un refuge contre les poursuites du vainqueur [4].

[1] Pachymeres, l. V, c. 21, p. 293, et c. 23, p. 295. Le récit de la prise de cette ville par Bayezid se trouve dans Chalcondylas, l. I, p. 20, et Ducas, IV, p. 7.

[2] Cette ville est l'ancienne Kallatebos dont parle Hérodote à propos de la marche de Xercès; elle est renommée dans toute l'Asie-Mineure pour ses gâteaux de miel appelés *Halwas*, réputation qu'elle partage avec la ville de Koniah. Hérod. VII, 31. Mannert, VI, 3, p. 365.

[3] L'ancienne Tyra; cette ville est renommée aujourd'hui pour ses tapis et ses étoffes de coton. Mannert, VI, 3, p. 371.

[4] Idris, Neschri.

Yilderim-Bayezid transforma sa nouvelle conquête en un sandjak, dont il confia le gouvernement à son fils Ertoghrul [VII]. Des dix principautés qui s'étaient élevées sur les ruines de l'empire seldjoukide, sept avaient donc été déjà dévorées par l'empire ottoman [1]. Seuls, le prince de Kastemouni au nord, et celui de Karamanie au midi, résistaient encore. Après avoir entièrement soumis les territoires de Kermian et de Tekké, dont il fit un sandjak sous l'autorité de son général Firouzbeg, Bayezid, saisissant l'occasion d'une plainte élevée par son vassal, le prince de Hamid [2], attaqua brusquement Alaeddin, prince de la dynastie de Karaman, quoique, depuis la paix renouvelée avec lui par Ourkhan, les deux nations eussent continuellement vécu dans des relations de sincère amitié [3]; à son approche, Alaeddin se retira dans les gorges de la Cilicie-Pétrée [4]. Ne pouvant l'atteindre et craignant de le suivre dans un pays hérissé de montagnes et entrecoupé de défilés, le sultan, dans l'espoir de l'engager au combat, mit le siége devant Koniah, ville que Mourad I[er] avait assiégée quatre ans auparavant. A l'exemple de son père, il traita avec égards les habitans de tout le pays d'alentour, et fit observer les réglemens de discipline qui jadis avaient excité tant de

[1] Seadeddin, Idris, Neschri, Ali, Solakzadé, f. 20, Chalcondylas et Ducas, p. 7. Ce dernier appelle le prince d'Aïdin Ισαι (Isa), celui de Saroukhan Χησηρ (Khizr), et celui de Karasi Ελιεζ (Elias).

[2] Neschri, f. 96. Seadeddin dans Bratutti, p. 162.

[3] La preuve de ce fait est dans la correspondance du sultan Mourad avec Alaeddin. Voyez Notices et Extraits de la Bibliothèque du Roi, IV, p. 671.

[4] Neschri et Seadeddin, l. c.

mécontentement dans le corps des Serviens. Comme lui, il invita les habitans de tout le district à apporter eux-mêmes leurs denrées dans son camp, et pour qu'ils n'eussent à craindre aucune vexation de la part des soldats, il les faisait reconduire par des tschaouschs [1] après qu'ils avaient exactement reçu le prix de ce qu'ils avaient vendu. Séduites par ces procédés inusités en Orient, les villes d'Akschehr [2], de Nikdeh [3] et d'Akseraï [4] s'empressèrent de lui ouvrir leurs portes; le beglerbeg Timourtasch [5] en fut nommé gouverneur. Alaeddin, pour ne point perdre son royaume tout entier, se résigna à en sacrifier une partie; il demanda la paix et l'obtint (793-1390), à la condition de prendre à l'avenir la rivière de Tscheharschenbé pour limites de ses États [VIII].

Satisfait des résultats de son expédition et voyant ses possessions asiatiques dans la plus parfaite tranquillité, Bayezid organisa l'administration dans les pays nouvellement conquis, puis il repassa le Bosphore pour diriger toutes ses forces contre les princes de l'Europe. Avant de rien entreprendre, il mit en état de défense Gallipoli, que les Catalans et les Ottomans eux-mêmes avaient détruite autrefois, et qui était la

1 Seadeddin dans Bratutti, p. 163.

2 D'apres Rennel et Macd. Kinneir, Akschehr serait l'ancienne Thymbrium ou Antiochia Pisidiæ; Leake *Journal of a tour in Asia minor.* (London, 1824, p. 59) croit qu'elle occupe l'emplacement de Julia ou Juliopolis.

3 Nikdeh, l'ancienne Cadyne; *Djihannuma*, p. 615, et Ewlia.

4 Akseraï, l'ancienne Archelaïs d'après Mannert; mais c'est probablement l'ancienne Gersaura.

5 Seadeddin dans Bratutti, p. 164.

clef de ses provinces européennes. Il y fit creuser un port sûr pour ses galères, et à l'entrée de ce port il éleva une tour fortifiée d'une très-grande dimension pour le mettre à l'abri d'une attaque imprévue [1]. En même temps il se prépara à porter ses armes du côté de l'Archipel, contre Byzance, la Bosnie, la Hongrie et la Valachie. Comme s'il eût voulu faire assister l'empereur grec à ses nouveaux triomphes et lui faire pressentir la destinée réservée à la dynastie de Constantin, Bayezid le somma le premier parmi ses vassaux de lui amener les troupes auxiliaires dont il était fait mention dans le dernier traité, et de venir en personne déposer à ses pieds le tribut convenu. Aussitôt on vit arriver, en humble vassal, au camp des Ottomans, Manuel à la tête de cent hommes [2]. Peu après, le sultan défendit toute exportation de blé de l'Asie dans les îles de Lesbos, Lemnos, Rhodes et Khios. Soixante vaisseaux à longue quille furent envoyés contre cette dernière. Cette terre, illustrée par ses malheurs, vit réduire en cendres ses villes et ses villages qui, pendant les quatre-vingt-quatre ans écoulés depuis leur première destruction par les Turcs, étaient peu à peu sortis de leurs ruines [3]. L'Eubée et une partie de l'Attique subirent le même sort. Alors le vieil empereur Jean, qui naguère, avec son fils, avait disputé et arraché la ville d'Alaschehr à la fidélité de son propre commandant, songea, mais trop tard, à mettre sa capitale en état de défense, en

[1] Ducas, IV, p. 7.
[2] *Id.*, XIII, p. 24.
[3] En l'année 1307.

l'entourant de nouvelles fortifications. Comme il manquait de pierres de construction, il fit démolir trois des plus belles églises de Constantinople, monumens de la grandeur et de la piété de ses aïeux, savoir : l'église *des Quarante-Martyrs*, fondée par l'empereur Marcien ; celle des *Saints*, fondée par Léon-le-Grand ; et celle de *Saint-Moccius*, construite sous Constantin-le-Grand. Ce fut avec les énormes blocs de marbre provenant de ces temples qu'il éleva près de la *porte dorée* deux grandes tours carrées [1], les deux plus belles des *Sept Tours* si célèbres de Constantinople. Bayezid, de retour de son expédition contre le prince de la Karamanie, venait de rentrer à Brousa et se disposait à repasser en Europe, lorsqu'il fut instruit de ces préparatifs. Aussitôt il intima à l'empereur l'ordre de raser sans délai ses nouvelles fortifications s'il ne voulait voir revenir Manuel les yeux crevés. Le vieillard, effrayé des dangers qui menaçaient son fils, s'empressa d'obéir, et succomba peu après sous le poids de ses chagrins (1391). En apprenant la mort de son père et ce qu'exigeait le sultan relativement aux fortifications récemment élevées, Manuel s'enfuit secrètement de Brousa où il servait à la porte du sultan. Bayezid, en apprenant la fuite du prince grec, fit éclater sa colère contre ceux à la garde desquels il l'avait confié, et surtout contre Manuel. Mais, revenu à lui-même, il dépêcha au fugitif un de ses officiers pour le prévenir que dorénavant un kadi réglerait à Constantinople les

[1] Ducas, XIII, p. 25.

affaires des vrais croyans, alléguant qu'il n'était pas juste que les musulmans, appelés par leurs affaires dans cette ville, comparussent devant les tribunaux des giaours [IX]. Il lui fit dire en outre que, s'il s'y refusait, toutes les issues de sa capitale dans les districts voisins occupés par les Ottomans seraient interceptées. Sur les pas de ce messager marchait l'armée qui passa de la Bithynie dans la Thrace, dévasta tous les villages depuis Panidos jusque sous les murs de Constantinople, et traîna les populations en esclavage.

Dès ce moment commença en réalité le premier siége, ou pour mieux dire le premier blocus de Constantinople par les Turcs, blocus qui devait durer sept ans entiers. Bayezid laissa devant ses murs un corps d'observation chargé de harceler les Grecs nuit et jour et de couper toutes communications avec l'intérieur du pays [1]. Le reste de l'armée se divisa en plusieurs corps qui envahirent la Bulgarie, la Valachie, la Bosnie et la Hongrie. Myrtsché, prince de la Valachie, fit sa soumission et se reconnut vassal du vainqueur. C'est depuis cette époque (1391) que ce pays se trouve inscrit comme tributaire sur les registres de la Porte [2]. Ce fut dans la même année que le khan de la grande Tatarie, Tokatmisch, vit son armée complètement défaite et son royaume détruit par Timourkhan, et qu'eurent lieu les émigrations des Tatares du Kipdjak qui vinrent

[1] Constantinople avait été assiégée pendant sept ans par les Arabes à dater de l'an de l'hégire 52 (672). Voyez *Constantinople et le Bosphore*, I, p. 86.

[2] Mouradjea d'Ohsson, *Tableau de l'empire ottoman*, Col. t. III, p. 438, d'après le *Raousatoul-ebrar*, en 793 (1391).

se fixer sur les deux rives du Danube, c'est-à-dire dans la Bessarabie et dans la Tatarie Dobruze [1]. Une autre partie des forces ottomanes inonda la Bosnie, et s'avança jusqu'à Naglazinzé. Mais les hordes de Bayezid furent cette fois arrêtées dans leur marche dévastatrice par Gayko Manarvitius, général de Sigismond, roi de Hongrie, que Dabischia, successeur de Twarko, avait appelé à son secours [2]. Une division du corps d'armée turc pénétra en Syrmie et engagea à Nagy-Olosz ou Francovilla un combat contre les Hongrois commandés par Jean de Maroth [3]; l'autre s'empara de Galamboz et de Machov; mais, repoussée par Pierre de Pereny, elle fut forcée d'abandonner le fort de Galamboz situé au sommet d'une montagne sur la rive droite du Danube [4]. Ainsi se termina, après une ambassade envoyée par Sigismond à Bayezid, et qui n'amena aucun résultat, la première invasion des Turcs en Hongrie. Ce ne fut que quatre siècles plus tard, année pour année, que les frontières actuelles de ce royaume furent définitivement fixées par le traité de Sistov. L'année suivante (1392), Sigismond transporta le théâtre de la guerre en Bulgarie où il défit les troupes turques réunies à celles de Myrtsché et s'empara, après un long et pénible siége, de la forteresse appelée la

1 Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, à l'année 793 de l'hégire.

2 Dipl. Dabischiæ de 1394, dans Kerch, p. 247. Voyez Engel, *Geschichte von Servien* (*Histoire de la Servie*), p. 349.

3 Engel, *Histoire de la Servie*, l. c.; le même, *Histoire de la Hongrie*, t. II, p. 187.

4 Engel, *Histoire de la Servie*, d'après Catona, p. 319.

Petite-Nicopolis sur le Danube. La supériorité numérique des Turcs le força enfin à une retraite précipitée pendant laquelle Blasius Csereï le protégea contre le sabre d'un sipahi, et, se dévouant pour lui, le pourvut au péril de sa vie des alimens nécessaires à sa subsistance [1]. C'est dans cette déroute que Sigismond, traversant le comitat d'Hunyade, se prit d'amour pour la belle Élisabeth Morsinay. De l'union passagère du guerrier fugitif avec la jeune fille naquit Hunyade-le-Grand, si célèbre dans l'histoire hongroise par les nombreuses victoires qu'il remporta sur les Turcs.

Pendant que le sultan était obligé de faire face aux ennemis qui avaient surgi au midi, à l'occident et au nord de ses provinces d'Europe, le prince de Karamanie avait de nouveau levé l'étendard de la révolte; il s'avança rapidement, et à l'insu du général commandant les forces de l'Asie, jusque dans le voisinage d'Angora et de Brousa; puis, se jetant brusquement sur les troupes ottomanes, il les mit en fuite et fit même prisonnier le beglerbeg Timourtasch. Bayezid, contraint de suspendre ses opérations militaires en Europe pour voler au secours de ses propres États, traversa sans différer l'Hellespont. A peine arrivé à Brousa, son vassal, effrayé de la promptitude avec laquelle il avait rassemblé ses troupes disséminées, lui envoya une ambassade pour lui demander la paix et implorer sa clémence; mais ce fut vainement; Bayezid congédia les envoyés en les chargeant de dire à leur maître que

[1] Engel, *Histoire de la Hongrie*, t. II, p. 368.



c'était désormais à l'épée seule de prononcer. Alors il abandonne son camp et court au-devant de l'ennemi; il le rencontre dans la province de Kermian et le force à accepter le combat. La bataille se livra dans la vaste plaine d'Aktschaï [x]. Le prince de Karamanie, Alaeddin, fut fait prisonnier avec ses deux fils Ali et Mohammed et confié à la garde de son ennemi personnel, Timourtasch. Quoiqu'à la première nouvelle de l'arrivée du sultan à Brousa, Alaeddin eût rendu la liberté au beglerbeg, en le comblant de présens, celui-ci n'en avait pas moins conservé contre lui un ressentiment d'autant plus vif qu'il ne pouvait attribuer qu'à sa négligence l'humiliation de sa captivité. Heureux de pouvoir assouvir sa vengeance, il se hâta de le faire pendre sans attendre les ordres de son maître. Cet acte arbitraire excita d'abord, du moins en apparence, le courroux de Bayezid. Mais bientôt il lui trouva une excuse dans de hautes considérations politiques, et le justifia par cette maxime, que « la mort d'un prince est moins regrettable que la perte d'une province [xi]. » C'est ce principe que plus tard les sultans ottomans ont toujours invoqué pour légitimer la mort des princes exécutés par leurs ordres. La prise des villes de Koniah, d'Akseraï et de Larenda, suivit de près la mort d'Alaeddin, dont la principauté fut pour toujours réunie à l'empire [1].

Toute la partie méridionale de l'Asie-Mineure ayant reconnu la domination ottomane, l'armée de Bayezid

[1] Seadeddin, Neschri, f. 97. Idris, 5ᵉ récit du règne de Bayezid Iᵉʳ.

marcha à l'est, puis au nord, pour soumettre les princes des pays situés dans ces deux directions, à l'extrémité orientale de l'Asie-Mineure, dans le gouvernement actuel de Siwas. Dans la contrée montagneuse enclavée entre cette ville (l'ancienne Sebaste) et Kaïssariyé (Cæsarea), régnait à cette époque Kazi-Bourhaneddin (*le juge, preuve de la foi*). Ce prince, homme instruit et profond politique, avait assis sa domination sur les restes de plusieurs peuplades tatares antérieurement soumises aux descendans de Djenghiz-Khan et qui étaient venues se fixer dans ces riches contrées. A l'approche du sultan, Bourhaneddin, pour ne pas courir les chances d'une lutte dangereuse, se jeta dans les montagnes de Kharpourt [XII]; mais il y fut défait et tué, avant l'arrivée des troupes ottomanes, par Kara-Osman, plus particulièrement connu sous le nom de Kara-Youlouk, et fondateur de la dynastie Bayender (*du mouton blanc*). Bayezid, satisfait d'avoir trouvé dans ce prince un allié qui, en son absence, saurait tenir ses ennemis en respect [XIII], voulut d'abord rendre à Seïnol-Abidin, fils de Bourhaneddin, le territoire de son père; mais les principaux habitans du pays l'ayant engagé à envoyer le jeune prince chez son proche parent Nassireddinbeg, chef de la dynastie voisine de Soulkadr, et à prendre lui-même possession de la province et des villes de Tokat, de Siwas et de Kaïssariyé, il s'empressa d'accepter leur proposition et reçut leur serment de fidélité (795-1392) [1].

[1] Seadeddin fait observer qu'on ne s'accorde pas sur la date de cette



Au nord-ouest de cette partie de l'ancienne Cappadoce, s'étend aujourd'hui le sandjak de Kastemouni, qui comprend presque toute l'ancienne Paphlagonie. C'est dans les eaux de la Mer-Noire qui baignent les côtes de cette province que le dernier rejeton de la dynastie seldjoukide avait, quelque temps après la chute de l'empire de ce nom, établi le centre de ses pirateries. De son vivant ou tout au moins immédiatement après sa mort, les fils d'Isfendiar s'étaient érigés en maîtres dans ce pays. L'un d'eux, Kœturum-Bayezid (Bayezid *le Perclus*) y régnait à cette époque. Trop faible pour résister aux forces ottomanes qui s'étaient déjà emparées de Samsoun, de Djanik et d'Osmandjik, villes principales du gouvernement de Kastemouni, ainsi que des mines de cuivre de cette principauté [XIV], Bayezid-Kœturum se réfugia à Sinope, ville forte et port de mer célèbre sur l'extrême frontière de ses possessions. De là il entra en négociations avec le vainqueur, qui consentit à lui laisser Sinope et son territoire à condition que les fils des princes de Mentesché et d'Aïdin lui seraient livrés. Mais ceux-ci parvinrent à se sauver auprès de Timour, où les suivit presque immédiatement après Isfendiar-Kœturum lui-même. Maître de toute la côte

conquête, qu'Idris la place dans l'année 794 (1391), tandis que presque tous les historiens, entre autres Ibn-Schohné et Scherefeddin de Yezd, la rapportent à l'an 798 (1395); enfin qu'Ibn-Hadjr, dans son ouvrage intitulé : *Dourreri kaminet fir-ridjali miyetis-saminet* (*perles cachées des hommes du VIIIe siècle*), la recule jusque dans l'année 799 (1396). Nischandji, dont nous adoptons ici l'autorité, la place en 795 (1392).

depuis Sinope jusqu'au canal de Constantinople, Bayezid confia le gouvernement de Kastemouni au prince Souleïman, son second fils. Cette province de l'empire ottoman renferme dans ses montagnes d'importantes mines de cuivre et d'autres métaux; ses richesses naturelles et son industrie en ont fait une des provinces les plus prospères que possède cet empire en Asie. Kastemouni [xv], la capitale, compte plusieurs mosquées [xvi] remarquables par leur architecture légère et capricieuse. Autrefois on y convertissait en vaisselle de cuivre les produits des mines environnantes [1]; mais il ne s'y trouve plus aucune fabrique, bien qu'elle soit encore habitée par douze mille Turcs, trois cents Grecs et cinquante familles arméniennes [2]. La ville est située entre deux montagnes, dans une profonde vallée, au milieu de laquelle s'élève sur un rocher à pic un vieux fort construit par les Comnènes, et qui servit plus tard de forteresse aux Turcomans [xvii]. Kastemouni renferme le tombeau d'un saint; plusieurs poëtes [xviii] y ont vu le jour; entre autres Seïneb, femme célèbre dans la littérature orientale. Djanik, dont le nom rappelle encore celui des anciens Tzanes [3], est entourée de montagnes sauvages occupées par des tribus turcomanes. Samsoum (Amisus) qui d'abord avait éte peuplée par les Milésiens lorsqu'ils occupaient la Cappadoce, et ensuite par les Athéniens qui y envoyèrent des colonies, fut gou-

[1] *Djihannuma*, p. 648.

[2] Macd. Kinneïr, p. 282.

[3] *Ibid.*

vernée pendant long-temps par des rois, dont plusieurs, et particulièrement Euphator et Mithridate, se sont efforcés de l'embellir. Cette place est célèbre pour avoir été assiégée par Lucullus et reprise par Pharnace. Déclarée ville libre par Jules César, soumise de nouveau à des rois sous Antoine, tyrannisée par Strabon, rendue à la liberté par l'empereur Auguste après la victoire d'Actium, et constituée capitale de toutes les villes du Pont [1], elle devint sous les Comnènes une des principales cités de cette dernière province et passa enfin sous la domination de Bayezid-Yilderim. Samsoun, autrefois si florissante, entourée aujourd'hui d'un mur à moitié ruiné, ne compte plus que deux mille habitans. Son existence même serait ignorée si elle ne jouissait parmi les marins turcs d'une grande réputation pour sa poix, son goudron, les cordes et les câbles qui s'y fabriquent. A l'est de cette ville, s'étendent la plaine de Phanaræa, arrosée par l'Iris [xix], et celle de Thémiscyra [xx], traversée par le Thermodon; c'est là qu'on place l'ancien pays des Amazones. Amassia, dont l'antique nom s'est conservé à travers tant de siècles, et malgré le passage d'une multitude de barbares, s'élève sur les bords de l'Iris (Tscheharschenbessouyi — *eau du mercredi*). Arrachée aux Grecs par les princes de la dynastie Danischmend, qui durent à leur tour l'abandonner aux Seldjoukides, elle tomba successivement au pouvoir d'Isfendiar et de Bayezid. Ses monu-

1 Strabon, XII. Mannert, III, 2, p. 448.

mens l'ont fait surnommer la Bagdad de Roum [1], on y voit encore les ruines d'un ancien château royal [2] où se trouvent, creusés dans le roc, les tombeaux de plusieurs rois du Pont, un ancien aqueduc et le palais d'Isfendiar. Lors de l'invasion des Mogols sous Timour, la forteresse d'Amassia résista pendant sept mois à tous les efforts du conquérant [3], et l'obligea à lever le siége. Plus tard, pendant la révolte de Karayazidji et de Karasaïd, ce fut à Amassia que les habitans de la contrée se réfugièrent avec leurs familles et tous leurs biens. Parmi le grand nombre de mosquées qu'elle renferme, il faut citer surtout celle qui fut fondée par Bayezid II; elle occupe un emplacement de cent pieds carrés; on y remarque une chaire et un autel ornés de sculptures artistement travailleés; la coupole de la mosquée est également remarquable par sa hardiesse et la beauté de sa forme. C'est au même sultan que cette ville est redevable d'un magnifique mausolée construit en mémoire du pieux scheïkh Pir-Élias, et qui est encore de nos jours un but de pélerinage pour les Musulmans. Ce saint homme, contemporain de Bayezid Ier et de Timour, qui, lors de son invasion dans l'Asie-Mineure, l'admit fréquemment dans sa société, vivait, depuis la retraite du conquérant,

[1] *Djihannuma*, p. 626.

[2] Morier, *First Journey*, p. 348, 352.

[3] Montenebi, dans son cent quatre vingt-onzième poëme, parle de la prise d'Amassia par Seïffeddewlet. Arabschah, qui cite ce poëme dans sa description d'Amassia, dit expressément que Kharschena (Castrum Carsiani) était la même ville qu'Amassia.

à Amassia, où il fut enterré à côté du couvent des Khalwetis, fondé par Bayezid II, au milieu d'un site ravissant appelé Zouwadiyé. Non loin de là se trouve un autre tombeau que les fidèles entourent des mêmes respects ; c'est celui du scheïkh Abdourrahman-ben-Hosaïn, gendre et successeur de Pir-Élias. Un jour que les trois fils de Mourad II étaient venus le visiter, Abdourrahman, après avoir permis à deux des jeunes princes de lui baiser la main, se prosterna aux pieds de Mohammed, auquel l'histoire accorde de préférence le titre glorieux de conquérant ; ainsi agenouillé, il le conjura, en présence de ses deux frères, de veiller avec tout l'ascendant de son génie à la gloire et à la prospérité de l'empire qui, suivant les décrets du ciel, devaient lui être confiées.

Si ces deux monumens sont l'objet de la vénération des Musulmans orthodoxes, les amis de la poésie s'arrêtent devant le mausolée du poëte Moumin, vizir du prince Ahmed, gouverneur de Bagdad, et surtout devant celui de Mihri, la Sapho des Ottomans, qui donna sa jeunesse passionnée à l'amour et consacra sa lyre à le chanter [xxi]. Les beautés turcomanes d'Amassia trouvent dans le roman de *Ferhad et Schirin* un fécond aliment pour leur ardente imagination. C'est dans la ville d'Amassia que la tradition turque place la scène de ce roman. D'après la même tradition, un ancien aqueduc qu'on y voit ne serait autre chose que le canal creusé dans le roc par Ferhad, pour conduire le lait provenant des bergeries de Schirin, et la belle promenade de Kanli-Binar (*fontaine san-*

glante) occuperait la place même où Ferhad reçut d'une vieille femme la fausse nouvelle de la mort de Schirin, et se tua en se précipitant sur sa hache [1]. Cette tradition a complètement fait oublier celle des Amazones, dont les femmes d'Amassia n'ont conservé aucun souvenir. La ville d'Amisus et celle d'Amassia forment les deux angles d'un triangle dont Osmandjik est le troisième. Ces trois places, les plus importantes que possédât alors l'empire ottoman au nord de cette partie de l'Asie, furent mises sous la juridiction du nouveau gouverneur de Sinope, Souleïman. Osmandjik, située sur les bords du Kizil-Irmak (Halys), dans une vaste plaine fertile en vin et en blé [2], est une des principales villes du district de Kastemouni. On y remarque un pont construit par Bayezid II; ce pont, supporté par dix-neuf arches, passe pour l'un des plus beaux de la Turquie. A l'une de ses extrémités se trouve le mausolée du pieux Bourhandedé [3]. Dans l'intérieur même de la ville on voit un autre tombeau plus célèbre encore, celui du compagnon de Hadji-Begtasch, le saint Kouyounbaba (*père mouton*), ainsi appelé parce qu'il ne parlait jamais, et se bornait à faire entendre cinq fois par jour, aux heures de la prière, un bruit semblable au bêlement d'un mouton. Le sultan Bayezid II, surnommé aussi *le Pieux* ou *le Saint*, consacra à Kouyounbaba, qui lui était apparu en songe, un su-

[1] *Djihannuma*, p. 626. Ewlia, II, f. 324.

[2] Morier, *First Journey*, p. 352.

[3] Ewlia, II, f. 320.

perbe mausolée, un couvent avec de vastes écuries, des imarets et de nombreuses cellules pour héberger gratuitement les voyageurs. L'empire compte peu de monastères aussi beaux et aussi riches [xxii].

Au milieu de l'enivrement de la gloire, Bayezid ne tarda pas à négliger les affaires de l'État et à oublier ses devoirs. Le premier des princes ottomans, il enfreignit la loi de l'islamisme qui interdit l'usage du vin, et vit, sans chercher à les réprimer, le luxe et les débauches de son vizir Ali-Pascha qu'il imita bientôt lui-même. Il avait appris de la princesse servienne son épouse [xxiii] à se complaire dans de honteuses orgies; pour satisfaire les coupables désirs de son maître, le vizir achetait de tous côtés de jeunes garçons chrétiens. Ceux qui se faisaient remarquer par leur esprit et leur beauté, au lieu d'être incorporés dans la troupe des janissaires [xxiv] [1], comme cela s'était pratiqué jusqu'alors, étaient relégués en qualité de pages [2] dans l'intérieur du palais. En quittant cette condition avilissante, ils recevaient en fief de vastes possessions ou bien étaient élevés aux premières dignités civiles et militaires, triste dédommagement de leur honneur perdu. C'est à Ali-Pascha que l'empire ottoman doit d'avoir vu revivre dans son sein un vice honteux dont autrefois les Grecs et les Perses s'étaient mutuellement renvoyé le reproche [3]. Bientôt l'exemple du sultan et

1 On appelait les recrues des janissaires *adjémoghlans*.

2 Les pages s'appelaient *itschoghlans*.

3 *Persæ a Græcis edocti, puerorum quoque indulgent amoribus*. Herod. I, 135.

des vizirs eut de nombreux imitateurs. La contagion gagna toutes les autres autorités et jusqu'au corps des oulémas (juges). Introduit par les grands, le vice se propagea avec rapidité dans le peuple et dans l'armée, et devint par la suite le moyen le plus sûr de parvenir à de hauts emplois et d'acquérir une grande fortune. Souvent même, les infâmes désirs des sultans et des grands de l'empire étaient l'unique cause des guerres qu'ils entreprenaient contre les chrétiens; car ils espéraient non-seulement en rapporter un riche butin, mais encore en ramener une foule de jeunes pages propres à augmenter le nombre de leurs favoris. Quoique la loi du Prophète n'ait jamais pu être interprétée comme tolérant une pareille monstruosité; quoiqu'elle la condamne même formellement comme contraire à la nature, les Turcs d'ailleurs fidèles observateurs du Coran, mais corrompus dès l'origine de leur empire, transigèrent sur ce point avec leurs devoirs et leur conscience. Si, comme l'assurent Hérodote et plusieurs autres écrivains, c'est aux Perses et aux Mèdes que l'on doit cette infâme passion qui, jointe au luxe effréné des eunuques [1] et à l'usage des robes flottantes, énerva ces deux peuples, les Turcs ont au moins le mérite d'avoir adopté un système moins révoltant et plus en harmonie avec les véritables intérêts de la société; ils reléguèrent les eunuques et les gynéconomes dans les harems, et ces objets d'une hon-

[1] Herod. VI, 32. Senec. *Controvers.* IV, c. 10, et S[t]. Hieronym. l. I. *adversus Jovianum: Contrà naturam divitias suas exercere, excisorum greges habere exoletos suos, ut ad longiorem patientiam impudicitiæ idonei essent.*



teuse passion, au lieu d'être perdus pour l'État. servaient souvent de leurs talens les princes qui avaient abusé de leur jeunesse. Il en était tout autrement chez les Mèdes et les Perses; ils soumettaient à la castration les jeunes garçons les plus remarquables par leur beauté, pour en faire non-seulement les gardiens du harem, mais aussi les instrumens d'une hideuse volupté; profanation sacrilége de la dignité de l'homme et de la liberté de la femme. Dans une vue plus noble, celle d'avoir des soldats qui ne respirassent que l'amour de la liberté et de la patrie, les anciens Grecs entretenaient à Thèbes un corps de jeunes castrats appelé les *Aimans;* un autre connu sous le nom d'*Immortels* existait en Macédoine. Les Turcs voulurent imiter l'institution des immortels en organisant une troupe de jeunes prisonniers chrétiens destinés à être plus tard incorporés dans les janissaires, et une autre de pages; mais entre leurs mains ces deux institutions furent flétries dès leur création. Il est vrai néanmoins qu'à quelques exceptions près, on laissait à ces jeunes gens leur qualité d'homme, et qu'après avoir mené pendant leur jeunesse une vie de luxure, ils rentraient, quand ils avaient atteint l'âge viril, dans le sein de la société. Le corps des eunuques blancs se recrutait en général parmi les esclaves de la Géorgie et de la Circassie, et non parmi les esclaves européens. En outre, il était rare que les jeunes garçons grecs, serviens, hongrois et bulgares, fussent réduits à la condition d'eunuques; on se contentait de leur faire subir, comme à tous les Musulmans, l'opé-

ration de la circoncision; puis on les exerçait au métier des armes, ou bien on les renfermait dans les harems d'où ils ne sortaient qu'après avoir servi aux plus viles débauches; et alors, l'âge, l'habileté, ou la faveur, leur frayait le chemin des plus hautes fonctions. C'est pourtant de ces lieux impurs que sortirent les plus grands hommes de l'empire. Tant que la levée annuelle des enfans chrétiens s'opéra régulièrement, tant que les excursions des Ottomans leur donnèrent des occasions de se procurer des esclaves, leurs hommes d'État, leurs généraux les plus célèbres furent presque toujours des Grecs, des Bosniaques, des Albanais, et rarement des Turcs. Ainsi l'empire fondé par Osman s'agrandit et fut consolidé par les ennemis même de l'islamisme; ainsi la Grèce fut déchirée et anéantie par ses propres enfans. De nos jours seulement les rôles ont changé, et dans les derniers troubles de la Servie les Turcs, en succombant sous les coups de leurs propres rejetons, ont pu se consoler de leurs défaites en pensant que les mères des vainqueurs avaient jusque-là servi aux amours des vaincus [xxv].

La corruption des mœurs qu'avaient amenée le libertinage de Bayezid et l'ignoble passion d'Ali-Pascha, avait pénétré, non pas tant dans l'armée, au sein de laquelle le sultan maintenait une discipline sévère et souvent même cruelle, que parmi les légistes, et particulièrement dans le corps des juges. Bayezid, si indulgent pour lui-même, entrait en fureur toutes les fois qu'il apprenait quelques fautes légères commises par ses pages, ou quelque prévarication de la part des ma-



gistrats. Un page, accusé par une vieille femme de lui avoir bu son lait, fut, pour ce fait, éventré [1]. Quatre-vingts juges, prévenus de s'être laissé corrompre et d'avoir rendu des sentences injustes, furent, s'il faut en croire plusieurs historiens, enfermés dans une maison à Begschehri et condamnés à être brûlés vifs. « Déjà, dit Neschri, l'ordre d'exécuter cet arrêt barbare avait été donné, lorsque le vizir, qui n'osait lui-même faire au sultan aucune observation sur son excessive sévérité, gagna le bouffon de la cour, Arabe de naissance, en lui promettant mille ducats, s'il parvenait à changer la résolution de son maître. Le bouffon parut devant le sultan, et le pria de l'envoyer en qualité d'ambassadeur à Constantinople. « Dans quel but? dit celui-ci.—Afin de demander à l'empereur des moines pour nous juger. — Comment cela? — Puisque nous allons brûler nos juges qui sont des ignorans, il faut faire venir de savans moines grecs, afin qu'avec leur secours nous puissions répandre partout l'Évangile. » Cette épigramme obtint le succès désiré. Bayezid, désarmé par l'adroite leçon que venait de lui donner un fou, fit appeler son grand-vizir, et lui demanda de lui expliquer la cause d'une telle vénalité dans des hommes d'une profonde érudition. Ali-Pascha en donna pour principal motif l'incertitude de leurs traitemens qui n'étaient pas fixés d'une manière déterminée, et

[1] Chalcondylas, II. Daru, *Histoire de Venise*, l. XI, p. 109, dit dans une note : Gibbon répète cette anecdote sur la foi de Chalcondyle et de Scherefeddin de Yezd, l. V, c. 15. Il n'y a pas un seul mot de tout cela dans l'un ni dans l'autre, mais bien dans Arabschah.

saisit habilement cette occasion pour disposer le sultan à leur assurer certaines taxes et d'autres droits casuels. Il leur fut accordé deux pour cent sur les sommes en litige, et deux aspres pour chaque acte judiciaire écrit [1]. Le vizir auquel l'administration de la justice dut ces importantes améliorations en opéra d'autres dans le système monétaire, en faisant frapper de nouvelles pièces et en démonétisant les anciennes [2].

Non content d'avoir par la terreur mis un terme à la vénalité des juges, Bayezid s'efforça de neutraliser, par une meilleure conduite, les effets du mauvais exemple qu'il avait donné à ses sujets. Guidé dans la voie du repentir par le grand scheïkh Boukhara (ainsi appelé du nom de sa ville natale, mais plus connu sous le nom d'Emir-Sultan), il fit, en expiation de ses fautes, construire à Brousa deux mosquées. L'une s'élève hors des murs sur les bords du torrent Ak-tschaghlan (*à l'écume blanche*), dans un site solitaire et pittoresque [3]; l'autre, bâtie dans le quartier de Brousa qui porte encore le nom d'Emir-Sultan, fut donnée au pieux Boukhara, qui avait su, malgré la sévérité de ses principes, gagner non-seulement l'amitié de Bayezid, mais encore l'amour d'une de ses filles dont il devint l'époux [4]. La mosquée d'Emir-Sultan a été

1 Neschri, f. 112. Solakzadé, f. 13. *Djihannuma*, p. 685. Loutfi, p. 27. Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques* et *Raouzatoul-ebrar*. à l'année 795. Idris, IXme récit du règne de Bayezid. Bratutti, p. 176-179, confond la princesse servienne avec une princesse valaque.

2 Mouhiyeddin, f. 32. Manuscrit de la bibliothèque impériale, no 139.

3 *Voyage à Brousa*, p. 51.

4 Seadeddin, f. 144, d'après le *Schekaïkoun Námaniyé* de Taschkeprizadé.

souvent réduite en cendres dans les fréquens incendies qui ont ravagé Brousa; mais celle d'Aktschaghlan, qui s'est conservée jusqu'à nos jours parfaitement intacte, est un monument précieux de l'architecture sarrazine à la fin du quatorzième siècle. On raconte, à propos de cette mosquée, un fait qui, bien que peu important, peut servir à prouver le respect de Bayezid pour les religieux. Pendant que l'on construisait la mosquée, un des plus grands mystiques de l'Orient, le scheïkh Seïd-Ali-Hamadani [XXVI], vint visiter le scheïkh Boukhara; Bayezid lui donna, comme présent de bienvenue, une somme équivalant à trois fois la paie des ouvriers qui travaillaient à l'édification du monument. Scheïkh Boukhara portait, dans la hiérarchie ecclésiastique, les mêmes titres souverains que Bayezid dans celle de l'empire. Depuis que Berkok, kalife d'Egypte, avait accordé à ce dernier, sur sa demande formelle [1], la permission de porter le titre de sultan de Roum, Boukhara avait le privilège de ceindre l'épée à l'émir-sultan Bayezid toutes les fois que celui-ci entrait en campagne [2]. Cette cérémonie, qui n'était pas encore usitée à l'époque où nous sommes arrivés,

[1] Ibn Scholné dit à cet égard : *Fe haseré ileihi resoul Ebi-Yezid ibn Osman be hedaya we tohaffi talebi echrif, min el khalifé lehou yekun, sultan er-Roum fé djéhezé, es sultan lehou saliké*, c'est-à-dire « il vint chez lui (chez Berkok) un ambassadeur d'Ebi-Yezid, descendant d'Osman, chargé d'offrir des présens au kalife, et de lui demander le diplôme de sultan de Roum, ce que le sultan lui accorda. » La lettre de Bayezid est de l'année 797 (1394). Voy. aussi Deguignes, *Histoire gén. des Huns*, l. XXII, t. IV, p. 336.

[2] Seadeddin, f. 145.

remplaça plus tard celle du couronnement [1]. Outre ces mosquées, Bayezid entoura la ville de Brousa de nouvelles fortifications destinées à la mettre à l'abri de toute attaque imprévue. Vers le même temps [2], il fit construire, sur la rive asiatique du Bosphore, le fort d'Anatolie, appelé à juste titre Guzeldjéhissar (*le beau château*) [3], place moins remarquable toutefois que celle qui s'élève sur les bords du Gœksou (*eau céleste*), l'ancien Arétas [4]. Cette dernière, bâtie comme la précédente par Bayezid, à l'embouchure du fleuve, vers la partie la plus étroite du Bosphore, pour favoriser les opérations du siége de Constantinople [XXVII], est, sans contredit, la plus belle de toutes celles qui protègent les riches vallées de ces rivages de l'Asie. L'entreprise contre Thessalonique eut un résultat bien plus prompt que celle que Bayezid dirigeait alors contre la capitale de l'empire byzantin, dont les limites ne s'étendaient pas au-delà des murs de Constantinople. Après une victoire remportée sur les flottes alliées des croisés chrétiens qui venaient secourir la forteresse [5], Thessalonique tomba, pour la deuxième fois, entre les mains des Turcs. Khaïreddin-

1 *Constitution et administration de l'Empire ottoman*, I, p. 484.

2 Mouhiyeddin, dans le manuscrit de la bibliothèque impériale de Vienne, no 39.

3 Solakzadé, f. 18. Idris, *Djihannuma*, p. 685. Seadeddin, dans Bratutti, p. 109.

4 *Constantinople et le Bosphore*, t. II, p. 621.

5 L'ouvrage de Bernino, *Memorie historiche di ciò che hanno operato li sommi pontifici*, ne fait pas mention de ce combat naval, dont parle Seadeddin dans Bratutti, p. 180.

Pascha, qui s'en était emparé vers la fin du règne de Mourad Ier, l'avait alors rendue au prince Manuel sur l'ordre exprès du sultan. Bayezid fit comme lui, il la restitua à son souverain légitime. Ce ne fut que plus tard que Thessalonique fut arrachée aux Vénitiens après de sanglans combats [xxviii] ; elle est restée depuis en la possession des Ottomans.

Détournons un moment nos regards des frontières méridionales de l'empire ottoman en Europe pour les porter vers le nord, c'est-à-dire sur la Hongrie, la Bulgarie et la Valachie.

Comme nous l'avons vu plus haut, la Bulgarie était tombée au pouvoir des Turcs, partie avant, partie après la bataille de Kossova. Sistov, Widin, Nicopolis et Silistra, les places les plus fortes des bords du Danube, résistèrent seules pendant quelque temps. Il eût été facile à Sisman, kral de Bulgarie, renfermé dans Nicopolis, de prolonger sa défense contre des ennemis encore inexpérimentés dans l'art de conduire habilement un siége; mais il se rendit avec son fils dans le camp d'Ali-Pascha, tous deux portant autour du cou leur drap mortuaire en signe d'humilité. Sisman fut conduit à Philippopolis, jeté en prison, puis mis à mort. Sisman II, son fils, échappa au supplice en embrassant l'islamisme, et reçut, pour prix de son apostasie, le gouvernement de Samsoun (Amisus), ville nouvellement conquise en Asie[1]. Widin se rendit après qu'une libre retraite eut été promise à la garnison :

[1] Engel, *Histoire de la Bulgarie* d'après Schildberger.

mais lorsque les troupes eurent défilé devant le général Ferizbeg, elles furent cernées et taillées en pièces. Au dire des historiens bulgares, les villes de Silistra et de Nicopolis furent surprises à l'aide de cette même ruse de marchands déguisés [1], que les Karamans avaient déjà employée avec succès au siége d'Ermenak et à celui de Tripoli sur le Mæander. Cependant le roi de Hongrie Sigismond, justement alarmé des entreprises du sultan, se décida à lui envoyer une ambassade chargée de lui demander des explications sur ses dernières conquêtes dans le voisinage de ses provinces. Bayezid reçut les envoyés dans une salle ornée de trophées composés d'armes bulgares, et lorsqu'ils lui demandèrent de quel droit il s'était emparé des possessions du prince de Bulgarie, il leur montra (1394), pour toute réponse, les arcs et les flèches appendus aux murailles [xxxi].

La guerre était devenue inévitable entre Sigismond et le sultan. Mais le premier, redoutant la supériorité des forces de son ennemi, chercha des alliés, non seulement chez ses voisins, mais encore chez les princes les plus éloignés de ses Etats. Il envoya même en France Nicolas de Kanisa réclamer les secours de Charles VI. Il renouvela son ancienne alliance avec Myrtsché, voïévode de Valachie et vassal du royaume de Hongrie, mais qui, depuis quelques années, payait un tribut à la Porte. Dès qu'il eut pris toutes ses disposi-

[1] Engel, *Histoire de la Bulgarie* d'après Schildberger, p. 466. Engel raconte deux fois, avec les mêmes circonstances, la prise de Widin par Ferizbeg, et celle de Nicopolis par des soldats déguisés en marchands.



tions, et qu'il se crut assez fort pour commencer la lutte avec quelques chances de succès, Sigismond passa le Danube et ouvrit la campagne par le siége de la ville de Nicopolis, dont il s'empara pour la seconde fois, après une résistance opiniâtre. Dès le commencement de cette guerre, on vit combattre dans les rangs hongrois cinq à six cents cavaliers français sous les ordres du comte d'Eu, connétable de France [1]. Ce secours étant insuffisant, l'année suivante le roi de France envoya à Sigismond un corps de mille chevaliers, avec un nombre égal de valets et six mille mercenaires qu'il avait pris à sa solde [xxx]. Ces diverses troupes étaient conduites par le comte de Nevers, le vaillant fils du duc de Bourgogne, prince de Flandre et oncle de Charles VI, surnommé depuis Jean-Sans-Peur, âgé seulement de vingt-deux ans. Sous lui commandaient le comte de La Marche, Jacques II de Bourbon, Henri et Philippe de Bar, tous les trois cousins du roi. Parmi les autres chefs, on remarquait Philippe d'Artois, comte d'Eu, prince du sang et connétable de France, Jean de Vienne, amiral, et le maréchal Boucicault qui, à son retour d'Orient, traversant la Hongrie et l'Allemagne, avait poussé le roi Louis à de nouvelles hostilités contre les Turcs [2]. On doit citer encore le sire de Coucy, un des plus habiles et des plus vieux géné-

1 *Mémoires de madame de Lussan*, III, p. 5. Dans Engel, *Geschichte von Ungarn* (*Histoire de la Hongrie*), II, p. 193.

2 *Histoire de Jean de Boucicault*, Paris, 1620.

raux de la chrétienté, Guy de La Trimouille, de Roye, Saint-Paul, Monturel et Sampi. A cette élite des chevaliers français se joignirent, à leur passage en Allemagne, Frédéric comte de Hohenzollern, grand-prieur de l'ordre teutonique, et le grand-maître Philibert de Naillac, qui arriva de Rhodes à la tête d'un grand nombre de chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem [1]. Outre ces auxiliaires, les chevaliers bavarois [2], commandés par l'électeur palatin et le comte de Mumpelgarde, châtelain de Nuremberg, les chevaliers styriens, sous le commandement d'Herman II, comte de Cilly [3], vinrent encore grossir l'armée du roi de Hongrie. Les troupes valaques étaient conduites par Myrtsché en personne [4]. Vers Pâques (1396), les chefs de l'armée chrétienne tinrent un conseil à Vienne, d'où ils expédièrent soixante-dix grands navires, chargés de vin, d'avoine et de farine, pour descendre le Danube. L'armée hongroise marqua son trajet à travers la Servie par un affreux pillage [5]. Quant aux auxiliaires français, ils passèrent par la Transylvanie et la Valachie. Sigismond franchit la gorge dite de la

1 Vertot, *Histoire des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, liv. VI, Amsterdam, 1732, t. II, p. 6.

2 Schildberger de Munich, fait prisonnier par les Turcs dans la bataille de Nicopolis (1395), et rentré dans sa patrie en 1427. *Reise in den Orient* (*Voyage en Orient*), Munich, 1813, p. 8.

3 Julius Cæsar, *Staats und Kirchen geschichte des Herzogthums Steyermark* (*Histoire ecclésiastique et politique du duché de Styrie*), VI, p. 3.

4 Engel, *Geschichte der Wallachey* (*Histoire de la Valachie*), p. 159 et 160, d'après les *Mémoires de madame de Lussan*.

5 Engel, *Geschichte der Bulgaren* (*Histoire des Bulgares*), p. 468.

Porte-de-Fer, et fit occuper par trois cents hommes Widin, qui se rendit sans coup-férir. Orsova se défendit pendant cinq jours, et ne tomba au pouvoir du souverain hongrois que grâce au secours des habitans chrétiens qui chassèrent de la ville la garnison turque : un corps de deux cents hommes [1] y fut laissé pour la défendre et pour protéger la retraite de l'armée dans le cas où elle serait contrainte à repasser le Danube. Raco fut prise d'assaut, et la garnison, quoiqu'elle eût mis bas les armes, fut passée au fil de l'épée [2]. L'armée confédérée, forte de soixante mille hommes [XXXI], se réunit ensuite devant Nicopolis qui fut, durant six jours, harcelée par terre et par eau [XXXII]. Toghanbeg, commandant de la garnison, convaincu que Bayezid ne pouvait tarder à secourir cette place importante, soutint vaillamment l'attaque. Tandis qu'il cherchait à gagner du temps, les alliés, et parmi eux surtout les Français, fiers de leur supériorité, s'abandonnaient sans mesure au vin et à la débauche avec les courtisanes qui avaient suivi l'armée. Ils ne parlaient de Bayezid qu'avec le mépris le plus insultant, disant qu'il n'oserait jamais passer le Bosphore ; et ce n'était pas seulement leurs ennemis que ces hommes aussi vains que courageux prenaient pour but de leurs sarcasmes ; leurs alliés même, ceux auxquels ils venaient prêter

[1] Schildberger, l. c., appelle la première ville Baden, c'est-à-dire Widin, et Bonfinius (Decad., III, l. II, p. 377) l'appelle Budinum. Ce dernier nomme encore Aristum la place qu'Engel appelle Orsova.

[2] Engel, *Histoire de la Hongrie*, II, p. 198, d'après l'*Histoire de Boucicault* et les *Mémoires de madame de Lussan*.

l'appui de leur vaillance, n'échappaient pas aux traits de leur mordante ironie. La sécurité de l'armée coalisée était telle que, lorsque les cavaliers envoyés en reconnaissance annoncèrent que les Turcs n'étaient plus qu'à six milles de distance, on ne voulut pas les croire, et que le maréchal Boucicault les menaça de leur faire couper les oreilles pour avoir répandu l'alarme par de fausses nouvelles [1]. L'indiscipline et le désordre furent les résultats inévitables des dispositions morales de l'armée. Le mépris que les chefs affectaient pour les Musulmans allait jusqu'à leur faire négliger les précautions indispensables à la guerre. On dédaignait de se garder dans le camp et de s'éclairer dans les marches. Les chevaliers poussaient la présomption jusqu'à dire « que, si le ciel tombait, ils l'arrêteraient sur la pointe de leurs lances. » Bayezid, plein d'une juste confiance dans sa supériorité, pouvait dire, avec moins d'arrogance : « Sous peu, je ferai manger l'avoine à mon cheval sur le maître-autel de l'église de Saint-Pierre [2]. » Tandis que le commandant de Nicopolis se défendait vaillamment dans sa place, et arrêtait ainsi l'armée chrétienne pour donner à Bayezid le temps de faire toutes ses dispositions, ce dernier, par une marche rapide et habilement dérobée à la connaissance des confédérés, était arrivé à six lieues de leur camp. L'armée coalisée ne fut avertie de son approche que par quelques maraudeurs que l'ennemi avait mis en fuite.

[1] Vertot, p. 9, d'après l'*Histoire anonyme de Saint-Denis*, l. XVI, c. 11.
[2] Daru, *Histoire de Venise*, II, p. 103.

Déjà les premiers éclaireurs turcs, c'est-à-dire les azabs, commençaient à se répandre dans la plaine. Alors toute la jeunesse chrétienne quitta précipitamment la table et le jeu pour courir aux armes. Le comte de Nevers demanda pour la cavalerie française le poste d'honneur pendant le combat. Sigismond, qui connaissait parfaitement la manière dont les Turcs faisaient la guerre et la tactique à employer contre eux, fit prudemment observer au comte qu'il valait mieux faire marcher contre ces hordes indisciplinées et mal armées des troupes légères, et réserver l'élite de l'armée pour l'opposer à l'élite des ennemis, c'est-à-dire aux janissaires et aux sipahis. Le sire de Coucy et l'amiral Jean de Vienne se rangèrent à l'avis du roi; mais le connétable Philippe d'Artois et le maréchal Boucicault, animés par une aveugle confiance en leur valeur et blessés dans leur amour-propre, se plaignirent de ce que Sigismond eût en leur présence, et avant de les avoir consultés, demandé l'opinion de Coucy et celle de l'amiral. Ne voulant pas revenir sur ce qu'ils avaient dit, ils embrassèrent avec chaleur l'opinion contraire, soutenant que la cavalerie française ne céderait jamais le pas à l'infanterie hongroise, et que la place d'honneur, dans la bataille, lui était due. Ces paroles furent accueillies par les bruyantes acclamations de toute la jeunesse française. Bientôt leur fol orgueil dégénéra en barbarie; quelques faibles avantages que les chevaliers avaient remportés sur les Ottomans les enivrèrent au point qu'ils massacrèrent les prisonniers turcs qui leur

avaient été confiés sur parole [1], cruauté inutile qui ne tarda pas à recevoir son châtiment.

Après ce sanglant prélude commença le combat dont l'issue devait être si fatale à l'armée chrétienne. L'avant-garde turque, composée d'azabs, ne put soutenir le choc impétueux de la cavalerie française et fut facilement dispersée : les janissaires eux-mêmes furent enfoncés et mis en fuite. Dix mille Turcs couvraient déjà le champ de bataille de leurs cadavres, et les débris du premier corps de l'armée de Bayezid cherchaient leur salut derrière la ligne épaisse des sipahis qui s'avançaient à leur secours. Tout-à-coup les Français se jettent sur cette seconde ligne, la traversent, la culbutent dans tous les sens, la mettent en fuite, et tuent cinq mille hommes. Ils fussent restés vainqueurs s'ils eussent suivi le conseil de Coucy et de l'amiral, qui insistaient pour qu'on donnât aux chevaux le temps de reprendre haleine, et pour qu'on rétablit l'ordre dans leurs rangs, en attendant l'arrivée de l'infanterie hongroise [2]. Mais entraînés par leur bouillante ardeur, les Français poursuivirent les sipahis jusque sur le sommet d'une colline [3], où ils espéraient anéantir le reste de l'armée ottomane. Là ils virent se dresser devant eux, comme une forêt, quarante mille lances. C'était l'élite des forces de Bayezid qui, jusque-là immobile, était prête à les recevoir, et qu'animait

[1] Vertot, d'après l'*Histoire anonyme de Saint-Denis*.

[2] Vertot, l. VI, p. 12 et 13.

[3] Idris et Seadeddin, dans Bratutti, p. 184, parlent de cette hauteur où Bayezid s'entretint avec Toghanbeg, gouverneur de Nicopolis.

la présence du sultan [1]. Leur surprise se changea bientôt en une terreur panique ; effrayés, ils se dispersèrent et essayèrent de fuir ; mais la cavalerie turque, qui venait de se rallier, leur coupa la retraite. Chargés avec fureur, obligés de combattre en désordre, enveloppés de toutes parts, ils durent, à leur tour, songer à leur salut. L'amiral Jean de Vienne allait déjà commander un mouvement rétrograde, lorsque, fidèle à l'honneur français, il cria aux douze chevaliers qui l'entouraient : « Dieu nous garde de racheter notre vie aux dépens de notre honneur ; il faut se défendre ou mourir [2]. » Aussitôt ils se précipitèrent au milieu des lances ennemies, où ils trouvèrent une mort glorieuse. Le duc fut fait prisonnier avec vingt-quatre de ses principaux compagnons d'armes, au nombre desquels étaient le prince Henri de Bar, le sire de Coucy et La Trimouille. A mille pas seulement derrière les Français, l'armée hongroise était rangée en bataille : Etienne Lazkovich commandait l'aile gauche, les Valaques formaient la droite sous les ordres du prince Myrtsché ; au centre se trouvaient les Styriens et les Bavarois, ayant à leur tête Herman de Cilly, le palatin Gara et Sigismond. Dès qu'elles virent les Français revenir en désordre de leur attaque contre l'élite des Ottomans, les deux ailes de l'armée hongroise s'enfuirent également. Lazkovich, ennemi secret de Sigismond, se retira brusquement avec le corps hon-

[1] Vertot, d'après l'*Histoire anonyme de Saint-Denis*, c. 12.

[2] Οιτι θυρα, Ducas, XIII, p. 27.

grois sous ses ordres, et Myrtsché, allié perfide, avec les Valaques. Gara, l'électeur palatin, et Herman de Cilly, à la tête des Bavarois et des Styriens, soutinrent seuls le choc de l'ennemi. Après s'être renforcés des fuyards français, ils se précipitèrent, forts de douze mille hommes, contre les Turcs [XXXIII]. Déjà ils avaient refoulé les janissaires et jeté le désordre dans les rangs des sipahis, lorsque le kral de Servie, allié de Bayezid, accourut à son secours avec cinq mille hommes et décida la victoire [1]. La division sous les ordres du roi fut anéantie; tous les chevaliers bavarois [2] et la plupart des chevaliers styriens périrent glorieusement en défendant leur bannière. Herman de Cilly et le châtelain de Nuremberg couvrirent de leurs corps la personne de Sigismond, l'arrachèrent de la mêlée, et lui firent gagner une barque qui se trouva sur le bord du Danube, et dans laquelle se jetèrent en même temps l'archevêque de Gran et Etienne de Kanischa son frère; ils se laissèrent aller au courant, poursuivis par les flèches de l'ennemi, mais désormais en sûreté. Ce ne fut qu'après avoir vu le roi hors de danger que Cilly et Nioolas de Gara sautèrent dans une autre barque pour le suivre. Ils rejoignirent heureusement, avec le grand-maître des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, la flotte combinée de Venise et de Rhodes qui croisait à l'embouchure du Danube, et qui les porta jus-

[1] Schildberger dit seulement 1,500 hommes, ce qui paraît être une faute d'impression. Voyez Engel, *Histoire de la Hongrie*, II, p. 202.

[2] Schildberger cite, outre son maître Lienhart Reichertinger, les chevaliers Werner, Benzenauer, Ulric Kugler et Klisner.

qu'en Dalmatie, en passant par Constantinople et par Rhodes [xxxiv].

Après la victoire, Bayezid établit son camp devant Nicopolis, d'où il alla ensuite visiter le champ de bataille. A l'aspect de la multitude de cadavres turcs qui jonchaient la plaine, et dont plusieurs historiens portent le nombre à plus de soixante mille, des pleurs de rage s'échappèrent de ses yeux, et il jura de tirer une éclatante vengeance de la mort que tant de Musulmans avaient trouvée dans le combat ou sous les tentes françaises. Méditant d'affreuses représailles, il ordonna que tous les prisonniers lui fussent amenés le jour suivant ; on lui en présenta plus de dix mille, la corde au cou et les mains liées sur le dos. Parmi eux était le valet d'un noble bavarois, nommé Schildberger, jeune homme qui n'avait pas encore seize ans, et qui, devenu libre après un esclavage de trente-quatre ans, nous a laissé un récit simple et touchant du massacre effroyable auquel il avait si miraculeusement échappé. Le sultan fit conduire en sa présence le comte de Nevers pour qu'il fût témoin de la terrible satisfaction qui allait être donnée aux mânes des soldats ottomans. Le prince ayant demandé grâce pour lui et pour plusieurs de ses infortunés compagnons, la vie lui fut accordée, ainsi qu'à vingt-quatre des principaux chevaliers. Alors Bayezid donna le signal du massacre général. Tous les prisonniers furent forcés d'assister au supplice de leurs camarades : les uns furent livrés aux bourreaux et décapités, les autres furent assommés à coups de massue [xxxv]. Lorsque vint le tour

de Schildberger, qui avait déjà vu tomber à ses pieds la tête de trois de ses compagnons, le fils de Bayezid fit remarquer à son père la jeunesse de l'esclave. L'usage ne permettant pas de mettre à mort un prisonnier âgé de moins de vingt ans, Schildberger fut gracié et réuni aux cinq autres jeunes gens qui avaient été épargnés. Cinq seigneurs bavarois, entre autres Jean Greif, furent traînés avec des cordes jusqu'au lieu de l'exécution et décapités. Avant d'expirer, Greif cria d'une voix forte : « Adieu, nous versons notre sang pour la cause du » Christ; aujourd'hui, si Dieu le veut, nous monterons » au ciel; » et sa tête roula sur la poussière. Le carnage dura sans interruption depuis l'aube du jour jusqu'à quatre heures après midi [1]. Enfin, les grands de l'empire, émus de cet effroyable spectacle, tombèrent aux pieds du sultan et implorèrent sa miséricorde. Le sang de dix mille chrétiens avait apaisé pour le moment la soif de vengeance du tyran ; il distribua ceux qui restaient aux Musulmans qui les avaient faits prisonniers, après avoir, toutefois, choisi son cinquième. Schildberger, qui faisait partie du lot du sultan, fut enfermé, avec le duc de Bourgogne et les vingt-quatre chevaliers, dans la tour de Gallipoli. Pendant leur captivité, Sigismond, venant de Constantinople, passa avec la flotte des croisés devant Gallipoli. Les Turcs, dont les petits vaisseaux et les marins inexpérimentés ne pouvaient engager une lutte sérieuse avec les forces navales de Venise et de Rhodes, rangèrent

[1] Schildberger, § 2, p. 13.

leurs prisonniers sur le bord de la mer, et crièrent au roi d'un ton railleur qu'il vînt les racheter. Il n'était pas besoin de cette ironique provocation pour exciter l'auguste fugitif à tenter, par tous les moyens, de délivrer les chevaliers français ses alliés. Au commencement de l'année 1397, il employa, à les tirer d'esclavage, les 7,000 ducats que Venise s'était engagée à lui compter annuellement à titre de subsides [1]. Les rois de France et de Chypre se joignirent à lui et envoyèrent au sultan de riches présens pour hâter l'œuvre de délivrance. Lusignan lui offrit un drageoir en or d'un travail merveilleux et 10,000 ducats; Charles VI, une volée de faucons, six fois autant d'étoffe écarlate qu'un cheval en peut porter, du linge fin de Reims et des tapisseries d'Arras représentant les victoires d'Alexandre-le-Grand. Enfin, moyennant une rançon de 200,000 ducats, les chevaliers français furent mis en liberté à Brousa, où depuis leur départ de Gallipoli ils avaient été détenus à côté du palais de Bayezid. L'amiral de France avait péri dans la bataille, le connétable et Coucy étaient morts dans les prisons de Brousa; plus heureux, le maréchal Boucicault et Guy de La Trimouille furent au nombre des captifs rendus à la liberté [2]. Lorsque la rançon eut été payée, le sultan congédia le comte de Nevers en

[1] Engel, *Histoire de la Hongrie*, II, p. 203. Ce traité de subsides avait été conclu en l'année 1381, et l'argent qui servit à payer la rançon des seigneurs français fut compté le 16 janvier 1397.

[2] Gibbon, ch. LXIV, in-4°, VI, p. 326. Daru, *Histoire de Venise*, II, p. 108.

lui disant : « Je te remets ton serment de ne plus » porter les armes contre moi; si tu as de l'honneur, » je te conjure, au contraire, de les reprendre le » plus tôt possible et de rassembler contre moi toutes » les forces de la chrétienté; tu ne saurais m'être plus » agréable qu'en me procurant de nouvelles occasions » d'acquérir de la gloire [1]. »

Avant de renvoyer les nobles prisonniers, Bayezid, chasseur passionné, leur donna le spectacle d'une chasse au faucon, et les étonna par la magnificence de son cortége où l'on ne comptait pas moins de sept mille fauconniers et de six mille gardes de chiens [xxxvi]. Les chiens portaient des housses de satin, les léopards des colliers de diamans. Depuis le règne de Bayezid, les fauconniers formèrent le train de chasse des sultans ; ils étaient divisés en quatre classes : les fauconniers proprement dits, les chasseurs au milan, les chasseurs au vautour et les chasseurs à l'épervier [xxxvii]. Les gardes de chiens (*segbans*) furent plus tard incorporés aux janissaires ; il y en avait en tout trente-trois régimens, sans y comprendre les trois régimens des samsoundjis (*gardiens des dogues*), des sagardjis (*gardiens des bassets* ou *des furets*), et des tournadjis (*gardiens des cicognes*) [2]. Les quatre officiers supérieurs de ces corps ont été jusqu'à nos jours les lieutenans-généraux de l'aga des janis-

[1] Vertot, *Hist. de l'ordre de Malte*, l. VI, p. 15. Gibbon, c. LXIV, p. 326, a arrangé ce discours à sa façon.

[2] Voyez *Osmaniche Staatverfassung und Staatverwaltung* (*Constitution et administration de l'empire ottoman*), II, p. 203 et 208.

saires. Suivant les idées reçues chez les Ottomans, les officiers supérieurs sont ennoblis par leurs titres empruntés aux fonctions de la chasse, comme les officiers subalternes des janissaires par ceux empruntés au service de la cuisine [1]. Le motif de cette bizarrerie est que, dans l'opinion immémoriale des Asiatiques, la chasse est considérée comme le plus noble prélude de la guerre, dont les vivres passent pour être le principal ressort.

IRRUPTION DES TURCS EN STYRIE ET EN HONGRIE. — Du sein de sa capitale, Bayezid annonça à tous les princes de l'Asie sa brillante victoire [XXXVIII]. Les ambassadeurs envoyés au sultan d'Egypte, aux princes de l'Irak-Persan et de l'Irak-Arabe, au khan des Tatares et aux diverses dynasties qui régnaient en Arménie, emmenèrent avec eux un grand nombre de prisonniers de guerre; le sultan d'Egypte reçut à lui seul soixante de ces esclaves, ci-devant pages des seigneurs de l'armée chrétienne, et parmi lesquels se trouvait un magnat hongrois [XXXIX]. La défaite des chrétiens sous les murs de Nicopolis fut immédiatement suivie de la prise de Mitroviz sur la Save, et d'une irruption des Turcs dans la Styrie (1396). Trois jours après la bataille, les troupes du sultan se dirigèrent sur cette province, réduisirent en cendres la ville de Pettau, et traînèrent

[1] Les titres de ces officiers étaient, comme nous l'avons déjà dit, Djorbadji, c'est-à-dire *faiseur de soupe*; Sakkabaschi, *premier porteur d'eau*, et Aschdjibaschi, *premier cuisinier*; c'étaient les trois premiers officiers du régiment.

seize mille de ses habitans en servitude [1]. Une seconde division de l'armée ottomane envahit la Syrmie, sous la conduite du traître Lazkovich qui, à la bataille de Nicopolis, avait le premier pris la fuite avec l'aile gauche de l'armée chrétienne; aveuglé par sa haine contre le roi de Hongrie, il s'était depuis chargé d'ouvrir des négociations ayant pour but de marier une fille de Bayezid à Ladislas de Naples et de placer ce dernier, avec l'aide du sultan, sur le trône de Sigismond [2]. Mais il échoua dans l'un et l'autre de ses perfides projets. Jean de Maroth le battit près de Posega, le contraignit à repasser la Save et à rentrer en Bosnie; cependant les troupes de Lazkovich n'en ravagèrent pas moins tout le pays situé entre cette rivière, la Drave et le Danube; si bien qu'après leur passage, les ruines des villes et des villages attestaient seules encore l'ancienne prospérité de ces contrées [3]. Du côté de la Bosnie, les Turcs pénétrèrent jusqu'à Zwornik [4], et toute la valeur que Mirtsché déploya contre Ewrenosbeg, dans les vastes forêts de la Valachie, ne put arrêter le torrent destructeur. Evrenos, s'étant retranché dans un camp fortifié, força les Valaques à se retirer et soumit le pays à la domination de son maître [5].

1 Schildberger, p. 17. Les annales de la Styrie ne font aucune mention de cette première irruption des Turcs.

2 Bonfinius, decad. III, c. 2, p. 384; et Engel, *Hist. de la Hongrie*, II, page 203.

3 Engel, *Hist. de la Servie*, p. 351, d'après Thurocz.

4 Lucius, l. V, p. 490, dans l'*Histoire de la Bosnie*, par Shimk.

5 Chalcondylas, II, p. 25.

Ce n'était pas assez pour Bayezid de la victoire de Nicopolis et des avantages qu'elle lui procurait ; accoutumé à vaincre, il savait de plus exploiter habilement ses triomphes. A peine rentré dans sa capitale, il tourna de nouveau ses regards vers Constantinople, qu'un de ses corps d'armée tenait bloquée depuis la mort de Jean Paléologue arrivée cinq ans auparavant. Ici il devient nécessaire de remonter jusqu'à l'avènement de Manuel pour saisir le fil des faits qui se succédèrent depuis cette époque jusqu'à celle où nous sommes arrivés, et pour comprendre les rapports hostiles ou bienveillans qui existèrent pendant toute cette période entre le souverain de Byzance et le sultan. Ainsi que nous l'avons vu plus haut, Manuel, en s'échappant de Brousa pour s'asseoir sur le trône vacant par la mort de son père, s'était attiré la colère du sultan, dont il était désormais le vassal. Bien qu'il se fût d'abord efforcé de l'apaiser, il avait courageusement rejeté la demande que lui avait faite Bayezid de convertir en mosquée une des églises de Constantinople et d'admettre dans sa capitale un juge ottoman (kadi). Mieux que tous les autres historiens, Chalcondyle et Phranzès nous apprennent les causes d'une nouvelle et éclatante rupture entre le sultan et Manuel. Peu de temps après son avènement, l'empereur s'était rendu à Serès, à la cour de Bayezid, avec son frère Théodore et quelques autres princes, vassaux comme lui de la Porte. Parmi ces derniers on remarquait Etienne, despote de la Servie, Constantin, fils de Twarko et frère de Dragezès, prince du pays situé



sur le Wardar (Axios)[1], et Paul Mamas, prince d'Epidamnos et de Monembasia[2]. Mamas accusa devant le sultan Théodore de lui avoir enlevé une de ses villes par la force des armes. A la nouvelle du mépris flagrant de son autorité, la fureur de Bayezid ne connut point de bornes; Jean, fils d'Andronicus, saisit avidement cette occasion de se venger; il se souvenait du traitement que le dernier empereur lui avait fait éprouver à lui et à son père. Admis à la cour du Sultan, en sa qualité de seigneur de Siliwri, il sut, par de faux rapports, intéresser si bien dans cette question les passions de son maître, que celui-ci voulut tuer Théodore de sa propre main; mais il eut assez d'empire sur lui-même pour se contenir, et il remit à son vizir, Ali-Pascha, le soin de sa vengeance. Le vizir n'exécuta les ordres barbares du sultan que plus tard, et après avoir reçu de riches présens du malheureux prince[3]. A la suite de l'entrevue de Serès, Manuel et le fils de Twarko, Constantin, se jurèrent mutuellement de ne plus retourner à la cour de Bayezid; Constantin promit à l'empereur de Byzance, comme gage de sa foi, de lui donner la main de sa fille pour le dédommager de la perte de la princesse de Trébisonde (Terabezoun), la veuve d'Azeddin[4], que son

[1] Rex Mysiorum Drageses Zarci filius. Chalcond., I, p. 15. Contra Dragesem Zarci filium movit regionemque juxtà fluvium Axium domuit, p. 12.

[2] Chalcond., II, p. 25. Phranzès, c. 13, p. 13.

[3] Nec tamen multò post interemit illum Halies (Ali), Charatinis (Khaïreddin) filius. Chalcond, l. c.

[4] *Ibid.*

père Jean Paléologue, tout goutteux qu'il était, lui avait enlevée. Les princes conjurés s'étaient à peine séparés, Constantin pour se rendre dans ses possessions sur le Wardar, Théodore pour retourner dans le Péloponèse, et Manuel pour rentrer à Constantinople, qu'Ali-Pascha vint de nouveau mettre le siége devant cette dernière ville, et somma l'empereur de comparaître devant le sultan pour s'acquitter de ses devoirs de vassal. Tout en remplissant ostensiblement sa mission, le vizir engagea en secret Manuel à n'obéir à Bayezid qu'en promesse et non en réalité [1]. Celui-ci, s'apercevant des subterfuges à l'aide desquels l'empereur cherchait à éluder ses ordres, commanda à son vizir de reprendre et de pousser avec vigueur les opérations du siége entrepris avant la bataille de Nicopolis, et qui se continuait infructueusement depuis six ans. La plupart des habitans de Constantinople commençaient à murmurer et à déclarer hautement qu'ils aimaient mieux livrer la ville aux Turcs que de mourir de faim. Bayezid qui voulait ôter à Jean, fils d'Andronicus, la ville de Siliwri, le recommanda aux assiégés pour qu'ils l'appelassent au trône à la place de son oncle Manuel. Mais celui-ci, forcé de se soumettre, et cherchant néanmoins à tirer le meilleur parti possible de sa situation, traita, à l'insu du sultan, avec son neveu, auquel il promit de céder l'empire byzantin, réduit alors à la capitale, et de se contenter du Péloponèse, pourvu qu'on lui assurât la libre jouissance

[1] Chalcondyl., l. c.

de tous ses trésors. Sur la parole de Jean, Manuel quitta Constantinople et passa en Grèce. Bientôt après, il partit en y laissant sa femme et son jeune fils Théodore, pour aller implorer à Milan, à Gênes, à Florence, en France et en Allemagne, des secours contre les Turcs. Ce fut en vain; aucune de ces puissances ne voulut l'aider à reconquérir ses anciennes possessions. Depuis la retraite de Manuel, Jean Paléologue régnait à Constantinople. Le premier usage qu'il fit d'une autorité qu'il ne devait qu'à la politique du sultan, fut d'accéder à la demande de son ennemi, de convertir une nouvelle église en mosquée, et d'installer un kadi dans la ville [1]. Il consentit ensuite à payer au sultan un tribut annuel de 10,000 ducats, et se vit obligé d'envoyer tous les ans dix poissons remplis d'or et d'argent au vizir Ali-Pascha, dont les intrigues avaient seules préservé, dans cette circonstance, la capitale d'une ruine infaillible [2]. C'était, à Constantinople, la quatrième mosquée que, depuis l'envahissement de l'islamisme, les Turcs obtenaient de la faiblesse des empereurs grecs. Avant Bayezid, le khalife Souleïman, le seldjoukide Ertoghrul et le kurde Salaheddin avaient déjà demandé et obtenu [XL] pour les Musulmans le libre exercice de leur religion, et l'établissement d'une mosquée dans la capitale de l'empire de Byzance; mais il était réservé au fils de Mourad Ier d'instituer à Constantinople une cour de jus-

[1] Ducas, XV, p. 30.

[2] Seadeddin dans Bratutti, p. 190. Neschri, f. 101.

tice (mehkemé), d'y installer un imam et un kadi, et de peupler même un faubourg de la ville d'une colonie turcomane. Cette colonie, venue des côtes de la Bithynie, se composait d'habitans de Koïnik et de Yenidjé-Tarakdji. Chassés de Constantinople, après la chute de Bayezid, avec leur imam et leur kadi, ils s'établirent dans le bourg de Kinikli, voisin de la capitale [XLI].

Fier d'avoir fait subir cette nouvelle humiliation aux empereurs de Byzance, et d'avoir implanté l'islamisme dans les murs de cette métropole des chrétiens d'Orient, Bayezid continua le cours de ses conquêtes en Europe et en Asie. Timourtasch fut chargé d'étendre les frontières de l'empire au nord et à l'est de l'Asie, et quant à ses possessions européennes, le sultan se proposa d'en agrandir lui-même le cercle au midi et à l'ouest. Bientôt Kanghri ou Gangra tomba au pouvoir de Timourtasch. Cette ville, l'ancienne résidence des rois de Paphlagonie, située entre les rivières Schirinsou (*eau douce*) et Adjissou (*eau amère*), qui toutes deux se jettent dans le Kizil-Ermak (Halys) [1], avait été jadis, à partir du quatrième siècle, la capitale de toute cette contrée [2]. La conquête de Kanghri entraîna successivement celle de Diwrighi, de Derendé, de Behesni, de Malatia et de Koumakh. A deux journées de marche au nord-est de Siwas, sur le versant oriental de la montagne de Tschits-

[1] Mannert, VI, 3, p. 32.

[2] *Djihannuma*, p. 645.

chektaghi (Scœdissus), Diwrighi, protégée au sud-ouest par les monts Hasan (Anti-Taurus), fut bâtie au fond d'une vallée stérile et rocailleuse par Pompée, sur le lieu même où il vainquit, pour la première fois, Mithridate, circonstance à laquelle cette ville dut son premier nom de Nicopolis [1] (*ville de la victoire*). Derendé [2], distante de deux journées de marche de Diwrighi, sur la frontière du district de Malatia, se trouve au pied d'une montagne où l'Aksou (*eau blanche*) prend sa source. Behesni, dans le district de ce nom, sur le chemin qui conduit de Meràsch (anciennement Geramanicia) [3] à Kaïssariyé, est entourée de nombreux jardins qu'arrose une petite rivière [4]. Malatia (jadis Mitylène), située non loin des rives de l'Euphrate (Frat), et baignée par les eaux du Deïr-Messih (*couvent du Messie*), qui parcourt, avec le ruisseau de Binarbaschi (*tête des sources*), les belles campagnes d'Ouspouzi [5], est célèbre par la grande bataille que Justinien livra sous ses murs contre Khosroës-Nouschirwan [6]. Cette ville, qui fut la patrie du Cid des Arabes, le vaillant Sid-

[1] Mannert, VI, 2, p. 317; et *Djihannuma*, p. 625.

[2] Derendé occupe, suivant toute probabilité, l'emplacement de l'ancienne Taphrace. (*Note du Traducteur.*)

[3] *Djihannuma*, p. 600. S. Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, I, p. 200. Il paraît cependant que Meràsch n'est autre que l'ancienne Mariscum, et que l'ancienne Germanicia est le bourg actuel de Marah, situé plus à l'est de la ville de Meràsch. (*Note du Traducteur.*)

[4] *Djihannuma*, p. 599.

[5] *Ibid.* p. 600.

[6] En l'année 572.

al-Battal (*le maître, le champion*) [1], avait été la capitale et la résidence des princes de la dynastie danischmend [2]. La forteresse de Koumakh, placée sur la frontière, à une petite distance de l'Euphrate, dans l'ancien district de Gumathène [3], est une des places les plus fortes de l'empire ottoman [XLII]. Elle est renommée par ses fabriques de toile, comme la ville voisine d'Erzendjan par son excellente race de moutons, et Baïbourd par la beauté de ses femmes [XLIII]. Toutes ces villes, dont la conquête était d'une haute importance, à raison de leur situation sur les frontières de l'empire du côté de la Perse, furent dès-lors comptées par Bayezid au nombre de ses possessions.

Tandis que Timourtasch portait ainsi ses drapeaux victorieux jusqu'aux bords de l'Euphrate qui avait été pendant tant de siècles la limite naturelle de l'empire des Romains et de celui des Perses, Bayezid-Yildirim tombait comme la foudre sur la Grèce. Ce fut l'évêque de Phocis, traître à son pays et à son Dieu, qui l'invita à quitter son quartier-général de Karaféria (Beroia), où il surveillait la construction d'une mosquée [4], pour entrer dans la Hellade. Ce prélat, connaissant la passion du sultan pour la chasse, lui dépeignait la Grèce comme une vaste et giboyeuse

1 Ewlia et *Djihannuma*, l. c.

2 Une des dynasties célèbres de l'Asie occidentale.

3 *Spiranti Zephyro contraversa Gumathenam contingit regionem uberem et cultu juxta fœcundam*, Am. Marcell., XVIII, 9.

4 Seadeddin dans Bratutti, p. 192.

garenne entrecoupée de belles prairies et peuplée de grues et de cygnes [1]. Bayezid se dirigea vers la Thessalie, et s'empara, sans éprouver de résistance, des villes principales de ces contrées montagneuses. Ainsi tombèrent en son pouvoir Yenischehr (Larissa), Tirhala (l'ancienne Tricca) [2], célèbre pour avoir été jadis le théâtre de sanglans événemens pendant les guerres des Romains contre Philippe de Macédoine, et avoir vu Boëmond et Alexis Comnène se rencontrer dans une vallée voisine et y déployer tous leurs talens stratégiques pour se contraindre l'un l'autre à la retraite [3]. Dœmenek ou Domeniska (l'ancienne Domacia) [4], fut abandonnée par le duc Kernaïos à la première nouvelle de l'approche des Turcs, ainsi que Patras ou Hypata (Badradjik), au pied des montagnes de Locrie [5], et Pharsale qui appartenait au même souverain. Cette dernière ville, si célèbre dans l'histoire par la victoire que Quinctius-Flaminius remporta dans son voisinage sur Philippe de Macédoine, et par la bataille qui décida du sort de Rome, tomba, sans coup-férir, au pouvoir du sultan. Comme jadis Alaric, à la tête des Goths, Bayezid pénétra, sans obstacles, à travers les Thermopyles, à jamais illustrées par la mort des trois cents; il ne fut pas même

[1] Chalcondyl., II, p. 21.

[2] Livius, XXXIX, 25.

[3] Anna Comnena, l. V. Chalcondyl., l. II, 28.

[4] Chalcondyl., II, p. 21, et la *Roumilia* de Hadji-Khalfa.

[5] Chalcondyl., l. c. Il ne faut pas confondre Patras avec la ville du même nom dans la Morée, ville qui s'appelle, chez les Turcs, Baliabadra.

obligé de tourner l'ennemi, ainsi que l'avaient fait les Perses à l'égard des Lacédémoniens, et après eux les Romains à l'égard des Macédoniens [1]. Zeïtoun (l'ancienne Lamia) [2], connue par le siége qu'en avait fait Philippe de Macédoine et par celui qu'Antipater y soutint [3], se rendit, avec toute la Phocide, aux hordes barbares que l'évêque y avait appelées. Poussé par la haine, ce prêtre parjure accusa devant Bayezid la duchesse Trudeluda, épouse de Delwos, duc de Delpohi, d'entretenir une intrigue criminelle avec le Grec Strates [4], d'opprimer ses sujets et d'en avoir fait périr plusieurs. Delwos, issu du sang royal d'Espagne [5], était mort depuis peu de temps. Quant à l'amant prétendu de sa veuve, on lui reprochait d'avoir, outre la duchesse, séduit, par sorcellerie [6] et autres artifices diaboliques, un grand nombre de femmes. Ce furent sans doute ces incriminations qui décidèrent Trudeluda à aller au devant du vainqueur et à lui offrir sa fille déjà fiancée, ses trésors, sa principauté et elle-même. Bayezid laissa la liberté à la mère, et n'exigea pas qu'elle abjurât sa religion, mais il accepta avec empressement la fille et le territoire, dont il confia l'administration à un gouverneur [7]. Après avoir ajouté, par sa

1 *Thermopylæ locus appellatur nobilis Lacedæmoniorum adversus Persas morte magis memorabili quàm pugna*, l. XXXVI, c. 15.

2 Mannert, VII, p. 610. Chalcondyl, II, p. 21.

3 Livius, XXXIX, c. 28.

4 Chalcondyl., II, 21.

5 *Hic ortus erat de genere Taraconiensium regum.*

6 Chalcondyl., l. c.

7 *Ibid.*

seule présence à l'armée, les districts des anciennes Doris, Locris et Phocis à l'empire, Bayezid s'en remit à ses généraux Yakoub et Ewrenos du soin de faire de nouvelles conquêtes dans le Péloponèse [1]. Le premier parcourut toute la partie occidentale de la presqu'île jusqu'à son extrémité la plus méridionale, et dévasta les environs de Modon et de Coron [2]. Le second mit le siége devant Argos, l'ancienne capitale du Péloponèse, célèbre dans l'antiquité par un temple de Junon, et par les pâturages où furent nourris les chevaux de Poséidon (Neptune). Ewrenos attaqua la place des deux côtés à la fois; le bruit ayant couru que la ville venait d'être prise du côté droit, toute la garnison se porta vers ce point; pendant ce temps, les Turcs escaladèrent du côté gauche les remparts privés de défenseurs (juin 1397). Les trésors de la ville furent pillés [XLIV], et toute la population, composée de plus de trente-mille Grecs, fut réduite en esclavage et transportée en Asie [3]. Par compensation et suivant le système des conquérans asiatiques, Bayezid transporta des colonies turcomanes et tatares en Europe. Dès l'antiquité la plus reculée, cette transfusion de populations entières, d'un bout de l'empire à l'autre, était considérée comme le moyen le plus sûr de consolider la puissance despotique d'un souverain. Déjà Darius avait fait passer les habitans du désert de Barka de

[1] Chalcondyl., p. 30.

[2] *Id.*

[3] *Id.* II, p. 31.

Lybie en Bactrie[1], les Pæoniens de l'Europe en Asie[2], les Milésiens de l'Asie-Mineure à Susa en Perse[3]. Dans le même but, il avait voulu aussi faire émigrer les Ioniens en Phœnicie, et les Phœniciens en Ionie[4]. C'est par ce motif que le sultan transféra un grand nombre de Turcomans des plaines de Menmem (Mainomenos), qui font partie du territoire de Saroukhan, dans celles de Philippopolis [XLV]; d'autres passèrent des rives du Mæandre, du Scamandre et du Caistrus, sur les bords de l'Axius en Europe, et les habitans des environs de Terma vinrent habiter Sofia et Zagora[5].

Les historiens ottomans s'accordent tous à placer la conquête d'Athènes[6] dans l'année où la Morée passa sous la domination de Bayezid (800-1397). Quoiqu'Athènes, appelée *la ville des Philosophes* par les Turcs eux-mêmes, ne soit devenue pour eux une possession permanente que soixante ans plus tard, sous le règne de Mohammed II, on ne saurait raisonnablement nier qu'elle ait été prise antérieurement par l'armée ottomane. Quelle multitude d'événemens viennent se presser depuis le temps où le père de l'histoire appelait les Athéniens *les plus sages parmi les Grecs*[7], jusqu'à celui où Seadeddin, l'historiographe de l'empire ottoman, ne pouvait refuser à leur patrie le titre de

1 Hérod., IV, 204.
2 *Id.* V, 12 et 98.
3 *Id.* VI, 20.
4 *Id.* IV, p. 3.
5 Chalcondyl., l. II, p. 32.
6 Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*. Solakzadé, Idris et autres.
7 Πρωτοισι λεγομένοισιν ειναι Ἑλλήνων σοφίην. Hérod., I, 60.

ville des sages ! Athènes, dont le peuple se glorifiait autrefois d'être le seul parmi les Grecs qui n'eût jamais quitté le sol natal [1], fut fondée par Cécrops [2], qui, de Saïs, apporta sur les bords du golfe d'Egine le culte de Neith [3]. Hérodote raconte que déjà, au siége de Troie, les Athéniens, arrivés à un haut degré de civilisation, envoyèrent dans le camp des Grecs l'homme le plus habile à organiser une armée [4], et à Marathon le plus vaillant défenseur de la liberté nationale [5]. Harmodius et Aristogiton la délivrèrent de la tyrannie d'Hipparque, fils de Pisistrate; les descendans des Phœniciens, les Géphyréens [6] y introduisirent l'art d'écrire. Deux fois conquise par les Perses, incendiée par Xercès et par Mardonius, subjuguée par les Spartiates, purgée par Thrasybule de ses trente tyrans, soumise aux Macédoniens après la bataille de Chéronée, ravagée par Philippe de Macédoine, Athènes jouit encore long-temps d'une ombre de liberté, grâce au sénatus-consulte par lequel Rome rendit à toute la Grèce son indépendance. Sous les empereurs romains, Athènes fut, par les soins d'Hérode Atticus et d'Adrien, embellie de nouveaux monumens qu'Alaric et ses Goths détruisirent en partie. Mais avant même que leur main barbare se fût appe-

1 Hérod., I, p. 56.

2 Platan., IX, p. 290.

3 Cette divinité, adorée à Memphis, fut vénérée chez les Grecs sous le nom d'*Athéné*.

4 Hérod., IV, p. 77.

5 *Id.* VI, p. 112, 113.

6 *Id.* V, 57, 58.

santie sur cette malheureuse cité, Philippe de Macédoine en avait déjà dévasté les environs ; la forêt de Cynosarges, le Lycée, tous les édifices situés hors des murs, depuis les dernières maisons jusqu'aux tombeaux, tout avait été ravagé, bouleversé[1]. Lieu de ralliement pour les flottes byzantines[2], Athènes, après le partage de l'empire, fut, comme Thèbes, changée en duché, et reçut pour maître un noble bourguignon, Othon de La Roche; plus tard elle passa, par mariage, dans la famille de Gauthier de Brienne. Ce prince, à la tête de sept cents chevaliers, de six mille quatre cents valets et de huit cents fantassins, fut complètement battu par les Catalans sur le Céphise en Béotie. Toute cette province et l'Attique devinrent la proie des vainqueurs barbares, qui, sous le nom de *grande société*, furent pendant quatorze ans la terreur de la Grèce, jusqu'à l'époque où ils reconnurent la souveraineté des rois d'Aragon. Sous les rois de Sicile, les Athéniens furent tantôt administrés par un gouverneur, tantôt par un des grands du royaume à qui leur ville avait été donnée en fief. Plus tard, le grand-duché d'Athènes passa des mains des Francs et des Catalans dans celles de la famille des Acciaioli, lorsque le fondateur de cette nouvelle dynastie, simple plébéien de Florence, s'assit sur le trône de Naples, et étendit sa domination absolue sur toute la Grèce. Alors embellie de nouveau par de nombreux édifices, la

1 *Dirutaque non tecta solum sed etiam sepulcra*. Tit. Liv., XXXI, c. 24.

2 Gibbon, c. XIV, t. I, p. 529, in-4°.

ville de Cécrops devint la capitale d'un Etat qui comprenait Thèbes, Argos, Corinthe et une partie de la Thessalie [1]. Le dernier prince du grand-duché d'Athènes fut, pendant le second siége sous Mohammed II, pendu par les Turcs, conformément au précédent établi par Timourtasch à l'égard du prince de Karamanie. Enfin, la patrie de Solon, de Périclès, de Socrate et d'Alcibiade, où, sous les halles et dans les jardins de l'Académie, Platon et Aristote, Zénon et Épicure, communiquaient à leurs disciples les fruits de leurs profondes méditations, où Sophocle et Euripide s'offorçaient d'émouvoir le cœur de leurs concitoyens, où Aristophane et Ménandre écrivaient leurs immortelles comédies, et où retentit si souvent la puissante parole d'Eschine et de Démosthène, la ville d'Athènes et de Poséïdon, avec ses monumens et ses académies, avec son Parthénon et son Panthéon, avec ses temples de Pallas-Polias, de Thésée, de Démétrius, de Thémis et de Vénus Aphrodite, avec son Aréopage et son Pnyx, son Pyrée et son Acropolis, avec son Lycée, son Odéon et son Prytanée, avec ses Propylées, son Gymnase, ses théâtres de Bacchus et d'Hérode, avec ses arcs-de-triomphe d'Adrien, sa tour des Vents, son monument de Philopapas, avec ses cavernes de Pan et de Phœbus, son fleuve Ilissus et sa source d'Ennéacrynos, avec ses tombeaux de Thalès et de Thémistocle [2], Athè-

[1] Gibbon, c. LXII, t. VI, p. 254.

[2] Voyez dans Leake, *Topographie d'Athènes*.

nes, le sanctuaire des arts et des sciences, tour à tour incendiée, pillée, dévastée par les Perses, les Goths et les Catalans, tomba, débris immense, entre les mains d'autres barbares : ceux-ci, du moins, épargnèrent les restes de ses édifices encore imposans dans leurs ruines.

Pendant qu'Ewrenos et Yakoub marchaient de conquête en conquête dans le Péloponèse (en admettant que cette première invasion n'ait eu lieu qu'après la bataille de Nicopolis) [XLVI], Manuel parcourait l'Europe, mendiant les secours des puissances chrétiennes avec l'empressement d'un homme qui, n'ayant pas compté sur son propre courage, lorsqu'il était encore assis sur le trône, croyait que des mains étrangères pourraient arrêter la ruine de son empire. Son neveu Jean, entouré d'ennemis et de maîtres exigeans, au sein même de sa capitale, se consumait dans le vain espoir de ressaisir un jour quelque autorité hors des murs de Constantinople, dont la banlieue, ceinte par le long mur qu'avait fait construire Anastase, et qui commençait à Selymbria, se trouvait, par la prise de cette place, entre les mains des Turcs.

Plusieurs années se passèrent ainsi sans que Bayezid vînt ajouter à l'humiliation de l'empire byzantin. « Le sultan, dit l'historien Ducas, résidait alors à » Brousa ; l'arbre de sa fortune rompait sous les fruits » qui mûrissaient chaque jour au chant varié des oi- » seaux. Aucune jouissance ne lui manquait : animaux » de formes extraordinaires, métaux précieux, tout » ce que Dieu a créé pour réjouir la vue, ses palais

» le renfermaient. Il était entouré d'esclaves des deux » sexes, tous d'une rare beauté : c'étaient des Grecs, » des Valaques, des Albanais, des Hongrois, des » Saxons [XLVII], des Bulgares et des Latins, qui, au » moindre signe, venaient chanter devant lui dans leur » langue maternelle. Bayezid passait tout son temps au » milieu d'eux, s'abandonnant aux jouissances d'une » volupté coupable (800-1397). » Un message de Timour, dont le nom retentissait alors dans le monde entier, l'arracha à cette oisiveté. Bayezid, croyant l'effrayer et l'arrêter dans sa course triomphante, lui répondit par des paroles injurieuses, s'empara d'Erzendjan en Arménie (803-1400), puis revint à Brousa. De là il passa en Europe ; arrivé à Andrinople, il fit dire à Jean, empereur de Byzance : « Quand j'ai détrôné ton prédécesseur Manuel, ce n'était pas dans » ton intérêt, mais dans le mien ; si donc tu veux rester » mon ami, il faut que tu déposes la couronne ; je te » donnerai le gouvernement que tu désireras, sinon je » jure par Dieu et son Prophète que je n'épargnerai » personne dans la ville, et que je vous exterminerai » tous [1]. » Les Byzantins s'étant procuré des vivres en quantité suffisante pour soutenir un nouveau siége, firent à l'ambassadeur cette réponse pleine d'une confiance toute chrétienne et d'une noble fierté : « Dites à » votre maître que, faibles comme nous sommes, nous » ne connaissons aucune puissance à laquelle nous » puissions nous adresser, si ce n'est à Dieu qui protège

1 Ducas, c. XV, p. 31.

» les faibles et abat les puissans. Que le sultan fasse » maintenant ce qu'il lui plaira [1]. » Bayezid allait mettre sa menace à exécution [XLVIII], lorsque la prise d'Erzendjan par Timour, le massacre de Siwas, et les progrès des armées tatares, préludes de sa défaite prochaine, l'appelèrent en Asie.

[1] Ducas, p. 32.



FIN DU TOME PREMIER.

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS

DU PREMIER VOLUME.

—

LIVRE I.

I. — Page 2.

Hérodote, VII, 64. Σκύθας Αμουργίους Σακας ἐκάλεον. Il est probable que Αμουργιους s'appelait également Τουργιους, car la guerre scythique des Saces contre Cyrus est attribuée par les historiens persans aux Turcs; en outre les Sakalibs (Slaves), c'est-à-dire les Saces d'Hérodote, sont toujours cités par les géographes et les ethnographes au nombre des Turcs. (*Djihannuma*, p. 272.)

II. — Page 3.

Histoire de la Bulgarie, par Engel. Schloezer, dans ses *Heures de loisirs historico-critiques*, a rassemblé les diverses opinions sur l'origine des Turcs; mais ne connaissant pas les sources, il a dû commettre une foule d'erreurs.

III. — Page 4.

Second Ghazel de Hafiz: « Si le beau Turc de Schiraz prenait mon cœur dans sa main, je lui donnerais pour festin Samarkand et Bokhara. Malheur! les séducteurs aux yeux



noirs, au langage doucereux, ravissent, comme les Turcs, la tranquillité du cœur. »

IV. — Page 8.

Dans Hérodote on trouve, au lieu de la tradition de l'arc et des trois flèches, celle de la charrue, du joug, de la hache et de la coupe, dons du ciel. Ces deux traditions paraissent avoir quelque rapport, tant avec la tradition d'Oghouz-Khan, qu'avec celle plus ancienne des Turcs sur Japhet, suivant laquelle Noé apprit à Japhet la *prière de la pluie*, et lui remit la pierre Djeté (Yadé), dont le possesseur pouvait à son gré faire pleuvoir. D'après Hérodote, l'or tombé du ciel brûlait, et la pierre *Djeté*, qui n'était autre chose qu'une aérolithe, devait brûler aussi. Mirkhond et Lari mentionnent dans leurs histoires universelles la tradition de la pierre, à propos de Japhet qui, suivant eux, est le père des Turcs, le premier chasseur, l'inventeur des tentes, du feutre, et des vêtemens de peaux d'animaux.

V. — Page 8.

Histoire générale des Tatares, p. 67, et *Djihannuma*, p. 370, l. 25. Outre cette division des Turcs en vingt-quatre tribus, le *Djihannuma* en donne, page 371, une autre basée sur le chiffre *neuf*, nombre sacré des Tatares, et il cite comme les tribus les plus célèbres des Turcs les neuf suivantes : 1° les Oghouzes, originaires du Khataï, c'est-à-dire de la Chine septentrionale ; 2° la tribu Kayi, qui de Sari passa en Arménie, et d'où les Ottomans tirent leur origine ; 3° la tribu de Saridj qui, après s'être révoltée contre le khan du Turkestan, alla s'établir sur la haute montagne de l'Imaüs ; 4° les Kaïmaques ; 5° les Petschénègues, toujours en guerre avec les Toulasi et les Ghaz, ou Ghouzes (Ouzes) ; 6° les Mahrikas ou Moharriks, entre le Wolga et le Don, ennemis implacables des Russes et des Slaves ; 7° les Khazares, sur la mer Caspienne ; 8° les Slaves ; 9° les Russes. C'est chose curieuse

que de voir ici distinguer les Oghouzes des Ghouzes ou Ouzes qui, d'après Deguignes, sont un seul et même peuple.

VI. — Page 8.

Les quatre colonnes de l'empire, ou les vizirs du *Kanounnameh* de Mohammed II, sont une imitation des quatre vizirs de Djenghiz-Khan. Dans l'islamisme, le nombre *quatre* est consacré. Nous voyons les quatre khalifes Raschideddin, successeurs immédiats du Prophète (Eboubekr, Omar, Osman, Ali), les quatre imams orthodoxes (Ebou-Hanifé, Ibn-Malek, Schafii et Hanbeli), et enfin les quatre disciples des scheïkhs, qui paraissent être une imitation des quatre évangélistes. On retrouve encore la consécration de ce nombre relativement aux femmes, car l'islamisme ne reconnaît que quatre femmes légitimes, d'après les quatre épouses de Mohammed, qu'il déclara les meilleures des femmes (Khadidja, Fatima, Aïsché et Maria). Darius Hystaspe avait eu aussi quatre femmes : Phaïdymé (Fatime), Mandana, Atossa et Parmys. (Hérodote, III, 69, 88.)

VII. — Page 9.

Dans l'histoire de Neschri, f. 243, on trouve un passage curieux, où sept tribus descendant des fils des Trois-Flèches sont désignées comme ayant suivi Souleïman-Khan, le père des Ottomans ; voici les noms de ces tribus : Yurker, Koussoun, Warsak, Kara-Issa, Ouzer, Kundis et Kischtimour. Nous aurons souvent occasion de revenir sur les Warsaks.

VIII. — Page 11.

Neschri nous donne peu de documens sur l'histoire des Turcs Oghouzes à dater du quatrième siècle de l'hégire. Voyez, pour les guerres antérieures des Arabes et des Turcs, les *Tables chronologiques* de Hadji-Khalfa.

35 (655). Invasion des Musulmans dans le Turkestan.

90 (708). Kotaïba envahit le pays des Turcs, tous les habitans de Talkan sont massacrés.

93 (711). Kotaïba prend Samarkand et Bokhara, et défait les Turcs.

104 (722). Les Turcs sont battus sur le fleuve Ran par Djerrah-Houkmi.

105 (723). Victoire de Djerrah-Houkmi sur le Chakan d'Arménie.

106 (724). Moslema bat les Turcs dans le Ferghana, le Chakan périt dans la bataille.

109 (727). Esed bat le Chakan et l'armée des Turcs.

110 (728). Moslema bat les Khazars à Derbend.

113 (731). Les Turcs triomphent d'abord à Samarkand, et sont ensuite battus par les Musulmans.

117 (735). Défaite des Turcs à Merwroud.

118 (736). Le Chakan périt dans la bataille contre les Musulmans.

147 (764). Les Turcs s'emparent de Tiflis et battent les Musulmans.

183 (799). Les Khazars s'emparent de Ghendjé et de Schirwan et traînent en esclavage cent mille prisonniers.

254 (867). Commencement du règne des Beni-Touloun en Égypte.

323 (934). Commencement du règne des Beni-Akhschid en Égypte.

326 (937). Le Turc Yahkem s'empare de la gestion des affaires du khalifat.

349 (960). Conversion de deux mille familles turques à l'islamisme.

357 (967). Extinction de la dynastie des Beni-Akhschid, en Égypte.

376 (986). Les Dilemites sont battus par les Turcs.

380 (990). Plusieurs Chakans turcs de la tribu d'Efrasiab (ancien prince de Touran) s'emparent du trône de Samarkand.

383 (993). Boghra-Khan défait l'armée de Nouh, prince des Samanides.

387 (997). Domination de Sebekteghin dans le Khorassan et à Ghazna.

398 (1007). Ilik-Khan le Turc est défait à Balkh, par le sultan Mahmoud.

410 (1019). Le Chakan Scherfeddewlet battu par le sultan.

428 (1036). Toghrul, le Seldjoukide, s'empare de Nischabour.

430 (1038). Les Seldjoukides se mettent en possession du Khorassan.

432 (1040). Commencement du règne des Seldjoukides dans le Khorassan.

433 (1041). Commencement du règne des Seldjoukides dans le Kerman.

435 (1043). Toghrul s'empare de la ville de Reï, et massacre tous ses habitans.

438 (1046). Toghrul s'empare d'Isfahan, et deux ans plus tard, d'Holwan.

447 (1055). Ertoghrul s'empare de l'Irak sous prétexte de réduire l'armée de Bessassiri.

448 (1056). Paix de Toghrul avec le khalife Kaïm Biemrillah.

450 (1058). Toghrul marche sur Reï; Bessassiri commence à relever la tête.

451 (1059). Toghrul retourne à Bagdad; Bessassiri est executé.

451 (1059). Paix entre Tschakar, frère de Toghrul, et Ibrahim le Ghaznewide.

455 (1063). Mort de Toghrul, et avènement de son neveu Alparslan.

467 (1074). Fondation de la dynastie Seldjoukide dans l'Asie-Mineure.



IX. — Page 12.

1°. La dynastie des Seldjoukides dans le pays de Fars commença en l'an 432 de l'hégire (1040), et s'éteignit en 590 (1193). Pendant ces cent cinquante-huit ans elle compta quinze souverains.

2°. La dynastie de Kerman commença en 433 (1041) et s'éteignit en 583 (1187); elle eut neuf souverains.

3°. Celle de Haleb commença en 471 (1078) et s'éteignit en 510 (1116); cinq souverains dans l'espace de quarante ans.

4°. Celle de Damas surgit en 488 (1095) et s'éteignit en 549 (1154); neuf souverains dans l'espace de soixante-un ans.

5°. Celle de Roum commença en 477 (1084) et s'éteignit en 700 (1300); quinze souverains en deux cent vingt-trois ans.

X. — Page 13.

Deguignes, *Histoire générale des Huns*, liv. x, p. 198, et d'après lui Gibbon, chap. LVIII. Ces deux auteurs parlent de deux couronnes, ce qui ne peut être qu'une erreur de traduction, les Orientaux modernes n'ayant pas de couronnes dans le véritable sens de ce mot; le mot *tadj*, auquel on a donné la signification de *couronne*, désigne un turban de forme toute différente.

XI. — Page 14.

Stritter, *Mémor. Byz.*, t. III, p. 923–948. Deguignes, *Histoire générale des Huns*, II, p. 522, III, p. 133, suppose que les Oghouzes sont le même peuple que les Ouzes; d'autres ont cru que les Ougres et les Ouigoures étaient une même nation. Rémusat, *Recherches sur les langues tartares*, p. 320 et 321, prouve jusqu'à l'évidence la différence de ces peuples; il appelle aussi les Ouzes, Comanes.

XII. — Page 16.

Histoire générale des Huns, l. x, p. 215.

XIII. — Page 18.

Les Barmekides, Khaled, son fils Yahya et ses petits-fils Fazl et Djafer, au neuvième siècle; Nisamoulmulk et ses trois fils, Moyedoulmulk, Fakhroulmulk et Siaoulmulk, au onzième siècle; Kara-Khalil Tschendereli, ses fils Ali-Pascha et Ibrahim-Pascha, et son petit-fils Khalil-Pascha, sous les sultans Mourad Ier, Bayezid Ier, Mohammed Ier, Mourad II, Mohammed II, au quatorzième siècle; les Kœprili, Mohammed, Kœprilizadé Ahmed, Kœprilizadé Moustafa, et Kœprilizadé Naman, tous grands-vizirs sous les règnes de Mohammed IV et d'Ahmed III, aux dix-septième et dix-huitième siècles.

XIV. — Page 23.

Lari, p. 518. Les motifs de cette émigration des tribus Oghouzes des frontières de Sina dans le Turkestan, ne se trouvent dans aucune des sources dont Deguignes s'est servi pour son histoire.

XV. — Page 25.

Deguignes, *Histoire générale des Huns*, liv. x, p. 260. Cette fonction, ainsi que le nom qui la désigne encore aujourd'hui, remontent à une haute antiquité dans l'Orient. *Saki*, c'est-à-dire *échanson*, est le Σακας de la Cyropédie, qui offre le vin au roi, et introduit les étrangers. La dignité d'échanson et celle de grand-chambellan étaient les deux plus éminentes à la cour de l'ancienne Perse. Le grand-chambellan était en même temps chef des eunuques.

XVI. — Page 26.

Deguignes, I, p. 243, nous donne la liste de ces princes,

mais il passe sous silence le sultan Sandjar, prince du Khorassan; cependant Hadji-Khalfa parle de cette branche des Seldjoukides à l'occasion du Khorassan; mais il ne dit pas qu'elle ait régné dans l'Irak.

XVII. — Page 27.

Par Schabour ou Sapor, après la captivité de Valérien, 260 ans après Jésus-Christ; par Khosroës Nouschirwan, l'an 540 de Jésus-Christ (Gibbon, chap. XLII); et par Khosroës Perwiz, 611 (Gibbon, chap. XLVI); par les Arabes, l'an 14 de l'hégire (645); et par les Turcs, sous Souleïman, l'an 477 (1084). Les historiens byzantins omettent cette dernière époque, tandis que les écrivains orientaux placent exactement la reprise d'Antioche par Seïfeddewlet, dans l'année 338 (968) (sous Nicéphore Phocas et Joannes Tzimiscès); Djenabi raconte la conquête d'Antioche par Souleïman dans tous ses détails; suivant lui, la ville fut livrée non pas par Philaretos (comme l'affirme Deguignes, liv. XI, p. 30), mais par son fils, pendant que Philaretos était en voyage à Constantinople. (Djenabi, p. 198).

XVIII. — Page 28.

Lari, et Idris dans son *Histoire des Seldjoukides,* parlent tous deux de ce David, successeur de Souleïman, qui lui-même succéda immédiatement à Kilidjarslan. Le savant moufti Aziz-Effendi remarque dans son *Histoire universelle*, à l'an 551 de l'hégire, que le récit d'Idris diffère de celui de Nowaïri et d'autres historiens arabes qui font succéder Kilidjarslan à Souleiman.

XIX. — Page 29.

Djenabi nous dit relativement à ce partage (f. 200): Roukneddin-Souleïman reçut Tokat, Ghayasseddin-Keïkhosrew établit le siége de sa puissance à Koniah, Mohieddin à An-

gora, Moazeddin Kaïssarschah à Malatia, Moghaïesseddin à Elbistan ou Elbostan, Noureddin-Mahmoud à Kaïssariyé, Koutbeddin à Siwas et à Akseraï, Nassireddin-Barkyarok à Nighisar, Sandjarschah à Amassia. Il manque à ce tableau un des dix fils; mais Neschri, f. 9, en cite onze, car il fait régner Schedjaeddin-Sibrschah à Eregli, et Mozaffereddin Arslanschah à Nikdeh.

XX. — Page 30.

Neschri et Djenabi sont ici en contradiction avec les historiens européens. Les premiers disent que Frédéric se noya dans le Djihan (Pyramus); les autres le font périr dans les eaux du Saleph, c'est-à-dire dans la rivière de Seleucia, l'ancien Calycadnus. Voyez Mannert, VI, 2, p. 29, et Raumur, *Geschichte der Hohenstaufen* (*Histoire des Hohenstaufen*).

XXI. — Page 31.

Lari, p. 528. *Nokhbetet-tewarikh*, 121, tiré du *Miretoul-edwar*, c'est-à-dire le *miroir des Aïones*. Le partage du royaume entre les fils d'Azeddin-Arslan est rapporté par Deguignes, *Histoire générale des Huns*, liv. x, p. 54.

XXII. — Page 34.

Djenabi nous a transmis l'épitaphe inscrite sur ce monument; la voici: « Il est descendu du trône dans un tombeau étroit; ses trésors, sa puissance ne sont plus; il a terminé son voyage avec sa vie; ainsi tout est périssable. Dans la lune Schéwal, 617 (1220). » Voici le commencement de l'élégie sur la mort de Keïkhosrew: « Voyez Ghayasseddin, le soleil de la foi, brillant à son coucher du même éclat qu'à son lever; l'étoile de la flèche s'est approchée de lui pour l'obscurcir. Hélas! je ne le vois plus, l'étoile l'a dérobé à ma vue.... »



XXIII. — Page 36.

Djihannuma, p. 335. Voyez, pour la géographie et l'ethnographie du Khowaresm, l'excellent ouvrage de Ritter (vol. II, 4, chap. 3). Dans un manuscrit de Mirkhond on trouve *Djermania* au lieu de *Djordjania*, ce qui est sans doute une faute d'orthographe; cependant le nom de *Germains* (*Germanen*), et celui de *Gètes* (*Geten*), s'est conservé dans celui des deux peuples Djerman et Djeté. Voyez à ce sujet Mirkhond (*Histoire de la dynastie des Mozaffer et de Timour*). Il en est de même du nom de *Deutsche* ou *Teutsche* (Allemands) qui s'est conservé dans celui des Tadjiks, et qui n'est autre chose que le Δαδικες d'Hérodote (VII, 66). On trouve chez lui les Tadikes ou Tadjiks au nombre des Sogdiens et des Khowaresmiens (Χερασμιοι).

XXIV. — Page 37.

Djihannuma, p. 336. Voici les principaux: Kawameddin, auteur du *Miradjed-dirayet*, c'est-à-dire *l'Ascension de la perspicacité*, ouvrage célèbre de jurisprudence; Hossameddin, commentateur de l'*Isagogue* d'Aristote; Nassireddin Motarrazi, Khodja Eboulwefa, Pehliwan Mahmoud, Mewlana Kemaleddin Housseïn et autres.

XXV. — Page 40.

Djenabi, p. 206. Alaeddin-Keïkobad a donné son nom aux deux villes fondées par lui, à la première celui d'Alayé, à la seconde celui de Kobadiyé, formé de son nom et de son prénom.

XXVI. — Page 40.

Djenabi, p. 206, nous donne l'inscription qu'il y avait fait apposer: « Ces murs sont un rempart solide contre la fureur des flots et la fougue des chevaux, mais non contre le

malheur et l'infortune qui nous assaillent au milieu d'une nuit orageuse. »

XXVII. — Page 40.

Outre ces trois personnages mystiques, les scheïkhs et les savans les plus célèbres à la cour d'Alaeddin étaient : Schemseddin, de Tebriz, muderris et professeur de Djelaleddin, auquel il a dédié son *Diwan*; Sadreddin de Koniah, auteur d'un grand ouvrage intitulé *Miztaholghaïb*, c'est-à-dire *Clef des secrets;* Bourhaneddin Mohammed de Tebriz; Hossameddin d'Ourmiyé, célèbre sous le nom de Fazil Ermewi. (Idris, Djenabi.)

XXVIII. — Page 42.

Idris, Djenabi et le *Nokhbetet-tewarikh* racontent ces circonstances d'après l'assertion de l'émir Karataï, confident intime d'Alaeddin, qu'il ne quittait pas un seul instant.

XXIX. — Page 42.

Idris et Djenabi nomment les deux principaux de ces ouvrages, savoir : le *Kimiaï-Seadet*, c'est-à-dire l'*Alchimie de la félicité*, par Ghazali, et *Seïrol-Moulouk*, c'est-à-dire *la Conduite des rois*, par le célèbre grand-vizir Nizamoulmulk.

XXX. — Page 42.

L'empire seldjoukide dans le pays de Roum comprenait alors les villes de Koniah, Akseraï, Kaïssariyé, toute la Karamanie, les provinces d'Aïdin, de Saroukhan, de Mentesché, de Hamid, de Kermian, de Kerdé, de Kastemouni, les villes d'Angora, Malatia, Merâsch, Elbistan, Tokat, Amassia, Nighissar, Erzendjan, Samsoun, c'est-à-dire l'Asie-Mineure tout entière, ayant à l'est pour frontière l'Arménie et une partie de la Syrie.

XXXI. — Page 45.

Djenabi, p. 207. Loutfi et le *Nokhbetet-tewarikh*. Deguignes, nous donne sur les divers partages du royaume entre les deux frères des détails bien plus circonstanciés que les auteurs orientaux. Il prouve, en s'appuyant sur Aboulfaradj et les Byzantins, que les deux frères n'étaient pas assis sur le trône en même temps, et qu'Azeddin Keïkawous l'occupait avant son frère Roukneddin Kilidjarslan. (Deguignes, *Histoire générale des Huns,* liv. XI, 67-72.)

XXXII. — Page 47.

Azeddin mourut l'an 667 (1268); or son fils Mesoud, après la mort de son père, se rendit par Kastemouni à Constantinople; Possinus, dans la chronologie ajoutée à la fin de Pachymeres, déplace donc cet événement de près de vingt ans.

XXXIII. — Page 49.

Le nom d'Al-mogabari n'est sans doute autre chose qu'une mutilation du mot Al-moghrebi, et c'est en ce sens que Gibbon (chap. LXII, Notes), a raison de croire cette peuplade d'origine arabe, quoique Pachymeres (V, 21), qu'il cite également, la fasse descendre, non des Arabes, mais des Awares.

XXXIV. — Page 50.

Pachymeres (VII, 29). Deguignes, *Histoire générale des Huns*, liv. XI, p. 75, se trompe en disant que la fiancée était la fille de Keïkawous; au contraire, Pachymeres (liv. XII, 22) dit expressément qu'elle était la fille de Melek (Mesoud), fils d'Azeddin (Keïkawous), c'est-à-dire la petite-fille de ce dernier; d'ailleurs il nomme Constantin son oncle (Θεῖον), tandis qu'il devrait le citer comme son frère, si elle avait été la fille d'Azeddin.

XXXV. — Page 54.

Idris, Neschri, Seadeddin, Solakzadé, Aali, Loutfi, *Nokhbetet-tewarikh* et Hezarfenn, énumèrent avec plus ou moins d'exactitude les divers petits États turcomans qui s'élevèrent sur les débris de l'empire seldjoukide. Hezarfenn seul parmi ces historiens ne nous parait pas digne de toute confiance, car outre Aïdin, prince de Smyrne, il nomme encore un Ismiroghli; il cite également les Beni-Ramazan et les Soulkadriyé, dont il place par erreur les dynasties en-deçà du Taurus, puisqu'il est certain qu'elles ne s'élevèrent que soixante-dix ans plus tard, l'an 780 (1387) à Adana et à Meràsch (Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*). Il en est de même des fils de Bourhaneddin, qui établirent leur domination même au-delà du Kizil-Ermak dans la Cappadoce. Parmi les Byzantins, Pachymeres, Nicephorus Gregoras, Chalcondylas, Ducas et Phranzes, ne donnent cette division des provinces que très-imparfaitement et avec des noms mutilés; cependant on reconnait Aïdin dans Ατιναι, Menteschè dans Μανταχιοι, Alischir Kermian dans Καρμανος Αλισυριος, Saroukhan dans Σαρχανης, Karasi dans Καρασης, Oumourbeg dans Αμουριου, Osman dans Ατμαν, etc., etc.

—

LIVRE II.

I. — Page 55.

Le mot arabe *Hedjra*, ou mieux *Hidjret*, signifie une retraite, une migration, *discessio, secessio,* et non une fuite (*firar*), comme on l'a traduit dans presque toutes les langues européennes. L'historien doit donc employer de préférence le mot *hidjret* (hégire) au lieu de celui de *fuite*, auquel les Arabes attribuent une idée déshonorante.

II. — Page 57.

Neschri, feuille 20, s'explique à cet égard d'une manière très-précise, et ne laisse aucun doute sur la véritable origine turcomane des Ottomans; ainsi s'évanouit l'hypothèse de Deguignes, qui en fait des Khowaresmiens. Il est vrai que les schahs de Khowaresm étaient également d'origine turcomane, mais il ne s'ensuit pas que toute la nation ait eu cette origine; le *Djihannuma* dit expressément qu'elle était une race particulière issue de plusieurs autres; il ne s'ensuit pas non plus que les ancêtres d'Osman aient habité le Khowaresm. Toutes les sources de l'histoire ottomane s'accordent à désigner Mahan, dans le Khorassan, comme siége primitif et historique de la nation, et pas une ne parle du Khowaresm.

III. — Page 60.

Le plus grand héros de l'islamisme sous les Ommiades, Sid-al-Battal, trouva la mort du martyr l'an 121 (739), dans la sainte guerre contre les Grecs (*Tables chronologiques* de Hadji-Khalfa). Ses exploits ont fourni matière à une foule de romans chevaleresques turcs. Plusieurs exemplaires se trouvent à la Bibliothèque royale de Paris, sous les numéros 317, 318, 338, 339, 340, 341, 342; et d'autres à la Bibliothèque impériale de Vienne, sous le numéro 170. Southney a tort de douter que la gloire du Cid espagnol ne fut que le retentissement de celle du Cid arabe, célèbre trois cents ans avant celui-ci. Les Arabes ne connaissaient pas de plus grand héros que Sid-Battal; c'est pour cela que dans leurs guerres en Espagne ils ajoutèrent le nom de Cid à celui du chevalier espagnol.

IV. — Page 61.

L'historien Ali (f. 8) nous a conservé les noms des compagnons d'armes d'Osman; c'étaient Akdjé-Kodja, Konour-alp, Torghoudalp, Aïghoudalp, Hassan-Alp, Samsama

Tschaousch et son frère Sou-gumisch-Tschaousch, Abdourrahman Ghazi, Akbasch Mahmoud-Alp, Kara-Oghlan, Kara Mursal Bakhschlu, Kara Tekin, Scheïkh Mahmoud, Targhal Mihman. Plusieurs d'entre eux ont donné, ainsi que Akbiik, leur nom à des villes ou à des districts, noms que ces villes et ces districts portent encore aujourd'hui.

V. — Page 64.

Lewenklau (*Histoire musulmane*, p. 60 et 61) dit, mais sans citer aucune autorité, que *Kœzé* était le nom grec mutilé de *Kossiphos*, et *Ermenikia*, le nom du mont Ormenius. Suivant lui Karadjatagh, c'est-à-dire *la Montagne noirâtre*, s'appelait anciennement Mauranoros; Karadjahissar, c'est-à-dire *le Château noirâtre*, serait Maurocastro ou Melanopyrgion; Sœgud, *le Lieu des saules*, serait Itæa. Il en est de même de plusieurs autres lieux, qu'il a ainsi arbitrairement désignés d'après des documens puisés dans les Pandectes.

VI. — Page 66.

Suivant les paroles sublimes et chevaleresques de Mohammed : *Qui aime, se tait, se prive, sait mourir, cueille la palme des martyrs.*

VII. — Page 68.

Hic filiam sustulit appellavitque eam Mandanem, quæ visa est ei per quietem tantum urinæ fundere, ut omnem ipsius urbem oppleret atque universam Asiam inundaret. (Hérodote, I, 107.)

VIII. — Page 69.

Voyez l'explication du mot *Houmayoun*, tiré de la synonymique persane de Kemalpaschazadé, dans les *Mines d'Orient*, vol. III, p. 47. *Houmaï*, c'est-à-dire *vautour royal*,

et *Houmayoun*, c'est-à-dire *femme vautour royal*, tel est le titre d'un célèbre poëme romantique du grand poëte Mir Ali-Schir. Enfin nous connaissons Houmayoun-Schah le Grand-Mogol, par l'histoire récente de l'Inde.

IX. — Page 69.

Circa summum culmen hominis auspicium fecisse. (Tit. Livius, I, chap. xxxiv.)

X. — Page 73.

Le Ragusain Bratutti, interprète de Ferdinand III, traduisit Seadeddin aussi négligemment que Jean-Gaultier Spiegel, l'interprète de Ferdinand Ier, a traduit la *Chronique* de Mohieddin Djemali, qui fut publiée par Lewenklau. Il omet des passages tout entiers, de sorte que son ouvrage est bien plus un précis qu'une traduction ; souvent il met simplement le mot turc ou arabe, sans se donner la peine de l'expliquer. Ainsi il dit ici : « *Nel luogho del suo martirio cala* » *la luce sopra d'un albero* Sanouber. » Ceux qui ne savent pas l'arabe ignorent que *Sanouber* répond au mot *pin*.

XI. — Page 74.

Ce *Taïndjar* de Neschri, qui dans d'autres manuscrits est appelé *Baindjar* par déplacement de quelques points, est sans aucun doute le Takhantschar (Ταχαγτζαριως) de Pachymeres, c'est-à-dire le chef des Turcopols à la solde de l'empereur de Byzance, qui parcoururent cette contrée. (Pachymeres, I, liv. vii, 29, p. 441.)

XII. — Page 74.

Taschak-Yazusi, c'est-à-dire *Scortorum æstiva*. Idris (f. 46) précise la date de cette bataille ; Neschri (f. 22) et Ali (f. 9) la placent à l'époque du premier siége de Karadjahissar par Ertoghrul, par conséquent cinquante ans

trop tôt. A cette époque, les Mogols s'étaient à peine montrés de loin à loin sur la frontière orientale de l'empire seldjoukide en Asie-Mineure; ils ne pouvaient donc pas avoir fait une irruption sur la frontière occidentale que forment la Propontide et le Rhyndacus. D'ailleurs, en nommant les villes d'Eregli et de Bigha, tous les doutes disparaissent. D'autres historiens turcs, sentant cette contradiction flagrante, ont déplacé arbitrairement le théâtre de cette bataille du sandjak de Bigha, où il y a encore une plaine appelée des *Testicules* à Erzeroum. S'appuyant sur l'un d'eux, Mouradjea d'Ohsson, vol. III de son ouvrage in-folio, rapporte ainsi cet événement : « Keikoubad Ier (*Alaeddin I*) ayant remporté en 1230 une grande victoire près d'Arzeroum sur Djelaleddin, le dernier prince des Kharizmiens, ordonna de couper les testicules de tous les morts ennemis, dont le nombre s'élevait, dit-on, à trente mille, et de joindre ensemble les tégumens de ces organes, pour en faire des tentes. On employa à cet ouvrage une grande partie de l'armée, et le cinquième jour trois cents tentes de cette espèce furent dressées avec pompe, et au son du tambour, au milieu du champ de bataille. Elles furent transportées ensuite à Conia, où on les conserva avec soin comme un monument glorieux de cette mémorable journée. » (Voyez aussi Lewenklau, *Histoire musulmane*, p. 55.)

XIII. — Page 75.

Idris, f. 46; Seadeddin, f. 10; Solakzadé, f. 2. Cette musique est encore aujourd'hui un honneur réservé aux vizirs et aux paschas. Elle joue devant eux aux cinq temps de la prière, en souvenir de la guerre sainte. Elle se compose de seize fifres (sourna), de seize petits tambours (taoul), de onze trompettes (bournou), de huit grands tambours (naré), de sept tschinelles (sil) et de quatre grosses caisses (kous). Cette troupe de soixante-deux musiciens est toujours

doublée lorsque le sultan entre lui-même en campagne. (Voyez Mouradjea d'Ohsson, vol. III, p. 92, in-folio).

XIV. — Page 78.

Mannert confond ici le Gallus (aujourd'hui Taraklisou), qui coule du nord-est de Modreni (ἐκ Μοδρων), avec la petite rivière de Lefké (Melas). Cette confusion paraît provenir de ce que l'une et l'autre de ces rivières se jettent près de Kiwa dans le Sakaria.

XV. — Page 81.

Pachymeres, liv. v, chap. 21, édition de Rome; vol. I, p. 288, place la prise de Belocoma un an avant celle de Tripoli sur le Mæander, la première en 1306, la seconde en 1305 (f. 25, p. 300). Hezarfenn rapporte la prise d'Ermenak de la même manière que Pachymeres celle de Tripoli sur le Mæander (comp., n° 169), et le *Bahriyé*, c'est-à-dire *description de la Méditerranée*, par Piri-Reïs, raconte d'une manière identique la conquête de Kelenderé, sur la côte de Canarie, et celle d'Oran, sur la côte africaine, par les Espagnols. Mais il ne faut pas induire de là qu'Ermenak et Tripoli soient une même ville, ni que Kelenderé soit la même place qu'Oran. Nous ferons observer seulement que les Byzantins ont appliqué l'histoire de la prise d'Ermenak à celle de Tripoli par les Karamans; il en est de même de Kelenderé et d'Oran.

XVI. — Page 82.

Neschri, f. 36. Tous les historiens ottomans s'accordent à dire qu'Osman avait reçu l'investiture de la principauté du sultan Alaeddin en 688 (1289); mais d'après les auteurs de l'histoire des Seldjoukides, dont Deguignes a adopté l'autorité, le sultan Mesoud ne serait mort qu'en 708 (1308). Djenabi, f. 208, contredit expressément cette assertion; sui-

vant lui, Alaeddin est mort l'an 700, après un règne de vingt ans et trois mois. Mais cette assertion paraît encore exagérée, si toutefois la mort de Ghayasseddin Keïkhosrew, prédécesseur de Mesoud, est bien indiquée en 682. Le savant historien et moufti Kara Tchelebizadé remarque dans son histoire universelle *Raouzatoul-ebrar* (jardin des justes), sous la date de 696, que, suivant Lari et Idris, Alaeddin Firamourz n'est parvenu au trône que cette même année 696, et que le diplôme délivré à Osman dans l'année 688, c'est-à-dire huit ans plus tôt, avait déjà été donné au nom du sultan Alaeddin. Cette observation fait honneur à la critique du moufti; il aurait fallu faire encore un pas, et élever des doutes sur l'authenticité de ces deux diplômes d'investiture absolument dissemblables l'un de l'autre, car l'un est écrit en persan, l'autre en turc; ils diffèrent d'ailleurs par la date. On trouve dans plusieurs collections de lettres et de documens politiques, une copie du diplôme turc. Celle qui fait partie du manuscrit n° 13 de *Diez*, p. 116, et qui est datée du premier jour de la lune Schéwal 688, porte déjà les indices de la falsification par son style moderne. La copie persane de ce diplôme, qui se trouve dans une collection précieuse de pièces politiques, est datée de la lune Ramazan 683, et s'accorde parfaitement avec le premier des trois diplômes persans que contient la collection d'écrits d'État de Feridoun. Dans le premier, daté du premier jour du Ramazan de l'an 683 (1284), le sultan Alaeddin ne donne à Osman que des conseils; dans le second en langue turque, daté du 1er Schéwal 688 (1289), Alaeddin Firamourz lui envoie par le tschaousch Karadja Balban des présens, accompagnés d'un drapeau et d'un tambour; le troisième enfin, écrit en persan, daté du dernier jour de la lune Silhidjé 689 (1290), l'investit du district d'Eskischehr. Les deux premiers lui auraient été envoyés de Koniah, le dernier d'Akschehr. Dans la collection de Feridoun on trouve ces trois diplômes sous les nos 39, 41, 43, et les réponses d'Osman sous les nos 40, 42 et 44. On

pourrait objecter contre l'authenticité du premier qu'Ertoghrul vivait encore dans l'année 683; il se pourrait néanmoins que son fils eût été investi du district d'Eskischehr du vivant de son père. Hadji-Khalfa, dans ses *Tables chronologiques,* à l'année 688, fait mention de cette investiture par le diplôme, le tambour et le drapeau, et dit, à l'année 699, que le commencement de la dynastie ottomane ne peut remonter plus haut que l'année qui vit s'éteindre la dynastie seldjoukide, mais que, d'autre part, Osman avait institué dès l'an 688 un juge à Karadjahissar, et que dès ce moment la prière publique avait été faite en son nom.

XVII. — Page 85.

Loutfi, p. 5-8. Le savant grand-vizir se soucie peu de la chronologie. Il met hardiment *Haroun* au lieu de *Mamoun* (mort l'an 139 de l'hégire), et *Djenghiz-Khan* pour *Ghazan* qui vivait un siècle plus tard, du temps d'Osman, au commencement du huitième siècle de l'hégire. S'il met *Ghazan* au lieu de *Djenghiz-Khan*, c'est parce que la qualité de païen de ce dernier l'empêchait d'être compté parmi les grands monarques de l'islamisme.

XVIII. — Page 86.

« Il se servit de cette circonstance pour donner à ses trois fils aînés le surnom de *Bozuk,* qui veut dire *rompans* et non pas *rompus,* » comme le dit Deguignes. (*Histoire générale des Tatares,* p. 62).

XIX. — Page 87.

D'abord Neschri (f. 30) place la prise de Kœprihissar avant celle de Biledjik, place qui, suivant une autre tradition, fut surprise pendant la nuit où le seigneur de Biledjik voulut, dans une assemblée convoquée près de la fontaine de Kaldiralik, voisine de Biledjik, persuader à ses

voisins d'attaquer Osman. Mais Neschri un peu plus loin ajoute que l'autre version, d'après laquelle Biledjik fut emporté par surprise, est la plus véridique, et il reproduit (f. 32) celle que nous avons donnée. Il place ensuite la prise de Yarhissar (f. 37) dans le même ordre chronologique que nous avons suivi d'après Idris (f. 51) et Seadeddin (f. 12). Son récit nous fait connaître les trois fontaines de Tschakirbinari (*fontaine des loches*), d'Indjirbinari (*fontaine des figuiers*) et de Kaldiralikbinari, située dans la vallée du même nom.

XX. — Page 90.

Gibbon dit que ce combat eut lieu en l'an 299, mais sans citer aucune autorité. D'après les *Tables chronologiques* de Hadji-Khalfa, et d'autres sources ottomanes, ce serait en 1301; suivant la *Chronologie* de Pachymeres, publiée par Possinus, en 1302; assertion qui du reste s'accorde parfaitement avec le calcul de Hadji-Khalfa, car l'an 701 de l'hégire ne finit qu'au mois d'août 1301.

XXI. — Page 90.

Cantemir qui confond presque toujours les noms avec les choses, toutes les fois qu'il ne parle pas de son époque, fait d'Aïtoghdi, neveu d'Osman, un petit-fils du nom de Dogris, et fait conquérir à Osman la ville de Kutahia (p. 14). Le même auteur mutile (p. 13, § XII) les noms d'*Edebali,* de *Torghoudalp* et d'*Aktimour,* en en faisant Baliad, Torgud Aled et Artimur (p. 14, § XVII); il prend Khirmendjik pour Biledjk, etc.

XXII. — Page 91.

Seadeddin, f. 12; Solakzadé, f. 5; Neschri, f. 38; Idris, f. 67. Le nom du commandant d'Ouloubad, Macrenos, est cité par Pachymeres, liv. VII, chap. 9, vol. II, p. 405; mais c'est probablement le même que le célèbre Ewrenos, gouverneur de Brousa, cité par les historiens ottomans.

XXIII. — Page 96.

Pachymeres, liv. vii, chap. xxxiii, p. 444. L'empereur Andronicus se servait des princesses, ses sœurs naturelles, comme d'une amorce, afin de se concilier les Mogols et les Tatares; car de même que Marie Palæolagina avait été fiancée à quatre khans mogols, de même Euphrasine, la fille naturelle de Michel, fut fiancée d'abord à Noghaï, ensuite à Touktaï, le khan des Tatares. (Pachymeres, III, chap. lxvi, p. 178.)

XXIV. — Page 96.

Les *Siphones* habitaient les montagnes, ὀρεινούς διελθων Σιφωνας, sur le lac Siphon ou Sophon, aujourd'hui Sabandja, appelé aussi Βααvα. (Alexias Comnena, liv. x, p. 282.) Le nom actuel, Sabandja, paraît être une contraction de *Sophon* et *Baana*.

XXV. — Page 96.

Pachymeres, liv. vii, chap. ix, p. 405. Le Αταρης de Pachymeres est probablement Aktimour, le neveu d'Osman. La prise de Tricocia et de Cubuclea eut lieu, suivant Pachymeres, en 1308, et cette date correspond parfaitement à celle donnée par le petit Nischandji, pour la prise de Kodjahissar en 708 (1308).

XXVI. — Page 97.

La transformation de *Cubuclea* en *Lubludjé* s'explique facilement par l'émission d'un seul trait; cette émission fait du kiaf (*k*) un lam (*l*). Cette mutilation est encore moindre que celle de *Khodabendé* en Χαρμπαντας (liv. vii, chap. 23).

XXVII. — Page 98.

Le sultan d'Iconium envoie un tschaousch, Σιαους, à l'empereur Alexius (liv. vi, p. 170). Pachymeres nous apprend

à connaître un grand-tschaousch, Μεγας Τζαους (liv. vii, chap. 30, liv. xiv, chap. 22), et Codinus un grand-dragoman, Μεγας Δραγομανος. Voyez Ducange et Gibbon, chap. liii, p. 486. Le *usher* anglais, quoique dérivé généralement de *exire*, répond au *tschaousch* turc.

XXVIII. — Page 98.

Kouroudere, c'est-à-dire *vallée aride*. Lewenklau, que la ressemblance des sons conduit souvent aux erreurs géographiques les plus singulières, croit que c'est l'ancienne Goridorisia ; il prend aussi Dorylæum pour Tschourli, Castellum Caji pour Kiwa, Hypsu pour Alpsou, etc.

XXIX. — Page 99.

Idris, f. 75. En Hongrie les Turcs donnèrent en mémoire de lui son nom à l'ancienne *Colonia litorata,* qui s'appelle encore aujourd'hui Karanschebesch. C'est par erreur que quelques auteurs ont cru reconnaître dans Karanschebesch, le lieu d'exil d'Ovide (*Cara Sedes*).

XXX. — Page 100.

Idris et Seadeddin, f. 16. La partie inférieure de la plaine limitée à l'est par le Sakaria, au sud-est de Nicomédie, s'appelle Akowa, c'est-à-dire *vallée blanche;* la partie supérieure et montagneuse du pays derrière Nicée porte le nom d'Akhiazi, c'est-à-dire *quartier blanc d'été*. Là se trouvent : Touzbazari (au-delà du Sangaris), Kaboudjik Karadjebes, Kerastedjik et Kiliki; cette dernière place est près d'Akhissar; Karatekin est située dans le voisinage de Nicée. Suivant le *Djihannuma,* p. 659, liv. xii, Akhiazi se trouve sur la route de Nicomédie et Sabandja à Boli.

XXXI. — Page 102.

Neschri, f. 44 ; Idris, f. 81 ; Seadeddin, f. 17; et la tra-

duction de Bratutti, p. 25. Bratutti dit : « Smanto dalla banda di Peichiar, » au lieu de *Binarbaschi* (*tête des sources*).

XXXII. — Page 103.

Seadeddin, f.. 18. Bratutti a omis dans sa traduction la biographie de tous les hommes distingués par leur piété et leurs talens, que Seadeddin énumère à la fin de chaque règne.

XXXIII. — Page 103.

Seadeddin, l. c. Il n'est donc pas possible qu'Edebali ait assisté au testament et aux funérailles d'Osman.

XXXIV. — Page 107.

An sieh tscherdé ki schirinii âlem ba ost
Tscheschmi meïgoun lebi schirin dili khourrem ba ost.

« Vois le Noir qui sait attirer le monde ! Par son regard brillant, par le charme de son sourire, il séduit tous les cœurs. »

Hafiz, V, Ghazel de la lettre *Ta.*

XXXV. — Page 107.

Le surnom de *Kara* donné à Osman n'est pas moins significatif que ce que dit Gibbon relativement aux vingt-sept années du règne de ce prince et à la date du 27 juillet, jour où Osman remporta sa première victoire sur les troupes byzantines : « The singular accuracy of the date seems to disclose some foresight of the rapide and destructive growth of the *monster*. The annals of the twenty seven years of his reign would exhibit a repetition of the some inroads. »

—

LIVRE III.

I. — Page 112.

Idris, f. 202. Les descendans d'Akdjé-Kodja vivaient encore du temps d'Idris; l'un d'eux, Fazloullah Tschelebi, avait fondé à Gallipoli plusieurs institutions pieuses. (Neschri, f. 104.)

II. — Page 112.

Idris, f. 101; Seadeddin, f. 20; Neschri, f. 16. Ce dernier place la prise de Semendra et d'Aïdos dans la dernière année du règne d'Osman, et avant la chute de Brousa; Hadji-Khalfa, un an avant la prise de Nicomédie; Idris et Seadeddin, en l'an 728. Une aventure pareille à celle d'Abdourrahman fait le sujet principal du roman chevaleresque intitulé *Cid al Battal* (Cid-el-Campeador); dans le roman, Abdourrahman est tué par la pierre que la fille du gouverneur grec lui jette du haut des murs, et à laquelle est attachée une lettre d'amour. Voyez Eichorn, *Histoire de la littérature des Ottomans*, p. 1755.

III. — Page 115.

Suivant Nicephorus Gregoras, la prise de Nicomédie, que tous les historiens ottomans placent dans l'année 727 (1326) n'eut lieu que douze ans plus tard, en 1338 (liv. XI, chap. XII, g. 2), édit. de Paris, I, p. 336. Mais comme Nicomédie a été prise par Akdjé-Kodja, et que celui-ci est mort bien avant l'année 1338, on ne saurait concilier la chronologie des Byzantins et des Ottomans, autrement qu'en supposant que cette ville a été conquise la première fois en 1326, que les Turcs l'ont perdue peu après, et qu'elle a été reprise par eux en 1338.

IV. — Page 119.

Neschrí seul raconte ce fait, f. 51; il dit aussi qu'on portait sous le bonnet de feutre (bœrek) une calotte garnie d'une fourrure appelée *schoukla*.

V. — Page 121.

Robertson. *A view of the state of Europe*, t. IV, p. 111, in-8°, 1812, édit. de Londres.

VI. — Page 121.

C'est là le plus ancien calcul sur le système des monnaies turques; il est impossible de connaître au juste la valeur intrinsèque du dirhem d'argent, même après les savantes recherches de Sylvestre de Sacy et du comte Castiglione (Voyez *Journal des savans*), à cause de la grande différence qui existe dans le poids des divers dirhems. On peut considérer la valeur moyenne du dirhem comme à peu près égale à un franc. La paie du soldat était donc de cinq sous, ce qui, d'après la valeur proportionnelle de l'or et de l'argent à cette époque, et le prix des vivres, était une solde considérable, surtout si on la compare à celle que recevaient alors les troupes de presque tous les États de l'Europe.

VII. — Page 122.

Cette opinion de Tschendereli a été plus clairement rendue par Idris que par tous les historiens européens.

VIII. — Page 123.

Guldesteï Riazi irfan, c'est-à-dire *bouquet de roses des connaissances*, par le rhéteur de Brousa, f. 8; mais il ne place cet entretien d'Ourkhan qu'en l'année 761. Cette date a probablement causé l'erreur des historiens byzantins, qui attribuent à Mourad Ier, successeur d'Ourkhan, l'institution

des janissaires. Cantemir, Gibbon, La Croix, Mignot, Paolo Giovio et tous les autres historiens, sont tombés dans la même erreur. Cependant Idris, f. 106; Seadeddin, f. 25; Bratutti, p. 42; Solakzadé, f. 6; Ali, f. 16; *Djihannuma*, p. 661; Mouhiyeddin, f. 15, d'après le manuscrit de la Biblioth. impér. nº 139, et Aschikpaschazadé, le plus ancien historien turc, font tous remonter cette institution au règne d'Ourkhan. Il faut néanmoins remarquer que ce dernier nie expressément que Hadji Begtasch ait été admis dans la familiarité du sultan, et il affirme que l'invention des bonnets des janissaires date de la prise de Biledjik et n'est pas due à Hadji Begtasch.

IX. — Page 126.

Le mot persan *piadé* s'est introduit sous trois formes dans les langues européennes; on le reconnaît dans le mot *pionniers* et dans celui de *pions,* usité au jeu d'échecs, pour désigner les pièces de ce jeu qui portent encore chez les Persans le nom de *piadé*, piétons. D'ailleurs le mot *paï* se retrouve dans les langues grecque, latine, française, italienne, anglaise et allemande (πούς, *pes*, *pied, piede*, *foot* et *fuss*); outre les mots *pionnier* et *pion*, celui de *piéton* n'est qu'une modification du mot persan *piadé*. Le *piadé* persan s'appelle en turc *Yaya*, c'est-à-dire *coupeur de pain* (Aschikpaschazadé).

X. — Page 127.

Les Ἀζαπίδες des Byzantins; li *Asapi* sono fanti commandati alle provincie e città di Turchia pagate del commune a tre ducati il mese, gente molto trista, mal in ordine d'arme, quasi tutti arcieri e poco atti alla guerra, il signor gli usa molto al remo quando fa l'armata di mare e gli usa per *Guastadori* come fece a Rodo et a Vienna, et non si cura che ne periscono le migliara e spesso empirono le fosse con li corpi loro per far ponte alli Gianizari. (Paolo Giovio, Venezia, 1541, f. 33).

XI. — Page 129.

Il resto de' cavalli Turchi sono aventurieri senza soldo chiamati *Alcanzi*, quali son di natura gran ladroni e stradaroli crudeli, — questi l'anno passato furono quelli, che scorseron di là da Vienna verso Linz e menarno via tante anime, et amazzarno crudelmente tanti poveri vecchi, et abbruggiarono il paese mentre che soltan Solimano stava all' oppugnazione di Vienna. (Paolo Giovio, f. 33.)

XII. — Page 129.

Si la prétention du chef des Akindjis d'être uni par des liens de parenté avec le duc de Savoie et le roi de France, du côté des femmes, avait quelque fondement, son aïeul, le Grec Kœzé-Mikhal, devait être de la famille des Paléologues : « Capitano de Alcanzi a questi tempi *sempre è stato* Michalogli di sangue turchesco e per via di dona si fa parente del duca di Savoia et del re di Francia. » (Paolo Giovio.)

XIII. — Page 129.

Quoique les Byzantins altèrent trop souvent les noms turcs, Cantacuzène a bien voulu laisser intact celui de ce *tschaousch* : *guide* se traduit en turc par *koulaouz* ; Cantacuzène (II, chap. VIII) dit Κολαουζες Ζαλιγγαρὶ, et appelle le héros Ali-Kodja Καταιγιαλος Κατατουρπης (autrement Akdjé-Kodja).

XIV. — Page. 131.

Voyez page 165 : *Umblike auf einer Reise nach Brusa* (Voyage à Brousa). Si l'on voulait calculer d'après les marches ordinaires des armées, Pelecanon que l'on dit être éloignée de deux journées de marche de Scutari serait placée bien loin de Maldepé qui n'en est pourtant séparée que par quatre lieues. En comparant Cantacuzène avec Nicephor. Gregoras (liv. IX, chap. IX, p. 267), on ne peut plus douter

que l'armée, après une marche de trois jours le long de la côte, ne se soit arrêtée à Philocrène. Ainsi donc l'armée grecque pendant les deux premiers jours fit halte, après une marche de deux heures, tant était grande alors la mollesse des Grecs efféminés.

XV. — Page 133.

Cantacuzène tronque le nom d'Alaeddin-Pascha, dont il fait Παζαρλου, pour dire Pascha-Ali; liv. II, p. 214-21.

XVI. — Page 133.

Οὔτε στρατιώτης, οὔτε ἵππος, Cantacuzène, liv. II, chap. VI, p. 214. Le silence patriotique qu'il garde sur la chute des trois capitales de la Bithynie, Brousa, Nicomédie et Nicée, nous dit assez qu'elle confiance méritent ses bulletins sur les pertes des Grecs.

XVII. — Page 134.

Les Byzantins parlent souvent des bains Pythiques, de ceux d'Hélénopolis et des eaux thermales de Philocrène, comme de lieux très-fréquentés par les malades. Lessing, vol. XIV, page 214, reconnaît dans Eskischehr (Dorylæum) les bains Pythiques; les *Recherches faites dans un voyage à Brousa* ont prouvé que les bains d'Hélénopolis n'étaient autres que ceux de Yalowa, et que les eaux thermales de Philocrène étaient situées aux lieux où se trouvent celles de Tawschandjil.

XVIII. — Page 136.

Il ne peut y avoir de doute sur l'identité de Targhin et de Taz-Ali, car Idris nous donne sur la manière dont le château de Targhin reçut son nom de celui d'un guerrier, des détails analogues à ceux rapportés par Mouhiyeddin (f. 7 du manuscrit de la Biblioth. impér., n° 139), sur le château

de Taz-Ali. Il est à croire que le nom de Targhin n'existe que par suite d'une faute du copiste qui, en déplaçant un point, a fait de *re* (r) *se* (s), et de *aïn* (ar) *ghaïn* (gh), en altérant la lettre finale. Mouhiyeddin dit que le château porte encore aujourd'hui le nom de Taz-Ali, ainsi que la source qui sort d'un rocher nommé Taz-Ali Binari, c'est-à-dire source de Taz-Ali. (Comp. Lewenklau, *Histoire musulmane*, p. 82, et le livre de Veranzius, qui n'est autre chose que l'histoire de Mouhiyeddin Djemali, et probablement aussi le même manuscrit qui se trouve à la Biblioth. impér.)

XIX. — Page 141.

Après la prise de Constantinople (1204), Théodore établit son siége à Nicée, du temps de Ghayasseddin Keïkhosrew; celui-ci, forcé de fuir, avait trouvé protection à Byzance, et mourut dans la bataille d'Amurium, contre Lascaris (Comp. liv. I du présent ouvrage).

XX. — Page 142.

L'inscription la plus ancienne est celle du dôme du palais d'été de Feridoun, conservée dans Saadi:

« Oh! mon frère, garde-toi de te fier au monde; qu'il te » suffise de t'appuyer sur Dieu notre seigneur. Que le » royaume de ce monde ne soit pas tout pour toi, car il en » a élevé et précipité beaucoup qui étaient au même rang » que toi. Puisqu'un jour ton ame doit être la proie de la » mort, qu'importe que tu aies vécu sur le trône ou dans la » poussière? » (*Rosarium Gentii*, p. 40.)

XXI. — Page 145.

On trouve le diplôme d'installation de Souleïman comme gouverneur de Nicée dans la collection défectueuse des pièces d'État de Feridoun, à la Biblioth. royale de Paris, n° 79. (Voyez la table des matières de cette collection dans

le cinquième volume des *Notices et extraits de la Biblioth. du Roi*, p. 608.) Le traducteur y a confondu Isnik (Nicée) avec Nicomédie (Isnikmid). Le diplôme est daté de l'année 732 (1332) : donc deux ans après la reddition de Nicée ; mais cette erreur de date provient sans doute d'une faute d'orthographe ou d'impression, car le diplôme d'investiture d'Ourkhan à son fils Souleïman, tel qu'il se trouve dans la collection complète de Feridoun, n° 50, porte distinctement la date de l'an 733.

XXII. — Page 151.

Aïdindjik, c'est l'ancienne Cyzicus; mais les voyageurs futurs devront décider si les villes de Balikesri, de Tirhala et de Minias correspondent aux villes anciennes de Perperena, d'Atarneus et de Lyrnessus.

XXIII. — Page 151.

Edremid est l'ancienne Adramittum; les noms anciens des trois autres sont encore inconnus. Ouloubad est l'ancienne Lopadion, et non pas Appolonias, qui est plus au nord-est. Suivant les historiens ottomans, Kermasti a reçu son nom d'une princesse grecque, Kermastoriyé; et Mikhalidj tient ce nom de son frère Mikhal. Ouloubad est située non loin du confluent du Rhyndacus et de l'ancien Megistus, et Mikhalidj, qui, suivant toute probabilité, occupe l'emplacement de l'ancienne Miletopolis, est placée entre le lac Apolloniatis et le lac de Mikhalidj ou Balikesri, sur la rive gauche du Rhyndacus (voyez au surplus la planche 19 de l'Atlas). *Djihannuma*, p. 659. Bratutti, p. 52, fait de Kizildjé-Touzla deux endroits différens, Chisligia et Tusla; de Binar il fait Bechiar, et des châteaux d'Aïslos et de Koïlsos, comme Idris les écrit, Kotlios et Aïlos.

XXIV. — Page 152.

Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque de la Grèce*, t. I.

Le quartier de la ville qui est en partie construit sur cet aqueduc s'appelle né Yerdé wé né Koekdé, c'est-à-dire *ni sur la terre ni dans le ciel*, parce que les maisons sont placées pour ainsi dire entre le ciel et la terre. (*Djihannuma*, p. 659.)

XXV. — Page 153.

Seadeddin, dans Bratutti, p. 50; Neschri, f. 55; Idris, f. 113. Ce dernier cite toujours les passages du Coran qui ont pu motiver chacune de ces institutions pieuses, ou qui en démontrent le mérite. Ainsi il dit, relativement à la mosquée : « Celui qui élève une mosquée en l'honneur du sei- » gneur notre maître, Dieu lui élève une maison dans le » paradis. » A l'occasion de l'école : « Et nous lui avons » appris toutes les sciences qui sont en nous. » A l'occasion des cuisines pour les pauvres : « Il n'y a pas de meilleure » action que de nourrir ceux qui ont faim, etc. » Ces textes sont d'ordinaire inscrits à l'entrée ou sur les murs de ces édifices.

XXVI. — Page 155.

Le rhéteur de Brousa cite ici les paroles de la tradition : « Quiconque se donne à Dieu devient étranger à tout le » reste. »

XXVII. — Page 155.

Le rhéteur de Brousa cite à cette occasion le proverbe arabe : *Khidmetol-moulouk noussfol-soulouk*, — *Le service auprès du roi est moitié de la vie dans l'ordre*; proverbe qui peut être opposé à celui : *El-mourasselet noussfol-mouwasselet*, — *Correspondance et demi-jouissance*.

XXVIII. — Page 156.

Dans les *Tales of the Crusaders*, dans le Talisman, Théo-



doric d'Engaddi est présenté comme un tel santon ou abdal.

XXIX. — Page. 156.

Cette hiérarchie mystique est mieux exposée que partout ailleurs dans le *Hezt Medjli*, c'est-à-dire *les sept assemblées* d'Ali. Voyez la Collection de Diez, à la Bibliothèque royale de Berlin.

XXX. — Page 156.

Biographies du rhéteur de Brousa, f. 79 et 80. Le pluriel du mot *Abdal* est *Boudela*, de là le Βουδαλα du grec moderne, qui signifie un fou stupide. Les quarante membres de cette académie de saints qui poussent le zèle religieux jusqu'à la démence, s'appellent Boudelaï erbaïni medjzoub, c'est-à-dire *les quarante entièrement absorbés en Dieu.*

XXXI. — Page 160.

Seïd Ismaïl de Brousa, connu plus particulièrement sous le nom de Belighoul-Brousa, ou rhéteur de Brousa, nous donne dans son ouvrage biographique *Guldesteï Riazi Irfan*, c'est-à-dire *bouquet de roses des jardins des connaissances*, les biographies abrégées de cinq cent vingt-quatre hommes célèbres, enterrés à Brousa; on compte dans ce nombre six sultans, vingt-six princes, dix vizirs, cent vingt scheïkhs, quarante-huit pères et enthousiastes religieux (saints), deux cent douze professeurs, trente-deux hommes renommés par leur extrême piété, soixante-dix poëtes, vingt-quatre médecins et musiciens.

—

LIVRE IV.

I. — Page 165.

Loutfi, *Histoire des Seldjoukides*. La date de cette migration se trouve au commencement du manuscrit, dans lequel l'histoire des Seldjoukides (p. 111) est immédiatement précédée de l'histoire des Ottomans (p. 108). Voyez sur le plan et le succès de cette conjuration, dont les Byzantins ne font aucune mention, le même auteur, p. 112 et 113. Les Byzantins disent à la vérité que la mère d'Azeddin était chrétienne, mais non pas, comme l'assure Loutfi, qu'elle était sœur de l'empereur grec Jean Lascaris.

II. — Page 167.

Christopolis était située entre la montagne et la mer. Niceph. Gregor., liv. VII, chap. VI, p. 151. Elle ne doit donc pas être confondue avec Nicopolis ad Nestum qui, suivant un scholiaste grec, portait également le nom de Christopolis. Voyez Mannert, VII, p. 280.

III. — Page 170.

. . . . Phocæorum
Velut profugit execrata civitas,
Agros atque lares proprios habitandaque fana
Apris — reliquit et rapacibus lupis.
Horat. Épod. 16.

IV. — Page 171.

Cantacuzène, liv. II, chap. 13, vol. I, p. 238, et Niceph. Gregor., liv. XI, chap. 4, p. 331, s'accordent à dire que l'empereur était alors à Didymotichon; ce dernier ajoute que la flotte était celle du prince de la côte de Troie.

V. — Page 185.

Cantacuzène, liv. III, p. 683. Ducange prouve que l'assertion de Phranzes, qui fait fuir Jean Paléologue chez Ourkhan, et qui lui donne sa fille en mariage (I, 9, *Stemmata imperatorum Byz.*, p. 239 et 261), est entièrement erronée. Cantacuzène et Niceph. Gregoras (XV, chap. 5, § 2) ne parlent que du mariage de la fille de Cantacuzène, que Nicephoras appelle Maria, et son père, Theodora. Nicephoras écrit le nom d'Ourkhan assez correctement (Ὑρχάνος). Les historiens européens, entre autres Spondugino, ont copié les erreurs de Phranzes. Ce dernier dit même qu'Ourkhan à son avènement fit exécuter ses trois frères; or il n'en avait qu'un seul, Alaeddin.

VI. — Page 193.

Dio Cassius, liv. LXX, sous le règne d'Antonin. Ce passage dont Mannert ne fait aucune mention nous indique l'endroit d'où l'on a pu extraire les énormes blocs de marbre qui composent les colonnes de plusieurs mosquées de Constantinople, colonnes qui consistent en un seul morceau ayant la même épaisseur et la même hauteur.

VII. — Page 193.

Bratutti, p. 60, dit: « Fù il trono di Bilchis (au lieu de Balkis); dal qual luogho il Re e Potentati grandi sin dal tempo di Salomone in quà hanno transportato li marmi e le colonne smisurate, che si trovano in quei edificii, alle fabriche loro. »

VIII. — Page 201.

Voyez *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, t. V, p. 668; on y trouve la table des matières d'une copie défectueuse de la collection de Feridoun. Elle ne con-

tient du sultan Ourkhan que la lettre de triomphe de ce souverain au prince de Karamanie, sur la prise de Gallipoli, une lettre de victoire de Souleïman à son père Ourkhan, une autre d'Ourkhan au prince de Kermian, et enfin le diplôme qui institue Souleïman gouverneur de Nicée, et la lettre qui investit le légiste Hamza des fonctions de molla et lui accorde la concession d'un territoire à Brousa. Ce diplôme est daté de 754 (1353). La collection complète des écrits politiques de Feridoun contient les documens suivans qui sont relatifs au règne d'Ourkhan : nº 46, lettre de félicitation de Djild-Sultan; nº 47, réponse d'Ourkhan; nº 48, lettre de victoire d'Ourkhan à Tschanik-Khan, sur la prise de Nicée; nº 49, réponse à cette lettre; nº 50, diplôme dans lequel Ourkhan investit Souleïman du gouvernement de Nicée, et qui porte la date du premier rebioul-ewel 733; nº 51, lettre de victoire de Souleïman à Ourkhan sur ses conquêtes en Europe, de l'année 759; nº 52, réponse à cette lettre; nº 53, lettre d'Ourkhan à Karaman-Oghli sur ses conquêtes en Europe; nº 54, réponse de Karaman; nº 55, écrit du prince persan Hassan Djelaïr au sultan Ourkhan, du mois schâban 740, daté de Tebriz; nº 56, réponse d'Ourkhan, datée de son camp d'Ouloubad et du dernier mois de la même année; nº 57, lettre de victoire du sultan Ourkhan à Tschanik-Khan, sur la conquête d'Ouloubad, datée de Brousa, le premier mois de l'an 741; nº 58, réponse à cette lettre, du mois redjeb 741; nº 59, lettre d'amitié de Karaman-Oghli à Sultan-Ourkhan, de l'an 741; nº 60, réponse à cette lettre de la même année; nº 61, lettre de protestation d'amitié de Karaman-Oghli au sultan Ourkhan, sans date; nºˢ 62 et 63, réponse à cette lettre; nº 64, lettre du sultan Ourkhan à Karaman-Oghli après la paix. En tout dix-neuf documens pour l'histoire de ce sultan.

IX. — Page 203.

Quæ tanta res est, ut aut impudenter ficta sit, aut negli-

genter prætermissa (Livius xxx, cap. 26). Vertot, dans son *Histoire des chevaliers de Saint-Jean* (t. IV, Amsterdam, 1782), fait aborder Osman dès l'année 699, lorsqu'il était encore à peine seigneur indépendant de Karadjahissar, à l'île de Rhodes avec une flotte qui, s'il était vrai qu'une descente eût été opérée, devait appartenir à un des princes de la côte asiatique; il commet une erreur semblable sur Ourkhan auquel il fait opérer une descente en 721, époque à laquelle il ne régnait même pas encore (liv. vi, p. 523); il le dit en outre maître de toute la Mysie, de la Lycaonie, de la Phrygie et de la Carie, tandis qu'il ne l'était en réalité que de la Mysie qui seule a été ajoutée à l'empire ottoman sous le règne d'Ourkhan. Cette seconde descente dont parle Vertot était probablement une entreprise du prince d'Aïdin ou de Saroukhan et non du prince des Ottomans.

* IX *bis*. — Page 203.

Pour les Turcs les tombeaux d'Ertoghrul (à Sœgud), de Sariyati Saoudji (dans le défilé de Toumanidj), d'Aïtoghdi-alp (près Kouyounhissar), de Goundouzalp (à Nicée), d'Edebali et de sa fille Malkhatoun (à Biledjik), de Samsama-tschaousch (à Tschaouschkœï), de Konouralp (à Konourpa), d'Akdjé-Kodja (à Kanderi), d'Adjébeg et de Ghazi Fazil (à Gallipoli), et enfin de Souleïman-Pascha (à Boulaïr), ne sont pas moins sacrés que ne l'étaient chez les Grecs ceux des héros de leur patrie.

X. — Page 204.

Voici les noms des ordres qui existaient avant la fondation de l'empire ottoman : 1° Les Ouweïs, 2° les Olwani, 3° les Edhemi, 4° les Bestami, 5° les Sakati, 6° les Kadri, 7° les Roufaï, 8° les Nourbakhschi, ou Souhrwerdi, 9° les

* Le chiffre de cette note a été omis dans le texte.

Koubrewi, 10° les Schædeli, 11° les Mewlewi, 12° les Bedewi; et après la fondation de l'empire: 13° les Nakschbendi, 14° les Sàdi, 15° les Begtaschi, 16° les Khalweti, 17° les Seïni, 18° les Babayi, 19° les Beïrami, 20° les Eschrefi, 21° les Wefayi, 22° les Sunbuli, 23° les Gulscheni, 24° les Yighitbaschi, 25° les Oumm Sinani, 26° les Djelweti, 27° les Ouschaki, 28° les Schemsi, 29° les Sinan Oummi, 30° les Niyazi, 31° les Mouradi, 32° les Noureddini, 33° les Djemali, 34° les Eschraki, 35° les Nimetoullahi, et 36° les Haïderi.

XI. — Page 205.

Mort en l'an 561 (1165). Mouradjea d'Ohsson, p. 619, édit. in-8°; *Djihannuma*, p. 360, où sont indiqués les tombeaux des principaux scheïkhs à Bagdad: Djouneïd, Schoubli, Hassan Karkhi, Housseïn Manssour, Sirri Sakati et autres; voyez aussi les biographies d'Atayi comme continuation du *Schakaïkounndmaniyé* de Taschkœprizadé, f. 41, où sont mentionnés les plus célèbres scheïkhs des Kadiri, tels que Djouneïd de Bagdad, Eboubekr Schoubli et les deux grands mystiques Mouhiyeddin-al-Arabi et Sadreddin de Koniah.

XII. — Page 207.

Voyez sur la doctrine des Sofi l'*Histoire de la rhétorique persane*, p. 195 et 196; Erskine dans son ouvrage: *Transactions of the asiatic society of Bombay*, t. II; Tholouk, *de Sufismo Persarum*: l'annonce de cet ouvrage se trouve dans le *Journal des savans*, et la biographie des scheïkhs Nakschbendi dans le *Journal littéraire* de Leipsik, n° 252-258.

XIII. — Page 210.

Ali, p. 15 et Latizi, *Biographie des poëtes*. Le diwan d'Aschik-Pascha se trouve à la bibliothèque de Berlin parmi les manuscrits de Diez. L'ouvrage qui se trouve à la Biblioth.

royale de Paris, sous ce titre, est la chronique de Mouhiyeddin d'Andrinople, traduite par Gaultier Spiegel. L'histoire d'Aschik-Paschazadé ne se trouve qu'à la bibliothèque du Vatican. Cet ouvrage est la meilleure réponse aux doutes qu'avaient soulevés Schlœzer et Gibbon sur la question de savoir si les Turcs avaient eu des historiens avant Mohammed II. Petis de la Croix et son traducteur Schulz citent, il est vrai, à la fin de chaque règne le nom de quelques hommes d'État et de quelques savans, mais le plus souvent ces citations ne sont point exactes.

XIV. — Page 211.

Chardin (vol. II) apprécie le mérite du poëme *Goulschen-iraz*. La traduction de cet ouvrage serait de nature à jeter le plus grand jour sur la doctrine des Sofi. Voyez aussi les Biographies de Latifi, p. 41, Zurich, 1800.

XV. — Page 211.

Voyez les sept Perses interprètes de la loi, dans Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. XI, chap. 6. Comp. Plutarque, *De Iside et Osiride*, XXVI et XLVIII, qui, comme démons, exercent la justice divine.

XVI. — Page 212.

Les attributions de ces cinq ministères, réglées à une époque postérieure et sous le règne des Sasanides, sont mentionnées et expliquées par Nikbi-ben-Mesoud. Voyez *Notices et extraits de la Bibliothèque du Roi,* t. I, p. 46.

XVII. — Page 212.

Second ghazel de Hafiz. Voyez aussi *Histoire de la rhétorique persane*.

LIVRE V.

I. — Page 214.

Idris, f. 136, dit que les Akhi étaient les *ayans*, c'est-à-dire les personnes les plus considérées dans le pays à cause de leurs vastes possessions territoriales. Ali, f. 25, appelle les révoltés Warsaks et Torghouds, deux tribus turcomanes. Suivant les historiens ottomans, les Warsaks sont d'origine tatare, et les Torghouds d'origine mogole (Voy. Abel Rémusat, *Recherches sur les Tartares,* p. 238). Aujourd'hui encore leurs anciennes demeures, près d'Angora, au pied des montagnes, s'appellent Torghoud-Ili (*Djihannuma*, p. 644), ainsi que le district principal de Magnésie (*Djihannuma*, p. 535); et Warsak-taghi (*Djihannuma*, p. 611) est le nom moderne d'une partie du Taurus.

II. — Page 214.

Le monde savant doit la communication du *Monumentum ancyranum* aux deux ambassadeurs impériaux, Busbek et Verantius, qui, dans leur voyage au camp de Souleïman-le-Grand, devant Amassia, en firent copier l'inscription par leurs secrétaires. Voy. Chishull, *Antiquitates asiaticæ*, Lond. 1728, p. 165; corrigé et complété par Villoison, t. XLVII, de l'*Histoire de l'Acad.*, p. 85.

III. — Page 215.

Haroun et Nicéphore imitèrent en cela Samson et Ali. La légende turque, faisant d'Ali un nouveau Samson, nous le montre chargeant sur ses épaules la porte de Khaïbar. Voyez Gibbon, liv. LII, édit. in-4°, p. 460. Suivant le *Djihannuma*, p. 643, l'inscription gnomique qui suit fut inscrite en grec sur la porte d'Angora par l'ordre d'Haroun :

« Au nom de Dieu, ô enfant de ce monde! sois prompt à

» saisir l'occasion, apprends à choisir toujours l'homme qui » convient suivant les lieux et les temps. La joie se change » en deuil, lorsqu'on en abuse. Ne charge point ton présent » des soucis de l'avenir, ne suis pas l'exemple des insensés, » et garde-toi de t'enorgueillir des trésors que tu as pu ras- » sembler. »

IV. — Page 217.

Cantacuzène aussi parle de la chute d'Angora (liv. IV, chap. 39, t. III, p. 864); mais il se trompe de quelques années en la plaçant sous le règne d'Ourkhan, et en l'attribuant à son fils Souleïman. Outre Angora il nomme la ville de Crateia (Κρατεια), et Idris, f. 136, cite encore le district d'Ayouké.

V. — Page 217.

Phranzes affirme que Mourad, qui pourtant n'est monté sur le trône qu'en 1359, avait envoyé à Jean Paléologue un secours de douze mille hommes contre Cantacuzène (I, chap. II, édit. de Alter, p. 11); or, un an auparavant, celui-ci avait pris le froc comme moine Joazaph. Il est donc démontré que Phranzes confond Mourad avec Ourkhan, et Souleïman avec son frère.

* VII. — Page 218.

Ce Bourgas, situé sur le chemin de Constantinople à Andrinople, s'appelle Tschatal-Bourgas, pour le distinguer de Hadji Ilbeki Bourgas, château fort situé sur la Marizza, devant les portes d'Andrinople, lequel avait été pris par Hadji-Ilbeki, et de Bourgas (Πυργος) sur la Mer-Noire, au-dessous de Misiwri (Mesembria).

* Le chiffre VI étant mal placé dans le texte n'a pas de note correspondante, et doit par conséquent n'être compté pour rien.



VIII. — Page 219.

Dans Bratutti, p. 84, Chiescen; voyez la *Roumilie* de Hadji-Khalfa, Vienne, 1812, p. 67. Mannert, qui place Syracellæ (VII, p. 205 et 227) près du village de Rouzkoeï (Rusqueux dans Lucas), paraît ne pas connaître Migalgara. Aïnadjik, Migalgara et Ipsala (voyez Hadji-Khalfa, p. 64 et 65), sont encore aujourd'hui des stations sur la route de Constantinople à Salonique. Le manuscrit d'Aschik-Pascha-zadé, p. 111, qui se trouve au Vatican, contient la prise de Demitoka.

IX. — Page 220.

Bratutti, p. 85, et Hadji-Khalfa, *Roumilie,* p. 22. Hadidi (le forgeron), dans sa chronique rimée, dit expressément par rapport à la prise de ce château :

Maridj souyi Kenarindé irischüp,
Alür Hadji-Ilbeki ani dirischüp,
Ani sikr eïledüghindjé ol iller,
Dakhi schimidi Ilbeki pürgos derler.

Hadji-Ilbeki arriva sur les bords de la rivière Marizza, et s'empara du château. Les habitans de cette contrée appellent encore cet endroit Ilbeki-Pyrgos. (Manuscrits de *Diez,* n° 76, à la Bibliothèque royale de Berlin.)

X. — Page 221.

Mannert (VII, p. 262) pense que le nom d'*Orestia* est emprunté à la mythologie grecque; mais il est plus probable qu'il dérive des *Oresti,* peuple de Macédoine. *Macedonum ea gens est.* (Tit. Liv. xxxiii, 34.)

XI. — Page 221.

Voyez la *Roumilie* de Hadji-Khalfa et les *Descriptions de voyages* d'Ewlia, t. II, qui ont servi de base à l'article *Andrinople,* publié dans l'Encyclopédie de Ersch et Gruber.

Le molla Habr a écrit un ouvrage spécial sur l'histoire d'Andrinople et de ses hommes célèbres, sous ce titre : *Enisoul-Mousafirin* (*Ami des voyageurs*).

XII. — Page 224.

Seadeddin, f. 46; Bratutti, p. 87; Idris, f. 142; Loutfi, p. 22; Solakzadé, f. 8. Ducas (c. xxiii, éd. de Paris, p. 76) dit que la loi qui fixe le partage du butin fut rendue à l'époque de l'institution des janissaires; les historiens byzantins placent également la création de cette milice sous le règne de Mourad, mais il est certain qu'elle ne fut formée que sous le règne d'Ourkhan.

XIII. — Page 224.

Voyez sur le *pendjik*, le *Dictionnaire persan* de Bourhani Katii, p. 213, éd. de Constantinople, où l'on voit que le *pendjkousch* était composé de cinq ingrédiens. Aucun étymologiste anglais n'a encore soupçonné que la racine des mots *Punch* et *Pence* fût le mot persan *Pendj* (cinq).

XIV. — Page 224.

Les cartes délivrées par l'autorité aux domestiques des ambassadeurs, des interprètes et des consuls, exemptaient ceux qui en étaient porteurs de cette taxe, et s'appelaient à cause de cela Ispendjé-Kaghiadi. Idris cite le texte du Coran qui a motivé l'institution du cinquième du butin; le voici : « Et sachez que si vous faites du butin, un cinquième en » appartient à Dieu et au Prophète, et un autre cinquième » aux orphelins, aux pauvres et aux voyageurs. » Aussi la perception du cinquième n'est considérée comme légale, suivant le Coran, que lorsque le but de ces institutions de bienfaisance a été rempli.

XV. — Page 224.

On trouve dans le *Nokhbetet-tewarikh*, p. 275, la dynastie

des Ilkhans, et f. 260 celle des Mozaffer. La lettre de victoire de Mourad au sultan Oweïs, datée de Brousa, fait partie de la Collection des pièces d'État de Feridoun (Bibliothèque du Roi, n° 79, p. 25); voyez *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, V, p. 670.

XVI. — Page 224.

La dynastie des Mozaffer, fondée en 733 (1332), s'éteignit en 796 (1393); celle des Ilkans, fondée en 737 (1336), s'éteignit en 776 (1374). Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, p. 167. La dynastie des Ilkhans s'éleva sur les débris de la dynastie Tschoban, qui déjà en 728 (1327) avait enlevé au dernier souverain de la famille de Djenghiz-Khan la domination de l'Azerbeïdjan. Elle ne dura en tout que trente ans, au bout dequels Djanibeg, khan de la Crimée, l'extermina. Akhi-Tschoki, gouverneur de Djanibeg dans l'Azerbeïdjan, fut chassé et tué par Oweïs, le fils de Hassan. (*Nokhbetet-tewarikh,* Hadji-Khalfa.)

XVII. — Page 225.

Il est au surplus fort douteux que ces Djermanes, dont Mirkhond, dans l'*Histoire des Beni-Mozaffer*, nous raconte avec de grands détails les guerres et les expéditions, fussent réellement de race germanique. Quoi qu'il en soit, leur nom a quelque analogie avec celui de Germains, comme le nom de Djètes avec celui de Gètes; il sera question de ce dernier peuple dans l'histoire de Timour.

XVIII. — Page 225.

Dilschadé était la fille de l'émir Dimischk, fils de l'émir Tschoban, fondateur de la dynastie de ce nom. Les sept fils de Tschoban périrent tous de mort violente pendant les luttes engagées entre leur famille qui commençait à s'élever et celle d'Abou-Saïd, dernier prince de la famille de Djen-

ghiz-Khan dont la décadence était dès-lors visible. L'émir Tschoban avait donné sa fille Bagdad-Khatoun au scheïkh Hassan-Ilkhan, père d'Oweis; le sultan Abou-Saïd la lui ayant enlevée, elle partagea pendant huit ans avec ce souverain le trône mogol, jusqu'à ce que, soupçonnée d'avoir tenté d'empoisonner Abou-Saïd, elle fut mise à mort. Abou-Saïd prit ensuite pour femme Dilschad-Khatoun, nièce de Bagdad-Khatoun; après la mort du sultan, Scheïkh-Hassan, le prince des Ilkhans, épousa Dilschad-Khatoun, veuve d'Abou-Saïd. Deux autres femmes se sont acquis, pendant la courte durée de la dynastie Tschoban, une certaine renommée. L'une, Satibeg-Khatoun, après la mort d'Abou-Saïd, occupa pendant quelque temps le trône, mais en apparence seulement, car en réalité l'émir Scheïkh-Hassan, petit-fils de Tschoban, gouvernait et faisait la guerre à Scheïkh Hassan-Ilkhan, l'époux de sa cousine; la seconde, Yzed-Khatoun, épouse de Scheïkh Hassan-Tschobad, profita de l'ivresse de son mari pour le faire périr; ce qu'elle fit en lui écrasant les testicules. La dynastie de Tschoban est la seule qui, dans un aussi court espace de temps (trente ans), offre un aussi grand nombre de femmes célèbres. Elle mérite d'autant plus d'être mentionnée ici, que Deguignes et d'Herbelot paraissent n'en avoir eu aucune connaissance, et qu'elle rappelle, par la mort violente des sept fils de Tschoban, la famille des Machabées, et par les actes de courage des femmes la famille d'Agamemnon. Voyez, pour l'histoire de cette dynastie, le *Nokhbetet-tewarikh*, Lari, Mirkhond et Wassaf. Idris, f. 132 et 133, dit que le dernier prince de cette dynastie, Eschref le tyran, chassé par Djanibeg, régna du temps d'Ourkhan.

XIX. — PAGE 225.

Le *Nokhbetet-tewarikh*, p. 275, nomme outre Selman, les trois suivans : Scheref Rami, Mohammed Assar et Obéïd Sakani. Voyez, sur ce dernier, *Histoire de la rhétorique per-*

sane, p. 249. Idris, p. 133, nomme encore Kemal Khodjendi (*Histoire de la rhétorique persane*, p. 255), ainsi que les légistes Koutbeddin-Razi et le savant juge Mouhiyeddin Berdaï, qui s'étaient réfugiés de Tebriz à la cour de Djanibeg, pour se dérober à la tyrannie d'Eschref, dernier prince de la famille Tschoban.

XX. — Page 225.

Phranzes, I, 11, p. 11. Quoique cet historien ne cite pas l'année où fut conclu ce traité de paix et qu'il n'en parle qu'immédiatement après la prise d'Andrinople, sa date est précisée par ce fait qu'en 766 (1363), les Grecs ne purent prendre part à la bataille des princes confédérés sur la Marizza, et que c'est en 765 (1362 et 1363) que Philippopolis est tombée au pouvoir des Turcs.

XXI. — Page 227.

Voyez Bratutti, p. 91, et le *Journal périodique de la Styrie*, p. 58, livraison 6. C'est dans cette bataille que le Hongrois Ladislas Dobka se couvrit de gloire. Voici comment s'exprime le diplôme que le roi Louis lui envoya trois ans plus tard : « Ladislas Dobka strenuus miles, nobiscum et exer» citu nostro viriliter contra sævissimos Turcas et Impera» torem de Tyrno (Sisman) ipsosque invadendo, perpetravit » actus militares. » Dans Catona, X, p. 393.

XXII. — Page 228.

La consonnance de *Marizza* et de *Mariazell* serait-elle purement accidentelle? Le mot *Maria-Cella* ne dériverait-il pas du nom de *Marizza*, qui lui-même a peut-être été formé de *Maria?*

XXIII. — Page 230.

Voyez sur la tradition du faucon en pierre, qui se trouve

sur le toit de cette mosquée, *Umblick auf einer Reise nach Brousa* (*Voyage à Brousa*). Un faucon sculpté en pierre, placé comme ornement sur le sommet de la voûte, est, suivant la croyance commune, un faucon de Mourad qui s'était envolé. Ce prince, après avoir vainement essayé de le faire revenir, prononça d'un ton d'impatience ces mots : « Reste » donc assis là pour toujours. » A l'instant l'oiseau fut changé en pierre. Cette anecdote se trouve également dans Seaded-din, l'historiographe de l'empire.

XXIV. — PAGE 231.

Les trois articulations des trois doigts du milieu de la main représentent les lettres *Elif* et *Lam* des mots *Sultan* et *Khan*; le pouce étendu représente le mot *Ben* (fils); le petit doigt étendu signifie *toujours*; la partie inférieure et charnue du pouce figure les deux noms du sultan et de son père, ainsi que le mot *victorieux*; de sorte que l'empreinte entière de la main équivaut à la phrase suivante : *Sultan Mourad, fils du sultan Ourkhan, toujours victorieux.*

XXV. — PAGE 232.

Les ouvrages mathémathiques les plus célèbres de Kazizadé Roumi sont : un commentaire sur l'ouvrage astronomique intitulé *Tschaghmini*, et un autre commentaire sur le *Eschkali tesis*. Seadeddin, f. 77.

XXVI. — PAGE 232.

Il écrivit des gloses sur le *Kouschaf*, c'est-à-dire la grande Exégèse du Coran par Zamakhschari; un commentaire sur l'ouvrage syntactique *Izahi mâni*, et un autre sur l'ouvrage médical *Moudjif tibb*. Les élèves de la haute école Sindjirlu en Karamanie étaient divisés en trois classes désignées comme trois sectes philosophiques de l'ancienne Grèce, sous les noms de péripatéticiens, stoïciens et platoniciens; ces déno-

minations provenaient de ce que les élèves de la première classe recevaient leurs leçons en *marchant* à côté du cheval du professeur depuis sa demeure jusqu'à l'école ; ceux de la seconde parce qu'ils assistaient aux cours *debout* dans l'intérieur des salles, et ceux de la troisième parce qu'ils écoutaient les leçons *assis*. Seadeddin, f. 78 ; Ali, f. 29. Le grand philologue Djordjani désapprouva le commentaire de Djemaleddin par cette critique laconique : *C'est comme des mouches sur de la viande*. Il comparait à de la viande le texte écrit avec de l'encre rouge, et à des mouches le commentaire écrit avec de l'encre noire.

XXVII. — Page 232.

Auteur du *Terdjih*, commentaire très-estimé sur l'ouvrage dogmatique *Telwih*. Seadeddin, f. 79.

XXVIII. — Page 234.

Mannert (VII, p. 270), en considérant Wiza comme une ville mythologique n'ayant peut-être jamais existé, prouve qu'il n'a connu son existence ni dans les temps modernes ni dans le moyen-âge ; il aurait cependant pu s'assurer facilement du fait dans les Byzantins. Voyez Alexia Comnena, où l'on trouve : Βυζιη et Σηλυμβρια, c'est-à-dire Wiza et Siliwri, les seules villes qui sous Balduin eussent été préservées des dévastations des Latins.

XXIX. — Page 236.

Comme *Egrissoutagh* signifie la *montagne aux eaux sinueuses*, il paraît que l'ancien nom d'*Orbelos*, c'est-à-dire *spirale*, provient moins des sinuosités de la montagne que de celles des rivières qui coulent de ses flancs dans toutes les directions. Le torrent qui descend de l'Hémus et qui se jette près d'Emineh dans la Mer-Noire, s'appelle Kamdjiksou, c'est-à-dire *eau fouettée* ; de même que la rivière qui se jette près de Yalowa dans le golfe de Nicomédie, avait ancienne-

ment reçu le nom de Draco, c'est-à-dire *dragon*, encore par suite de ses nombreuses sinuosités.

* XXIX *bis*. — Page 237.

Procop. (*de Ædificiis orient.* IV.) et Hadji-Khalfa (*Roumilie*, p. 31) nous donnent une description détaillée de cette ville qui est assez considérable. Il est inconcevable que Mannert (VII, p. 108) dise qu'il n'a trouvé nulle part les indices sur lesquels a pu se fonder d'Anville pour affirmer que Justiniania se retrouve dans le nom de Ghioustendil. Ses doutes sur ce point ne sont pas mieux fondés que ceux qu'il a élevés sur l'existence de Bizya.

XXX. — Page 239.

Feredjik se trouve sur l'emplacement du Doriscos d'Hérodote (liv. VII, p. 108). Mais ce n'est nullement le Φεῤῥαι (Serres) des Byzantins, quoique Chalcondyle raconte sur Φεῤῥαι un fait analogue à celui rapporté par les historiens ottomans sur Feredjik, savoir que Mourad abandonna cette ville à Schahin (Σαινης) immédiatement avant la guerre avec Sisman. « Saini viro optimo cum commisisset Pherras urbem, ad- » versùs Susmanum Mysiæ regem arma cepit. » (Chalcond.)

XXXI. — Page 239.

Polonia est certainement le château d'Apollonia sur la Mer-Noire; mais, s'il en est ainsi, son éloignement du district d'Indjighiz fait penser que ce lieu ne faisait point partie de ce territoire.

XXXII. — Page 240.

Serr en persan signifie *or*, et *Koulah*, *bonnet*; les Byzantins l'écrivent Ζερκουλλα. Voyez Ducange, *Gloss. inf. latinit.* On le trouve aussi dans plusieurs passages de Hafiz. Voyez

* Le chiffre de cette note a été omis par erreur dans le texte.

le *Diwan* de Hafiz, t. I, p. 343, et II, p. 501. L'*ouskouf* turc se retrouve dans le mot latin *Scuffia*.

XXXIII. — Page 240.

Le *Schamaïlnameh*. Dans le portrait qu'on y trouve de la personne du sultan, Mourad est représenté comme ayant, ainsi que son père et son grand-père, le nez aquilin, les sourcils épais et très-rapprochés, la barbe fournie, la poitrine large, un maintien noble, les jambes longues; il n'en différait que par la longueur de son cou et de son menton.

XXXIV. — Page 241.

Chalcondyle dit expressément que Dragès régna sur la Mysie; l'histoire de la Bulgarie se tait sur l'existence d'un prince de ce nom; elle ne parle que de Thwarko, souverain de la Bosnie; il est donc probable que Dragès était un prince bosniaque. Engel ne parle ni de Dragès ni de Boghdan.

XXXV. — Page 241.

Bourla, probablement la même ville que Bournou, à l'ouest de Koumouldjina. Isketa peut être la même que Bereketti (*Roumilie* de Hadji-Khalfa, p. 72). *Maroulia* est pris dans Hadji-Khalfa, non pour un nom de lieu, mais pour le nom de l'épouse du commandant d'Awrethissar, château situé sur le bord de la mer en face de Thasos (*Ibid.* p. 71), qui se défendit quelques mois contre Ewrenosbeg (*Ibid.* p. 84). Awrethissar veut dire *château des femmes;* ce nom lui fut donné à cause de la belle défense que fit la Grecque Marula dans cette forteresse (*Ibid.* p. 84). Karaferia est l'ancienne Beroia (*Ibid.* p. 86; Mannert, VII, p. 516). Dirama, dans le voisinage de Serres (*Ibid.* p. 73); Dirama est le Δραμα de Nicetas dont Mannert (liv. III, 2, p. 273) ne fait aucune mention, mais qui se trouve dans *Acropolita*, XLIII, p. 132. Le Σερραι et le Φερραι des Byzantins sont des noms communs à

une même ville. Voyez, sur la conquête de toutes ces places, Seadeddin, dans Bratutti, p. 109 et 110; Idris, f. 154-158; *Raouzatoul-ebrar* et Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*. Les trois autres étaient Margus, Ratiaria, Thessalonica. Alaric y trouva une grande quantité d'armes qu'il distribua à ses troupes. (Gibbon, xxx, éd. in-4°, III, 143.)

XXXVI. — Page 241.

Dein Naisum venit, unde via in Pannoniam et in Serviam ducit. (Cinnamus, V, c. 8.)

XXXVII. — Page 242.

Steph. Byz. Constant. *de Themat.*, l. II. *Anonymus*, *de gestis Constantin.* Mannert, VII, p. 93. Gibbon, c. 14, p. 480, t. I.

XXXVIII. — Page 242.

Alemani ac Germani — ductu Conradis — cum ad Naisum venissent, Michael Branes gubernator ex jussu imperatoris omnia necessaria administravit. (Cinnamus, II, 13.)

XXXIX. — Page 242.

Neschri, f. 67. Suivant le *Raouzatoul-ebrar*, le tribut annuel était de 30,000 ducats. Voyez Mouradjea d'Ohsson, III, p. 438. Suivant Idris, p. 161, ce tribut s'élevait à 50 okkas d'or. L'okka vaut 400 drachmes. Engel, *Geschichte von Servien* (Histoire de la Servie, p. 341), cite cette paix et la prise de Nissa par Mourad-Beg, d'après l'histoire de Haniwald qui s'est servi de Neschri; mais il se trompe en la plaçant en l'année 1388 : elle eut lieu treize ans plus tôt.

XL. — Page 242.

Susmanus inde legatis missis ad Amuratem, qui pacem orarent, fœdere icto in societatem acceptus est. (Chalcon-

dylas, I.) Engel, qui a placé la prise de Nissa treize ans trop tard, place cette paix, ainsi que ce mariage, treize ans trop tôt, en 1364 (*Histoire de la Bulgarie*, p. 459), de telle sorte que les deux traités de paix, qui furent conclus en même temps, se trouvent séparés par un intervalle de vingt-six ans. (Chalcondylas.) Quoiqu'il ne cite aucune date, cependant il détermine l'époque du traité de paix avec la Bulgarie ; il dit en effet que Pherræ, Sichna, Dirama, et plusieurs châteaux-forts situés dans les monts Rhodope, furent soumis quelque temps avant ce traité de paix. Mourad, pendant les négociations, résidait à Demitoka, car sa réponse à la lettre de félicitation que le prince de Hamid lui adressa à cette occasion, et qu'on trouve dans la collection des pièces d'État de Feridoun, n° 119, est datée de cette ville du 1er moharrem 778 (20 mai 1376); dans Feridoun, n° 120.

XLI. — Page 243.

De là les fréquentes railleries de Hafiz sur la couleur bleue de l'habit religieux du scheïkh.

XLII. — Page 243.

Ainsi Khosroës Nouschirwan portait de préférence, dans les jeux de course à Apamée, la couleur bleue, pour l'opposer à la couleur verte choisie par les empereurs de Byzance. (Procop., *de Bello Pers.*, l. II, 11. *Constantinople et le Bosphore*, t. I, p. 139.)

XLIII. — Page 246.

Neschri, f. 15. Idris, f. 166. Ce dernier cite à cette occasion (p. 163) le proverbe arabe : « Quand tu fais choix » d'une femme, regarde d'abord son père et son frère, car » elle forme un lien entre eux et toi ; » et plus bas, p. 167, il dit : « La meilleure des femmes est celle dont l'amabilité » rend les plaisirs plus doux à son mari. »

XLIV. — Page 248, note 6.

Djihannuma, p. 619. Les sandjaks d'Akschehr, de Begschehr et de Hamid. Dans ces territoires se trouve un grand nombre de lacs; quelques-uns, dont les eaux sont salées, fournissent la majeure partie du sel nécessaire aux besoins de l'empire. Le *Djihannuma* donne le nom de six de ces lacs; quatre sont situés à l'orient de ce territoire : 1° le lac de Sidischehr qui est le plus méridional; 2° celui de Begschehr (Trogites); 3° celui de Koraïli (le Coralis de Strabon); 4° celui d'Akschehr : les deux autres, situés à l'occident, sont : 5° le lac Bordin, et 6° celui d'Ighirdir; la rivière Douden (Cataractes) sert de canal aux eaux qui en débordent; cette rivière elle-même disparaît sous terre, à une journée de marche d'Antalia, et reparaît dans les environs et à l'est de cette ville. (Voyez au surplus l'Atlas, pl. VII.) Dans le lac de Karaïli se trouvent deux îles couvertes de ruines qu'aucun voyageur européen n'a encore visitées. (*Djihannuma*, p. 619.) Le canal du lac de Begschehr verse ses eaux dans le lac de Sidischehri, et le canal de ce dernier se jette dans la plaine de Koniah (*Djihannuma*, p. 619). Il ne peut donc pas y avoir entre le lac et la plaine de Koniah une chaîne de montagnes, comme le ferait croire la carte de Lapie.

XLV. — Page 249.

Idris, f. 167. Le titre de Seadeddin, dans Brattuti, p. 121, *Sache giamento di Albania di Bosna e di Herzagovina*, renferme une erreur. Cette fois encore les troupes ottomanes ne dépassèrent pas les frontières de la Macédoine. Hadji Khalfa, en intercalant ici la conquête de Kara-Ili, qui n'eut lieu que sous Mourad II, commet une erreur plus grave encore.

XLVI. — Page 250.

Cette dernière ville, formant le triangle avec les villes

d'Ouskoub et de Karatova, est située au midi de l'une et de l'autre. C'est probablement le Στουνπιον de Nicetas. Les Valaques en chassèrent les habitans comme ils l'avaient fait à Nissa lorsqu'ils ravagèrent Anchialus (Akhiouli), après avoir pris Warna et détruit Sakaria. (Nicetas Choniates, III, 4.)

XLVII. — Page 251.

Sous Andronicus Comnène. Nicetas, III, 3. Mannert (VII, 96) ne fait aucune mention de cette destruction par les Valaques; il ne dit pas non plus que Manuel Comnène, après la mort de Geisa, voulut exécuter ses projets sur la Hongrie en partant de ce point. (Cinnamus, V, 5, dans Stritter, III. A. 1161.)

XLVIII. — Page 254.

Dans l'année 1370. Chalcondyle dit expressément : *Reversusque Byzantium, misit legationem ad regem Amuratem; præterea filium suum in januis regiis stipendia facere jussit.* Phranzes, en ne plaçant le voyage de Jean Paléologue à Rome qu'après la conjuration d'Andronicus avec le fils de Mourad, commet une grave erreur chronologique. De plus, le même auteur donne le nom de Michel au quatrième fils de Joannes, que Chalcondyle appelle Démétrius. (Phranzes, I, 11.)

XLIX. — Page 255.

Les historiens byzantins et ottomans sont tout-à-fait en désaccord à ce sujet; les derniers disent que la révolte de Saoudji et la bataille dans laquelle il fut vaincu par son père, eut lieu à Keté en Asie (Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, en 787; Seadeddin dans Bratutti, p. 122; Idris, f. 170). Mais il est plus sûr de suivre ici les trois historiens grecs (Chalcondyle, Phranzes et Ducas) qui s'accordent entièrement sur la désignation du lieu, si ce n'est sur le nom du



prince turc, que Chalcondyle écrit néanmoins assez correctement Σιαους, tandis que Phranzes l'appelle Mousa Tschelebi (Μωση Τζελεπης, c. 12), et le confond ainsi avec le fils de Bayezid Ier. Ducas se rapproche plus du nom véritable que Chalcondyle, il l'écrit Σαβουτζιος (c. XII, p. 22); mais il se trompe en nommant le prince révolté Goundouz (Κουντουζης), car ce nom appartient au frère d'Osman.

L. — Page 256.

Les historiens byzantins et ottomans ne sont pas d'accord sur le nom de celui des fils de Mourad qui fut puni. Ducas (XII, 22) donne le nom de tous les trois : Bayezid, Saoudji (Σαβουτζιος) et Goundouz (Κουντουζης); c'est ce dernier qui, suivant lui, eut les yeux crevés. Les historiens ottomans ne parlent que de l'exécution de Saoudji ou Sawedji, et appellent le troisième fils de Mourad, Yakoub. Phranzes enfin dit que le fils que Mourad avait laissé en Europe se nommait Mousa Tschelebi (XII, 12), Μωσῆς Τζελιπός.

LI. — Page 259.

Le récit de cet événement (Chalcondyle et Phranzes) prouve suffisamment que le Φερραι des Byzantins n'est nullement l'ancienne Βεροια (aujourd'hui Karaferia), mais bien la ville actuelle de Serres : car cette ville que Manuel voulait surprendre est appelée par Chalcondyle Φερραι, et par Phranzes, c. 11, Πολις των Σερρων; le premier nomme encore le vizir Καραλιπασας, et le second Χαιρατινης. Khaïreddin-Pascha s'appelait autrefois Kara Khalil Tschendereli, et son fils Ali; il est donc évident que Phranzes confond ici le père avec le fils, qui lui succéda dans le vizirat.

LII. — Page 261.

Cet entretien entre Mourad et Khaïreddin paraît être une imitation de celui qu'on dit avoir eu lieu entre Pyrrhus et



son général; Chalcondyle a voulu en le citant faire ressortir les hautes qualités qu'il admirait dans Khaïreddin comme général et homme d'État.

LIII. — Page 263.

Hezarfenn donne sur la prise d'Ermenak un récit semblable à celui que Pachymeres (II, c. 25, p. 303) fait de la prise de Tripolis sur le Mæander. Il faut conclure de là non pas qu'Ermenak est la même ville que Tripolis, mais seulement que les Byzantins ont confondu la prise d'Ermenak avec celle de Tripolis.

LIV. — Page 265.

Neschri, f. 16. Mahmoud mourut en l'an 707 de l'hégire. Hezarfenn, Djenabi et Aboulfeda ne connaissent ni ces circonstances, ni ces transmissions de la souveraine puissance: ils passent de Mohammed, fils de Karaman, à Alaeddin. Neschri, p. 68, trace l'arbre généalogique d'Alaeddin, mais il y nomme Yakhschibeg-Ibrahim comme ayant été son père. Alaeddin était donc le cinquième souverain de la dynastie karamane, à commencer de Karaman, fils de Nour-*Sofi*; l'ordre de ces princes était celui-ci: 1° Karaman, fils de Nour-Sofi; 2° Mohammed; 3° Mahmoud; 4° Yakhschibeg-Ibrahim; 5° Alaeddin.

LV. — Page 265.

Idris, f. 173. Neschri, f. 69, les nomme: Teberrouk, Sanghar, Khizrbeg, Berasaï, Tschaghazen, Safa et Tasstagha. Seadeddin fait des Ssamgharlis une tribu tatare, et Bratutti, p. 129 et 130, va jusqu'à dire que les Warsaks étaient de race russe!

LVI. — Page 269.

Neschri, p. 73. Seadeddin rapporte par erreur cette ré-

ponse de Mourad au prince de Hamid. En effet, avant cette époque, il avait contraint ce prince à lui vendre son territoire. Du reste, les villes dont parle Neschri ne sont pas situées dans cette principauté.

LVII. — Page 270.

Seadeddin dans Bratutti, p. 135, et Neschri, f. 75, mettent à la tête de cette expédition Lalaschahin, et Neschri dit expressément que ce général ne mourut qu'une année plus tard, et qu'il fut remplacé par le beglerbeg Timourtasch; mais Timourtasch était déjà beglerbeg de Roumilie depuis dix ans, et ne reçut après la bataille de Koniah, ainsi que le dit Seadeddin lui-même, le titre de vizir que comme une addition à celui de beglerbeg.

LVIII. — Page 271.

Neschri, f. 76, nomme le fils de Timourtasch Yakhschibeg; Saridjé-Pascha, le Yayapaschi, c'est-à-dire le général des fantassins de Roumilie; Indjedjik-Balaban, le Yayabaschi des fantassins d'Anatolie; Moustedjab, le Segbanbaschi, c'est-à-dire le général des janissaires; et Papasoghli-Schahin, Lalaschahin, Koutloudjé et Pascha-Yighit. Voyez aussi Idris, f. 177.

LIX. — Page 271.

Souri-khatan la fête de la circoncision, et *Souri-djihaz* la fête des noces.

LX. — Page 271.

Neschri, f. 74. Les Byzantins gardent le plus profond silence sur ce mariage. Du reste, on en trouve le récit dans Lewenklau, *Histoire musulmane*, p. 157. Idris cite en outre à cette occasion le proverbe arabe : *La meilleure des femmes est celle qui sait le mieux embellir les plaisirs à son mari*; et

cet autre : *Les femmes ne sont qu'un joujou ; c'est par la beauté que doit être déterminé notre choix.*

LXI. — Page 272.

Mohammed Bidjan et Ahmed Bidjan, appelés tous deux Yazidji Oghli (*fils des calligraphes*). Le premier est l'auteur du *Mohammediyé*, poëme didactique sur la religion mahométane, et le second a traduit de l'arabe l'ouvrage mystique de son frère, intitulé : *Enwarul-áschikin* (*les flambeaux des amans*). Le premier de ces ouvrages se trouve à la Bibliothèque de Vienne, n. 243 et 244. Voyez *Geschichte der Litteratur der Osmanen* (*Histoire de la littérature ottomane*), dans Eichorn, t. II, 3ᵉ partie, p. 1595.

LXII. — Page 272.

Mannert, VII, p. 85, pense que Widin est situé sur l'emplacement de l'ancienne Bononia, que les habitans actuels nomment Bodon ; mais il ne parle pas du Bodené des Byzantins, qu'il aurait pu trouver dans l'Acropolita.

LXIII. — Page 273.

Mannert, VII, p. 112, croit que Rouzdjouk n'est autre chose que Saidava, et que Sistov est la même ville que Securisca ; mais la ressemblance de ces noms rend plus vraisemblable un rapprochement contraire.

LXIV. — Page 273.

Ce défilé est celui dont parlent Ammien (XXI, 10), Sozomenes (II, Ecclés. II, 22) et Nicéphore (IX, 13) ; ils le nomment Succi, Σουκις et Σουσκις, dont les Turcs ont fait Soulou (Mannert, VII, 98). Le nom actuel et véritable est Soulouderbend, et non pas Demurkapou, qui est le nom du troisième défilé.

LXV. — Page 274.

Amm. l. I, c. II, p. 46, et l. VI, c. 5, p. 149. Dans le premier passage, le nom du défilé est ξαβουλεν δε μαναλιον, et dans le second Σαβουλεν τε καναλιν, ce qui est sans doute la véritable orthographe, comme le prouve le nom actuel de Tschali-Kawak. Voyez l'Atlas, pl. III.

LXVI. — Page 276.

Bratutti, p. 193, ne reproduit que la moitié du nom, Cetar, et omet l'autre moitié, hézar, qui forme le nom véritable de cette place; elle s'appelle encore aujourd'hui Hezargrad ou Rasgrad. Voyez la *Roumilie* de Hadji-Khalfa, p. 41. Tscheté-Hezar signifie *les mille tentes.*

LXVII. — Page 277.

Neschri donne la liste des principales villes du pays; elle contient, outre les dix villes déjà connues, c'est-à-dire Parawadi, Schoumna, Nikeboli, Diridjasa, Tirnova, Kossova, Sistova, Silistra, Tschenké, Eski-Islamboul (Marcionopolis), dix autres dont voici les noms: Madera, Wefdjen, Mitschka, Efleka, Yurgowa, Mighlodj, Eïmenos, Tschernov, Gœské, Kerpidjé.

LXVIII. — Page 278.

Neschri, f. 80. La citation de l'année du pélerinage d'Ewrenosbeg, qui se trouve dans le diplôme d'investiture traduit par Diez dans ses *Mémoires sur l'Asie*, p. 101, jette quelque doute sur la réalité de ce diplôme, en ce qu'Ewrenos y est déjà appelé Hadji. Si ce diplôme est authenthique, il a été donné non pas, comme le croit Diez, en 777, mais en 790; car c'est seulement alors qu'Ewrenos a pu porter le titre de Hadji. Du reste, tout ce que Diez a écrit sur la langue et l'histoire des Ottomans fourmille d'erreurs. C'est

ainsi qu'il affirme, p. 110, que Serres et Sirouz sont deux villes différentes, et cela parce qu'il a lu *Serres* dans un manuscrit, et dans l'autre *Sirouz*. Par la même raison, on pourrait soutenir que Pherraï n'est pas la même ville que Serraï, car Chalcondyle l'écrit Φερραι, et Phranzes Των Σερρων.

LXIX. — Page 281.

Neschri ne craint pas d'affirmer que les forces des Chrétiens s'élevaient au triple de celles des Turcs; il leur suppose 500,000 hommes. Mais Czarostawnik dit positivement le contraire : il porte le nombre des Serviens à 10,000, tandis que, selon lui, l'armée turque comptait 30,000 hommes. (Engel, *Histoire de Servie*, p. 346.)

LXX. — Page 282.

Ya yeouha en-nebidjadid el-Kioufar wel-mounafikin, ce que Bratutti traduit ainsi : « O Messia (!) io (!) sono ester-» minatore de gl' Infideli. » Il eût dû traduire ainsi : « O » Prophète! combats les infidèles et les hypocrites. »

LXXI. — Page 283.

Fa mi gratia che io moia vittima per la tua santa fede, e martire per tua immacolata lege. (Bratutti, p. 148 et 149.)

LXXII. — Page 283.

Yedi zoubani wesch Kiafir. Seadeddin, p. 74. Un document du règne de Sigismond, sous la date de 1408, qui se trouve aussi dans Engel, *Geschichte von Servien* (*Histoire de Servie*, p. 346), ne laisse aucun doute sur ce fait, qu'un corps de troupes auxiliaires hongroises a pris part à cette bataille; mais il ne fait aucune mention d'un corps de Polonais que les historiens ottomans confondent avec les troupes de la Herzogovine.

LXXIII. — Page 285.

Seadeddin lui fait tenir, avant de mourir, un long discours à son fils Bayezid. Bratutti, p. 154. Voyez aussi Engel, *Histoire de Servie,* p. 343, et Ducas, III, 5; le récit de ce dernier est plus conforme à la vérité que celui de Chalcondyle. Il dit aussi que Kabilovitsch pénétra dans la tente de Mourad; tous contredisent donc l'assertion de ceux des historiens d'Europe qui font périr Mourad sur le champ de bataille, assassiné par un soldat blessé.

LXXIV. — Page 285.

Quant à la date de cette bataille mémorable, toutes les traditions et les histoires de Servie la fixent au 15 juin 1389. Seadeddin est le seul des historiens ottomans qui place la mort de Mourad au 4 Ramazan (27 août); tous les autres disent qu'elle eut lieu dans le courant du printemps de l'année 1389.

LXXV. — Page 287.

Le traducteur italien du passage de Ducas dans l'*Antologia* observe ce qui suit sur le récit que fait Cantemir de la mort de Mourad Ier, d'après des sources ottomanes: *Egli segue le tradizioni dei Turchi, sempre per la superbia loro intenti ad occultare e sminuire i propri danni.* Cette observation ne serait juste qu'autant qu'un meurtre commis par vengeance sur un champ de bataille serait plus odieux que l'assassinat commis dans la tente du sultan.

LXXVI. — Page 290.

Voyez *Umblick auf einer Reise nach Brusa* (*Voyage à Brousa,* p. 51). Il n'est plus question aujourd'hui de la main montée en argent, de Kabilovitsch, qui, suivant Tubero, fut montrée pendant long-temps à Brousa près du tombeau de Mourad.

LXXVII. — Page 290.

Le titre de Ghazi n'est donné qu'aux sultans qui ont acquis le droit de construire des mosquées par leurs victoires et des conquêtes durables. Une lutte sans résultat pour la cause sainte ne donne pas droit à ce titre. Le véritable nom décerné au vainqueur dans une guerre sainte est Djihad, et non pas Ghaza, comme l'a avancé certain critique.

—

LIVRE VI.

I. — Page 292.

Les Byzantins le nomment Λαιλαψ, ce qui signifie à proprement parler un tourbillon ou un ouragan. Il eût donc été plus vrai de le nommer Κεραυνος, surnom que l'antiquité avait donné au fils de Clearche. (Justin. liv. XVI, c. 5.)

II. — Page 292.

Neschri, Seadeddin, Solakzadé, Ali, Idris, Mouhiyeddin. Ducas, I, c. 3, p. 6, dit qu'après la mort de Mourad, Bayezid ordonna de faire crever les yeux à Σαβουτζιος (Saoudji). Il confond ainsi le fils que Mourad avait fait mettre à mort avec Yakoub, qui fut exécuté par ordre de son frère Bayezid, et auquel il donne le nom de Goundouz (Κουντους); c. 2, p. 22.

III. — Page 294.

« Dimbajazito (Yildirim Bayezid) percioche dapoi che da » lui furono spenti e morti *sette* fratelli. » (Spandugino Firenza. 1551, p. 19.) Le même auteur dit également que l'empereur Joannes eut sept fils, et (p. 23) qu'il partagea

entre eux l'empire grec : allégation gratuite à l'appui de laquelle il ne produit aucune preuve.

IV. — Page 294.

Voyez la lettre du sultan Yildirim au juge de Brousa, dans les *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, IV, p. 672. Dans cette lettre, le sultan annonce au juge l'envoi des restes mortels de son père et de son frère, en lui défendant de divulguer la nouvelle de leur décès, et il lui ordonne de donner des fêtes aux habitans de la ville pour la victoire qu'il vient de remporter. Ces lettres, qui sont les deux premières du règne de Bayezid, se trouvent dans la Collection des pièces d'État de Feridoun, sous les nos 136 et 137.

V. — Page 295.

Neschri, f. 95; Seadeddin dans Bratutti, p. 158. Chalcondyle place la colonisation de Skopi à une époque postérieure. « Thessalia et Scopiorum nec non Tryballorum re» gio ab Amuratis filio Pajazete colonos nacta est. »

VI. — Page 296.

Chalcondyle, I, éd. de 1556. *Aureæ* au lieu de *Anemæ*. Voyez sur le palais de Pegæ et la tour d'Anemas, *Constantinople et le Bosphore*, I, p. 210 et 75. Cette tour fut dès sa construction comme destinée à servir à des projets de vengeance; Apopaucos, qui la fit construire au milieu de l'ancien palais pour y enfermer son rival Cantacuzène, y trouva une mort violente. Joannes et son fils Andronicus furent arrachés à la captivité de la tour d'Anemas par les Génois, qui adoptèrent à l'égard des prétendans du trône de Byzance une politique conforme à celle suivie par les Ottomans. En récompense, Manuel donna sa sœur en mariage au Génois Gatelusio, en lui assignant pour dot l'île de Lesbos. (Ducas, XII, p. 23.)

VII. — Page 301.

Idris nomme Souleïman le jeune prince, gouverneur d'Aïdin, de Saroukhan et de Mentesché; mais Seadeddin le nomme Ertoghrul. (Arabschah.) Cherefeddin et Chalcondyle, dans l'histoire de Timour, commettent tous deux une erreur en nommant chacun un prince ottoman autre que celui d'Ertoghrul.

VIII. — Page 302.

Neschri, f. 96; Solakzadé, f. 14; Idris, 3e récit du règne de Bayezid-Yildirim. Chalcondyle parle également de cette paix : « Ut autem præter Caramanum cognonime Alosirium » (*Alaeddin* de Karamanie y est confondu avec *Alischir*, le » prince de Kermian) et Turgitum (le seigneur du district » de Torghoud et de Magnésie) Phrygiæ ducem venerunt in » conspectum regis infra dicetur. Hi namque affinitatem » jugentes, pacem consecuti sunt. p. 20. » Comme les villes d'Akseraï, de Nikdeh et d'Akschehr avaient été cédées, il faut chercher Tscheharschenbé au midi de ces villes. Aujourd'hui, la frontière des sandjaks de Kutahia et de Koniah se trouve au nord d'Akschehr, sur la route de Boulawadin à Yshakli. (*Menasikoul-Hadj*, p. 31.)

IX. — Page 303.

Ducas, c. XIII, p. 25. Ducas eut de grandes facilités pour connaître la prononciation des noms turcs; son père, qui avait trouvé un asile chez le prince d'Aïdin, a dû la lui apprendre. Aussi trouve-t-on chez lui tous les noms de la langue turque écrits plus correctement que dans Chalcondyle et Phranzes.

X. — Page 308.

Il faut chercher la plaine d'Aktschaï dans les environs de

Kutahia. Beaucoup de noms de lieux dans cette partie de l'empire sont précédés de la syllabe *ak* (blanc), ce qui peut faire supposer qu'on trouve dans leurs environs des terres calcaires, des murailles blanches ou des eaux limpides. Ainsi Akschehr (*ville blanche*), Akseraï (*palais blanc*), Aktschaï (*rivière blanche*), Akhissar (*château blanc*), Akssou (*eau blanche*), etc.

XI. — Page 308.

« Ricordandosi di quella sentenza ch' è meglio che si » perda un principe che un principato. » Bratutti, p. 169. Ce principe de la politique orientale se trouve aussi dans les vers persans qui suivent :

Rakhnegher melek serefkendé bih
Leschkeri bedahd perakendé bih.

(Il vaut mieux renverser du trône le prince qui sème la division. Il vaut mieux disperser l'armée qui viole ses sermens de fidélité.)

XII. — Page 309.

Dans Bratutti, p. 170, *Harpodio,* ce qu'on pourrait aisément deviner si une faute de traduction qui suit immédiatement cette phrase ne rendait le sens inintelligble. Le texte dit « que Bourhaneddin resta dans l'irrésolution pendant » quelques matins et quelques soirs dans les montagnes de » Kharpourt; *leit ou asa ilé*, c'est-à-dire : *voulait et peut-* » *être*..., ou il flottait entre *si* et *mais*. » Bratutti, qui n'a pas compris les mots arabes *leit* et *asa*, a fait du premier *Elias* et du second *Isa*, et traduit hardiment : « Per trattenervi » alcune matine e sere con *Giesù* et *Elia!* »

XIII. — Page 309.

Suivant le proverbe arabe : « Min seadetil-mür katloun

» adouwihi bi seïzi ghaïri ; » c'est-à-dire : « Pour rendre com-» plet le bonheur d'un homme, il faut que son ennemi soit » frappé par le glaive étranger. »

XIV. — Page 310.

Le *Djihannuma*, p. 650, dit que le revenu de ces mines avait été porté annuellement à 10,000 batmans de minerai. Le batman équivaut à 9 okkas, c'est-à-dire à peu près à 2,000 quintaux. Un tiers du produit était employé à couvrir les frais ; les deux autres tiers étaient versés dans le trésor. Mais plus tard la part du fisc fut réduite à 4,000 batmans. Les calculs d'Idris portent le produit net en argent à 80,000 aspres ou 2,000 ducats par an. Le ducat valait alors 40 aspres.

XV. — Page 311.

Suivant Macdonald Kinneir (*Journey through Asia Minor*, p. 282), l'ancienne Germanicopolis, aujourd'hui Kostombol (mieux Kastemouni) ; suivant Mannert, ce serait l'ancienne Sora. III, 3, 33.

XVI. — Page 311.

Les principales sont : les mosquées de Schâban-Efendi, de Siouti-Efendi, de Djemalaga et de Ghazi Atabeg. (*Djihannuma*, p. 648.)

XVII. — Page 311.

Le *Djihannuma*, l. c., dit expressément que Kastemouni fut un des principaux siéges des Turcomans, d'où ils dirigèrent leurs excursions dévastatrices jusqu'aux environs de Constantinople.

XVIII. — Page 311.

Voyez Latifi, *Biographies des poëtes turcs*. Latifi, né à Kastemouni, est avec raison accusé, par d'autres biographes

des poëtes ottomans, de louer outre mesure ses compatriotes. Voyez la traduction des *Biographies* de Latifi, par Chabert; Tourabi, p. 116; Khaki, p. 144; Deliri, p. 161; Seïneb, p. 190; Saadi, p. 205; Schaweri, p. 212; Saïb, p. 228; Ferroukhi, p. 253; Nihani, p. 301.

XIX. — Page 312.

L'Iris a trois noms : on l'appelle rivière d'Amassia; Yeschil-Irmak, c'est-à-dire *rivière verte,* par opposition à Kizil-Irmak, c'est-à-dire *rivière rouge,* et enfin Tscheharschenbessou. (*Djihannuma,* p. 624.) Elle porte ce dernier nom par opposition à celui de Pentscheschenbessou, c'est-à-dire *eau du jeudi,* qui est le nom actuel de l'ancien Thermodon.

XX. — Page 312.

Themiscyra se trouve indiquée sur la carte du *Djihannuma*, sous le nom de Pendjeschenbé, c'est-à-dire *jeudi;* on y reconnaît son nom primitif.

XXI. — Page. 314.

Voyez Latifi, *Biographies*, p. 215. Voici un distique tiré de ses poëmes :

« Les paroles des femmes méritent toute l'indulgence des hommes :
» Car plus la chevelure est longue, plus l'esprit est petit.
» Ce n'est point un déshonneur pour le soleil d'être appelé d'un nom féminin.
» Le sexe masculin n'ajoute rien à l'honneur de la lune. »

Elle rejeta les propositions de mariage de Pascha-Tschelebi, professeur à l'école d'Eyoub à Constantinople. Elle entretint des intrigues amoureuses avec Moueyidzadé, plus tard Kadiasker, ainsi qu'avec le beau et jeune Iskender-Pascha. Outre son *Diwan érotique*, elle écrivit quelques

traités de jurisprudence. Voyez Ewlia, vol. II, p. 324. *Mihri* signifie la femme adonnée à l'amour (*Mihr-Mithras*).

XXII. — Page 316.

Ewlia, II, 320. Ewlia raconte son pélerinage au tombeau de ce saint, et dit comment il fut parfumé de musc et d'ambre, et comment il fut salué par le chœur de la confrérie des Begtaschi. Il ajoute qu'après avoir mis sur sa tête la coiffure des Begtaschi, le bruit du vent se fit aussitôt entendre dans ses oreilles, et ses yeux devinrent brillans comme des torches arabes; il termine en assurant qu'il dut son salut à cette coiffure dans un naufrage qu'il fit dans la Mer-Noire.

XXIII. — Page 316.

Dans les *Tables chronologiques* de Hadji-Khalfa, à l'année 795, on ne trouve sur cette dépravation des mœurs de Yildirim-Khan que ces mots : « Ghazleti Yildirim-Khan ez » oumour, » c'est-à-dire : « Négligence de Yildirim-Khan » dans les affaires. » Neschri, Idris, Solakzadé, Loutfi, et surtout Mouhiyeddin, f. 30-32, manuscrit de la Bibl. imp. et royale, nº 139, donnent à cet égard de plus grands détails.

XIV. — Page 316.

Il ne faut pas confondre *Adjem*, écrit avec un *elif*, avec *Aadjem*, dont la lettre initiale est un *ain*. Le premier vient du mot grec αγημα ; le second est le nom des Persans, et dérive du mot Achaimenes.

XXV. — Page 319.

Ainsi les anciens Perses se sont consolés de leurs défaites, en disant qu'ils n'avaient succombé que sous les coups d'un de leurs propres rejetons, Alexandre de Macédoine étant né d'une princesse persane. Ainsi les Byzantins font descendre l'aïeul des Ottomans de la famille Comnène; et de nos

jours, quelques auteurs français ont cru ennoblir l'origine de Napoléon en lui donnant une famille de sang français.

XXVI. — Page 322.

Idris, dans son XII[e] récit de Bayezid, dit qu'il fit trois fois le grand voyage mystique de Djaboulka à Saboulka, c'est-à-dire de la ville céleste et imaginaire de Jérusalem à l'orient vers la ville de Jérusalem à l'occident. Lari raconte sur lui une anecdote qui prouve qu'il était aussi bon philosophe mystique qu'habile courtisan. Timour, qui avait entendu dire que, pour manger, ce scheïkh se tournait toujours vers la Kibla, l'invita à sa table, et ordonna de le placer de manière à ce qu'il tournât le dos à la Kibla. Le scheïkh s'assit sans difficulté; et lorsque Timour lui exprima son étonnement sur cet abandon facile d'un principe sévèrement suivi, il répondit tranquillement: Qu'étant en face de Timour, il était naturellement tourné vers la Kibla.

XXVII. — Page 323.

C'est de l'année 797 (1394) qu'est daté l'ordre de Yildirim aux juges de l'empire, de hâter les préparatifs du siége de Constantinople. Voyez la Collection des pièces d'État de Feridoun, dans les *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi,* IV, p. 673. Cependant, suivant Ducas, le siége ou, pour mieux dire, le blocus de Constantinople aurait commencé aussitôt après la mort de l'empereur Joannes, par conséquent dès l'année 1391.

XXVIII. — Page 324.

Le 19 Djemazioul-akhir 796 (1394), et non pas en 1386, comme le dit Bratutti, p. 180; ni en 1391, comme le dit Ducas, éd. de Paris, p. 26. Hadji-Khalfa, dans ses *Tables chronologiques,* cite un chronographe persan dans lequel la prise de Salonique coïncide avec la chute de la dynastie

Mozaffer en Perse, ce qui prouve que cette date est la véritable. Aussi Seadeddin paraît ignorer que la ville ait été prise plusieurs fois.

XXIX. — Page 325.

Thurocz, c. viii, sous le règne de Sigismond, ainsi que Engel, *Histoire de la Bulgarie*, p. 467, et dans son *Histoire de la Hongrie*, II, p. 191. Engel se tait sur l'emprisonnement des ambassadeurs hongrois par Bayezid. Cette lacune est remplie par la lettre du sultan, qui annonce à son fils Souleïman qu'il retient les ambassadeurs hongrois prisonniers à Brousa, et qu'il a rejeté les propositions du roi. Cette lettre se trouve dans les *Notices et extraits de la Bibliothèque du Roi*, IV, p. 674.

XXX. — Page. 326.

Gibbon réduit arbitrairement à 1,000 chevaliers, suivis de leurs écuyers, l'armée qui en réalité était forte de 10 à 12,000 hommes. « The Constable admiral and marshal of » France commanded an army which dit not exceed the num- » ber of a thousand knights and squires. lxiv, vi, p. 323. » Daru (*Histoire de Venise*, II, p. 104) fixe le nombre total à 10,000 hommes : « L'armée du duc de Nevers ne s'élevait » guère qu'à 10,000 hommes ; il y avait, dit-on, mille che- » valiers, accompagnés d'un grand nombre de valets et même » de courtisanes. » L'assertion de Schildberger, qui porte le nombre des auxiliaires français à 6,000 hommes, paraît la plus digne de foi.

XXXI. — Page 328.

L'assertion de Schildberger, qui se trouvait dans l'armée, mérite plus de confiance que celle des autres auteurs, qui ne donnent à l'armée hongroise que 10,000 hommes. Mais

Schildberger augmente gratuitement du double le nombre de l'armée turque, en lui donnant 200,000 hommes.

XXXII. — Page 328.

Bonfinius cite deux villes du nom de Nicopolis : l'une sur la rive droite du Danube (Grande-Nicopolis), l'autre sur la rive gauche (Petite-Nicopolis). Mais sur la rive gauche il n'existe pas de ville de ce nom, et l'ancienne Nicopolis est plus dans l'intérieur du pays. Mannert, VII, p. 111 et 140. La ville de Nigeboli d'aujourd'hui est sans doute la Petite-Nicopolis, et Nikobi, aux environs de Tirnava, la Grande-Nicopolis.

XXXIII. — Page 333.

Sans recourir aux historiens hongrois, le récit de Schildberger, qui fut témoin occulaire de la bataille, réfute suffisamment l'accusation gratuite portée par Daru contre les Hongrois : « Ils eurent la douleur de voir que l'armée hon- » groise ne s'ébranlait point pour les soutenir. » (*Histoire de Venise*, II, p. 107.) D'ailleurs ce que dit Schildberger de la triple attaque des Français contre les azabs, les janissaires et les sipahis, s'accorde parfaitement avec le récit de l'*Histoire anonyme de S. Denis*.

XXXIV. — Page 334.

Aschik-Paschazadé est de tous les auteurs ottomans qui ont décrit cette bataille, celui qui mérite le plus de foi. En parlant du nombre incroyable des prisonniers, il invoque le témoignage d'Oumourbeg, fils de Timourtasch, qui assistait à la bataille. (Manuscrit du Vatican, p. 138.) Voyez en outre Ducas, c. XIII, p. 21 ; Chalcondyl., liv. II, p. 24 ; Phranzes, liv. I, c. XIV. Alter, p. 14. Parmi les auteurs français : *Histoire de Boucicault*, *Mémoires de madame de Lussan*, *His-*

toire anonyme de S. Denis; Vertot, *Histoire de Malte*, liv. VI; Daru, *Histoire de Venise*, liv. XI; Froissard, Vely, Voltaire. Parmi les auteurs hongrois : Thurocz, Catona, Bonfinius, et Engel, *Histoire de la Hongrie*, II, p. 196-202, *Histoire de la Valachie*, p. 160, et *Histoire des Bulgares*, p. 468. Parmi les auteurs italiens : Sansovino, Venezia, 1573, p. 34; P. Giovio, éd. d'Aldus, 1541, p. 5; *Memorie historiche* de Bernino, p. 29; Bozio, t. II, p. 4; Gibbon et Schildberger. Et enfin les auteurs ottomans : Seadeddin dans Bratutti, p. 181-185; le *Djihannuma*, p. 684; Neschri, p. 100; Idris, Hezarfenn, le *Raouzatoul-ebrar*. L'historien styrien Julius Cæsar, dans son *Histoire politique et ecclésiastique*, vol. VI, p. 3, renvoie à son grand ouvrage les *Annales de la Styrie*, t. III, p. 312-314. Il cite les chroniques *Cillejense* et *Hagenense*, dont la dernière fixe le jour de la bataille au 24 septembre, tandis que Bonfinius le fixe au 29, et les Français au 28 septembre : « La bataille eut lieu, dit la chronique de Hagen, » le jour avant S. Michel. » D'après Engel, *Histoire de la Hongrie*, vol. II, p. 200, ce fut un mardi.

XXXV. — Page 334.

Schildberger, § 2, p. 13. Hezarfenn est le seul des historiens ottomans qui parle du massacre des prisonniers, et il ajoute qu'ils furent assommés à coups de massue.

XXXVI. — Page 337.

Suivant Chalcondyle, liv. III, 7,000 fauconniers et 6,000 chiens; Scherefeddin de Yezd dit qu'il y avait jusqu'à 12,000 gardiens de chiens, et non pas comme le dit Gibbon : « A round number of 14,000 officers and servants of the » chace. » c. LXIV, p. 326, in-4°.

XXXVII. — Page 337.

Voyez *Constitution et administration de l'empire ottoman*,

t. II, p. 37. Toughandji, fauconniers, de Toughan, est la traduction en turc de *falco lanarius;* Schahindji signifie chasseurs aux faucons ordinaires, de Schahni, *falco communis;* Tschakirdji, chasseurs de vautour, de Tschakir, *falco palumbarius;* et Atmadji, chasseurs d'éperviers, de Atmatjé, *nisus*.

XXXVIII. — Page 338.

Voyez la lettre de victoire, qui enjoint au juge de Brousa d'ordonner des fêtes publiques, dans les *Notices et extraits*, IV, p. 673; elle porte la date du 11 Saafer (7 décembre 1595). Il y a donc eu erreur de date, ou bien elle se rapporte à une autre victoire que celle remportée sous les murs de Nicopolis.

XXXIX. — Page 338.

Schildberger (p. 17), qui se fût trouvé lui-même parmi les pages si ses blessures ne l'en eussent empêché, nomme ce magnat Hoder.

XL. — Page 343.

Constant., *de Administ.* c. XVI, affirme que la mosquée des Arabes, a été construite sous le règne de Michel-le-Bègue, monté sur le trône en 822. Mais il se trompe : car Moslema, qu'il suppose avoir fondé cette mosquée, était mort en l'année 121 (738). Voyez sur les autres mosquées, Ducange, *Const. christ.* liv. II, p. 164; Seadeddin dans Bratutti, p. 192.

XLI. — Page 344.

Kinikli et non Koïnikli, a pris son nom de Koïnik sur la Mer-Noire, d'où venaient ces colons. Neschri, f. 101; Idris, XIII[e] récit; Mouhiyeddin, dans le manuscrit de la Bibliothèque impériale, n° 139, f. 30. La *Chronique rimée*

de Hadidi (Bibliothèque royale de Berlin, n° 76, in-4°) dit :

> Tekour taghinda dakhi wardür anlar.
> Ki bir kœidé ana Koïnikli derler.

Ils sont biens connus à Rodosto; ils habitent dans le village de Koïnikli.

XLII. — Page 346.

Ewlia accorde à la forteresse de Koumakh la même importance militaire qu'à celles de Wan, Diarbekr, Mardin, Ermenak, Merkab, Makou, Erdenoukh, Schahin-Karahissar, Afioun-Karahissar et Hasankalaa.

XLIII. — Page 346.

Il est facile de deviner le sens du proverbe : « Koumakhün » bezi, Erzendjanün kouzi, Baïbourdin kizi, » par les consonnances de *bez* (toile), *kouz* (brebis) et *kiz* (fille).

XLIV. — Page 349.

La *Chronique anonyme*, qui suit le texte de Ducas, éd. de Paris, dit que Yakoub et Mourtazi arrivèrent devant les murs d'Argos, le dimanche soir 2 juin 1397, et qu'ils entrèrent dans Leontari le 21 juin. La date de la prise de Lacédémone et de Leontari par Brenezes (Ewrenos), placée six ans avant cette époque, paraît erronée.

XLV. — Page 350.

Neschri, f. 103, s'accorde entièrement avec Chalcondyle. « Etiam Philippopolis regio ab Amurate colonos accepit. » Neschri dit que ces colons s'appelaient Yüré siküllü.

XLVI. — Page 354.

Phranzes et Chalcondyle ne placent la bataille de Nico-

médie que postérieurement aux conquêtes faites dans le Péloponèse ; mais Ducas, dont la chronologie mérite en général plus de foi, dit qu'elle précéda le voyage de Manuel en Italie et l'installation d'un juge ottoman à Constantinople. De plus, la *Chronique anonyme*, ajoutée au texte de Ducas, place explicitement la prise d'Argos au milieu de l'été (1397), et tous les historiens ottomans ne placent la prise d'Athènes qu'après la bataille de Nicopolis.

XLVII. — Page 355.

C'étaient les Bavarois et non les Saxons qui se trouvèrent comme auxiliaires dans l'armée de Sigismond. Ducas, c. xv, p. 30; Voyage de Schildberger.

XLVIII. — Page 356.

Chalcondyle, en disant que le siége de Constantinople a duré dix ans, embrasse tout l'espace de temps qui s'est écoulé depuis l'avènement de Manuel (1391) jusqu'à la marche de Bayezid contre Timour (1400). Il y eut, à proprement parler, deux siéges : le premier dura depuis 1391 jusqu'à l'installation d'un juge ottoman à Constantinople, et le second seulement six mois environ.

FIN DES NOTES DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.



... . 761 (1359)
...rement Kara Khalil Djendereli, mourut en. . . . 788 (1386)
...ra Khalil, mourut en. 814 (1411)
...Ali-Pascha, mourut en. 832 (1428)
...brahim-Pascha, exécuté en 1453, l'année de la prise
. . . .

X.

Kapitan-Paschas.

...hli, sous Mohammed II. 1453

XI.

Mouftis.

...izbeg Ibn Djelal, à la prise de Constantinople.

XII.

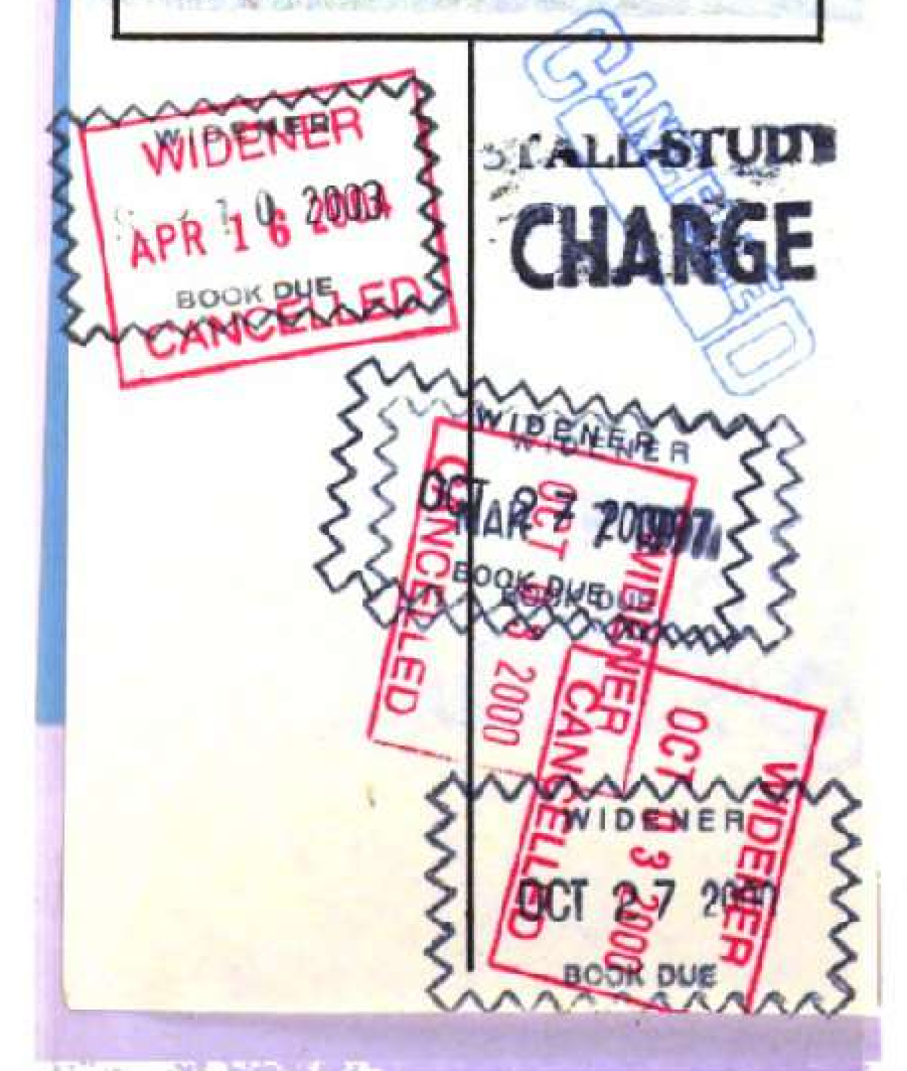
...ofesseurs ou Gouverneurs des Princes.

...Bayezid Sofi, gouverneur de Mahommed I.

...Ibn Temdjid, gouverneur de Mahommed II.






THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.
WIDENER
APR 16 2003
BOOK DUE
CANCELLED
STALL-STUDY
CHARGE
CANCELLED
WIDENER
BOOK DUE
CANCELLED
OCT 3 2000
CANCELLED
WIDENER
OCT 27 2000
BOOK DUE

